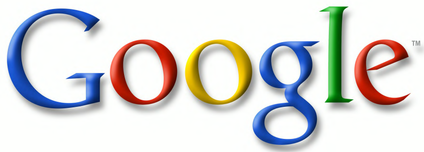
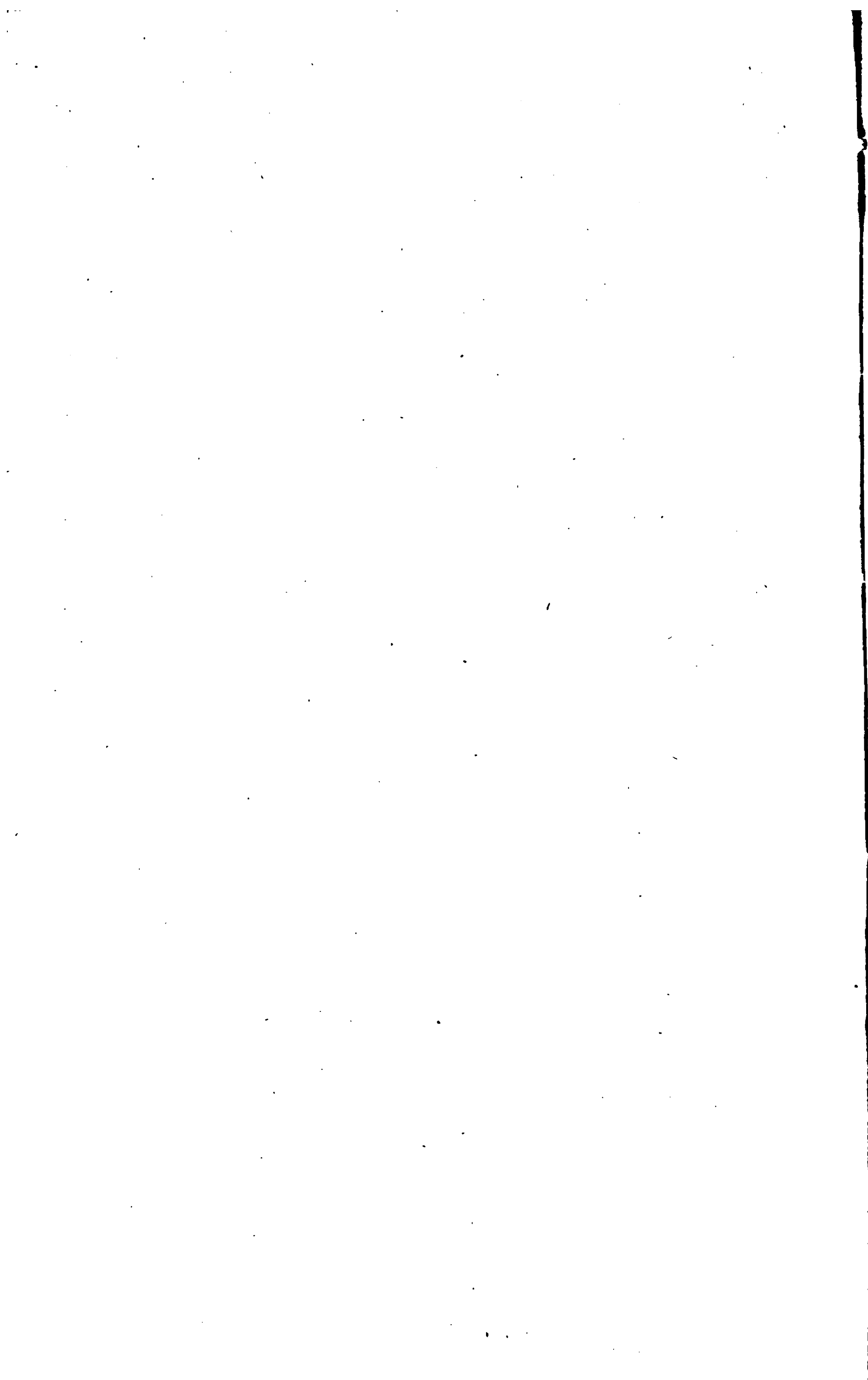






DEL

Chaussard



LES

ANTENORS MODERNES.

T. I.

Sujets des trois Planches qui accompagnent cet Ouvrage, gravées *à l'eau-forte*, d'après les Dessins de *M. Lafitte*.

PREMIÈRE PLANCHE.

Frappez! répondit l'impitoyable Christine.

Assassinat de Monaldeschi dans la Galerie des Cerfs à Fontainebleau, par les ordres de Christine, dont il étoit l'Écuyer et l'Amant.

Le Dessinateur a représenté l'instant où le père le Bel, que Christine avoit appelé pour recevoir la Confession de Monaldeschi, se jette aux pieds de la Reine pour en obtenir la grace de cet Infortuné. L'impitoyable Christine rejette sa prière et donne le signal du Meurtre : le comte de Sentinelli et deux Assassins frappent Monaldeschi. (*La Scène est décrite tome II, p.* 445.)

SECONDE PLANCHE.

L'abstinence des Plaisirs me paroît un grand péché.

Souper dans la maison de Ninon à Senlis : elle pince le luth et chante des couplets de Charleval. On distingue parmi les convives Gourville, Saint-Pavin, Saint-Evremont, Christine et l'épouse de Scarron. (*Scène décrite tome II, p.* 364.)

TROISIÈME PLANCHE.

Proscription et Massacre de cent mille Familles Protestantes.

On voit sur le premier plan, des Femmes, des Vieillards, des Enfans, traînés aux Galères par d'impitoyables Satellites.

Sur le second plan sont déployés les plus horribles instrumens de supplice.

L'Incendie des Chaumières termine le fond du Tableau.

(*Voyez* tome III, page 434 et suivantes. On trouve aussi page 438 du même Volume, une Liste comprenant les noms des Familles sacrifiées par la Révocation de l'Edit de Nantes, dans les diverses Provinces de la France.

Frontispice

T. I.



Lefsze Del.

Frappez, répondit l'impitoyable Christine.

LES

ANTENORS MODERNES,

OU

VOYAGES

DE CHRISTINE ET DE CASIMIR

EN FRANCE,

PENDANT LE RÈGNE DE LOUIS XIV:

ESQUISSE DES MŒURS GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, D'APRÈS LES MÉMOIRES SECRETS DES DEUX EX-SOUVERAINS; CONTINUÉS PAR HUET, ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

le tout recueilli par Pierre Jean Baptiste Chaussard

Avec des Planches gravées à l'eau-forte, d'après les Dessins de M. Lafitte.

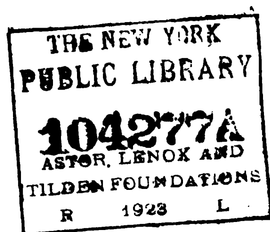
Le Siècle fut plus grand que son Héros.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 10.

1806.



DE L'IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME,
RUE DE SORBONNE, N°. 4.

PRÉFACE.

On ne juge les Dynasties que lorsqu'elles sont éclipsées. Nous nous trouvons donc placés dans le point de vue le plus favorable pour juger impartialement Louis XIV.

Mais il s'agit peu de lui dans cet Ouvrage. *Anquetil* a peint la Cour, je peindrai le XVIIe. Siècle. Placé sous l'influence des intérêts et des souvenirs qui vibroient encore, Voltaire n'a tracé d'un pinceau adulateur, que la moindre partie de cet âge; il rapporte tout à Louis XIV. Il est trop aisé de prouver qu'une partie de la gloire de ce Siècle fut indépendante de celle du Monarque.

Le sujet de cet Ouvrage est tiré de ce Passage peu connu de Racine le Fils :

« Il semble que les grands Poètes, les
» grands Peintres, les grands Orateurs,
» les grands Philosophes, etc., se soient
» donnés alors un rendez-vous pour se

» trouver ensemble et se disputer à
» l'envi, chacun dans leur genre, la
» gloire de la perfection.

» Suivant l'ordre des temps, et sui-
» vant l'ordre des génies, Descartes
» doit être mis à la tête de la nombreuse
» liste des Hommes qui ont procuré à
» la France ce Siècle si admiré. Que de
» Noms illustres remplissent cette liste!
» Pétau, Nicole, Arnaud, Pascal, la
» Rochefoucauld, la Bruyère, le Sueur,
» le Poussin, le Brun, Mignard, Jou-
» venet, Girardon, Lully, Rohaut,
» Mallebranche, Fléchier, Bossuet, Fé-
» nélon, Bourdaloue, Massillon, Cor-
» neille et son rival Molière, la Fon-
» taine, Boileau, etc. On pourroit ajou-
» ter encore plusieurs Noms fameux à
» cette liste, et y comprendre aussi la
» brillante jeunesse de Rousseau. L'es-
» pace de temps qui a renfermé tous ces
» Grands-Hommes, n'est pas fort long,
» puisqu'un seul homme les a tous pu
» voir, et qu'en effet M. Huet, si illus-

» tre lui-même par sa science, avoit dans
» sa jeunesse vu Descartes, et est mort
» dix ans après Boileau. »

Ce n'est plus ici un tableau où tous les Personnages sont subordonnés à un seul : c'est une Galerie de Portraits; c'est une succession d'Événemens dramatiques, où les Hommes et les choses occupent naturellement la place que le hasard leur assigna sur le théâtre de l'Histoire.

On s'est attaché ici à peindre les Mœurs générales et particulières; à saisir partout la nature sur le fait, à développer ces traits qui peignent l'humanité et qui font le charme des narrations de Plutarque et de Montaigne.

L'étendue des matières et leur variété ont forcé de resserrer le cercle de ces recherches. On a donc préféré au récit de ces grandes Actions, qui ont enflé la trompette de la Renommée, des détails anecdotiques et moins graves. La vie humaine est faite comme l'habit d'Arlequin, de toutes pièces. Si l'on se plaint

de cette bigarrure, la vérité est là pour nous justifier.

A ne considérer que l'origine des fortunes à cette époque, qui ignore qu'une robe présentée à propos par Madame Voisin, fit d'un Greffier un Chancelier de France? Qu'une Partie d'Echecs fut l'origine de la fortune de la Maison de Choisy? Que les Cartes élevèrent Dangeau? Que le Billard fit de Chamillard un Ministre, comme une Lettre ouvrit à Madame de Maintenon la route vers le Trône? Faudroit-il rappeler la sale Anecdote qui plaça le Curé Albéroni au poste de Ximenès? Un bénéfice refusé à l'Abbé, connu depuis sous le nom du *Prince Eugène*, une tasse de Café répandue mal-adroitement; telles furent les causes qui contribuèrent deux fois à incendier l'Europe.

Et dans l'intérieur, que de petitesses! Il eût été aisé d'en grossir des Volumes; mais on s'est attaché principalement à dessiner trois grandes Epoques et trois grands Personnages de cet âge.

Christine, Reine de Suède, quitte la Couronne au moment où Louis XIV ressaisit la sienne. La fille de Gustave rencontre le Prince de Condé à Bruxelles, et le Cardinal de Retz à Rome. C'est dans la société de ces grands Acteurs des troubles de la Minorité, que Christine est initiée aux mystères de la Guerre, de la Galanterie, de la Politique, enfin, au secret de toutes les Intrigues des Partis qui divisèrent la France. Elle y arrive pour assister aux Fêtes, aux Amours, et en quelque sorte à la *jeunesse de ce Règne.*

Casimir, qui avoit voulu épouser Christine lorsqu'il étoit Roi de Pologne, se trouve en France *à l'époque de la grandeur de Louis XIV*. On sait qu'il devint Abbé de Saint-Germain-des-Prés, et Amant d'une Courtisane. Sa vie et son caractère simple, forment un contraste marquant avec l'inquiétude curieuse et la pétulante vivacité de Christine. Il observe, il décrit l'état physique et moral de Paris à cette époque. Les

Voluptés et les Beaux-Arts se partagent ses nuits et ses journées.

L'Evêque d'Avranches, le célèbre Huet, qui avoit été lié avec Christine et Casimir, vit *toute la grandeur et toute l'humiliation de Louis XIV*, auquel il survécut six ans. Il gémit sur les malheurs de l'Etat; il peint des plus vives couleurs l'odieuse et impolitique révocation de l'Edit de Nantes.

Ainsi contrastent et les nuances des époques et les teintes des caractères. La première époque retrace la licence de la Fronde; la seconde, voluptueuse et brillante, est consacrée au développement des Arts; la troisième, sombre et obscure, voit tout s'éteindre dans la bigoterie. Le caractère de chaque Personnage semble approprié à ces différentes scènes: on voit figurer et se succéder Christine et les Folies, Casimir et l'Epicuréisme, Huet et le Jésuitisme.

Anquetil a donné le premier l'exemple de composer un Ouvrage intéressant avec des Fragmens tirés des Ecrivains

Contemporains. Nous avons suivi cette route, en observant de ne pas placer notre nom à la tête d'une Compilation. Il eût été bien plus facile d'imiter les Romanciers actuels, en donnant aux Personnages notre manière de sentir et de nous exprimer. Mais il nous semble que ç'auroit été jeter une draperie moderne sur une Figure Antique. Ici, le costume est rigoureusement observé, et l'Auteur ne fait agir et parler ses Personnages que comme ils ont effectivement agi et parlé.

On indique en note, à la tête de chaque Chapitre, les sources où l'on a puisé; de manière que le Lecteur peut vérifier par lui-même l'authenticité de la narration.

Ce n'est pas un *Roman Historique:* l'Auteur cherche à s'ouvrir une nouvelle carrière, et tente de faire faire à l'Art un nouveau pas, en mettant la *Fiction* dans le câdre, et la *Vérité* dans le tableau. Il résulte de ce plan et de cette combinaison une *Histoire Dramatique,*

et l'intérêt y gagne sans que l'exactitude y perde (1).

Il doit prévenir qu'il a usé quelquefois, mais avec réserve cependant, du privilége accordé pour ces sortes d'Ouvrages : il a souvent rassemblé dans un seul Chapitre, tous les Traits d'un seul Personnage, afin d'en faire mieux ressortir la physionomie. Il a prolongé, de sa propre autorité, la Vie de l'obscur Abbé de Saint-Germain-des-Prés ; cette licence légère et indifférente en elle-même, concourt à l'unité du plan de l'Ouvrage.

Il est un reproche plus grave que l'on fera sans doute à l'Auteur, et qu'il ne s'est point dissimulé : on l'accusera de ne point partager l'enthousiasme qu'excite encore, chez un grand nombre de Personnes, la mémoire de Louis XIV. On le trouvera très-modéré dans ses

(1) C'est sous le même point de vue, et d'une manière plus dramatique encore, que l'Auteur a traité le *Siècle d'Henry IV* et celui de *François I*. Ces deux Ouvrages paroîtront incessamment. (*Note de l'Éditeur*).

assertions, en comparant le jugement qu'il porte à ce qu'écrivoit le Comte de Mirabeau, sous la Monarchie des Bourbons, contre le plus fastueux de tous (1).

« Louis XIV, dans le cours d'un trop » long Règne, achève, par des atten- » tats de toute espèce, l'ouvrage du » Despotisme. Sultan orgueilleux, qui » ne connut jamais d'autres règles que » sa volonté et osa l'ériger en Loi; qui » régit son Peuple par des Lettres-de- » Cachet et les fit voler au-delà des » Mers; qui réunit aux folies du Pou- » voir arbitraire les fureurs de l'Intolé- » rance, et défendit, sous peine de ga- » lères et de confiscation, à ses Sujets, » à des Français, à des Hommes enfin, » de sortir du Royaume, tandis qu'il en » tourmentoit un million avec le glaive » du Fanatisme, Saint-Barthélemy nou- » velle, presqu'aussi odieuse que la pre- » mière, et cent fois plus funeste, qui

(1) Le Passage qui suit est extrait textuellement de l'Ouvrage de Mirabeau sur les *Lettres-de Cachet*, tome I, page 285.

» livra trois autres millions de Sectaires
» aux outrages de ses Janissaires ; qui
» sacrifia vingt millions d'Hommes à
» ce qu'on n'a pas rougi d'appeler *sa*
» *gloire*, et prit cette devise insensée :
» *Seul contre tous*. Exacteur impi-
» toyable, qui dévoua sa Nation à toutes
» les horreurs Fiscales que nécessitèrent
» cinquante ans de Combats ; qui l'écrasa
» de son faste et l'obéra pour jamais,
» moins encore par la quantité énorme
» des Impôts, que par leur forme per-
» nicieuse et l'impéritie de son Admi-
» nistration ; qui, le premier, établit
» d'autorité les Impositions directes et
» chargea l'Etat, en vingt ans, de quinze
» cents millions de Rentes ; qui donna
» l'exemple de ces Edits bursaux et mul-
» tipliés depuis sous tant de formes, et
» rassembla une foule d'insatiables Trai-
» tans, devenus nécessaires par leurs
» Brigandages mêmes, parvenus à faire
» la loi au Despote ; Administrateur
» inepte, qui sacrifia les Richesses na-
» turelles et presqu'incalculables de son
» Pays, aux illusions ruineuses des inté-
» rêts mercantiles, oubliant absolument
» le véritable emploi du Commerce et
» de l'Argent, et les notions les plus
» simples de l'Ordre naturel ; qui en-

» couragea le Luxe le plus destructeur,
» celui de la décoration, et le trafic
» de l'Argent qui ruine l'Agriculture,
» corrompt les Mœurs et échappe à
» l'Impôt; qui sans cesse eut recours à
» l'Usure, aux mutations dans les Mon-
» noies, aux réductions forcées d'inté-
» rêts, aux aliénations du Domaine, à
» toutes les extorsions imaginables, aux
» engagemens impossibles à tenir, aux
» expédiens les plus violens et les plus
» ruineux; Dissipateur aveugle, qui
» créa pour deux millions d'Offices,
» impôt terrible et ridiculement dé-
» guisé, qui laissa plus de quatre mil-
» liards de Dettes; Roi qui connut si
» mal les Hommes, quoi qu'on en ait
» pu dire, que lorsqu'il voulut ce qu'il
» appeloit les *former*, il ne recueillit
» de sa présomption et de ses efforts,
» que des malheurs et de la honte; qui
» ignora tellement la grandeur, qu'il
» provoqua les flatteries les plus basses,
» les plus dégoûtantes et les plus folles;
» qui porta si loin l'égoïsme, qu'un des
» conseils que, dans sa profonde sagesse,
» il donnoit à l'un de ses Petits-Fils, étoit
» de ne s'attacher jamais à personne; qui
» fut si insolemment vain, qui méprisa

» si ouvertement la Nation, alors illus-
» trée par tant de Grands-Hommes,
» qu'après l'avoir corrompue par le
» scandale de sa Cour et son propre
» exemple, il osa lui désigner pour
» Maîtres les fruits de ses débauches;
» Homme enfin en qui tout fut médio-
» cre, excepté son caractère plus singu-
» lier que grand, si toutefois il n'y entra
» pas encore plus d'affectation que de
» singularité, et la fortune qui plaça son
» règne dans l'époque la plus brillante
» peut-être des révolutions de l'esprit
» humain....... Voilà le Monarque
» que nous appelons encore *Louis-le-
» Grand* (1)! »

Le premier mérite de Louis XIV, aux yeux de quelques autres, est d'avoir soutenu la dignité du rôle de Monarque. Il faut avouer, disoit-on un jour devant le Héros de la Prusse, que Louis XIV fit très-bien le Roi. — « Oui, répondit » Frédéric, mais Baron le faisoit encore » mieux (2). »

(1) Ceux qui s'occupent des homonymes ont remarqué que deux autres Personnages, fort inconnus aujourd'hui, et qui ont même échappé aux Rédacteurs du *Dictionnaire Historique*, portèrent le nom de *Louis-le-Grand*, savoir un roi de Hongrie et un Jurisconsulte Français du XVIIe. Siècle.

(2) Mélanges de Champfort.

VOYAGES

VOYAGES
DE
CHRISTINE.

LIVRE PREMIER.

VOYAGE AUX LIGNES D'ARRAS.

SOMMAIRE GÉNÉRAL.

INTRIGUES, NÉGOCIATIONS, COMBATS.

PREMIÈRES ARMES DE LOUIS XIV.

Personnages introduits sur la Scène :

CHRISTINE, CONDÉ, TURENNE, MAZARIN, FABERT, le chevalier DE GRAMMONT, GOURVILLE, SAINT-ÉVREMONT, le marquis D'HUMIÈRES, le maréchal D'HOCQUINCOURT, le père CANAYE, jésuite; le petit-fils de PIBRAC, etc.

CHAPITRE PREMIER.

Christine, le prince de Condé, Gourville, aux Lignes d'Arras (1). (*La Conversation a lieu dans la tente du Prince.*) Comment Gourville faillit d'être pendu, et devint Négociateur. Mœurs du temps (2).

Est-il vrai, dit Christine, en l'interrompant, que vous avez failli d'être pendu, M. Gourville ? — Le coquin a mérité vingt fois de l'être, s'écria le prince de Condé, avec cette impétuosité qui, sur le champ de bataille, étoit du génie, et dans la société, de l'im-

(1) An 1654, 22 août.

Dans la Vie de Condé, par Turpin, on lit que Gourville eut effectivement une entrevue avec ce Prince.

Cependant, il faut avouer que Gourville, dans ses Mémoires, assure qu'il ne fut pas en son pouvoir de parvenir jusqu'au Prince.

Christine a pu se transporter aux lignes d'Arras, puisqu'elle arriva le 12 août 1654 à Anvers, et que la retraite du prince de Condé devant Arras n'eut lieu que le 25 du même mois.

(2) Mémoires de Gourville. Mémoires de Grammont. Voltaire, Siècle de Louis XIV. Vies des Hommes illustres de la France.

pertinence. — Monseigneur, répondit Gourville avec cette finesse et cet à-plomb qui le caractérisoient, rien n'a pu m'effrayer lorsqu'il s'est agi du service de Votre Altesse Sérénissime (1). — Ah ! dit le Prince, d'un ton chagrin et concentré, j'ai risqué encore plus que toi ; emprisonné, fugitif, proscrit..... Cette bouffonnerie de la Fronde a fini par devenir trop sérieuse, du moins pour moi. — *Gourville.* Son Altesse veut-elle m'entendre? — *Le Prince.* Non : le sort en est jeté; le Rubicon est passé. Le premier courrier qui me fut envoyé par Mazarin, se trompa, tu le sais; il prit la route d'Augerville pour celle d'Angerville; il m'atteignit sur la frontière : il étoit déjà trop tard. Un instant de plus a précipité le poids de la balance. — *Christine.* Ainsi, l'erreur d'un valet vous a fait accepter la partie. La gagnerez-vous ? — *Le Prince.* Allons, Gourville, divertis Sa Majesté, du récit de tes aventures ; fais-nous rire. — *Gourville.* Monseigneur, depuis que je suis dans les affaires, je ne ris plus : je vais cependant vous obéir. (Et se tournant vers Christine) : « Vous desiriez, Madame, savoir

(1) *Voyez* ce qu'il fit pour la délivrance des Princes, t. I, pag. 27-36 de ses Mém.

comment j'avois risqué et évité d'être pendu: il faut reprendre les choses d'un peu haut. Ce fut à l'époque où Son Altesse Sérénissime me chargea d'enlever M. le Coadjuteur de Paris. Pour juger de l'entreprise, il suffit de se rappeler qu'il n'y avoit alors aucune police en France (1), et que l'on y faisoit la guerre en partisans, c'est-à-dire, que pendant que M. le Prince et le maréchal de Turenne développoient, sous les murs de Paris, plus de génie et de valeur que tous les héros d'Homère devant Troie, nous autres subalternes avions l'honneur des aventures de grand chemin.

» Son Altesse, en s'éloignant de la capitale, m'avoit adressé à M. de Chavigny, chargé de prendre une entière confiance en moi. Je le vis. Après un assez long entretien, je remportai pour réponse, que M. le Coadjuteur de Paris étoit si fort le maître de l'esprit de M. le duc d'Orléans (avec lequel il s'agissoit d'entrer en négociations), qu'à moins qu'on ne fît enlever et conduire en lieu de sûreté ce digne ecclésiastique, il n'y avoit aucune

(1) La police *étoit un peu négligée;* les grands chemins étoient impraticables de jour, et les rues pendant la nuit. On y voloit encore plus impunément qu'ailleurs. *Mém. de Grammont, t. 1, p. 7.*

espérance de faire quelque chose près de Monsieur; qu'on pourroit mener le Coadjuteur à Danvilliers.

» Je partis donc par le carrosse d'Orléans, n'osant pas me hasarder d'aller à cheval; à Orléans, je pris un bateau pour me conduire jusqu'à Amboise, où je pris la poste. Etant arrivé à Bordeaux, M. le Prince passa une grande partie de la nuit à me faire rendre compte de tout ce que m'avoit dit M. de Chavigny, et du contenu de sa proposition; ensuite il me dit d'aller me coucher, et qu'il songeroit à ce qu'il auroit à me dire le lendemain sur ce sujet.

» Dans la seconde conversation, il me nomma trois ou quatre personnes, paroissant chercher quelqu'un qui fût capable d'exécuter son dessein; mais aussitôt qu'il m'en avoit nommé un, il trouvoit des raisons qui devoient l'en empêcher: enfin, ayant jeté les yeux sur M. de Clairambault, qui étoit pour lors capitaine de cavalerie dans son régiment, et qu'il estimoit fort, il me fit croire qu'il en demeureroit là; cependant, après un peu de réflexion, il me dit que c'étoit un homme amoureux, et qu'il voudroit voir sa maîtresse à Paris, ce qui étoit une raison insurmontable.

» M'ayant remis à une autre conversation, il me dit enfin qu'il ne voyoit que moi capable d'exécuter ce projet, et que je lui ferois un extrême plaisir de le vouloir bien entreprendre ; que lui et M. de la Rochefoucault me donneroient des ordres pour tirer le nombre d'hommes que je voudrois, de la compagnie de cavalerie de Danvilliers ; que l'officier qui mèneroit ceux que je voudrois faire venir à Paris, auroit ordre de les payer.

» M. le Prince m'ayant donné 300 pistoles et deux chevaux, ajouta qu'il ne doutoit pas que je ne vinsse à bout du reste. Chemin faisant, je pensai qu'il me falloit au moins prendre quinze hommes pour les faire venir à Paris, tant à pied qu'à cheval; je considérai la médiocrité de mes finances : cependant, je ne laissai pas de marcher avec confiance, espérant que la fortune m'assisteroit, comme elle avoit fait en plusieurs autres occasions, où je voyois peu d'ouverture à faire réussir mes desseins.

» Arrivé en Angoumois, je fis quelques tours aux environs de la Rochefoucault, où j'avois des parens; je convins d'en faire venir quelques-uns à Paris, et d'y joindre leurs amis aux miens; je m'assurai encore de trois jeunes gens

qui avoient été laquais dans la maison de la Rochefoucault, et qui connoissoient les rues de Paris.

» A mon arrivée à la Rochefoucault, le sieur Machières, frère de M. Tabouret, qui recevoit la taille de ces côtés-là, me vint voir; je lui demandai des nouvelles de la recette, et quand il portoit son argent à Angoulême. Il me dit que lorsqu'il avoit 7 à 8000 livres, il y faisoit un tour; je considérai que la fortune me présentoit cette occasion pour favoriser mes desseins. L'ayant fait questionner sur l'argent qu'il pouvoit avoir, j'appris que cela pouvoit aller au plus à 4000 livres, sans compter 4 à 500 livres qu'il avoit reçues à la Rochefoucault. Je me proposai de profiter de la circonstance; et laissant passer quelques jours, pour donner le temps à la recette d'augmenter, je fis observer sa marche.

» J'appris qu'il étoit dans une bourgade, et qu'il avoit envoyé dans les villages des environs, pour faire venir en ce lieu-là, les collecteurs du voisinage, qui avoient de l'argent à lui remettre; je pris quatre hommes à cheval, de ceux dont je m'étois déjà assuré, deux autres à pied, avec chacun un fusil, et m'en

allai dans la bourgade où il étoit; il m'avoit été facile, en arrivant, d'apprendre en quel cabaret il faisoit la recette.

» Je mis pied à terre avec deux de mes cavaliers; j'entrai dans la chambre, le pistolet à la main, et lui demandai : Qui vive? M'ayant répondu : *Vivent les Princes !* je lui dis : *Vive le Roi!* Il s'écria : Hé ! Monsieur, vous savez bien que je ramasse de l'argent pour lui. Je lui dis alors : M. de Machières, j'ai besoin de celui que vous avez pour le service de MM. les Princes; et m'approchant d'une table où il comptoit de l'argent qu'un collecteur lui avoit apporté, je me saisis d'une grosse bourse qui étoit dessus, à laquelle il y en avoit trois ou quatre autres attachées, servant à mettre les différentes espèces d'or qui avoient cours dans ce temps-là; ayant aperçu un sac plein d'argent dans un coffre qui étoit ouvert, je m'en emparai, et lui demandai quelle somme il pouvoit y avoir en tout; il me répondit qu'il y avoit plus de 5000 livres : je lui dis que j'avois besoin de ses chevaux et que je lui donnerois une quittance de 8000 livres. En effet, je l'écrivis et la signai, ayant expliqué qu'il lui seroit tenu compte de cette somme comme

l'ayant reçue de lui pour le service de MM. les Princes. Un de mes gens m'étant venu dire que l'on s'étoit saisi de trois chevaux, je voulus faire des honnêtetés à M. de Machières; mais comme il me parut qu'il ne recevoit pas trop bien mon compliment, je lui donnai le bonsoir avec mes deux hommes montés et un cheval en main.

» Après avoir marché un quart de lieue, j'attendis deux hommes que j'avois laissés derrière pour observer si on ne me suivoit pas; ayant su d'eux qu'ils n'avoient vu personne, je pris à travers champs et quittai le chemin : je m'en allai chez un de mes parens avec les cavaliers qui étoient avec moi; je dis aux deux autres de se rendre au village, ou à quelque distance de là, et d'y attendre de mes nouvelles : je convins avec le sieur Delaplante (mon parent s'appeloit ainsi), qu'il feroit marcher les gens que nous avions partagés en différentes troupes; pour lors je me fis appeler M. Delamotte : je les avertis qu'il faudroit s'informer de moi, sous ce nom-là, à l'adresse que j'avois donnée à Paris. J'allai joindre mes autres gens au village que je leur avois marqué. Je laissai l'argent nécessaire à l'un d'eux pour les conduire à

Paris, à la même adresse, et leur dis de s'en aller par le grand chemin, mais doucement, afin de me donner le temps d'y arriver avant eux; je m'y rendis sans être entré dans le chemin d'Orléans.

»Ayant vu à Paris des personnes à qui je pouvois me confier, j'appris que M. le Coadjuteur alloit tous les soirs à l'hôtel de Chevreuse dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, d'où il ne sortoit point avant minuit. L'ayant fait observer, on me rapporta qu'il s'en retournoit toujours par le guichet et le long du quai. A mesure que mes gens arrivoient d'Angoumois, je les logeois par petites troupes dans des cabarets, du côté du Roule. Je commençai pour lors à espérer le succès de mon entreprise; et croyant qu'il falloit de la diligence, je disposai tout pour l'exécution: je traçai par écrit, à mes gens, ce que chacun devoit faire; et le soir de l'entreprise, j'en fis poster quinze ou seize (pour n'être pas découverts par les passans), dans un endroit où l'on descend le bord de la rivière, et où quelquefois on décharge des foins. Deux de ceux-là devoient se saisir des laquais qui portoient les flambeaux et les éteindre, deux,

arrêter les chevaux du carrosse, deux, monter sur le siége du cocher et l'y retenir, et les autres pour empêcher les laquais de descendre de derrière le carrosse, et me donner avis de ce qui se passoit; moi, je me serois présenté à la portière avec un bâton d'exempt, deux hommes à mes côtés, deux de l'autre portière, avec des armes, et j'aurois dit que j'arrêtois M. le Coadjuteur de la part du Roi; je l'aurois fait monter derrière un cavalier, ayant là un cheval prêt que mon valet tenoit, et des chevaux à l'autre guichet, pour quatre cavaliers que j'avois amenés de la Rochefoucault.

» Le cavalier que j'avois destiné à conduire M. le Coadjuteur étoit muni d'un bon coussinet, que j'avois fait faire exprès, et d'une sangle fort large et assez grande pour les embrasser tous deux : il étoit posté près des galeries du Louvre, avec un autre cavalier, qui m'avoit assuré que les autres étoient au bout du Cours.

» Le tout étant disposé à onze heures, et ayant été averti par l'un des deux hommes que j'avois mis à la suite du Coadjuteur, qu'il étoit entré dans l'hôtel de Chevreuse, et qu'il y étoit encore très-certainement, je ne dou-

tai plus du succès, et je comptois déjà mon Coadjuteur à Danvilliers. Environ à minuit, un de mes hommes vint me dire qu'il étoit sorti quatre ou cinq carrosses de l'hôtel de Chevreuse, mais qu'il n'avoit point vu celui de M. le Coadjuteur; ce qui m'embarrassa un peu. Je pris le parti d'aller heurter à la porte de cet hôtel. Quelque temps après, le suisse, à moitié déshabillé, m'ouvrit; et lui ayant demandé si M. le Coadjuteur n'étoit pas encore là, il me dit qu'il étoit sorti dans le carrosse de madame de Rhodès, ce qui me surprit et me fâcha extrêmement. Je jugeai que ce qui avoit fait que mes gens ne l'avoient pas remarqué, c'est qu'il n'étoit pas dans son carrosse, et qu'on n'avoit point allumé de flambeaux devant. Je renvoyai mon monde, et me retirai fort déconcerté.

» Le lendemain, ayant vu ceux qui étoient dans la confidence, et leur ayant dit ce qui s'étoit passé, ils furent d'avis que je devois renvoyer mes gens et m'en retourner. Mais l'extrême desir de venir à bout de l'entreprise, me fit faire une nouvelle tentative le soir. Soit qu'on eût quelque connoissance de mon dessein, ou que le hasard le fît, M. le Coad-

juteur alla passer la soirée chez la présidente de Pommereuil. Je fis aussitôt partir les cavaliers pour retourner à Danvilliers, et les autres en Angoumois, à la réserve de trois, que je gardai avec moi, pour m'en retourner à Bordeaux, où j'arrivai un peu confus; mais après que j'eus rendu compte à M. le Prince de toute la conduite que j'avois tenue dans cette affaire, il me donna beaucoup de louanges sur l'ordre de bataille que j'avois formé, sur l'exécution et sur l'entreprise que j'avois faite contre le receveur des tailles en Angoumois.

» Bientôt après, je sus que deux gentilshommes, l'un de M. le prince de Conti, et l'autre de M. de la Rochefoucault, étant à Danvilliers, et voulant s'en aller à Bordeaux, prirent l'occasion de se mettre avec des cavaliers qui venoient dans le voisinage de Reims, où, ayant attendu pour voir par quelle raison on avoit fait marcher ces gens-là, ceux qui étoient venus à Paris les ayant joints pour leur dire de s'en retourner, ils surent d'eux tout ce qui étoit venu à leur connoissance. Ces Messieurs étant arrivés, ne purent s'empêcher de parler de ce qu'ils avoient ouï dire; ils

y mêlèrent, mal à propos, le nom de M. le Coadjuteur; ils furent arrêtés et menés à la Bastille. Étant interrogés, ils dirent ce qu'ils savoient, et peut-être plus. M. le Coadjuteur, sur ces ouï-dire, me fit faire mon procès.

» Je fus condamné par contumace : on afficha mon portrait au grand Mai du Palais, et on promit une récompense à celui qui me découvriroit. Cela ne m'empêcha pas de retourner à Paris, pour le service des Princes; j'y entrai à une heure de nuit; je fus curieux de contempler mon effigie; j'eus peine à la reconnoître; je tirai mon crayon et j'écrivis au bas, en riant : *Le portrait n'est pas ressemblant.* Je terminai mes affaires et repartis (1). »

Un grand bruit s'éleva en cet instant. Une

(1) On a voulu, par ces premiers récits, donner une idée de la légèreté avec laquelle on traitoit alors en France les affaires, la guerre et même les conspirations. Gourville manqua deux fois d'être pendu et finit par être ministre plénipotentiaire. La dernière anecdote que l'on rapporte ici est, à la vérité, postérieure, puisque ce fut à la suite de l'affaire de Fouquet, en 1663, qu'elle eut lieu. Mais, outre qu'à l'époque dont il s'agit, Gourville ne montra pas moins de gaieté et de présence d'esprit dans des périls extrêmes, on a cru devoir rapprocher

foule d'officiers se portèrent vers les gardes avancées. Le Prince ayant démêlé d'un coup-d'œil qu'il n'y avoit rien d'effrayant dans ce tumulte, et cependant, curieux d'en connoître la cause, donna ordre à un aide-de-camp de rappeler les officiers. Gourville s'offrit de l'accompagner, et de revenir instruire le Prince de tout ce qui se passoit.

Pendant qu'il s'éloignoit : Vous voyez, dit le Prince à la reine de Suède, un négociateur secret dans la personne de l'ancien valet-de-chambre du duc de la Rochefoucault. Que sais-je ? il deviendra peut-être ministre comme les autres, et il vaudroit peut-être mieux qu'eux ; car il a plus de probité avec autant de finesse. —Vous ne parlez, sans doute, que de sa probité politique; car, après vos exclamations et ce qu'il nous a raconté..... — Bagatelles. On en voit

les traits épars qui concouroient à dessiner la physionomie du personnage, sauf à en prévenir le lecteur.

On ne s'est permis ces légères transpositions que dans des circonstances indifférentes, et on a toujours soin alors de rétablir, par des notes, la chronologie : elle est respectée ainsi que le costume, dans tous les objets importans; et par ce caractère de fidélité scrupuleuse, l'Antenor moderne pourra éviter les justes reproches faits à l'Antenor ancien.

bien d'autres à la guerre et dans les temps de partis. Mais Gourville n'en est pas moins, et dans toute la force du mot, un très-honnête homme. — Il vous proposoit...... — Une souveraineté de la part du Cardinal, qui, à son ordinaire, se meurt de peur la veille d'une action décisive. — Vous refusez ? — Sans doute. Je serai fidèle à mon parti. — La prise d'Arras releveroit l'honneur des armes espagnoles et flétriroit celles du Roi dès sa première campagne : voilà ce que craint le Cardinal. Puisqu'il négocie, il est sans ressources. — Il a Turenne. — Et les Espagnols ont pour eux Condé. — Ah ! si je commandois seul...... et à des Français !

CHAPITRE II.

L'incident. Arrivée du Chevalier de Grammont. Rupture du Prince avec Christine (1).

En ce moment, Gourville revint essouflé, et leur dit, en riant : Il n'y a que le chevalier de Grammont qui soit capable de ce trait. Il

(1) *Voyez* Mém. de Grammont. Mém. de Christine.

arrive

arrive de la Cour. Il vous gardoit sa première visite ! Mais il rejoint M. de Turenne qui vient de le rappeler. — Partez, Lussan, s'écria M. le Prince, et dites que si M. de Turenne le trouve bon, j'attends demain le Chevalier sous les premiers arbres, à l'entrée du camp. A présent, Gourville, donne-nous quelques détails. — Voici Lamotte qui vous instruira mieux que moi. — Eh bien, Lamotte.... — *Lamotte.* En ma qualité d'ancien serviteur du Chevalier, je tiens de lui-même tout ce que je vais avoir l'honneur de vous raconter.

Le Chevalier accourt de Péronne dans l'intention d'assister à une action, et de partager la fortune de M. de Turenne. Vous savez que le duc d'Yorck et le marquis d'Humières commandoient sous les ordres du Maréchal? Le Marquis étoit de jour, et à peine paroissoit-il quand le Chevalier arriva.

Le duc d'Yorck ne le reconnut pas d'abord; mais le marquis d'Humières, courant à lui les bras ouverts : « Je me doutois bien » que si quelqu'un nous venoit voir de la » Cour, dans une occasion comme celle-ci, » ce seroit le chevalier de Grammont. Eh bien, » ajouta-t-il, que fait-on à Péronne? — On y » a grand peur. — Et que croit-on de nous?

» — On croit que si vous battez M. le Prince,
» vous n'aurez fait que votre devoir : si vous
» êtes battus, on croira que vous êtes des fous et
» des ignorans d'avoir tout risqué, sans égard
» aux conséquences. — Voilà une nouvelle
» bien consolante que tu nous apportes. Veux-
» tu que nous te menions au quartier de M. de
» Turenne pour lui en faire part, ou si tu
» aimes mieux te reposer dans le mien ; car
» tu as couru toute la nuit, et peut-être
» n'as-tu pas eu plus de repos la précédente ?
» — Où prends-tu que le chevalier de Gram-
» mont ait jamais eu besoin de dormir ? Fais-
» moi seulement donner un cheval, afin que
» j'aie l'honneur d'accompagner M. le duc
» d'Yorck ; car apparemment il n'est en cam-
» pagne de si bon matin, que pour visiter
» quelques postes.

La garde avancée est à la portée du canon de la nôtre. Dès qu'ils y furent : « J'aurois
» envie, dit le chevalier de Grammont, de
» pousser jusqu'à la vedette qu'ils ont avan-
» cée sur cette hauteur. J'ai des amis et des
» connoissances dans leur armée, dont je
» voudrois bien demander des nouvelles. M. le
» duc d'Yorck voudra bien me le permettre. »
A ces mots, il s'avança. La vedette le voyant

venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, et m'en fit un autre. M'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvemens que j'avois vu faire au Chevalier, je fus bientôt à lui; et le voyant seul, je ne fis point de difficulté de le laisser approcher. Nous eûmes alors la conversation suivante.

Il me pria d'abord de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans l'armée; et en même temps me demanda si le duc d'Arscot étoit au siége. — « Monsieur, le voilà qui vient de mettre pied à terre,
» sous ces arbres que vous voyez sur la gauche de notre grand'garde. Il n'y a qu'un
» moment qu'il étoit avec le prince d'Aremberg son frère, le baron de Limbec, et
» Louvigny. — Pourrois-je les voir sur parole? — Monsieur, s'il m'étoit permis de
» quitter mon poste, j'aurois l'honneur de vous y accompagner; mais je vais leur envoyer dire que M. le chevalier de Grammont souhaite de leur parler. — Monsieur,
» puis-je vous demander comment je suis
» connu de vous? — Est-il possible que M. le
» chevalier de Grammont ne reconnoisse pas

» Lamotte, qui a eu l'honneur de servir si
» long-temps dans son régiment? — Quoi!
» c'est toi, mon pauvre Lamotte? Vraiment,
» j'ai eu tort de ne pas te reconnoître, quoi-
» que tu sois dans un équipage bien différent
» de celui que je te vis, la première fois, à
» Bruxelles, lorsque tu montrois à danser des
» triolets à madame la duchesse de Guise; et
» j'ai peur que tes affaires ne soient pas en
» aussi bon état qu'elles étoient la campagne
» d'après que je t'eus donné cette compagnie
» dont tu parles. » Il me faisoit part des détails que j'ai eu l'honneur de vous exposer, quand le duc d'Arscot, suivi de ceux dont je viens de parler, arriva au galop.

Le chevalier de Grammont fut embrassé de toute la troupe, avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arrivèrent une infinité d'autres connoissances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voyant sur la hauteur, s'y assembloient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans trève, et sans supercherie, s'alloient mêler en conversation, si par hasard M. de Turenne ne s'en fût aperçu de loin.

Ce spectacle le surprit. Il y accourut; et le marquis d'Humières lui conta l'arrivée du

chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la vedette avant que d'aller au quartier-général. Il ajoutoit qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait pour rassembler les deux armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés. « Effectivement, » dit M. de Turenne, voilà un homme bien » extraordinaire; mais il est juste qu'il nous » vienne un peu voir, après avoir rendu sa » première visite aux ennemis. » Et à ces mots, il fit partir un aide-de-camp pour rappeler les officiers de son armée, et pour dire au chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Il suffit, dit le Prince...... Et se tournant vers Gourville : Turenne osera-t-il m'attaquer? Il est le plus foible...... en soldats; son armée est inférieure en nombre à celle des Alliés. — Mais vous-même, Prince, avez détruit l'infanterie espagnole ; elle ne s'est pas relevée depuis la bataille de Rocroi...... — Je n'ai négligé aucune précaution pour la sûreté de mes lignes. Quand on attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, et plus le désordre est grand dans la retraite. Je saurai profiter de ces avantages! — Je veux,

s'écria la reine de Suède, dans un belliqueux enthousiasme, je veux marcher à vos côtés, en écharpe rouge! — La fille du grand Gustave pourroit commander une armée....... Cependant, Madame, daignez enfin vous expliquer sur l'objet de notre conversation, interrompue par l'arrivée de Gourville. Me traiterez-vous sur le pied de l'Archiduc? et dans nos entrevues, daignerez-vous m'accorder les mêmes honneurs? Je crois lui faire grâce en le traitant d'égal. — Je ne le puis. — Tout ou rien, Madame. Et il tourna le dos à la fille de Gustave, qui remonta sur son palefroi; et après avoir été saluer l'Archiduc, dirigea sa course vers les murs de Bruxelles.

CHAPITRE III.

Le Petit-Fils de Pibrac. Influence des Quatrains. Anecdotes (1).

LA conversation changea, et prit un tour badin. Au fort de ses saillies, le Prince avisa le petit-fils de Pibrac qui l'avoit suivi, et qui

(1) Anecdotes littéraires.

paroissoit alors triste et rêveur. — Méditerois-tu, à l'exemple de ton vertueux père, quelque quatrain moral ? — Peut-être. — C'est chose sérieuse qu'un quatrain. — Plus que vous ne pensez. Un quatrain a empêché mon grand-père d'être chancelier de France. — Comment?

— La Cour de France fut si contente de la manière dont Pibrac s'étoit conduit au Concile de Trente, que Catherine de Médicis, régente du royaume, lui fit écrire en Languedoc, de se rendre à la Cour pour être revêtu de la dignité de Chancelier. Pibrac reçut cet ordre à Toulouse, d'où il partit sur-le-champ. Cependant un jaloux de sa gloire dit à la Reine, qu'elle auroit un jour sujet de se repentir de l'élévation de ce magistrat, qui étoit dans des principes opposés au gouvernement qu'elle avoit établi en France avec tant de soins et de peine. Médicis faisant difficulté de croire ce qu'on lui disoit, on lui fit lire le cinquante-quatrième quatrain :

Je hais ces mots de puissance absolue,
De pleins-pouvoirs, de propre mouvement :
Aux saints décrets ils ont premièrement,
Puis à nos lois la puissance solue.

La Reine ayant fait réflexion sur ces vers, il ne fut plus parlé de Pibrac.

—Eh bien! il faut en citer un autre. —Vous l'exigez. — Oui. — Je déplairai peut-être. — — Jamais. — La vérité...... —Me charme.

Homme de bien, oyez la voix qui crie :
Que sous le maître, un sage, sans affront,
Peut quelquefois courber son noble front,
Et n'a jamais déchiré sa patrie.

J'entends, dit le Prince avec une émotion visible. Il est tard, Messieurs; je vous souhaite le bonsoir. On se sépara.

CHAPITRE IV.

Entrevue de Grammont avec le Prince. Proposition chevaleresque (1).

LE Chevalier, accompagné d'un trompette, se rendit à l'endroit que M. de Lussan lui avoit marqué la veille : il trouva M. le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre. — « Est-il » possible, en l'embrassant, que ce soit le » chevalier de Grammont, et que je le voie » dans le parti contraire ? — C'est vous-même » que j'y vois, et je m'en rapporte à vous, » Monseigneur, si c'est la faute du chevalier » de Grammont, ou la vôtre, que nous ne

(1) Mém. du chev. de Grammont.

» soyons plus dans le même parti. — Il faut
» l'avouer, s'il y en a qui m'ont abandonné,
» comme des ingrats et des misérables, tu
» m'as quitté, comme j'ai quitté moi-même,
» en honnête homme qui croit avoir raison.
» Mais oublions tout sujet de ressentiment,
» et dis-moi ce que tu viens faire ici, toi,
» que je croyois à Péronne, avec la Cour.
» — Le voulez-vous savoir? Je viens, ma
» foi, vous sauver la vie. Je vous connois;
» vous ne sauriez vous empêcher d'être au
» milieu des ennemis, dans un jour d'occa-
» sion. Il ne vous faudroit qu'avoir votre
» cheval tué sous vous, et être pris les armes
» à la main, pour être traité par ce Cardinal-
» ci, comme votre oncle de Montmorenci le
» fut par l'autre. Je viens donc vous tenir
» un cheval tout prêt, en cas de semblable
» malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la
» tête. — Ce ne seroit pas la première fois,
» dit M. le Prince, en riant, que tu m'aurois
» rendu de ces services, quoique le danger
» alors fût moins grand qu'il pourroit l'être à
» présent, si j'étois pris. »

De cette conversation, ils tombèrent sur des discours moins sérieux. Monsieur le Prince le questionna sur la Cour, sur les Dames

sur le jeu, sur l'amour; et revenant insensiblement à la conjoncture dont il étoit question, le chevalier de Grammont ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connoissance, qui étoient restés auprès de lui, M. le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jusqu'aux lignes, où il pourroit voir, non-seulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la disposition des quartiers et tous les retranchemens. Le chevalier de Grammont y consentit, et M. le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant ramené jusqu'à leur rendez-vous : — Eh bien ! Chevalier, quand crois-tu que nous te revoyions ? — Ma foi, vous venez d'en user si galamment, que je ne veux point vous le cacher ; tenez-vous prêt une heure avant le jour, car vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas, si on m'en avoit fait confidence; mais, quoi qu'il en soit, fiez-vous à ma parole. — Non, tu ne te démens point, dit M. le Prince, en l'ayant embrassé. A demain, dans la mêlée. Après-demain j'espère avoir l'honneur d'être embrassé par la Reine. — Quelle folie! — Et même par le Cardinal. — Comment ? — J'ai assuré la Reine que je lui apporterois d'heu-

reuses nouvelles....... — Chevalier, vous êtes toujours un peu avantageux. — Prince, vous savez que je suis heureux à toute espèce de jeux. Ainsi, j'ai assuré Sa Majesté du gain de la bataille. Elle m'a promis de m'embrasser, si je tenois parole. — On a donc peur? — Le Cardinal m'en a promis autant; je ne fais pas grand cas de sa promesse; mais comme elle ne lui coûte rien, je la crois sincère.

Le chevalier de Grammont, après de nouvelles protestations d'amitié, quitta gaiement M. le Prince pour le combattre le lendemain.

CHAPITRE V.

Retour de Gourville et de Grammont au Camp de Turenne. Rencontre de Saint-Evremont et du Père Canaye avec le Maréchal d'Hocquincourt. Le Souper. Luxe du Marquis d'Humières. Saint-Evremont raconte la Conversation plaisante du Père Canaye avec le Maréchal d'Hocquincourt (1).

GOURVILLE revenoit avec Grammont, et lui disoit, chemin faisant : Il est de la destinée de M. le Prince et du maréchal de

(1) Mém. de Grammont, de Gourville, et Œuv. de Saint-Evremont.

Turenne, de n'être invincibles qu'à la tête des Français. — L'Archiduc, par ses prétentions, et son conseil par ses plans de campagne, sont de moitié dans nos succès. Le Prince a plus de difficulté avec ses alliés, qu'avec nous-mêmes. — Nous verrons..... — Le plus beau des spectacles. De grands hommes commandent de petites armées, et ces armées feront de grandes choses. — Dont le ministre recueillera le fruit. — Eh bien! de guerriers nous deviendrons courtisans. J'ai vu faire plus de chemin en un quart-d'heure, à la Cour, que dans dix années de campagne.

Ils en étoient là, lorsqu'ils aperçurent un Jésuite qui caracoloit à leur suite, et de travers, sur un grand cheval de bataille. Ils reconnurent le père Canaye et la monture du maréchal d'Hocquincourt. Le Père, qui ne pouvoit plus se tenir sur les étriers, crioit *merci*. Saint-Evremont accouroit à son secours. Le Chevalier et Gourville le prévinrent et débarrassèrent le cavalier malencontreux. Ils rentrent au camp. Les éclats de leurs saillies se mêlent aux hélas du père Canaye. On lui donne un lit, où il va tristement chercher un repos dont il a grand besoin. Nos trois Français se mettent gaiement à

table. Saint-Evremont avoit lui-même ordonné le repas selon les lois usitées dans l'ordre des Côteaux, où il étoit profès. Le marquis d'Humières en avoit fait les frais. Gourville parut étonné de le voir servir avec la même délicatesse qu'il auroit pu l'être à Paris. Personne avant le maréchal d'Humières, n'avoit porté de la vaisselle plate à l'armée, et ne s'étoit avisé de donner de l'entremets et un fruit régulier.

Le vin d'Aï coule à la ronde; la conversation devient plus animée et plus brillante. La politique, les modes, la Cour, les provinces, la philosophie, les intrigues, le jansénisme même, dont les querelles commençoient à occuper la France, la comédie italienne et espagnole, les Jésuites, furent tour à tour le sujet de vingt propos croisés, et amenèrent une grèle de bons mots. L'aventure du père Canaye ne fut pas oubliée. Sa conversation avec le maréchal d'Hocquincourt est encore plus plaisante, dit Saint-Evremont; mais elle vous paroîtroit un peu longue: je la réserve pour une de nos veillées. On presse Saint-Evremont; on insiste pour l'entendre. Il commença alors en ces mots.

Comme je dinois chez monsieur le maré-

chal d'Hocquincourt (1), le père Canaye qui y dinoit aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la religion exige de nous; et après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux et quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces esprits forts, qui veulent examiner toutes choses par la raison.

« A qui parlez-vous des esprits forts, dit » le Maréchal; et qui les a connus mieux que » moi? Bardouville et Saint-Thibal ont été » les meilleurs de mes amis. Ce furent eux » qui m'engagèrent dans le parti de monsieur » le Comte (2) contre le cardinal de Riche- » lieu. Si j'ai connu des esprits forts? Je » ferois un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bar- » douville mort, et Saint-Thibal retiré en » Hollande, je fis amitié avec Lafrette et » Sauvebœuf. Ce n'étoit pas des esprits, mais » de braves gens. Lafrette étoit un brave » homme et fort mon ami. Je pense avoir » assez témoigné que j'étois le sien dans la » maladie dont il mourut. Je le voyois mourir » d'une petite fièvre, comme auroit pu faire

(1) Le maréchal d'Hocquincourt étoit alors à Péronne, dont le Roi lui avoit donné le gouvernement.

(2) Le comte de Soissons.

» une femme, et j'enrageois de voir Lafrette;
» ce Lafrette, qui s'étoit battu contre Boute-
» ville, s'éteindre ni plus ni moins qu'une
» chandelle. Nous étions en peine, Sauvebœuf
» et moi, de sauver l'honneur de notre ami;
» ce qui me fit prendre la résolution de le
» tuer d'un coup de pistolet, pour le faire
» périr en homme de cœur. Je lui appuyois
» le pistolet à la tête, quand un b.... de jésuite
» qui étoit dans la chambre, me poussa le
» bras et détourna le coup. Cela me mit en
» si grande colère contre lui, que je me fis
» janséniste. »

Remarquez-vous, Monseigneur, dit le père Canaye, *remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets.* Circuit quærens quem devoret. *Vous concevez un petit dépit contre nos pères : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer; pis que dévorer, pour vous faire janséniste.* Vigilate, vigilate. *On ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain.*

« Le Père a raison, dit le Maréchal. J'ai
» ouï dire que le diable ne dort jamais. Il faut
» faire de même, et bonne garde, bon pied,
» bon œil. Mais quittons le diable, et parlons
» de mes amitiés. J'ai aimé la guerre devant

» toutes choses, madame de Monbazon après » la guerre, et tel que vous me voyez, la » philosophie après madame de Monbazon. » *Vous avez raison*, reprit le Père, *d'aimer la guerre, Monseigneur, et la guerre vous aime bien aussi; elle vous a comblé d'honneurs. Savez-vous que je suis homme de guerre aussi moi? Le roi m'a donné la direction de l'hôpital de son armée de Flandres; n'est-ce pas être homme de guerre? Qui eût jamais cru que le père Canaye eût dû devenir soldat? Je le suis, Monseigneur, et ne rends pas moins de service à Dieu dans le camp, que je lui en rendois au collége de Clermont: vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre est servir son prince; et servir son prince est servir Dieu.*

Mais pour ce qui regarde madame de Monbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente. « Quoi, mon Père, vous voudriez » que j'aimasse comme un sot? Le maréchal » d'Hocquincourt n'a pas appris dans les » ruelles à ne faire que soupirer. Je voulois,

» mon

» mon Père, je voulois! vous m'entendez bien.
» Je voulois..... » *Je voulois! Quels je voulois! En vérité, Monseigneur, vous raillez de bonne grâce. Nos pères de Saint-Louis seroient bien étonnés de ces* JE VOULOIS; *quand on a été long-temps dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons; vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.*

« Il n'y a point là de divertissement, mon » Père; savez-vous à quel point je l'aimois? » — *Usque ad aras*, Monseigneur? — « Point » d'*aras*, mon Père. Voyez-vous, dit le » Maréchal, prenant un couteau dont il serroit » le manche; voyez-vous, si elle m'avoit com- » mandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé » le couteau dans le cœur. » Le père Canaye surpris de ce discours, et plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, et pria Dieu secrettement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit; mais ne se fiant pas tout-à-fait à la prière, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement de fesses imperceptible. Le Maréchal le suivoit par un autre tour semblable; et, à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre en exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque temps aux frayeurs de la révérence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaisant, je le fis souvenir que madame de Monbazon avoit le cœur trop tendre pour exiger un pareil sacrifice.

« Dieu fait tout pour le mieux, reprit le
» Maréchal. La plus belle femme du monde (1)
» commençoit à me lanterner, lorsque je
» m'en détachai. Il y avoit toujours auprès
» d'elle un certain abbé de Rancé, un petit
» janséniste qui lui parloit de la grâce de-
» vant le monde, et l'entretenoit de toute
» autre chose en particulier. Cela me fit
» quitter le parti des jansénistes. Auparavant
» je ne perdois pas un sermon du père Des-
» marez, et je ne jurois que par Messieurs
» de Port-Royal. J'ai toujours été à confesse
» aux Jésuites depuis ce temps-là ; et si mon
» fils a jamais des enfans, je veux qu'ils étu-
» dient au collége de Clermont, sous peine
» d'être déshérités. »

Oh ! que les voies de Dieu sont admirables ! s'écria le père Canaye ; *que le secret*

(1) C'est ainsi que le maréchal d'Hocquincourt appeloit madame de Monbazon.

de sa justice est profond ! Un petit coquet de janséniste poursuit une dame à qui Monseigneur vouloit du bien : le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie pour mettre la conscience de Monseigneur entre nos mains. Mirabilia judicia tua, Domine !

Après que le bon Père eut fini ses pieuses réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en discours, et je demandai à monseigneur le Maréchal, si l'amour de la philosophie n'avoit pas succédé à la passion qu'il avoit eue pour madame de Monbazon ?

« Je ne l'ai que trop aimée, la philosophie, » dit le Maréchal ; je ne l'ai que trop aimée ; » mais j'en suis revenu, et je n'y retourne » pas. Un diable de philosophe m'avoit tel» lement embrouillé la cervelle *de premiers » parens, de pomme, de serpent, de pa» radis terrestre et de chérubins*, que j'é» tois sur le point de ne rien croire. Le » diable m'emporte, si je croyois rien ! Depuis » ce temps-là je me ferois crucifier pour la » religion ; ce n'est pas que j'y voie plus de » raison ; au contraire, moins que jamais : » mais je ne saurois que vous dire, je me » ferois crucifier sans savoir pourquoi. »

Tant mieux, Monseigneur, reprit le Père, d'un ton de nez fort dévot, *tant mieux; ce ne sont point des mouvemens humains : cela vient de Dieu.* POINT DE RAISON, *c'est la vraie religion,* cela; *point de raison. Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce!* ESTOTE SICUT INFANTES, *soyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence, et pourquoi? Parce qu'ils n'ont point de raison.* BEATI PAUPERES SPIRITU, *bienheureux les pauvres d'esprit! ils ne pèchent point. La raison! C'est qu'ils n'ont point de raison.* POINT DE RAISON; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE: JE NE SAIS POURQUOI. *Les beaux mots! ils devroient être écrits en lettres d'or.* CE N'EST PAS QUE JE VOIE PLUS DE RAISON; *au contraire, moins que jamais. En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du ciel.* POINT DE RAISON. *Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce* (1)*!*

Le Père eût poussé plus loin la haine qu'il avoit contre la raison; mais on apporta des lettres de la Cour à M. le Maréchal, ce qui

(1) *Voyez* le jugement de M. Bayle sur ce passage dans le troisième éclaircissement, mis à la fin de son dictionnaire.

rompit un si pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas; et après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient. « Si je voulois faire le politique,
» comme les autres, je me retirerois dans
» mon cabinet pour lire les dépêches de la
» Cour; mais j'agis et je parle toujours à
» cœur ouvert. M. le Cardinal me mande que
» Stenay est pris (1); que la Cour sera ici
» dans huit jours; qu'on me donne le com-
» mandement de l'armée qui a fait le siége,
» pour aller secourir Arras avec Turenne et
» la Ferté. Je me souviens bien que Turenne
» me laissa battre par M. le Prince (2), lors-
» que la Cour étoit à Gien. Peut-être que
» je trouverai une occasion de lui rendre la
» pareille. Si Arras étoit sauvé, et Turenne
» battu, je serois content; et j'y ferai ce que
» je pourrai. Je n'en dis pas davantage. »

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, et le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre M. de Turenne; mais on nous avertit que le convoi étoit déjà assez loin de la ville; ce qui nous fit prendre congé plus tôt que nous ne l'eussions fait.

(1) Stenay fut pris le 6 août 1654.

(2) A Bleneau, le 7 avril 1652.

Le père Canaye, qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui le pût porter au camp. — Et quel cheval voulez-vous, mon Père, dit le Maréchal? —*Je vous répondrai, Monseigneur, ce que répondit le bon père Suarez au duc de Medina Sidonia, dans une pareille rencontre : QUALEM ME DECET ESSE, MANSUETUM;* tel qu'il faut que je sois, doux, paisible. — QUALEM ME DECET ESSE, MANSUETUM! « J'entends un peu » le latin, dit le Maréchal; *mansuetum* seroit » meilleur pour des brebis que pour des » chevaux. Qu'on donne mon cheval au » Père; j'aime son ordre; je suis son ami : » qu'on lui donne mon bon cheval. »

J'allai dépêcher mes petites affaires, et ne demeurai pas long-temps sans rejoindre le convoi. Nous passâmes heureusement; mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre père Canaye. Je le rencontrai dans la marche, sur le bon cheval de M. d'Hocquincourt. C'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action; il mâchoit éternellement son mors, alloit toujours de côté, hennissoit de moment en moment; et ce qui choquoit fort la modestie du Père, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui,

pour des cavalles. Et que vois-je, mon Père, lui dis-je en l'abordant? Quel cheval vous a-t-on donné là? Où est la monture du bon père Suarez, que vous avez tant demandée? — Ah! Monsieur, je n'en puis plus; je suis roué...... Il alloit continuer ses plaintes, lorsqu'il part un lièvre. Cent cavaliers se débandent pour courir après, et on entend plus de coups de pistolets qu'à une escarmouche. Le cheval du Père, accoutumé au feu sous le Maréchal, emporte son homme, et lui fait passer, en moins de rien, tous ces débandés. C'étoit une chose plaisante, de voir le jésuite à la tête de tous, malgré lui. Heureusement le lièvre fut tué, et je trouvai le Père au milieu de trente cavaliers qui lui donnoient l'honneur d'une chasse qu'on eût pu nommer une occasion. Le Père recevoit la louange avec une modestie apparente; mais en son ame il méprisoit fort le *mansuetum* du bon père Suarez, et se savoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensoit avoir faites sur le barbe de M. le Maréchal. Il ne fut pas long-temps sans se souvenir du beau dit de Salomon : VANITAS VANITATUM, *et omnia vanitas.* A mesure qu'il se refroidissoit, il sentoit un

mal que la chaleur lui avoit rendu insensible; et la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettoit le repos de sa société et la douceur de la vie paisible qu'il avoit quittée. Mais toutes ces réflexions ne servoient de rien. Il falloit aller au camp, et il étoit si fatigué du cheval, que je le vis tout près d'abandonner son Bucéphale pour marcher à pied à la tête des fantassins.

Je le consolai de la première peine, et mis au pas mon cheval, que le sien suivit pendant quelque temps. Il me remercia mille fois, et fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa profession, il me parla moins en jésuite réservé qu'en homme libre et sincère. Je lui demandai quel sentiment il avoit de M. d'Hocquincourt. *C'est un bon Seigneur*, dit-il; *c'est une bonne ame; il a quitté les jansénistes; nos pères lui sont fort obligés : mais pour mon particulier, je ne me trouverai jamais à table auprès de lui, et ne lui emprunterai jamais de cheval.*

Content de cette première franchise, je voulois m'en attirer encore une autre : « D'où » vient, continuai-je, la grande animosité » qu'on voit entre les jansénistes et vos

» pères ? Vient-elle de la diversité des » sentimens sur la doctrine de la GRACE ? » *Quelle folie ! quelle folie*, me dit-il, *de croire que nous nous haïssons pour ne penser pas la même chose sur la GRACE ! ce n'est ni la grâce, ni les CINQ PROPOSITIONS qui nous ont mis mal ensemble. La jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les jansénistes nous ont trouvé en possession du gouvernement, et ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servi de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur et l'indulgence, et ils affectent l'austérité et la rigueur. Nous consolons les ames par des exemples de la miséricorde de Dieu ; ils les effraient par ceux de la justice ; ils portent la crainte où nous portons l'espérance, et veulent s'assujétir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns et les autres n'aient dessein de sauver les hommes ; mais chacun se veut donner du crédit en les sauvant ; et, à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à*

M. le Maréchal. J'étois purement jésuite avec lui, et j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous.

Je le louai fort du nouvel esprit que sa dernière profession lui avoit fait prendre, et il me sembloit que la louange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus long-temps; mais au bruit que firent les chevaux du Chevalier et de Gourville, celui du Maréchal prit feu; et, galopant sur leurs traces, emporta le père Canaye aussi loin qu'un héros.

CHAPITRE VI.

Surprise. Attaque du Camp français. Reprise du Souper dans la Tente du maréchal de Turenne. Simplicité héroïque. Gaieté. Jeu. Grammont laisse un Cheval pour les Cartes (1).

ON rit; et Saint-Evremont, qui avoit fait sa rhétorique sous le père Canaye, continuoit d'égayer l'assemblée sur le compte de l'ancien régent du collége de Clermont, lorsque le bruit des décharges annonça que l'infatigable prince de Condé avoit fait une sortie.

(1) Mém. de Gourville et de Grammont.

M. de Turenne accourut, après avoir donné des ordres. Le Chevalier et Saint-Evremont, suivis d'une jeunesse impétueuse et brillante, se précipitèrent sur ses pas, en continuant de badiner et de semer les bons mots.

Il y eut quelques fusillades, dans une desquelles M. le duc de Joyeuse, de la maison de Lorraine, reçut une blessure au bras, dont il mourut. Quelque temps après, on revint, avec quelques prisonniers, au quartier du maréchal de Turenne. On y acheva le diner interrompu ; mais le délicat Saint-Evremont et le joyeux Gourville n'y trouvèrent pas le luxe du marquis d'Humières. Le maréchal de Turenne étoit servi en vaisselle de fer battu. Une grande table couverte de viandes grossières, de jambons, de langues de bœufs, de cervelas, et de vins peu recherchés, mais abondans, étoit environnée de vingt officiers pleins de gaieté, de bravoure et d'espérance; et qui, se permettant avec le Maréchal une noble familiarité, qu'il encourageoit, vidoient les flacons, prodiguoient les plaisanteries, et lui disoient, en riant : « Nous forcerons les lignes ; le siége d'Arras sera levé, et nous en aurons de plus mauvais quartiers d'hiver. »

Dans cet instant, le maréchal de Turenne avisant le chevalier de Grammont, auquel le repos sembloit peser : Eh bien! Chevalier, que ferons-nous pour vous égayer? — Votre présence, Maréchal, et l'espérance qui l'accompagne, suffisent pour répandre ici la joie. — Le chevalier de Grammont pourroit-il refuser une partie de jeu?

— Je vous remercie : j'ai appris de mon précepteur, que quand on alloit chez ses amis, il n'étoit pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. — Effectivement, il ne trouveroit ni gros jeu, ni grand argent parmi nous; mais afin qu'il ne soit pas dit que l'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval. Il y consentit. La fortune qui l'avoit suivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; et voyant qu'il y avoit quelques visages consternés de la perte : « Messieurs, leur dit-il, je serois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre général; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux de main, à la réserve d'un, que je donne pour les cartes. » Le valet-de-chambre crut qu'il se moquoit. « Je vous parle sérieusement, dit le Chevalier. Je vous donne

un cheval pour les cartes; et, qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. — Effectivement, dit M. de Turenne, j'en suis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu, jusqu'à présent, donner un cheval pour les cartes. »

CHAPITRE VII.

Dépêche de Gourville au cardinal Mazarin, dont il étoit l'Agent secret, à peu près comme le père Canaye étoit celui des Jésuites (1).

La nuit étoit avancée; on se retira : alors, un des agens secrets du Cardinal, Gourville, lui expédia la dépêche suivante, moitié sérieuse et moitié badine :

« Monseigneur, selon vos instructions, j'ai eu l'adresse de me faire enlever par un détachement ennemi, et conduire au prince de Condé. Le chevalier de Grammont a employé pour le voir un moyen bien plus simple.

(1) 23 août 1654.

Voyez Turpin et Désormeaux, Vie de Condé. Mém. de Christine.

Il a rendu amicalement, sans façon, et en voisin, une visite aux quartiers espagnols. Aura-t-il été plus heureux que moi dans ses négociations? Je n'ose vous en flatter.

» Avant de vous rendre compte des miennes, permettez-moi de comparer cette volée d'observateurs, qui vient de s'abattre sur les deux camps, à cette nuée d'oiseaux qu'on voit s'assembler à l'approche des tempêtes.

» Nous étions trois d'une seule bande, le Chevalier, Saint-Évremont, et moi. Les jésuites, qui se fourrent par-tout, avoient aussi leur émissaire, le père Canaye; mais trop mal mené par son Bucéphale, il s'occupe moins d'intriguer en cet instant, que de porter le premier appareil sur certaines blessures, qui, pour n'être pas situées dans un lieu élevé et honorable, n'en sont pas moins douloureuses.

» Dans la tente du Prince, j'ai trouvé ce jeune Pibrac dont vous m'aviez vanté la droiture; il est prêt à rentrer sous les drapeaux de son roi; et il a éloquemment secondé mon zèle dans les ouvertures, d'ailleurs inutiles, que j'ai faites à son Altesse.

» Le Prince s'obstine par un vain sentiment de dignité et de gloire à ne pas abandonner le parti dont il fait seul toute la force. Il y

a de sa part excès de générosité ; car les Espagnols, et ce sort est réservé à quiconque trahira sa patrie, l'abreuvent d'humiliations et de dégoûts. D'un autre côté, la fierté d'un Prince du sang et d'un héros, est aux prises avec la vanité castillane. Le fils d'une courtisane, un bâtard du roi d'Espagne, don Juan d'Autriche, refuse au prince de Condé le pas dans les cérémonies, le partage des honneurs, et une voix prépondérante dans le Conseil.

»Tant d'indignités d'une part, et de l'autre, la voix du remords, celle de la patrie, pourront un jour vous le rendre. Il s'est montré inflexible ; mais en biaisant avec ces caractères violens, en les tournant, on obtient d'eux quelquefois ce qu'ils ont refusé d'abord. J'ai perdu mes pas et non l'espoir.

» Puisse-t-il se réaliser ! puisse votre Eminence fonder la grandeur de son ministère sur celle de la France et sur une paix généreuse !

»Dans la tente du prince de Condé se trouvoit l'Amazone du nord. Moitié curiosité, moitié intrigue, elle étoit là, je crois, pour balancer mon influence ; car vous savez qu'elle est entièrement dévouée au cabinet espagnol. Un caprice peut la rattacher aux intérêts de

la France. Son séjour dans les Pays-Bas a paru inquiéter les diverses puissances. On connoît son génie inquiet et remuant.

» Faute de mieux, j'ai l'honneur de vous adresser les détails peu connus (1) du voyage de cette illustre aventurière.

» Parmi les prisonniers que nous avons faits hier, se trouvoit un de ses domestiques qui avoit quitté son service pour celui des Espagnols; excellent Norvégien, ſort instruit, profond dans un cabinet, et brillant à table; c'est de lui que je tiens toutes ces particularités, après l'avoir enivré assez complettement pour lui ôter la faculté d'être discret.

» Je n'ai pu servir votre Eminence : puissé-je la faire sourire! »

(1) Christine abdiqua le 6 juin 1654, se rendit à Hambourg le 10 juillet, et arriva, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, le 12 août de la même année, à Anvers. C'est par inadvertance que Voltaire a prolongé le règne de Christine au-delà de l'événement de la bataille d'Arras, qui eut lieu le 25. *Voyez* Siècle de Louis XIV. p. 269, t. XX de l'édition de Kell. Il est démenti par les Mémoires de Christine. t. I, p. 410-450-453.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Suite de la Dépêche de Gourville. Détails du Voyage de Christine. Journal de sa route. Son Caractère; sa Situation; sa Manière de vivre. Mistification de Meïbomius et de Naudé (1).

LA fille de Gustave partit de Stockholm le 21 juin, et prit la route de Halmstad. Elle y séjourna quatre jours, et se donna le divertissement de faire berner ceux qui étoient avec elle.

Arrivée à Collen, elle se travestit en homme, et prit le nom du fils du comte de Dohna; la reine de Danemarck se déguisa de son côté en servante de cabaret, pour entretenir la reine de Suède déguisée en page; soit l'effet de l'habit, soit plutôt l'effet du caractère, celle-ci mistifia la première.

(1) Mém. de Christine. Mém. de Chanut. Mad. Dunoyer, Lettr. galantes. Brenner, Th. Num. Suéo-Goth. Versuch, Einer Zuverlass. Nachricht, von Hambourg. Theat. Europ. Burgold. Chevreau. Œuv. mêl. Leben Christina. page 24. Bücherund staats cabinet. Bibl. German., en 1728, tom. VI, p. 81. Bochart, à Vossius. 12 avril 1653.

Un ruisseau forme la limite de la Suède ; la fille de Gustave le franchit en s'écriant vivement : Me voilà libre !

Le juif Texeira, banquier, la reçut à Hambourg. Elle y régla ses affaires et écrivit au roi de Suède, en femme qui ne compte plus rentrer dans ce royaume, et qui se fie médiocrement aux actes qui lui garantissent ses revenus.

Le présage de l'embarras où elle pourroit se trouver un jour, lui fit adopter une devise qui figure sur quelques-unes de ses médailles; c'est un labyrinthe, avec cette légende : *Fata viam invenient* (1).

Quoique l'on vante son retour à la religion catholique, on n'auroit qu'une médiocre opinion de sa foi, si on en jugeoit d'après le trait suivant, qui a déconcerté la gravité des magistrats de Hambourg.

Elle avoit laissé, à la place qu'elle occupoit dans l'église, un très-beau livre proprement doré sur tranche, et que l'on prit pour des Heures. Un chapelain fut chargé de le lui reporter : il l'ouvrit, et s'aperçut que c'étoit un Virgile. La Reine le reçut en souriant.

On observa qu'en toutes circonstances elle

(1) *Voyez* une de ses médailles sous la date de 1751.

s'exprima avec beaucoup de liberté sur les opinions religieuses. Ce langage n'a pas moins étonné que son costume, car elle affecte toujours celui d'homme ; elle a ceint l'épée, et porte un chapeau ombragé de plumes.

Ceux qui trouvent aujourd'hui mauvais que les héroïnes voyagent dans les romans, ne peuvent souffrir que cette Princesse se promène en véritable aventurière chez ses voisins ; et l'on a de la peine à concevoir qu'elle se trouve plus à son aise sur des chariots d'Allemagne que sur le trône du grand Gustave. Déjà, dit-on, les Muses qui lui préparoient par-tout des hymnes, aiguisent contre elle les traits les plus acérés de la satire.

Elle traversa Munster le 31 de juillet, et visita le collége des Jésuites : ils ont paru plus étonnés de ses connoissances que de sa métamorphose.

En passant par Deventer, elle descendit chez le célèbre Jean-Frédéric Gronovius, et passa toute la nuit dans la bibliothèque du professeur ; ils luttèrent d'érudition. Le docteur eut la politesse de paroître céder à la Reine.

Elle arriva le 12 de ce mois à Anvers, et logea chez Gérard Salian, riche négociant de cette ville. Ce fut là que la fille de Gustave

reprit les habits de son sexe, et fut accablée d'honneurs et de complimens.

Elle fut ennuyée et ravie; car, chose singulière, Christine déteste et recherche l'appareil; ce n'est pas la seule contradiction que l'on remarque dans son caractère comme dans sa conduite.

Reine, elle voulut vivre en simple particulier : rentrée dans la classe commune, elle affecte les habitudes de Reine; elle a une maison, des officiers, une cour, et se montre, plus que jamais, jalouse de maintenir le *Puntiglio*.

On a évalué à deux millions ce qu'elle a emporté de Suède, et qui consiste 1°. en livres et en manuscrits rares (1) formant la bibliothèque la plus curieuse de l'Europe; 2°. en tableaux, en statues antiques de bronze et de marbre; 3°. en deux cabinets de médailles antiques, d'or et d'argent, collection complette;

(1) Tirés des bibliothèques de Petau, de Gaumin, de Mazarin, de Stephanidès, de Ravius, etc., et rassemblés par les soins du célèbre Luldophe, qui savoit vingt-deux langues, d'Isaac Vossius, de Nicolas Heinsius et du rabin Menasseh Ben Israël. On prétend que deux de ces manuscrits *Iamblichi chronicon Babylonicon et Philostorgii Arriani, Historia Ecclesiastica*, avoient coûté cent soixante mille écus.

4°. en vases, en meubles précieux du même métal ; 5°. en bijoux, en diamans. (Elle vient de les mettre en gage en Hollande.)

Après les soins de la représentation, viennent, pour la fille de Gustave, ceux de la correspondance. Elle entretient un commerce de lettres régulier avec tous les savans de l'Europe : il n'y en a peut-être pas un en état de soutenir ce commerce; car elle sait onze langues; elle écrit avec facilité et même avec élégance en grec, en latin, en allemand, en suédois, en italien et en français; elle lit l'hébreu et l'arabe.

Les sciences lui sont, dit-on, également familières; elle a cultivé la physique, la chimie et les hautes mathématiques ; mais on la croit infatuée des rêveries de l'astrologie. Elle excelle particulièrement dans la philosophie, dans l'art de la critique (1), dans les antiquités et l'histoire ; elle appelle Tacite, qu'elle relit souvent, son jeu d'échecs.

Quand on vient à reconnoître ensuite qu'elle est particulièrement au fait des intrigues des Cabinets de l'Europe, qu'elle est extrêmement

(1) *Voyez* la Harangue dans laquelle le célèbre Henri de Valois la loue de ses progrès dans cet art.

prompte à saisir tous les caractères, et à ployer le sien à toutes les situations, on reste confondu d'étonnement.

Un extérieur facile, et quelquefois frivole, sert à rehausser ou à déguiser des qualités si rares et si opposées. Personne ne sait mieux animer une conversation et répandre la gaieté dans un cercle, par les saillies et les bons mots. A en juger par l'espèce d'avidité qui lui fait rechercher la dissipation et les plaisirs, on la croiroit uniquement faite pour eux; on la prendroit pour une femme ordinaire.

Après avoir poussé un cheval comme pourroit le faire le plus vigoureux cavalier, elle se rend alternativement aux conférences des pères Jésuites et à la comédie. On la soupçonne d'être profondément initiée dans les mystères de la morale relâchée des fils de Loyola, et de ne voir, dans la religion universelle, qu'un manteau plus commode, qu'un passe-port plus sûr, qu'un instrument plus fin, à l'aide desquels elle pourroit, dans ses voyages, s'assurer plus de considération et d'agrément.

Ce qui fait incliner vers ces soupçons, c'est l'attitude assez leste qu'elle conserve pendant la cérémonie des saints mystères; c'est la li-

berté avec laquelle elle fronde plusieurs usages ; c'est la suite des intarissables plaisanteries qu'elle verse à pleines mains sur les Jésuites.

En général, son caractère est tranchant, railleur ; elle trahit presque toujours, par un sourire sardonique, la supériorité morale qu'elle conserve sur les personnes et sur les choses. Les savans mêmes, qui sont les hommes qu'elle considère le plus, ne sont pas à l'abri des tours de son esprit malin.

Meïbomius n'a pas oublié celui qu'elle lui joua en Suède ; ainsi qu'à notre célèbre Naudé. Le premier venoit de publier son *Traité sur la Musique des Anciens*, auquel j'ai l'honneur de ne rien comprendre, mais d'où il résulte que rien ne ressemble moins à notre mélodie que celle des Athéniens (1). Christine imagina d'engager notre savant à chanter quelques-uns de ces airs renouvelés des Grecs; il y consentit de tout son cœur, en franc Allemand qu'il étoit, mais à une condition, c'étoit

(1) Notre célèbre Méhul m'a assuré que l'on retrouvoit dans quelques-uns des chants de l'Eglise, des traces du chant grec; et il regarde comme appartenant à ce dernier le chant du *Dies iræ* et celui de *O filii et filiæ* : remarquables, l'un par sa profonde mélancolie, et l'autre par sa gaieté franche et brillante.

que le docte Naudé, professeur non moins illustre, danseroit la pyrrhique, dont il avoit, lui Meïbomius, retrouvé l'air et les figures.

Naudé sentit le piége, et ne put l'éviter; il se résigna de bonne grâce à être, pour un soir, le bouffon de la Cour. L'heure est indiquée, les loges sont remplies, la toile se lève, et nos deux savans paroissent sur le théâtre. L'un chante, l'autre gesticule; l'orchestre jure, et tout le monde siffle. Naudé se prit à rire: Meïbomius, qui ne rioit jamais, détacha avec un flegme germanique trois ou quatre soufflets et autant de coups de poing aux plus proches auteurs de sa disgrâce. La comédie alloit devenir une tragédie, lorsque la Reine interposa son autorité en poussant de grands éclats de rire; elle eut même la malignité, ou plutôt la cruauté, de laisser intenter un procès, par un des plaignans, son favori, contre Meïbomius, qui fut obligé de quitter la partie et la Suède. C'étoit singulièrement récompenser les plus savantes recherches qu'on ait jamais faites sur la musique des Anciens.

CHAPITRE IX.

Motifs curieux et peu connus de l'abdication de Christine. Opinions diverses. Critiques; Eloges. Caractère de Charles Gustave. Intrigues de Cour. Liaison de la Reine de Suède avec l'adroit et heureux Pimentelli. Anecdotes (1).

CETTE précipitation, cette saillie de caractère, serviroient peut-être à expliquer les motifs de l'abdication que Christine a faite, à vingt-sept ans, de la couronne la plus brillante, et qu'elle voudra peut-être, mais trop tard, ressaisir un jour. Les politiques en cherchent

(1) Michel Levassor; Hist. de Louis XIII. Amelot de la Houssaye, Mém. hist. polit. Lettres de Marigny. Vie de Christine. Leibnitz. *Apud Feller.* Mémoires d'Artagnan. Fostern. Burgold. Puffend. *de Reb. Suec.* Mém. de Christine. Recueil des Actes de Palmskold. Mém. de la Famille de Brahé. Er. Benzel, *Laudatio Fun.* Jo. Olivekr. *It.* Saml. Merckw. Medail. VI. Nani Hist. di Venezia. Voyage d'Espagne. Vign. Marville. Aitzema. Mém. de Chanut. Motivi di Rinunciare : Relatione del comte Montecuculli. Staats-Gesch von riga und Liestand. Wicquef, Hist. des Prov.-Un. Basnage, Annal. des Prov.-Un. Wicquef, ambassadeur. Lettres de M. Gram. 1748. Lamotraye. Ses Voyages. Miern. *Acta, p. w.*

profondément les causes, et se divisent pour en rendre compte; peut-être seroit-il plus simple de la trouver dans l'inconstance naturelle de son sexe (1), dans la vivacité même d'esprit de cette femme extraordinaire, qui s'est sans doute exagéré tout l'éclat d'une action si peu commune. Personne n'en peut mieux juger que votre Eminence. Je me plais à lui soumettre les opinions qui, après le diner, partagèrent hier les plus instruits de nos convives, les esprits les plus déliés de notre temps.

Les uns attribuoient cette résolution au dégoût du climat, à une vanité mal entendue, à l'envie de se faire voir dans toute l'Europe, à l'inquiétude même que la culture des lettres donne à l'esprit en l'ébranlant.

L'un de nos Maréchaux, esprit plus profond ou plus creux que les autres, ne manquoit pas de voir dans cette abdication, un sacrifice fait à la raison d'État. Il prétendoit que Christine alloit être destituée, déposée et renfermée, si elle n'eût prévenu cette ignominie par sa retraite. Il ajoutoit, que les dissipations et l'épuisement des finances, les prodigalités en-

(1) Ce sentiment fut celui du roi d'Espagne, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'abdication de Christine. *Voyez* Galeazo Gualdo. Hist. di Christ. p. 27-51.

vers les étrangers, commençoient à indisposer tous les ordres de l'Etat; lorsque le refus de donner un héritier à l'Empire en acceptant l'un des partis que le Sénat avoit indiqués à la Reine, mit le comble à l'indignation publique.

Ses caprices, sa hauteur despotique, aliénoient de plus en plus les esprits. On comparoit amèrement les deux époques de son administration, avant et depuis la paix de Westphalie (1).

En effet, l'aurore de son règne avoit dû tout son éclat aux grands hommes, émules de son père et formés par lui; aux Oxenstiern, aux Banier, aux Torstenson, aux Wrangel, aux la Gardie, qui, nourris dans les camps, ou vieillis dans les Cabinets, connoissoient et manioient avec une égale facilité tous les ressorts de la politique germanique. Ils adoroient Gustave dans sa fille, et ils se plaisoient à l'enrichir de toutes leurs lumières; mais bientôt elle ne voulut plus suivre que les siennes, qui, en général, étoient plus littéraires que politiques, plus étendues que profondes, et qui étoient obscurcies d'ailleurs

(2) Lettre de M. Biormklo. Elle est datée, *propè Virsurgien cal.* dec. 1665, et tirée des manuscrits du comte Bielke. t. XIV, p. 215. v.

par la vanité de son sexe, l'amour de la nouveauté, et l'affectation du despotisme, maladie dont toutes les femmes-rois sont atteintes. De-là le triomphe des plus vils courtisans; de-là cette nuée d'étrangers qui dévoroient les revenus de la Suède, et que Christine, par une imprudence outrageuse, élevoit au dessus des nationaux.

Ce fut en vain que, par une politique non moins insultante, elle augmenta le nombre des Sénateurs, en ouvrant l'entrée de ce corps illustre à des favoris, à des jeunes gens sans talens, sans expérience, mais dont toutes les passions étoient à la disposition des siennes.

Eh quoi! s'ecria le marquis d'Humières, s'il en étoit ainsi, le Sénat se seroit-il opposé d'abord à son premier projet d'abdication? L'éloquent Oxenstiern lui auroit-il représenté deux fois, et au nom de tous les ordres de l'Etat, la nécessité de garder la couronne? Au moment même où elle descendit du trône, l'assemblée des Etats auroit-elle marqué une consternation aussi profonde? L'officier qui devoit la dépouiller des ornemens royaux et lui retirer la couronne de dessus la tête, auroit-il, malgré ses ordres réitérés, refusé de le faire? Et enfin, lorsque de ses propres

mains, elle détacha son manteau royal, auroit-on vu, et ce fait est avéré, les spectateurs qui en étoient le plus proche, le saisir, le déchirer en mille pièces, et le partager entr'eux et les assistans, comme la plus précieuse des reliques.

Il seroit facile de vous répondre, reprit le Maréchal : je crois vous avoir dit que la moitié du Sénat étoit composée des créatures de Christine. — Mais Oxenstiern, mais ces vieillards blanchis dans les affaires....... — Reste d'idolâtrie pour la fille du grand Gustave ; politique, peut-être, qui achevoit de la perdre aux yeux de toute la nation, en mettant tous les torts de son côté.

Charles Gustave (1), qui justifia le choix des Etats et de Christine, mit dans toute sa conduite plus de politique que la Reine.

Il dévoroit de l'œil le trône, et long-temps il affecta de tourner le dos au but auquel il marchoit. Il n'avoit nul droit à la couronne ; mais il commença par prétendre à la main de Christine, qui la lui refusa, en lui déclarant fièrement que c'étoit assez pour lui que l'on

(1) *Voyez* dans l'Espion Turc, t. III, p. 429 de l'éd. de 1715, Lett. 107, le projet d'un traité entre Christine et Gustave.

pût dire un jour qu'il avoit aspiré jusqu'à elle.

Proposé ensuite par Christine, et désigné par les Etats pour lui succéder, il n'abusa point de ce titre. Il affecta, quoiqu'héritier présomptif, de se retirer dans ses terres, et de ne prendre aucune part aux affaires ; mais il songeoit sérieusement à rallier autour de lui les mécontens, et à s'assurer, auprès d'une nation belliqueuse, tout l'ascendant que donne la valeur. Il rassembla même une armée, sous prétexte d'attaquer une ville de la Pologne ; et certes, il étoit aisé de prévoir qu'il n'auroit pas souffert, sans impatience et sans en venir à un éclat, le délai d'une fortune à laquelle il aspiroit, et dont il se montroit digne de plus en plus, à mesure que l'astre de Christine pâlissoit (1).

Elle l'estimoit ; elle ne l'aimoit pas. La supériorité du Prince lui annonçoit un maître, et les circonstances le lui faisoient craindre. Le gouvernail de l'Etat devenoit difficile à manier au milieu des tempêtes qui agitoient l'Europe. Les troubles avoient succédé aux troubles, en France et en Angleterre ; l'au-

(1) *Voyez* le portrait que fait Puffendorf, de ce Prince dans ses Commentaires. *De reb. Gœs. Gustav.* lib. VII. §. 3.

torité royale avoit été proscrite dans l'un de ces Etats, et avilie dans l'autre. Le nom suédois n'étoit plus respecté en Allemagne, comme du temps de Gustave-Adolphe, et pesoit bien moins dans la balance politique. Il auroit pu recouvrer une partie de son influence, si du moins le Cabinet de Stockolm fût resté fidèle à celui de Paris; mais Christine, qui s'étoit d'abord déclarée pour la France, pencha bientôt vers l'Autriche et la faction espagnole. Une fois enlacée dans leurs pièges, et pressée cependant de former, ou contre leur gré, ou contre l'intérêt de l'Etat, des alliances importantes, dans ces momens difficiles elle aima mieux abandonner le timon de l'Etat, lorsqu'elle ne pouvoit plus le tenir, et masqua sa foiblesse du titre imposant de philosophie.

Dans ce moment, on nous apporta des gazettes étrangères, où l'on citoit les propres paroles de Christine à l'ambassadeur Chanut, et sa lettre au prince de Condé. « Je permets » à chacun, dit-elle, de juger de toute cette » affaire selon son génie. Je ne saurois ôter » cette liberté à personne; et, quand je le » pourrois, je ne voudrois pas le faire. Je » n'ignore pas que peu de gens en jugeront

» en ma faveur, et je me flatte même que » vous êtes de ce petit nombre. Pour le reste » du monde, il ne sait pas mes raisons, » et ne connoît pas mon génie et mon hu» meur, ne m'en étant expliquée à personne » qu'à vous, et à un grand homme de mes » amis (1), aussi capable d'en juger que vous » pouvez l'être. » — Elle écrit au prince de Condé.

Monsieur mon Cousin,

. . . .

« Je fais ma plus haute gloire de votre ap» probation, et je me tiens autant honorée » par votre estime, que par la couronne que » j'ai portée. Si, après l'avoir quittée, vous » m'en jugez moins digne, j'avouerai que le » repos que j'ai tant souhaité, me coûte cher; » mais je ne me repentirai pourtant pas de » l'avoir acheté à ce prix; et je ne noircirai » jamais mon action, qui m'a semblé si belle, » par un lâche repentir. Quelque sentiment » que vous puissiez avoir sur ce sujet, je con» serverai toujours pour vous l'estime dont » vous êtes si digne; et s'il arrive que vous

(1) Ce fut apparemment le sieur Pimentelli dont il sera parlé plus bas.

» condamniez cette action, je me contenterai
» de vous dire, pour toute excuse, que je
» n'aurois pas quitté l'avantage que la for-
» tune m'a donné, si je l'eusse cru néces-
» saire à ma félicité, et que j'aurois sans
» doute prétendu à l'Empire du monde, si
» j'eusse été aussi assurée de réussir, ou de
» mourir dans une si haute entreprise, que
» l'est le grand prince de Condé. »

CHRISTINE.

Fiez-vous aux lettres, aux protestations, m'écriai-je; car je sais très-particulièrement qu'en arrivant au camp, Christine a débuté par refuser de recevoir le Prince sur le même pied que l'Archiduc. L'héroïne et le héros sont plus que froidement ensemble.

Je pardonne, dit Saint-Evremont, à notre charmante madame de Longueville, devenue dévote aujourd'hui, faute de pouvoir mieux faire, d'écrire sur cet événement en femme enthousiaste et passionnée. Ce ton lui est familier; elle est extrême en tout. Le marquis témoigna la curiosité de connoître cette lettre de madame de Longueville; alors Saint-Evremont, sans se faire prier, tira de sa poche la copie suivante, et lut.

« Vous m'avez fort obligée, dit-elle à Bour-
» delot, de m'avoir fait part de l'action hé-
» roïque de votre grande Reine : en vérité
» elle est incomparable, et on peut dire qu'en
» quittant une couronne, elle se rend digne
» de porter toutes celles de la terre : et qu'en
» cessant de vouloir commander à ses sujets,
» elle mérite de commander à tout le monde.
» Rien n'est plus aisé que de l'abandonner
» quand il nous a exposés à une longue suite
» d'infortunes ; il n'est pas difficile de le mé-
» priser quand il s'est montré à nous de son
» mauvais côté, et que par notre expérience
» nous avons trouvé qu'il n'est rempli que
» d'infidélités, de foiblesse et de trahison (1).
» Je sens fort bien qu'en cet état on peut
» chercher la solitude plutôt par amour-
» propre, que par un détachement, mal aisé
» à concevoir et à pratiquer. Mais au contraire,
» c'est une vertu bien élevée que celle qui
» oblige de descendre volontairement d'un
» trône affermi, que celle qui fait haïr le

(1) Madame de Longueville donne ici son secret, ou plutôt celui de son sexe. Elle quitta son frère pour la Rochefoucault, la Rochefoucault pour le duc de Nemours. Elle sacrifia également le cardinal de Retz, Guise, Coligny, et enfin se tourna vers Dieu le père.

» monde, quand il nous fait voir ce qu'il a
» d'agréable, qui nous le fait fuir quand il
» nous cherche, et enfin nous fait prendre
» et exécuter une résolution comme celle que
» la reine de Suède vient de suivre, au milieu
» du triomphe et de la prospérité : il n'appar-
» tenoit qu'à elle de se dépouiller de la sou-
» veraine autorité, quand tout ce qui dépen-
» doit de la sienne lui étoit aussi soumis par
» inclination que par devoir... (1). »

Je supprime le reste, Messieurs, la dévotion de l'écrivain ne seroit bonne qu'à vous égayer. Sérieusement madame de Longueville termine en disant : « C'est ce qui me fait espé-
» rer que votre Reine sera une sainte aussi
» bien qu'une héroïne. »

Effectivement une long éclat de rire accueillit ce sermon, et on broda longuement cet étrange canevas de la dévotion de madame de Longueville, et de la sainteté de Christine.

Je me contentai d'exciter le développement de l'opinion des autres, sans manifester la mienne ; je la réservois pour votre Eminence. Personne ne me paroît avoir vu ce qu'il étoit si facile d'apercevoir, je vais m'expliquer.

(1) Cette lettre est insérée au nouveau Recueil des Harangues. 1654. p. 133.

On n'a considéré dans Christine, que la femme extraordinaire; je lui en demande bien pardon, je la considérerai comme une femme ordinaire, mais dans un seul point. Elle est la dupe, le jouet et la victime d'un intrigant habile, qui a su lui plaire. C'est l'ambassadeur d'Espagne, Pimentelli (1).

Je sens qu'une pareille assertion a besoin d'être appuyée sur des faits; je vais les exposer sans commentaire.

Pimentelli dut les bonnes graces de Christine, à un trait d'adulation plus exagéré que fin. Admis dans sa première audience, aux pieds du trône de Christine, il se retira après quelques momens d'hésitation, sans avoir proféré une seule parole : il fit demander une autre audience : plus rassuré en apparence cette fois, il prononça un discours long et étudié. Christine voulut savoir la raison qui lui avoit fait d'abord garder le silence. L'ambassadeur courtisan lui répondit : que l'éclat et la majesté de ses traits lui en avoient tellement imposé, qu'il avoit eu besoin de quelque temps pour se remettre d'une aussi vive émo-

(1) C'est pour la première fois que cette opinion est présentée ; mais elle nous semble acquérir, par le rapprochement des faits, la plus grande certitude.

tion. La Reine sourit, et depuis ce moment n'eut des yeux que pour Pimentelli.

Le second moyen dont il se servit pour captiver l'esprit de Christine, fut de flatter le penchant qu'elle avoit pour l'extraordinaire et la nouveauté. Bientôt il fut maître de ses secrets et de....... tout ce qu'il voulut. Il fut logé dans le palais même de la Reine, et près d'elle. Il la suivoit à pied (par excès de galanterie, sans doute), à la portière de son carrosse. Le sien venoit immédiatement après celui de Christine, malgré les protestations des sénateurs, et les murmures du peuple. Cette voiture magnifique étoit un présent de la Reine. Parmi les dons extraordinaires qu'elle lui fit, il faut ajouter celui d'une agraffe du plus grand prix, qui attachoit son masque dans le ballet où elle voulut danser et figurer avec lui : ce fut enfin pour lui qu'elle institua l'Ordre d'Amaranthe. En effet, la famille de Pimentelli est originaire de la petite ville d'Amaranthe, en Portugal. Il fut le premier qui en reçut le chiffre et le ruban, après la Reine.

Sûr de tout son empire, il ne tarda pas à en abuser. Il fit rendre à l'Autriche le fameux cabinet de Prague, qu'il sut obtenir

de la générosité de Christine, trop libérale des dépouilles remportées sur les ennemis du royaume, et achetées au prix du sang de son père, et de tant de braves Suédois.

La disgrace du premier favori de Christine (du comte Magnus de la Gardie) fut l'ouvrage de Pimentelli (1).

Pour achever de rallier la Reine à l'Autriche, et la détacher du parti français, il l'a flattée quelque temps d'épouser le Roi des Romains, et de devénir Impératrice. Enfin, il a préparé l'abdication et la conversion de cette Princesse, livrée, on ne sait par quel prestige, à des Jésuites espagnols.

Depuis ce moment, le dévouement de la reine de Suède au Cabinet de Madrid est entier et sans retour. Parmi une infinité de faits, je n'en citerai que deux. La veille de son abdication, elle a déclaré la guerre au Portugal (2), et cela au grand étonnement du Sénat, qui, le lendemain, annulla cet acte. C'est par suite des mêmes insinuations que, devenue aujourd'hui l'esclave des volontés de l'Archiduc, elle

(1) Lettre du comte de la Gardie au sieur d'Adlererona. Elle se trouve dans les *Palmskoldiana*.

(2) Le Portugal venoit de secouer le joug espagnol, et de se former en monarchie indépendante.

a refusé au prince de Condé les honneurs qu'il avoit droit d'attendre.

Pimentelli a paru s'éloigner, mais c'est un léger sacrifice fait aux bienséances : j'ose prédire qu'il reviendra bientôt auprès d'elle, et que même il l'accompagnera à Rome, où l'on prétend qu'elle doit se rendre avant de visiter la France.

CHAPITRE X.

Seconde Dépêche de Gourville au Cardinal. Préliminaires de la Bataille d'Arras. Le Courrier malencontroux. Projet du Cardinal pour s'attribuer l'honneur de cette Campagne. Portraits de Turenne, de Fabert. Quelques Anecdotes. Gain de la Bataille (1).

MONSEIGNEUR, le jour décisif approche : j'abandonne le texte des nouvelles étrangères pour vous rendre compte de ce qui se passe autour de nous.

L'événement qui se prépare est de la plus

(1) Mém. de Gourville. Turpin, Désormeaux. Vie de Condé. Vies des Hommes illustres de la France. Histoire Militaire. Voltaire, Siècle de Louis XIV. Vie de Mazarin. Mém. de Bussy-Rabutin. Mém. de Saint-Simon. Delabarre, Vie de Fabert.

haute importance; il doit signaler l'époque de votre entrée dans le ministère, et les premières armes du Roi. La prise de Stenay est d'un heureux augure, et le mot du prince de Condé est perdu avec la place (1). Il est vraisemblable que les lignes d'Arras seront forcées demain (2); je serai le premier à vous en expédier les détails. Je vous épargne le récit d'une belle terreur panique répandue hier dans le camp. Il y a peut-être des officiers qui ont fait vingt campagnes sans avoir vu deux fois des terreurs égales à celle-ci; on en a beaucoup ri, et demain on s'en battra beaucoup mieux.

Une aventure qui paroissoit devoir finir d'une manière tragique pour le patient, et qui n'a été que plaisante, a achevé d'égayer les offi-

(1) Le Prince avoit tant de confiance dans la force de Stenay et dans la capacité de Chamilly, qui en étoit le gouverneur, qu'il ne put s'empêcher de dire : « Qu'il » étoit honteux pour le Roi, encore sans expérience, » d'avoir été se faire sacrer à Reims et de venir perdre » sa réputation devant Stenay. » Chamilly, malgré sa résistance, fut obligé de capituler après trente-six jours de tranchée ouverte.

(2) Gourville n'assista point à la fin du siége; on a cru pouvoir, par une licence permise dans cette sorte d'ouvrages, prolonger de trois jours la durée de son voyage. *Voyez* les Mémoires de Gourville. t. I, p. 152.

ciers. Un soldat qui nous était dépêché par le gouverneur d'Arras, arriva chargé d'un billet important. Quand il fallut le remettre, il demanda des délais, vu que le billet étoit enfermé dans un étui d'or qu'on avoit eu la précaution de lui faire avaler. Les délais se prolongèrent d'outre mesure, malgré toutes les précautions d'usage, malgré toutes les ressources et toutes les instances de la pharmacie. M. Purgon y perdoit son latin ; cependant le maréchal de la Ferté, toujours violent, et colorant cet extrême parti du prétexte de l'intérêt de l'Etat, vouloit éventrer le soldat sans remise. « Il vaut mieux, disoit-il, sacrifier un innocent que de laisser prendre une ville. » Le maréchal de Turenne, toujours de sang froid, fit administrer au courrier un vomitif qui lui fit expectorer sa missive. D'après cet avis, le général vient de faire ses dispositions.

Vous m'avez chargé, Monseigneur, de sonder sa complaisance. Vous desirez que tout le succès de cette campagne vous soit attribué: en effet, on a tenu devant vous des conseils de guerre ; vous êtes entré dans le camp, au siége devant Stenay. On sait que dans votre jeunesse vous avez porté les armes, et que vous

êtes rentré en France à la tête d'une armée levée à vos dépens. Cependant, oserois-je vous le représenter avec un respect infini, votre réputation militaire sera totalement éclipsée en France par votre réputation politique : c'est beaucoup pour les Français que de vous accorder l'une au plus haut degré, la jalousie vous refusera toujours l'autre, même sans examen ; et ne vous suffit-il pas d'ailleurs de triompher dans les Cours, de vaincre dans les Cabinets : laissez les champs de bataille aux Fabert, aux Turenne : n'est-ce pas assez qu'ils reçoivent vos ordres ?

Ces deux hommes ne courberont jamais, ils ne descendront jamais aux actes de complaisance que vous en attendez ; permettez-moi de vous les faire connoître. Je tiens, de la main même de Bussy, lequel ne peut être suspect, puisqu'il est brouillé avec le Vicomte, un portrait de ce dernier que je vous adresse comme exactement ressemblant (1).

Henri de la Tour, vicomte de Turenne, est d'une taille médiocre, large d'épaules, qu'il

(1) *Voyez* Mémoires de Bussy-Rabutin. t. II, p. 155-158. C'est le même qui a fait contre Turenne les couplets satiriques insérés dans le Recueil des Poésies-Anecdotes du Siècle de Louis XIV.

hausse de temps en temps en parlant; ce sont de ces mauvaises habitudes que l'on prend d'ordinaire faute de contenance assurée. Il a les sourcils gros et assemblés, ce qui lui forme une physionomie malheureuse.

Il s'est trouvé en tant d'occasions à la guerre, qu'avec un jugement droit et une application extraordinaire au métier, il s'est rendu le plus grand capitaine de son siècle.

Turenne montra dès son enfance, un penchant décidé pour la guerre; cependant la foiblesse de son tempérament sembloit s'opposer à ce qu'il embrassât ce parti, et on ne s'en cachoit pas en sa présence. Pour faire cesser ce discours, le jeune Turenne, à peine âgé de dix ans, prit une résolution assez étrange : il s'échappa le soir, pendant une saison rigoureuse, et courut sur le rempart de Sedan, dans le dessein d'y passer la nuit. On s'aperçut bientôt de son absence, et on le chercha dans les principales maisons de la ville; mais ce fut inutilement. Son gouverneur désespérant de le rencontrer, s'en retourne par le rempart, et passe par les batteries. Quelle fut sa surprise d'y trouver le Vicomte couché sur l'affût d'un canon, et profondément endormi! Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on

le détermina à venir au château ; il vouloit absolument passer la nuit sur cet affût. La crainte que l'on eut qu'il ne se livrât à quelques autres tentatives imprudentes, fit qu'on ne lui parla plus de la délicatesse de sa complexion.

Le cardinal de Richelieu qui se connoissoit en hommes, et qui prévoyoit ce que seroit un jour le vicomte de Turenne, lui offrit en mariage une de ses plus proches parentes ; mais le Vicomte appréhendant que la différence de religion ne fût un obstacle à la bonne intelligence qui doit régner entre deux époux, s'en expliqua de bonne foi avec le Cardinal, qui goûta ses raisons. Il trouva même, dans ce procédé, un caractère d'honnête homme qui le prévint en faveur de Turenne ; et bien loin de s'offenser de son refus, il l'en estima davantage, et continua à lui marquer sa confiance, en l'employant aux affaires les plus difficiles.

A l'entendre parler dans un conseil, il paroît l'homme du monde le plus irrésolu ; cependant quand il est pressé de prendre son parti, personne ne le prend, ni mieux, ni plus vîte.

Son véritable talent, qui est à mon avis le plus estimable à la guerre, est de rétablir une affaire en méchant état. Quand il est le plus foible en présence des ennemis, il n'y a point

de terrain, d'où par un ruisseau, par une ravine, par un bois ou par une éminence, il ne sache tirer quelqu'avantage.

Jusqu'à ce jour, il a été plus circonspect qu'entreprenant; mais voyant que la témérité est à la mode, il ne se ménage plus tant qu'il a fait; et comme il prend mieux ses mesures que les autres, il gagne autant de combats qu'il en donne.

Sa prudence vient de son tempérament, et sa hardiesse de son expérience.

Il a une grande étendue d'esprit, capable de gouverner un Etat aussi bien qu'une armée; il est même versé dans les belles-lettres; il sait quelque chose des poètes latins, mille beaux endroits des poètes français : il aime assez les bons mots, et s'y connoît fort bien.

Il est modeste en habits et même en expressions. Une de ses grandes qualités, c'est le mépris du bien. Jamais homme ne s'est si peu soucié d'argent que lui.

Il aime les femmes, mais sans s'y attacher. Il aime assez les plaisirs de la table, mais sans débauche. Il est de bonne compagnie; il sait mille contes : il se plaît à les faire, et il les fait fort bien.

Il est honnête et bienfaisant; il se fait

aimer et estimer également des officiers et des soldats; et sur la gloire, il est enfin si fort au dessus de tout le monde, que celle des autres ne peut plus l'incommoder; mais il ne se départira jamais de la sienne.

Le caractère de Fabert n'est pas plus maniable. Il vous servit autrefois, parce qu'il crut que son devoir l'exigeoit : mais tous ces grands généraux seront toujours de mauvais courtisans.

Celui-ci ressemble à un ancien capitaine de la Grèce; il a, comme Socrate, son génie familier; et de plus, il a, comme Xénophon, fait une retraite appelée *des dix mille* (1). Intrépide, incorruptible, impassible, il ne consulte que l'honneur; rien ne peut l'émouvoir. Blessé à la cuisse au siége de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. *Il ne faut pas mourir pièce à pièce*, dit-il à Turenne et au cardinal de la Valette, qui l'exhortoient à cette opération; *la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien.*

Je crois que Cinq-Mars vous menace, lui disoit un jour Louis XIII. — *Non, Sire; on n'ose faire des menaces en votre présence, et ailleurs on n'en souffre pas.*

(1) La retraite de Mayence.

Vous lui offrirez des distinctions, il les méprise; sa modestie égale ses vertus : des pensions, il les refusera; de l'or, il le distribuera aussitôt aux pauvres officiers.

Il n'a devant les yeux que son devoir. Il a coutume de dire que : *Si pour empêcher qu'une place que le Roi lui auroit confiée, ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il falloit mettre à une brêche sa personne, sa famille, et tout son bien, il ne balanceroit pas.*

Ami de ses soldats, auxquels il a eu l'art de persuader qu'il a des intelligences avec les Génies, il ne dédaigne pas de partager avec eux les fonctions les plus pénibles. Je vous l'ai dit, c'est une espèce de sage à la manière de ceux de l'antiquité, qui a jeté sur sa cuirasse le manteau de philosophe.

Je lui ai transmis le billet par lequel vous lui proposez de vous éclairer sur la conduite de quelques officiers. Voici sa réponse (1). *Un grand ministre comme le Cardinal, doit avoir toutes sortes de gens à son service; les uns doivent le servir par leurs*

(1) Vie de Fabert. *Ibid.* La réponse est textuelle. Voltaire l'a altérée dans la nomenclature qui précède le Siècle de Louis XIV. *Voyez* Fabert.

bras, les autres par leurs rapports. Trouvez bon que je sois dans la classe des premiers.

Le tambour bat; on court aux armes. Je vais figurer dans ce grand bal. Le marquis d'Humières vient de me donner des ordres. Tout s'ébranle. Turenne et Condé vont se mesurer de nouveau; mais celui-ci commande des Français. Je me prépare à vous annoncer la victoire.

P. S. La bataille est gagnée. Plus prompt et plus adroit que moi, le chevalier de Grammont, qui m'a devancé, vous en porte la nouvelle et les détails.

Deuxième Post-Scriptum de la Lettre de Gourville.

Pendant que je suis en train de m'abandonner à cet emportement de zèle, oserois-je indiquer à votre Eminence qu'il y auroit un moyen sûr d'obtenir l'hommage du succès que le maréchal de Turenne lui refuse?

La lettre que le Roi doit écrire au Parlement (1), et que votre Eminence dictera, tiendroit

(1) Elle fut écrite en effet. On y attribue tout le succès de la campagne au cardinal Mazarin, sans même faire mention du nom de Turenne. *Voyez* la lettre du Roi datée de Vincennes, 11 septembre 1654.

tiendroit lieu de la déclaration la plus authentique. Les gazettes en deviendroient l'écho, et voilà tout ce qu'il faut pour occuper les cent bouches de la Renommée.

CHAPITRE XI.

Saint-Evremont à Gourville. Comment le chevalier de Grammont a trompé les Ennemis, les Courriers et le Cardinal lui-même (1).

Vous me demandez des nouvelles du brillant chevalier de Grammont; il est mon héros : personne n'est plus à même de vous satisfaire que son admirateur.

Brave, ingénieux, malin, étincelant de saillies, après s'être battu comme César, il fera des espiégleries dignes d'un page, mais que lui seul sait parer de grâce et de gaieté.

Calmez vos inquiétudes; il est arrivé sur les ailes de la victoire, après avoir trompé les courriers, les courtisans, et le Cardinal lui-même.

Mais revenons aux suites de la bataille d'Arras.

(1) Mém. de Grammont, t. I.

Le chevalier de Grammont développa cette activité qui ne l'abandonne ni en paix, ni en guerre, et sa présence d'esprit lui fit porter des ordres comme venant du Général, si à propos, que M. de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les officiers, et le chargea d'en porter la première nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis répandus de tous côtés, s'opposoient à son passage; ensuite des courtisans avides et officieux qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courrier. Cependant son adresse le sauva des uns, et trompa les autres. Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Bapaume, huit ou dix maîtres, commandés par un officier de sa connoissance, persuadé que le plus grand danger seroit entre le camp et la première poste. Il n'eut pas fait une lieue qu'il en fut convaincu. L'officier le suivoit de près; et se retournant

vers lui, il lui dit : « Si vous n'êtes pas bien
» monté, je vous conseille de regagner le
» camp; car moi, je vais bientôt passer à
» toute bride. — Monsieur, j'espère vous tenir
» compagnie, quelque train que vous alliez,
» jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sû-
» reté. — J'en doute; car voilà des Messieurs
» qui se disposent à vous venir voir. — Eh!
» ne voyez-vous pas que ce sont de nos gens
» qui font repaître leurs chevaux? — Non;
» mais je vois fort bien que ce sont des
» Cravattes de l'armée ennemie. » Et là-dessus lui ayant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortoient de se disposer, pour faire diversion, et donna des deux vers Bapaume.

Il montoit un anglais fort vîte; mais s'étant enfourné dans un chemin creux, dont le terrain étoit mou et bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelqu'officier de considération, n'avoient eu garde de prendre le change, et s'étoient attachés à le poursuivre, sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençoit à l'approcher, car les chevaux anglais, qui vont vîte comme le vent, en terrain uni, se démêlent assez mal des mauvais

chemins. Le Cravatte avoit le mousqueton haut, et lui crioit de loin : *Bon quartier !* Le chevalier de Grammont, qui voyoit qu'on gagnoit sur lui, et que, quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pesant, il seroit joint à la fin, quitta tout-à-coup le chemin de Bapaume, pour se jeter dans une chaussée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant comme pour écouter la proposition du Cravatte, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval ; tandis que l'autre, qui croyoit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts pour s'en mettre en possession, et crevoit son cheval pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivoient la file. Un moment de réflexion fit envisager au chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce seroit au sortir d'une victoire si glorieuse, et des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étoient point trouvés ; et, au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embrassé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette méditation, le Cravatte éter-

nel s'étoit approché jusqu'à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours, en lui offrant *bon quartier.* Mais le chevalier de Grammont, à qui cette offre et la manière dont on la faisoit, déplaisoient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue; et sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, et laissa son Cravatte si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la place eut toutes sortes d'égard pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé; qu'il lui seroit fidèle, et qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les courriers de M. de Turenne.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affût aux environs de Péronne, pour courir d'aussi loin qu'ils le verroient, et porter sa nouvelle à la Cour, sans la savoir. Il savoit que le maréchal Duplessis, celui de Villeroi et Gaboury, s'en étoient vantés à M. le Cardinal, avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux cavaliers bien montés, à Bapaume; et dès qu'il fut à une lieue de la

ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or, pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les devants, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneroient : « Que tout étoit perdu ; que le che-
» valier de Grammont étoit resté à Bapaume,
» n'étant pas pressé de porter une mauvaise
» nouvelle; et que pour eux ils avoient été
» poursuivis par des Cravattes répandus par-
» tout depuis la défaite. »

Tout réussit comme il l'avoit projeté. Les cavaliers furent interceptés par Gaboury, dont l'empressement avoit devancé les deux Maréchaux; mais, quelque question qu'on leur fît, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avoit déjà gagné Péronne, et que des bruits incertains de la défaite se disoient à l'oreille parmi les courtisans, lorsque monsieur le chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fausse alarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs Majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grace du monde; elle l'embrassa devant tous les cour-

tisans. Le Roi n'y parut pas moins sensible; mais le Cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandoit une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnoit la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord; et ayant appris ensuite que les lignes avoient été forcées, que l'armée d'Espagne étoit battue, et qu'Arras étoit secouru: et monsieur le Prince, dit-il, est-il pris? Non, dit le chevalier de Grammont. Il est donc mort, ajoute le Cardinal? Encore moins, répondit le chevalier de Grammont. Belle nouvelle! dit le Cardinal, d'un air de mépris; et à ces mots, il passa dans le cabinet de la Reine avec leurs Majestés. Il le fit heureusement pour le chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions, et la conclusion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des espions de son Eminence. Une foule de courtisans et de curieux l'ayant environné, selon la coutume, il fut bien aise de dire, devant les esclaves du Cardinal, une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, et qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en prenant son air ironique: « Ma foi,

» Messieurs, dit-il, rien n'est tel que d'avoir
» du zèle et de l'empressement pour les Rois
» et les grands Princes, dans les services qu'on
» leur rend. Vous avez vu l'accueil gracieux que
» Sa Majesté m'a fait; vous êtes témoins comme
» la Reine m'a tenu parole. Pour monsieur le
» Cardinal, il a reçu ma nouvelle, comme s'il
» n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait à la mort
» de Pierre Mazarin. »

Il y avoit là de quoi faire évanouir des gens qui se seroient intéressés sincèrement pour lui; et la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres temps; car il la faisoit en présence de témoins qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Ministre puissant et absolu. Le chevalier de Grammont en étoit trop persuadé: cependant, quelqu'inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittèrent dignement de leur devoir. Cependant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré.

Le lendemain, comme le chevalier de Grammont étoit au diner de Leurs Majestés, le Cardinal y vint; et s'approchant de lui, comme

tout le monde s'en éloignoit par respect: « Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous » avez apportée est bonne, Leurs Majestés en » sont contentes; et pour vous montrer que je » crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort » de Pierre Mazarin, si vous voulez venir di- » ner chez moi, nous jouerons; car la Reine » nous veut donner de quoi: et cela, par-des- » sus le premier marché. »

Vous auriez eu de la peine à mieux faire, mon cher Gourville; que Plutus vous tienne en joie! mais que le métier de financier ne vous fasse pas oublier celui de courtisan. J'ai dans l'idée que les ressources de ce second métier augmenteront pour vous celles du premier. Vous voyez à qui vous avez affaire. N'allez pas, vis-à-vis de son Eminence, vous piquer d'une probité déplacée; il lui faut des dupes ou des.... Ma foi, je ne puis écrire ce mot-là, d'autant plus, mon cher Gourville, que vous savez épurer l'origine de votre fortune par l'emploi généreux que vous en faites.

CHAPITRE XII.

Lettre du jeune Pibrac à son Eminence. Portrait de l'ambassadeur Chanut. Défense de Descartes (1).

Je justifierai la confiance dont votre Eminence m'honore, et la pensée de servir mon pays est la seule qui puisse adoucir pour moi l'horreur de me voir au milieu d'un camp ennemi.

L'espoir de la paix s'éloigne, je ne puis vous le dissimuler. Cependant à force d'observer et d'y songer, j'ai cru entrevoir quelques moyens de réussir.

L'ambassadeur de France près les Etats de Hollande, M. de Chanut, a conservé des rapports d'estime avec la reine de Suède, et celle-ci pourroit être flattée de tenir entre ses mains une négociation aussi importante (2) :

(1) Mém. de Christine et de Chanut. Wicquefort, ambassade. Lettre de Borel à Dewitt.

(2) Christine en effet, depuis son abdication, ne cessa d'intriguer dans toutes les Cours de l'Europe, soit par suite de ses premières habitudes politiques, soit par le besoin d'occuper d'elle-même, soit par la vanité de se croire nécessaire.

je sais que dans ce moment elle paroît dévouée toute entière à la faction espagnole; mais nous avons déjà vu Christine changer deux ou trois fois d'intérêt politique, pendant le cours de son règne; et en général, tout ce qui est nouveau, éclatant, inattendu, a droit de la séduire. Le caractère de M. de Chanut est insinuant, ferme et délicat. Cet ambassadeur contrebalança long-temps auprès d'elle l'influence de Pimentelli. Il s'insinua dans ses bonnes grâces par une adresse à peu près semblable. Il fut le premier instruit de ses projets d'abdication: il eut le courage de s'y opposer, et la Reine l'en estima davantage. Enfin, il a fait d'elle, dans ses lettres, un portrait brillant qui n'a pas déplu, et qui a circulé dans toutes les Cours. D'ailleurs, les goûts de l'ambassadeur (1) ont de grands rapports avec ceux de Christine; comme elle il cultive avec distinction les lettres et les sciences. L'un et l'autre furent les élèves de Descartes. Que de motifs pour se rapprocher. Le peu de distance des lieux, l'occasion de rendre un hom-

(1) Le caractère d'honnête homme, c'est-à-dire, de Chanut lui-même, se voit dans Wicquefort, dans son ambassade, liv. I, sect. XIX, p. 239, et liv. II, sect. XVII.

mage solennel à la femme extraordinaire qu'il a admirée sur le trône, tous les motifs de la reconnoissance, de la curiosité même, le desir de revoir quelques-uns des savans avec lesquels il vivoit à Stockholm, et qui composent encore aujourd'hui la Cour de Christine, tout justifiera aux yeux du public, le voyage de M. de Chanut : un simple congé de Sa Majesté, un passe-port de l'Archiduc (1), leveroient toutes les difficultés de forme, et préviendroient toutes les objections. Christine une fois déclarée pour la France, il lui seroit facile ou de séduire l'Archiduc, ou de détacher de son parti le prince de Condé. Ce seroit plus que gagner une bataille.

(1) L'Archiduc délivra en effet à M. de Chanut, un passe-port, mais limité à trois à quatre jours.

LIVRE SECOND.

VOYAGE DANS LA FLANDRE ESPAGNOLE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL.

SUITE DES NÉGOCIATIONS.

AVENTURES GALANTES.

ÉPISODE. TABLEAU DE LA PHILOSOPHIE DE DESCARTES. SON INFLUENCE.

Personnages introduits sur la Scène :

CHRISTINE; M. DE CHANUT, ambassadeur de France en Hollande; trois Français, parmi lesquels se trouvent *incognito* le prince DE CONDÉ et le petit-fils de PIBRAC; quelques Élèves de Descartes; PIMENTELLI, ambassadeur d'Espagne près l'Archiduc, et l'Amant favorisé de la fille de Gustave; l'archiduc don JUAN; etc.

CHAPITRE PREMIER.

Entrevue de M. de Chanut et de la reine de Suède, à Bruxelles (1), dans une maison qu'avoit occupé Descartes. Premières Négociations (2). Interruption de la Conversation, Le lieu leur rappelle le Philosophe français. Christine se justifie d'avoir avancé le terme de ses jours. Reprise des pour-parlers secrets. M. de Chanut et Christine s'éloignent (3).

LA Reine, pour être plus libre, avoit banni tout cérémonial, et choisi, pour le lieu des conférences, une maison que Descartes avoit

(1) 7 octobre 1654.

L'entrevue eut lieu à Anvers, selon M. Archenholtz; à Bruxelles, selon Nani.

(2) On a supprimé les réponses du Cardinal à ses agens, sur-tout lorsque ceux-ci avoient tout le mérite d'invention et de pensée; car alors il ne restoit au Ministre qu'à approuver, d'abord pour s'approprier politiquement le succès et à blâmer ensuite pour se dispenser de la reconnoissance, et mettre plus à l'aise son amour-propre. Un subalterne qui montre trop d'esprit, prépare sa disgrace.

(3) Lettre de Chanut au sieur de Lagarde. Mém. de Christine. Nani, Hist. de Venise. Pensées de Christine. Baillet, liv. VII. *Coringii, opera.* Thomas, Eloge. *Holmia Litterata.* Huet. Comment. de Reb. suec. Mém. de madame de Motteville.

occupée dans ses premiers voyages. Ce fut sous le prétexte d'une espèce de philosophique pélerinage, qu'elle déguisa le véritable objet de ces conférences politiques. Elle s'y rendit sans suite, et habillée en homme. M. de Chanut y vint, accompagné seulement de trois Français de distinction. On prétend que le prince de Condé fut du nombre.

La première séance appartint toute entière aux civilités d'usage. Les vertus de la Reine, ses talens supérieurs, sa modération plus grande encore qui l'élevoit au dessus des trônes qu'elle avoit dédaignés, l'indépendance de son caractère, l'essai qu'elle faisoit avec dignité d'une vie privée, dans laquelle le respect la suivoit encore, l'influence que tant de titres réels lui conservoient, servirent de texte vague à la conversation.

Chanut y développa le ton le plus noble et le plus séduisant, et la Reine parut touchée de ces graces vraiment françaises, pour lesquelles elle se sentoit naturellement plus portée que pour la solennelle gravité et la prudence discrette des Castillans, dont elle avoit été jusques-là entourée.

Cependant, comme elle ne vouloit point

compromettre son crédit, dont elle faisoit alors le premier essai, elle répondit par des généralités aux insinuations de M. de Chanut; et comme il la pressoit, elle lui échappa tout à coup, en tournant l'entretien sur leurs anciennes études. Connoissant toute l'idolâtrie de Chanut pour Descartes, elle lui dit : C'est dans ce lieu où le plus grand philosophe moderne rêvoit au bonheur, que je l'ai trouvé; car il faut bien être persuadé que la vertu vaut mieux que la fortune; la fortune usurpe souvent les droits du mérite. Vous vous rappelez ce *Persan* dont parle Hérodote, lequel demanda pour toute récompense, aux Mages de la Perse, le privilége de ne commander et de n'obéir à personne. L'ambition de ce Persan a été la mienne. — La renommée vous accuse pourtant, Madame, d'avoir dédaigné de l'occuper autant que vous pouviez le faire, et d'avoir borné vous-même le cours de vos bienfaits et de votre gloire. — La renommée est une divinité menteuse qui flatte toujours la fortune, et ne connoît presque pas le mérite. J'ajouterai qu'il ne faut pas tant estimer les gens par leurs actions, que par leur capacité, leurs sentimens et leurs desseins; la fortune a trop de part à

tout

tout le reste. — Je vous rappellerai, Madame, une des pensées qui vous étoient familières, et je vous l'appliquerai avec un respect infini. « C'est une grande erreur, disiez-vous, que » de juger des sentimens des autres par les » siens, sur-tout quand on les a nobles, » généreux et grands. » Christine soupira involontairement; et continuant avec chaleur : « Le mérite qui est si exposé à l'en- » vie et à la calomnie seroit fort à plaindre, » si l'honneur et la gloire dépendoient de » la plume et de la langue des hommes, » qui sont presque toujours ignorans, in- » justes et menteurs; d'ailleurs, les biens et » les maux de ce monde ressemblent fort à » ces peintures de perspective, qui nous » amusent et nous trompent de tant de fa- » çons, et qui ne sont en effet qu'un peu » de toile peinte, mais rien de réel. » Puis, comme étonnée de s'être si long-temps étendue sur ce qui l'intéressoit elle-même, revenons, dit-elle, à Descartes. « Ses leçons ont fait germer dans mon ame ces deux réflexions : Tout individu raisonnable ne devroit chercher qu'en lui-même le commencement et la fin de sa raison. Ensuite: Nous avons à peu de frais tout ce qu'il

nous faut. Ah ! pourquoi la France, pourquoi l'Europe a-t-elle perdu, dans la personne de Descartes, son plus bel ornement? Hélas ! la vie ressemble à une belle symphonie qui charme et qui plaît, mais qui dure peu ! — Que je suis ému, dit alors un des Français qui avoit accompagné l'Ambassadeur, d'entendre l'éloge de Descartes prononcé par celle qu'on accusoit...... — Achevez, dit Christine. — Ma vivacité m'a emporté trop loin. — Achevez, vous dis-je, devant ce fidèle témoin de toute notre admiration et de tous nos regrets. — On assuroit, Madame, que la honte et le dépit d'être méprisé de celle qui l'avoit appelé, avoit abrégé ses jours......— Ah! Dieu ! non-seulement il eut toute mon estime, mais il fut encore, je puis l'avouer aujourd'hui, l'ame de mes conseils secrets, et il ne me guida pas moins avant dans les routes de la politique et de l'administration, que dans celles de la philosophie. Aucune des connoissances humaines ne lui étoit étrangère, et il les ramenoit toutes au principe du bonheur de l'humanité (1).

(1) La fin de sa philosophie n'étoit autre que l'utilité du genre humain.

Sa modestie me le rendit encore plus cher. Je n'oublierai jamais que lui ayant demandé le plan d'une Académie, que je voulois instituer dans mes Etats, il inséra dans les réglemens une clause que je rayai, et qui lui donnoit l'exclusion. Il vouloit qu'elle ne fût composée que des savans nationaux. Et voilà celui contre lequel ils se déchaînèrent cependant avec une injustice si révoltante. Mais que ne peut l'envie? — Je n'oublierai point, dit Chanut, avec une indignation qu'il ne pouvoit dissimuler, l'indécente épigramme que, sous le nom d'épitaphe, le trop célèbre Conringius déposa sur la tombe de notre ami. — J'en ai marqué toute mon indignation. Plaignons Conringius, comme tant d'autres savans, d'avoir été tellement absorbé par l'étude des mots et des autorités, qu'il soit demeuré étranger à la science de la nature et de la raison : l'un et l'autre ne sauroient percer une enveloppe d'érudition si épaisse. — Que vos bienfaits, reprit Chanut, le vengent abondamment ! — Je n'en ai eu que la pensée, et le sort m'a envié le bonheur de les réaliser. — Mais la postérité saura que vous aviez conçu le projet de

donner au philosophe, à titre de seigneurie, des terres considérables dans les provinces les plus méridionales de la Suède, pour lui et pour ses héritiers, à perpétuité ; elle saura que vous lui destiniez une honorable sépulture parmi les tombeaux des Rois. — Eh ! pourquoi, mon cher et estimable Chanut, m'avez-vous empêché d'exécuter ce dernier projet ? Les ombres de mes ancêtres n'en auroient point été jalouses, et celle du grand Gustave se seroit avancée au devant de celle de Descartes. On n'est grand que par l'ame et le cœur. — Il m'a semblé que la simplicité de notre philosophe vouloit être reconnue par un monument plus simple. Nous avons placé sa cendre comme celle d'un juste qui s'est déjà élevé, par l'innocence et la pureté de ses actions, au sein de la Divinité ; nous l'avons placée, dis-je, au milieu des petits enfans morts après avoir reçu le baptême (1). — Je ne me rends pas tout-à-fait à ces raisons, reprit l'un des Français, et je ne puis m'empêcher de vous reprocher au moins le peu d'apparence et de solidité de ce

(1) Les Catholiques les croient immédiatement sauvés.

monument : on l'a construit en bois, revêtu de toile peinte (1). La postérité sera plus équitable un jour ; et le marbre et le bronze nous conserveront les traits de Descartes. C'est dans un temple qu'il faudroit placer son image. — La Hollande, reprit M. de Chanut, la Hollande, qu'il a illustrée par son séjour, nous a déjà envié cet acte de justice, et a prévenu celui de notre reconnoissance : elle a fait frapper en son honneur une médaille, dont le champ représente les traits de Descartes, et dont le revers contient les plus magnifiques éloges. »

Après ces mots, M. de Chanut, sur un signe de Christine, passa avec elle dans un cabinet voisin, où il l'entretint pendant quelque temps des vues du Ministre et des espérances de la France. Il la trouva d'abord froide et réservée ; mais cédant bientôt à son impatience naturelle, elle laissa échapper quelques traits qui firent juger à notre ambassadeur qu'elle appartenoit aux Espagnols,

(1) Le célèbre Huet rapporte qu'étant à Stockholm, il étoit allé voir ce monument, qui n'étoit que de planches dont la couleur imitoit la pierre, et qu'il s'étoit aperçu qu'une main inconnue avoit ajouté aux mots latins de l'inscription : *Sub hoc lapide*, le mot *lignea*.

non par le cœur, mais par circonstances. Il prévit dès-lors que le succès de la négociation seroit douteux, par le peu d'influence que conservoit la reine de Suède, et il sentit que les froideurs du prince de Condé, à son égard, étoient un obstacle de plus. Cependant il fit tout ce qu'on avoit le droit d'attendre d'un politique aussi habile; il flatta la vanité de Christine, applaudit à ses saillies, eut l'art d'avoir beaucoup d'esprit et d'en montrer moins qu'elle; et la conduisit imperceptiblement dans tous les pièges qu'il tendoit à son amour-propre. Christine enchantée, fut jusqu'au point de croire qu'elle séduiroit le jeune roi de France, en paroissant à sa cour (1), malgré la disproportion de leur âge, et sur-tout de leur physionomie.

(1) Quelques Historiens ont prêté à la reine de Suède cette prétention peu vraisemblable.

CHAPITRE II.

Les trois Français continuent à s'entretenir de Descartes. Son Portrait. Ses Devises. S'il fut initié aux Mystères des Rose-Croix. De son prétendu Caractère d'Illuminé. Comment il faut juger sa Conduite, et de la part qu'il dut faire aux Préjugés. Son indépendance (1).

PENDANT ce dialogue, les Français restés dans la première pièce, avec quelques personnes attachées à Christine, contemploient un portrait de Descartes, au dessous duquel étoient ses deux devises chéries. *Vivre ignoré, c'est vivre heureux. Que je plains celui qui, connu de tout le monde, ne se connoît pas lui-même* (2). C'étoit effectivement, dit l'un d'eux, la base de tous les travaux de Descartes; il pratiqua à la lettre ce précepte

(1) Guideon Harveys Vanities, of Philosophy and Physik, dans la préface. Baillet, Vie de Descartes. Histoire des Mathématiques; Eloges par Fontenelle, par Thomas. Ouvrages divers et Lettres de Descartes.

(2) La première est tirée d'Ovide: *Bene vixit qui bene latuit;* et la seconde de Sénèque le tragique: *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi.*

d'un ancien philosophe, précepte trop oublié : *Cache ta vie*. Et cela explique les diverses opinions répandues à son sujet. Dès qu'il s'agit des hommes extraordinaires, les opinions le deviennent elles-mêmes.

Quelques écrivains, pourroit-on le croire, ont été jusqu'à prétendre que sous la cape de gentilhomme, de savant, de soldat, de philosophe et de mathématicien, notre Descartes n'avoit été qu'un jésuite caché, qu'un missionnaire secret de cette Société ; et qu'en cette qualité il avoit attiré au catholicisme la princesse palatine Elisabeth, le prince Philippe d'Angleterre, et la reine Christine.

D'autres n'ont pas hésité à l'associer aux Rose-Croix : et cette dernière supposition, reprit un interlocuteur, est plus vraisemblable que la première. On sait, en effet, que dès l'année 1619, au moment même où Descartes, brûlant de la soif des découvertes, commençoit à s'élever sur les premiers échelons de son système vers la vérité, qu'il ne se flattoit pas encore d'atteindre, il entendit parler de l'association des frères de la Rose-Croix. Des savans en faisoient l'éloge ; on ajoutoit que c'étoit des hommes supérieurs aux autres par leurs talens et leurs vertus ; et qu'ils étoient

enfin les possesseurs des plus rares secrets qui pussent intéresser l'humanité.

Il ne crut pas devoir demeurer indifférent à cette nouvelle ; il écrivit à l'un de ses amis, que si les Rose-Croix étoient des imposteurs, il ne seroit pas juste de les laisser jouir d'une réputation mensongère et usurpée; mais aussi, que s'ils apportoient au monde des biens inconnus, ce seroit être ingrat et privé de sens, que de les rejeter. Il rechercha donc leur société : on ajoute qu'il ne la découvrit pas, parce que l'un de leurs statuts étoit de ne point paroître ce qu'ils étoient, de n'être distingués des autres hommes, ni par l'habit, ni par la manière de vivre, et de ne se point trahir par leurs discours. — Et moi j'ajouterai, que s'il en est ainsi, le silence même de Descartes est expliqué dans le cas où il auroit été agrégé parmi eux.

—Le bruit en fut répandu dans Paris même, où la Société vint tenir ses assises; et le hasard, dit-on, fit concourir avec leur arrivée celle de Descartes.

On les appeloit les *Invisibles*; et l'on publia que de trente-six députés que le chef de leur Société avoit envoyés par toute l'Europe, il en étoit venu six en France au

mois de février ; qu'ils s'étoient logés au Marais du Temple à Paris, mais qu'ils ne pouvoient se communiquer au monde, et que l'on ne pouvoit correspondre avec eux que par la pensée jointe à la volonté, c'est-à-dire d'une manière imperceptible aux sens.

Il est aisé de démêler, à travers ces récits, le fond de vérité sur lequel ils reposent.

D'un côté, l'existence de la société des Rose-Croix est prouvée; le desir qu'eut le philosophe d'y entrer, n'est pas moins certain ; les circonstances dans lesquelles il le conçut, achèvent d'éclairer cette question, qui ne peut être problématique.

Dans le moment où Descartes prit la résolution d'effacer de son ame toutes les impressions reçues, et de n'admettre que ce qui lui paroîtroit être la vérité, son esprit fut livré à mille mouvemens contraires ; toutes ses pensées se heurtoient pour ainsi dire dans son cerveau avant que d'en sortir ; la retraite et la méditation achevèrent d'y porter le trouble, et d'enflammer ses idées. Il se passionna pour le beau moral, comme les artistes pour ce qu'on appelle le beau idéal : alors il éprouva la fièvre de l'enthousiasme ; il eut des transports, des songes, des visions.

Une de ses lettres nous apprend que le 10 novembre 1619, s'étant couché tout rempli de son enthousiasme, et tout occupé de la pensée d'avoir trouvé ce jour-là les fondemens de la science admirable, il eut trois songes consécutifs, mais assez extraordinaires pour s'imaginer qu'ils pouvoient lui être venus d'en-haut. Il crut apercevoir, à travers leurs ombres, les vestiges du chemin que Dieu lui traçoit pour suivre sa volonté dans son choix de vie, et dans la recherche de cette vérité qui faisoit le sujet de ses inquiétudes. — On ajoute même que cette vision lui inspira les sentimens religieux qu'il a développés dans tout le cours de sa vie; qu'il recourut alors aux prières; qu'il tâcha même d'intéresser la Sainte-Vierge dans cette affaire, qu'il jugeoit la plus importante de sa vie; et que, prenant occasion d'un voyage qu'il méditoit en Italie, il forma le vœu d'un pélerinage à Notre-Dame-de-Lorette: on sait même qu'il l'accomplit quelques années après. — Reconnoissez ici la véritable philosophie, qui admet tous les moyens nécessaires à sa fin; et comment, sans cela, expliquer la contradiction que présenteroient les principes et l'action de l'apôtre de la vérité, à genoux sur les marches

de la *Santa Casa*. Descartes mesura, d'un coup-d'œil, toute l'étendue des conséquences de son système ; il vit qu'il ébranloit, jusque dans ses racines les plus profondes, l'arbre de la théocratie ; cet arbre, dont l'ombrage mortel couvre encore les trois quarts de la terre : il ne se dissimula même point que sa philosophie tendoit à introduire dans le monde un empire jusque-là inconnu, celui de la raison. Il sentit aussitôt que tous les intérêts, que tous les préjugés se souleveroient contre lui. Il entrevit, dans l'avenir, l'orage des persécutions qui devoient un jour éclater sur sa tête ; seul, il pouvoit bien les défier tous, mais non pas les vaincre. Il dut faire alors comme le pilote prudent, qui, pendant la tempête, sacrifie la moitié de l'équipage pour sauver le reste, et qui n'arrive au port que graces à ce douloureux, mais politique sacrifice. — Cela me paroît si vrai, que, dans toutes les occasions, il affecta la soumission la plus absolue vis-à-vis l'autorité ecclésiastique. On sait qu'il dédia un de ses livres à la Sorbonne (1). *Je veux m'appuyer*

(1) Ses Méditations métaphysiques, publiées en 1641. C'étoit, de tous ses ouvrages, celui qu'il estimoit le plus. Il contient la fameuse démonstration de Dieu par l'idée.

de l'autorité, disoit-il, *puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule.* Lorsqu'il apprit la condamnation de Galilée par l'Inquisition, il fut près de renoncer à tous ses travaux, et de jeter ses manuscrits dans le feu (1).

En écrivant pour les hommes qu'il vouloit éclairer et rendre meilleurs, il cédoit à un besoin impérieux ; mais, combien de fois il fut sur le point de s'en repentir : souvent il résolut de ne rien faire imprimer, et il ne céda jamais qu'aux plus pressantes sollicitations de ses amis ; souvent il regretta son loisir, qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Sa modestie étoit encore plus grande que ses connoissances ; cette modération fut son égide ; il recommanda souvent cette vertu à ses disciples. Descartes auroit consenti à être ignoré pour être utile. — L'indépendance étoit le premier moyen de l'être. — Elle fut aussi son premier besoin. L'indépendance dont nous

(1) Ce fut en 1633 que Galilée fut condamné, par l'Inquisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avoit alors quatre ans que Descartes avoit commencé ses travaux ; s'il les eût abandonnés, l'esprit humain seroit resté dans ses chaînes, ou il eût été affranchi beaucoup plus tard.

parlons, est ce sentiment honnête et vertueux qui ne connoît d'autre assujétissement que celui des lois; qui pratique tous les devoirs de citoyen et de sujet, mais qui ne peut souffrir d'autres chaînes; respecte les titres, mais n'estime que le mérite; ne fait sa cour à personne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même; se conforme aux usages établis, mais se réserve la liberté de ses pensées. Celui qui est trop soumis aux hommes, ne sera pas longtemps soumis aux lois; et, pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée: « que du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son ame. » On retrouve ce sentiment en mille endroits des ouvrages de Descartes. *Je mets*, dit-il dans une de ses lettres, *ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourroient me l'acheter.*

CHAPITRE III.

Retour des deux premiers Interlocuteurs. Suite de la Conversation générale. De la marche que suivit l'esprit de Descartes. De ses Voyages philosophiques. Sa Méthode. Influence de l'Analyse qu'il employa. On lui doit les premiers pas, et les progrès de la Raison (1).

DANS ce moment, Christine rentra dans l'appartement avec M. de Chanut; ils prirent part à la conversation. Christine, selon son usage, se répandit d'abord en plaisanteries piquantes, mais profondes. « Il y a si peu de différence, disoit-elle, entre la sagesse et la folie, que cette différence ne mérite pas d'être considérée, vu le peu de temps que dure cette vie. La raison elle-même est un hochet; nous sommes presque toujours enfans; nous changeons à tous les âges d'amusemens et de poupées; tout se proportionne peu à peu à notre capacité; mais au bout du compte, on ne s'occupe que de bagatelles; et chaque saison, et chaque âge, se rient de celles qu'on

(1) Pensées de Christine. Notes de l'Eloge de Descartes, par Thomas. Baillet, Vie de Descartes. Ouvr. déjà cités.

vient de quitter, quoi que l'occupation suivante ne soit guère plus sérieuse. — Eh quoi! Madame, reprit Chanut, mettez-vous au même rang la sublime philosophie, l'art de se connoître soi-même? — Non, sans doute; accoutumée à n'avoir point de secrets pour vous, je vous livrois indiscrètement l'un des miens. J'ai vu, j'ai examiné tout, et je me suis dit comme Salomon: Tout n'est que vanité, sciences, affaires, travaux, plaisirs. Je n'en rends pas moins de justice au philosophe qui fut notre maître; j'admire en lui l'homme qui sut effacer de notre esprit la trace des préjugés; car je les ai toujours regardés comme des foiblesses de l'ame, dont il faut se guérir. Les progrès que Descartes a fait faire à l'esprit humain, et la route que le sien a suivie, m'ont frappée depuis long-temps. Il me seroit facile de vous le prouver, car ses réflexions me sont encore aussi présentes qu'à Stockholm, lorsque j'étudiois autant le philosophe que la philosophie. Ce peu de mots redoubla la curiosité. On insista pour que Christine s'expliquât davantage. Ne pouvant plus entendre Descartes, nous croirons du moins, dit un des Français, le voir revivre dans son plus illustre élève. Christine sourit, et commença

en

en ces termes : — C'est un spectacle aussi curieux que philosophique, de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, et de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement, en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené.

— Il seroit à souhaiter que tous les inventeurs eussent fait de même; mais la plupart nous ont caché leur marche, et nous n'avons que le résultat de leurs travaux.

— Il semble qu'ils aient craint, ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de Descartes :

Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter; il ne trouvoit dans les leçons de ses maîtres que des opinions, et il cherchoit des vérités.

Ce qui le frappoit le plus, c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans, ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avoit appris : il rougit de lui-même; et puisqu'il avoit eu les plus habiles maîtres, il conclut que les hommes ne savoient rien, et qu'apparemment ils ne pouvoient rien sa-

voir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf ans il se remit à l'étude des mathématiques qu'il avoit toujours aimées. A vingt-un, il se mit à voyager pour étudier les hommes.

En voyant, chez tous les peuples, mille choses extravagantes et fort approuvées, Descartes apprenoit à se défier de l'esprit humain, et à ne point regarder l'exemple, la coutume et l'opinion, comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser.

— Le premier pas qu'il fit fut d'observer que *tous les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris et achevés par un seul homme* : — C'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les statues, dans les tableaux, et même dans les plans de législation et de gouvernement.

— Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, grossies des opinions de chaque philosophe, tous d'un esprit et d'un caractère différent. Cet assem-

blage, cette combinaison d'idées, souvent mal liées et mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feroient les raisonnemens justes et simples d'un seul homme?

— Son troisième pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. *Comme nous sommes enfans avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice et par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-ils pas plus de vérité et plus d'unité, si l'homme, sans passer par la foiblesse de l'enfance, pouvoit juger en naissant, et composer lui seul toutes ses idées?*

Parvenu jusques-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les auroit vérifiées; et ce fut son quatrième pas. *Il vouloit, pour ainsi dire, recomposer sa raison, afin qu'elle fût à lui, et qu'il pût s'assurer pour la suite, des fondemens de ses connoissances.* Il ne pensoit point encore à réformer les sciences pour le public; il regardoit tout changement comme dangereux.

— Il seroit à souhaiter que tous les hommes imitassent son exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, et de n'avoir pas reçu une foule d'opinions; mais tout philosophe doit, au moins une fois dans sa vie, faire l'examen et la revue de ses idées, et juger tout ce qui est dans son ame. — Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre. — On peut observer que Descartes est parti du même point que Bacon, du renversement de toutes les idées anciennes; mais tous deux ont pris des routes opposées: l'un, celle des connoissances acquises par les sens, et l'autre celle des spéculations intellectuelles. La première route est la plus sûre.

Christine ayant cessé de parler, M. de Chanut ajouta : — Les voyages de Descartes méritent, je crois, une attention particulière dans son histoire.

Tous les grands philosophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa sa jeunesse à parcourir l'Asie, et à s'instruire en Egypte. Solon recueillit des connoissances chez tous les peuples savans. Pythagore étudia sous Phérécide et sous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèse et les prin-

cipales villes d'Italie. Platon, après avoir vu plusieurs villes de Grèce, fit le voyage de Memphis, y séjourna long-temps, observa une partie de l'Orient, et revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, et rapporta de ses voyages des connoissances innombrables.

— Parmi nous, il semble que les voyages soient moins nécessaires. Toutes les connoissances sont rassemblées dans les livres ; et l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers sans sortir de chez soi. — Mais cet univers, composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel ? Les idées acquises par une réflexion froide et lente, au fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives et aussi fortes que celles qui naîtroient du spectacle du monde ? L'homme qui lit croit sur parole ; l'homme qui voit, juge par lui-même : il interroge la nature, et peut lui arracher des secrets qu'elle avoit cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres, par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux : les traits s'altèrent en passant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de son modèle.

Descartes parcourut toute l'Europe, à l'exception de l'Espagne et du Portugal. Ses courses furent pour lui comme la profession militaire qu'il avoit embrassée d'abord, une occasion d'examiner les hommes. Il étudioit à la fois le développement de la nature et celui de la civilisation. Il s'appliqua sur-tout à observer la première dans les lieux le moins fréquentés. Lorsqu'il passoit dans les villes, il n'y voyoit les savans que comme les autres hommes, et il n'étudioit pas moins leurs actions que leurs discours.

Nous ne le considérerons ni comme métaphysicien, ni comme physicien, ni comme géomètre, ni comme anatomiste, mais comme un sage qui vouloit une philosophie-pratique où chaque connoissance se réalisât par un effet, et se rapportât toute entière au bonheur du genre humain. — Je regarde sa *méthode* comme un des plus beaux présens qui aient été faits aux hommes. Les systèmes pourroient passer, que sa méthode resteroit.

Quelqu'un de la compagnie parut desirer qu'on lui en rappelât les premiers principes. M. de Chanut reprit : — Quatre règles ont servi de base à sa méthode ; la première :

De ne rien recevoir pour vrai qu'il ne connût être tel évidemment; la seconde: *De diviser les choses le plus qu'il seroit possible, pour les mieux résoudre;* la troisième : *De conduire ses pensées par ordre, en commençant par les objets les plus simples, pour monter par degrés jusqu'à la connoissance des plus composés;* la quatrième: *De ne rien omettre dans le dénombrement des choses dont l'on doit examiner les parties.* Il fit un jour l'application brillante de cette méthode au milieu d'une société nombreuse, où se trouvoit le célèbre cardinal de Berulle. Il demanda à l'assemblée que quelqu'un de la compagnie voulût prendre la peine de lui proposer telle vérité qu'il lui plairoit, et qui fût du nombre de celles qui paroissent les plus incontestables. On le fit; et avec douze argumens, tous plus vraisemblables l'un que l'autre, il vint à bout de prouver à la compagnie que cette proposition étoit fausse. Il se fit ensuite proposer une fausseté de celles que l'on a coutume de prendre pour les plus évidentes; et par le moyen d'une douzaine d'autres argumens vraisemblables, il porta ses auditeurs à la reconnoître pour une vérité plausible. L'as-

semblée fut surprise de la force et de l'étendue de génie que Descartes faisoit paroître dans ses raisonnemens ; mais elle fut encore plus étonnée de se voir si clairement convaincue de la facilité avec laquelle notre esprit devient la dupe de la vraisemblance.

CHAPITRE IV.

Suite. Morale de Descartes. Son Caractère. Ses Principes. Sa Vie intérieure. Ses Aventures. Des Persécutions qu'il éprouva. Circonstances de sa Mort. Quelques réflexions sur la conduite de Christine à son égard (1).

DESCARTES s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Telle étoit sa morale, dont les maximes étoient aussi courtes que simples.

La première étoit : *D'obéir aux lois et aux coutumes de son pays, retenant la religion dans laquelle Dieu l'avoit fait naître* (2).

La seconde : *D'être ferme et résolu dans ses actions, et de suivre aussi constamment*

(1) Mém. et Pensées de Christine, Clerselier. Lettres de Descartes. Ouvrages cités.

(2) *Voyez* le paragraphe, page 108.

les opinions les plus douteuses, lorsqu'il s'y seroit une fois déterminé, que si elles étoient très-assurées.

La troisième : *De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune ; à changer ses desirs plutôt que l'ordre du monde, et à se persuader que rien n'est entièrement en notre pouvoir, que nos pensées.*

La quatrième : *De se déterminer, sans blâmer le choix des autres hommes dans leurs emplois et leurs occupations différentes, à celle de cultiver sa raison, et de rechercher la vérité de toutes choses dans tout le cours de sa vie.*

Ses principes connus, il reste à vous développer son caractère; il fut aussi simple que son génie étoit élevé. — C'est le cachet des êtres supérieurs. Etre véritablement grand, c'est l'être avec simplicité.

Descartes fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui, de son côté, ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de six à sept mille livres; c'étoit être pauvre, pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins, et qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Il

estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille livres qui lui seroient venues d'ailleurs : jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande ; il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres ; il les remercia, et se chargea de la reconnoissance, sans se charger du bienfait. *C'est au public*, disoit-il, *à payer ce que je fais pour le public*. Il se faisoit riche en diminuant sa dépense. Son habillement étoit très-philosophique, et sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. — Christine l'interrompant : il y a des gens assez sots, dit-elle, pour se rendre esclaves et martyrs de leurs habits et des modes ; et on est bien malheureux quand on n'est occupé, tout le temps de sa vie, qu'entre un miroir et un peigne. Il ne faut pas qu'un honnête homme emploie un temps considérable ni à son manger, ni à son ajustement ; un quart d'heure suffit pour cela en vingt-quatre heures. Au surplus, la vertu n'a point d'habits ni de couleurs qui lui soient propres ; elle n'affecte point d'extérieur qui la distingue. — A table, il préféroit, comme le bon Plu-

tarque, les légumes et les fruits à la chair des animaux. Ses après-dinées étoient partagées entre la conversation de ses amis et la culture de son jardin. Occupé le matin du système du monde, il alloit le soir cultiver ses fleurs. Sa santé étoit foible. — Tibère avoit raison de dire, que tout homme qui a passé les trente ans, doit être son propre médecin. C'est une foiblesse que de ménager trop sa santé; il en faut jouir, et la mettre à toute épreuve, surtout quand il est question de faire son devoir. Si nous n'étions pas ignorans, nous ne serions jamais ni vieux, ni malades. Tous ces maux ont leurs remèdes, mais nous les ignorons. — Descartes prenoit soin de sa santé, sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle; Descartes en étoit vivement persuadé, et il s'appliquoit sans cesse à les régler. *Au lieu de trouver le moyen de conserver la vie*, disoit-il, *j'en ai trouvé un bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort.* Il cherchoit la solitude autant par goût que par système. On se doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces sociétés, où l'on dit d'un ton facile des choses légères, et où l'on parcourt vingt objets sans s'arrêter sur aucun. L'habitude de

méditer et de vivre seul l'avoit rendu taciturne. — Pour bien parler, il faut parler peu. — Mais, ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'est que cette taciturnité ne lui avoit rien ôté de son enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philosophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître et à s'en corriger. Descartes avouoit ses erreurs, sans s'apercevoir même qu'il en fût plus grand. C'est avec la même franchise qu'il sentoit son mérite, et qu'il en convenoit. Il avoit, dans le commerce, une politesse douce, et qui étoit encore plus dans les sentimens que dans les manières. Il n'eut jamais, avec ses ennemis, d'autre tort que celui de les humilier par sa modération; et il eut ce tort très-souvent. La calomnie le blessoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût personnelle. *Quand on me fait une offense*, disoit-il, *je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.*

Cette ame forte et profonde étoit très-sensible. Il avoit un tendre attachement pour sa nourrice; il traitoit ses domestiques comme des amis malheureux, qu'il étoit chargé de

consoler ; sa maison étoit pour eux une école de mœurs, et elle devint pour plusieurs une école de mathématiques et de sciences. On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un père ; et quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société, où ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour, l'un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, et j'acquitte une dette.* Plusieurs qu'il avoit ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables.

On lui a reproché de s'être livré aux foiblesses de l'amour. — J'ai toujours pensé, dit Christine, que la philosophie doit vivre célibataire ; il faut plus de cœur pour s'exposer aux malheurs du mariage, qu'à ceux de la guerre, et j'admire le courage de tous ceux qui se marient ; mais on fait ce terrible contrat comme tous les autres de la vie, dont on ne considère presque pas l'importance, ni ce à quoi l'on s'engage. Socrate disoit, *si tu te maries, ou que tu ne te maries pas, tu t'en repentiras.* Moi je crois que tout homme qui se marie s'en repentira infailliblement ; mais je ne vois pas pourquoi on se repentiroit de ne s'être pas marié ; j'en puis juger par expérience.

—Tout le monde sait qu'il eut une fille nommée *Francine*. Elle naquit en Hollande, le 13 juillet 1635, et fut baptisée sous son nom. Déjà il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation; mais elle mourut tout-à-coup entre ses bras, le 7 septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans: il fut inconsolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grandes douleurs de sa vie. Depuis, il aimoit à s'entretenir avec ses amis: il prononçoit souvent le nom de sa chère Francine; il en parloit avec la douleur la plus tendre, et il écrivit lui-même l'histoire de cet enfant, à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé et trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foiblesses d'un grand homme, ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon et tendre, Descartes dut avoir des amis: il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, et jusqu'à Rome. Il en eut dans tous les états et dans tous les rangs.

La

La plupart des hommes veulent qu'on soit reconnoissant de leurs bienfaits. — Les bienfaits font presque toujours des ingrats et rarement des amis; cela ne doit pas empêcher qu'on ne fasse toujours du bien quand on le peut. — Pour moi, disoit Descartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occasion de les servir. Ce beau sentiment, qu'on a tant répété depuis, et qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses lettres.

Avec tant de qualités estimables, avec des vertus si éminentes et des talens si transcendans, il devoit avoir des ennemis; il en eut. La médiocrité jalouse ne lui pardonna pas l'honneur qu'il eut de faire une révolution dans les écoles, et d'y renverser l'idole vermoulue du péripatétisme. Une nuée de pédans obscurs s'éleva contre lui; ils troublèrent le repos et non l'éclat de sa vie. Le nom de Descartes est immortel : et qui connoîtra jamais le nom d'un Voëtius, et celui du misérable Schoockius? tels furent les adversaires de Descartes : ils renouvelèrent contre lui les sophismes et les injures des Scholastiques: au défaut de raisons, ils prodiguèrent les calomnies; incapables de produire un livre, ils

composèrent des libelles qui sont tombés aujourd'hui dans la poussière du mépris. La philosophie de Descartes gouverne l'Europe, et la réputation de ces misérables, n'a pas franchi le seuil de leur obscur collége. L'autorité d'abord, et le public ensuite, vengèrent Descartes ; mais il fut prêt de se repentir d'avoir révélé aux hommes toute sa supériorité. — Il n'y a pas au monde, dit Christine, d'animal plus sot, ni plus orgueilleux qu'un pédant. Au surplus, on doit vivre avec les hommes comme avec les malades, dont on souffre tout sans se croire deshonoré de tout ce qu'ils nous disent, ni de tout ce qu'ils nous font; on doit les aimer et en avoir pitié. — En lisant l'histoire des persécutions qu'essuya Descartes, on pourroit demander s'il est du devoir du philosophe de sacrifier son repos pour enseigner la vérité aux hommes. Qui osera décider cette question ? Qui, parmi nous, se croit assujéti à un devoir si noble ? Les hommes en valent-ils la peine ? — Non, sans doute : mais la vérité !

Un des interlocuteurs prétendit que la base de plusieurs systèmes de Descartes n'étoit pas assez solide ; que ses tourbillons passeroient ; que sa supposition des idées innées n'étoit

point admissible ; que son opinion sur le siége de l'ame, qu'il place dans la glande pinéale, paroissoit hasardée. — Mais il a ouvert et déblayé la carrière : et celui qui a ainsi jeté les fondemens de l'édifice, est peut-être plus grand que celui auquel il est réservé de l'achever.

Un autre observa, que l'imagination étoit la faculté dominante chez Descartes ; que, dès sa jeunesse, il avoit montré une aptitude très-rare pour la poésie ; qu'à Stockholm même, et quelques jours avant sa mort, il s'occupoit d'une comédie ; que plusieurs de ses écrits annonçoient une littérature profonde et éclairée ; et il conclut qu'entraîné par un génie vif et pénétrant, Descartes avoit plus inventé qu'il n'avoit observé, et que cela expliquoit comment, dans sa physique, il s'étoit montré plus poète encore que Lucrèce.

Ceux qui aiment à chercher dans la physionomie des hommes célèbres, quelques traits de leur caractère moral, observèrent qu'il avoit la tête grosse, le front large, le teint bilieux, les lèvres expansives, celle d'en-bas un peu avancée, le nez long, aquilin, proportionné, les yeux noirs, le regard ferme, l'air serein, la physionomie affable, le ton de la

voix doux entre le haut et le bas, mais trop foible pour pousser de suite un long discours, à cause d'une altération de poumon qu'il avoit apportée en naissant.

La nuit étoit déjà avancée; Christine et Chanut se séparèrent. Lorsque la Reine fut éloignée, un des Français dit aux autres : Il eût mieux valu que Christine ait moins loué Descartes après sa mort, et l'eût ménagé davantage pendant sa vie. Toujours capricieuse et despotique, elle exigea que, dans la saison la plus rude, et sous un climat très-froid, le philosophe vînt lui donner des leçons dans sa bibliothèque à cinq heures du matin, lui qui, dès sa plus tendre jeunesse, avoit l'habitude de passer presque toutes les matinées dans son lit : le poumon étoit d'ailleurs un de ses organes foibles. Soit la vivacité du froid qui fut excessif cette année, soit plutôt l'effet de ce changement dans sa manière de vivre, l'inflammation du poumon se déclara, la fièvre s'y joignit, et Descartes périt en deux ou trois jours, victime d'une complaisance aulique. — Que n'étoit-il resté en Hollande! il n'auroit appartenu qu'à lui-même, ou plutôt il appartiendroit encore à l'humanité. — Gémissons sur l'illusion que la puissance exerce sur l'es-

prit du sage même. On ne retrouve guère le philosophe dans les lettres de Descartes, en réponse aux agaceries de Christine. Tantôt il s'écrie *que cette Princesse est bien plus créée à l'image de Dieu que le reste des hommes ;* tantôt il proteste que, *s'il étoit né Suédois ou Finlandais, il ne pourroit pas être un sujet plus dévoué.* — Ce seroit mal connoître le philosophe, que de le juger sur ces apparences; il faut se rappeler qu'il venoit d'être persécuté en Hollande; que Christine lui offroit un asile généreux, et que Descartes calculoit combien la puissance pouvoit être utile à la philosophie. La protection de Christine étoit un levier dont il s'empara. — Et ce levier étoit prêt de se rompre entre ses mains. Vu de près, il sembla perdre quelque chose de la considération qu'il avoit obtenue de loin. Il semble que la perspective convienne mieux aux grands talens. Il en est de celle-là comme des autres puissances, auxquelles on applique ce mot : *major è longinquo reverentia.* Christine et Descartes, après s'être attirés, se repoussèrent. Christine voyoit tout dans les livres, et Descartes hors des livres. Les lettres absorboient l'une, autant que les sciences occupoient l'autre. C'étoit le temps de la plus

grande ferveur de Christine pour la langue grecque. Le philosophe voulut en vain la retirer de cette étude des mots, pour la mener à celle des choses (1); la mort seule mit fin à leur contestation. Ce qui achève de porter jusqu'à l'évidence l'ingratitude de Christine, c'est qu'elle fit beaucoup moins pour la famille de Descartes que pour celle du pédant Saumaise. — Combien nous devons regretter que Descartes n'ait pas eu le temps de completter ou de perfectionner ses systèmes. Que n'a-t-il pu achever du moins cet ouvrage dont l'on n'a trouvé que le commencement dans ses papiers, et dont le sujet intéresse tous les hommes! Il avoit pour titre: *De la Recherche de la Vérité par la lumière naturelle, qui, toute pure, et sans emprunter le secours de la religion et de la philosophie, détermine les opinions que doit avoir un honnête homme sur toutes les choses qui peuvent occuper sa pensée.*

Tels étoient les discours des deux personnes qui avoient accompagné autrefois l'ambassadeur à Stockholm; et que l'avantage de leur position avoit mis à même de voir les choses et les personnes de près.

(1) Lettre à la princesse palatine Elisabeth.

Cependant, M. de Chanut s'étoit déjà éloigné : il causoit avec le prince de Condé, qui avoit cessé de garder avec lui l'*incognitò*, et que l'on a dû reconnoître parmi les premiers interlocuteurs de la scène précédente, au ton facile et tranchant de sa conversation, à la rapidité, à la profondeur de ses vues, à son instruction variée, et particulièrement au ridicule qu'il ne cessoit de verser sur les opinions religieuses (1).

CHAPITRE V.

L'Archiduc s'alarme des Conférences entre Chanut et Christine. Elles sont rompues. L'aigreur se déclare. Christine veut railler Chanut et la France; mais l'Ambassadeur la persiffle avec égards, et l'humilie avec respect. Contraste des deux Nations à cette époque (2).

L'ARCHIDUC prit ombrage des conférences qui avoient lieu entre Christine, Chanut et le prince de Condé : il en marqua son

(1) Ce qui n'a pas empêché Bossuet de célébrer sa piété profonde ; mais on sait ce que c'est qu'une oraison funèbre.

(2) 1654, 10 octobre et mois suivans. Mém. de

mécontentement. La reine de Suède s'aperçut qu'en renonçant à son rang, elle avoit renoncé à avoir une volonté, et qu'elle dépendoit désormais de ceux dont elle habitoit la Cour. Sa vanité en frémit; son génie artificieux la soutint; elle prit conseil de sa situation, et rompit ouvertement avec l'ambassadeur français.

On répandit qu'il n'avoit fait ce voyage que pour demander, au nom de la France, la paix à l'Espagne, par l'entremise de Christine. La franchise de M. de Chanut, et sa dignité, en furent également blessées. Il écrivit pour se plaindre. La Reine répliqua par les phrases aigres d'une servile politique; et Chanut, avec une noble et spirituelle supériorité..... « *Les Espagnols*, disoit Christine, *desirent la paix, mais sans impatience; et peut-être attendront-ils, pour la donner, que l'on soit plus modeste en France. L'inconstance de la fortune, et celle de l'humeur de la France, me font croire que les affaires ne demeureront pas long-temps en même état* (1). »

Christine. Mém. de Chanut. *Londorp*, *Acta publ.* tom. VII.

(1) Fragment d'une lettre de Christine.

« *Ce n'est point de Votre Majesté, mais de la bouche des Espagnols*, répondit M. de Chanut, *que nous recevons le reproche qu'elle nous a fait en sa lettre, de n'être pas modestes. Il le faut confesser, Madame, notre Nation est brusque et audacieuse, l'épée à la main : cela est incommode et déplaisant à ceux dont le tempérament a plus de flègme, et qui gardent la gravité jusques dans les combats. Nous tenons la modestie pour une vertu de cabinet, qui ne sied pas bien au soldat ; c'est pourquoi nous gardons toute la modération pour nos conseils, qui ne sont ni vastes, ni violens. Aussi, Votre Majesté, expliquant les sentimens d'Espagne, ne nous a point menacés de ses armes, auxquelles nous résistons, graces à Dieu, sans nous épouvanter, mais seulement de l'inconstance de la fortune et de celle de notre Nation. Pour la première, si elle est à craindre, cette crainte est égale pour tous ; les autres n'en sont pas plus maîtres que nous : mais pour l'humeur de la Nation, il se peut dire qu'il n'y a personne au monde qui ait moins de su-*

jet de l'accuser d'inconstance que Votre Majesté, qui en a éprouvé la fermeté pendant dix-huit années d'alliance, constamment, en la bonne et mauvaise fortune de la guerre, avec une fidélité dont aucune histoire des siècles passés ne peut fournir d'exemple. La gloire nous en est commune avec Votre Majesté. Qu'elle ne veuille point ôter aussi à son premier Ministre, et à ses Peuples, la part qui leur revient au mérite d'une si rare constance. Vous éprouverez, Madame, à la suite du temps, que la France n'est point inconstante ; et le respect que nous continuerons de vous rendre, détruisant les opinions que l'on vous a données, vous verrez un jour nos affaires d'un œil plus favorable..... (1). »

On fut jusqu'à donner communication à la Cour de Suède de cette correspondance piquante, à laquelle les succès des armes françaises mirent le cachet.

Tel fut le dénouement de cette négocia-

(1) Fragment d'une lettre de Chanut. On a rapproché les dates de cette correspondance, qui se rapporte au 4 décembre 1654 et au 4 janvier 1655.

tion secrette, que Christine accepta étourdiment, qu'elle commença gravement, et qu'elle termina impertinemment, comme presque toutes les actions de sa vie.

CHAPITRE VI.

La Religion occupe Christine politiquement. Elle fait profession de Catholicisme et de Libertinage. Lettre à la belle Sparre (1).

LA fille de Gustave songea à faire oublier cet éclat par celui de sa profession catholique (2). On en releva la pompe par celle de son entrée dans la ville de Bruxelles, qui eut lieu avec beaucoup de cérémonie et de magnificence. Le lendemain, sur le soir, la Reine, accompagnée de l'Archiduc, entra dans son cabinet, où, en sa présence et en celle du comte de Fuensaldagna, de l'ambassadeur Pimentelli, du comte Montecuculli, et de don Agostino Boreno Navarra,

(1) Mém. de Christine. Bayle, Dict. Art. Bochard, sur le liv. *de Tribus Impostoribus*, *Menagiana*, et Dissertation sur la supposition de ce Livre. Pensées de Christine.

(2) 23 décembre 1654.

secrétaire d'Etat, elle fit secrettement profession de la foi catholique romaine, entre les mains du père Guesnes, dominicain. Ce moine étoit le même qui avoit suivi Pimentelli en Suède, en qualité de secrétaire.

La plupart attribuèrent le changement de religion de Christine, à son indifférence pour toutes les religions. On se rappela que Bourdelot professoit à sa Cour l'athéisme, ainsi que le célèbre Isaac Vossius; qu'à la mort du sénateur Salvius, elle fit chercher dans sa bibliothèque, pour le placer dans la sienne, le fameux livre : *De Tribus Impostoribus;* qu'un jour, où Bochart faisoit l'éloge de la Bible, elle lui répondit par un éclat de rire. Mais ce qui frappa davantage, ce fut sa réponse aux Jésuites de Louvain, dont les flatteries lui promettoient une place à côté de sainte Brigitte de Suède. *J'aime mieux* leur dit Christine, *qu'on me mette entre les sages.*

Il paroît que parmi ces sages elle auroit choisi pour patrons Aristippe et Épicure ; car dès ce moment elle se plongea dans les plaisirs. Ce ne furent plus que des jours de fêtes. Pimentelli ne la quittoit plus ; il ve-

noit d'Espagne pour...... là complimenter. Le bal, la comédie, les tournois, les parties de chasse, occupoient tous ses instans.

Par une espèce de galanterie qui cachoit peut-être quelque nouvelle intrigue politique, Mazarin, malgré la guerre, fit partir de Paris une troupe de comédiens pour divertir Christine à Bruxelles.

Ce fut dans ces momens d'ivresse qu'elle écrivit à la belle comtesse Ebba Sparre, le billet suivant, que nous rapportons, parce qu'il peint fidèlement les dispositions de la nouvelle convertie.

On ne peut s'empêcher de remarquer, en passant, que Christine, à qui la nature avoit presque donné un caractère d'homme, montra toujours, pour les belles personnes, une passion vive, et leur vouoit une amitié, sans doute irréprochable.

Lettre de Christine à la comtesse Ebba Sparre.

« *Que mon bonheur seroit sans second, s'il m'étoit permis de le partager avec vous, et si vous étiez témoin de ma félicité! Je vous jure que je serois digne de l'envie*

des dieux, si je pouvois jouir du bien de vous voir...... J'emporterai au-delà des monts la passion et la tendresse que je vous ai toujours portées. Conservez-moi du moins votre cher souvenir, et ne troublez pas la douceur de la félicité dont je jouis, par un injuste oubli de la personne du monde qui vous honore le plus. Adieu; belle; souvenez-vous de votre Christine.

P. S. .... *J'oubliois de vous dire que je me porte parfaitement bien; que je reçois ici mille honneurs, et que je suis bien avec tout le monde, excepté avec le prince de Condé, que je ne vois jamais qu'à la comédie et au Cours. Mes occupations sont de bien manger et de bien dormir, étudier un peu, causer, rire, et voir les comédies françaises, italiennes et espagnoles, et à passer le temps agréablement. Enfin, je n'écoute plus les sermons; je méprise tous les orateurs : après ce que dit Salomon, tout le reste n'est que sottise; chacun doit vivre content, mangeant, buvant et chantant* (1). »

(1) Texte de la lettre de Christine. *Voyez* ses Mémoires.

Christine sembloit commenter alors une de ses maximes; savoir, qu'il y avoit plus de philosophie qu'on ne pensoit dans l'épitaphe de Sardanapale (1).

CHAPITRE VII.

Christine aux environs du parc de Bruxelles, avec Pimentelli. Tête-à-tête. Maximes galantes. La Scène (2).

Vous l'avez voulu, disoit Christine, je vous ai sacrifié un héros; je suis brouillée avec le prince de Condé. Il faut avouer, entre nous, que votre Archiduc est exigeant; mais il aura beau faire, le Prince français, n'eût-il pour cortège que ses talens et son génie, aura par-tout le pas sur lui; si ce n'est à Bruxelles, ce sera dans l'histoire.

L'adroit Pimentelli, trop fin pour s'engager dans une pareille discussion, eut l'air

(1) L'épitaphe de Sardanapale disoit : « Passans, mangez, buvez et tenez-vous en joie; le reste n'est que vanité. » Cela ressemble singulièrement à la maxime de Salomon.

(2) Février 1655. Pensées de Christine.

de ne rien entendre, contempla Christine avec les yeux d'un véritable amant espagnol; les siens s'allumèrent : il se fit un long silence.... Lorsque la parole leur fut revenue : On prétend, Madame, dit Pimentelli, que ce grand prince de Condé est loin d'être un héros en tout, et particulièrement. ...... (Comment faire entendre ceci ?) et particulièrement dans la circonstance où nous venons de nous trouver (1). Christine sourit.

Cependant la conversation prit un tour sentimental. Pimentelli, qui s'occupoit toujours de captiver Christine par l'amour-propre, en saisit une nouvelle occasion. Il avoit aperçu, dans le cabinet de la Reine, un papier où elle avoit jeté des pensées sur différens sujets. Il implora comme une faveur, d'être initié aux principes que la Reine s'étoit faits sur les passions en général, et sur l'amour en particulier.

Savez-vous, dit Christine, qu'il est plus facile d'obtenir tout d'une femme, que le secret de sa pensée; cependant, je n'en aurai point pour vous; vous savez que depuis long-

(1) Ninon assuroit que le prince de Condé étoit beaucoup moins héros dans un boudoir que sur un champ de bataille.

temps j'ai regardé les scrupules comme des maladies de l'esprit, et dont il faut se guérir. —De cette élévation d'esprit, on voit les choses bien au dessous de soi. — J'ai toujours pensé et agi en homme : il est très-vrai que l'ame n'a point de sexe. — En quoi faites-vous consister la différence qui existe entre l'un et l'autre sexe? — Le tempérament et l'éducation font toute cette différence.

— Cela mène loin. — Vous le savez, j'ai toujours cru que le chagrin et l'austérité ne sont pas des vertus; que cette tranquillité imperturbable et tant vantée des philosophes, est un état fade, une belle chimère; que les passions sont le sel de la vie, qui deviendroit insipide sans elles; les passions sont en elles-mêmes innocentes et naturelles. — Vous n'admettez à ceci aucune restriction ? — J'estime fort tous ceux qui sont chastes par vertu; mais ceux qui ne le sont que par la froideur de leur tempérament, ne sont jamais bons à rien. Croyez que la réputation, la crainte de devenir enceintes, celle des maux vénériens, qui sont si horribles, si communs même parmi les hommes de la plus grande qualité, retiennent plus de femmes dans l'hon-

nêteté, que la crainte ou l'amour de Dieu, qui devroit l'emporter sur toute autre crainte. —Ainsi, vous considérez les passions comme des tyrans auxquels on ne peut résister.

— Les violentes passions triomphent toujours des hommes, si le ciel ne s'en mêle pas. —Mais auxquelles donneriez-vous la préférence ? —L'ambition et l'amour sont les passions les plus touchantes ; elles s'insinuent dans tous les esprits : l'on s'intéresse dans les aventures des amans et des héros ; elles ont une secrette intelligence dans les cœurs : toutes les passions sont fades au prix d'elles. Si l'amour est une foiblesse, c'est l'unique qu'on puisse pardonner, même aux héros.

— En vous écoutant, mon ravissement tient de la nature d'une extase céleste. —Mon cher Pimentelli, c'est sur les sympathies et les antipathies que la raison a perdu ses droits. Le cœur est fait pour aimer ; il faut qu'il aime. —Je sens combien il est délicat de presser ces interrogations ; mais enfin, je ne puis résister au desir de connoître ce que vous pensez en général, du choix en amour, de la jouissance.......... — Le choix, je vous l'ai

déjà dit, ne dépend pas de nous : en effet, l'on n'aime pas toujours ce que l'on estime; mais on estime toujours ce que l'on aime.......
— Ainsi, votre choix s'embellit à vos yeux de tout son amour. —Et du nôtre : d'ailleurs, on est tel que son amour; ensuite, tout ce qui plaît est beau, et il faut avoir assez bonne opinion de soi-même pour en être persuadé.

— Vous ne vous expliquez point sur le second point. —J'allois y venir : c'est un point sur lequel vous avez beaucoup de vivacité. Je pourrois d'abord vous dire que l'unique but de l'amour est d'aimer, et d'être aimé: il ne prétend rien de plus; mille choses peuvent empêcher qu'on ne possède l'objet de ses desirs, mais rien ne peut empêcher qu'on ne l'aime. Je me hâte d'ajouter, que la jouissance n'est pas nécessaire à l'existence de l'amour; mais elle est presque nécessaire à sa félicité. On peut être amoureux sans posséder, mais on ne sauroit être entièrement heureux sans jouir de son objet. Quand l'espérance de jouir est perdue, on souffre cruellement, mais on n'aime pas moins.

— Mais l'absence? — L'absence ne dé-

truit pas le véritable amour; et le temps, qui détruit tout, n'en sauroit venir à bout. — Mais, la fidélité?... (Pimentelli soupira profondement; et Christine, en véritable héroïne de roman, se répandit aussitôt en maximes, qui, pour être excellentes, n'avoient besoin que d'être justifiées par le fait; mais elle fit alors comme ces commandans de places assiégées, qui font beaucoup de bruit à l'endroit le plus foible.) Elle s'écria donc avec une grande volubilité : Quand l'estime a fait naître l'amour, il est immortel. Que l'amour soit heureux ou malheureux, il subsiste toujours. La fidélité, en amour, n'est pas tant un mérite qu'une nécessité; elle seule distingue le vrai du faux. La vie est trop courte pour aimer comme il faut. Tromper un ami est un sacrilége. — Paroles divines! Ainsi vos sentimens ne se partagent jamais!....... — On ne peut avoir, j'en conviens, qu'un véritable amour; mais vous en conviendrez aussi, on peut avoir plusieurs amitiés fort tendres. — Fort tendres! s'écria Pimentelli, avec tout l'accent du plus jaloux des Espagnols; et il s'emporta de la manière la plus étrange.

Christine, avec un sang-froid impertur-

bable, lui répondit : la jalousie est injurieuse et mortelle aux amans et aux favoris. Les amans jaloux méritent l'infidélité. Ici, Pimentelli eut l'air de perdre la tête; il devint réellement furieux. Christine lui dit avec douceur : l'on souffre bien des choses pour l'intérêt de la personne aimée, qu'on ne souffriroit pas pour aucune autre considération. Je le sens, l'on se guériroit de tous ses défauts, si on ne les aimoit pas. — Des défauts! des défauts! s'écriait Pimentelli dans un délire qu'il paroissoit ne pouvoir modérer. — Je parle des miens, et vous en faites partie, répondit Christine avec plus de douceur encore. Malgré sa supériorité, elle avoit alors la simplicité (que la passion est crédule!) de regarder comme un hommage, l'emportement de Pimentelli, qui, fidèle à son caractère, jouoit en cette occasion une excellente scène de comédie; car il n'avoit pas pensé un mot de tout ce qu'il avoit dit, et il sortit de la chambre, plus froid encore qu'il n'y étoit entré; il continua cependant de crier et de gesticuler jusqu'à l'entrée du parc.

Ils rencontrèrent à un tournant, le prince de Condé, accompagné des braves Boutteville

et Coligny, du joyeux l'Angeli et de l'ingénieux Marigny. Christine, en montrant ces deux derniers à Pimentelli, lui dit : Vous n'êtes pas moins fou que ces deux hommes-là ; mais vous êtes beaucoup moins gai. A ces mots, Pimentelli s'en fut d'un côté et le Prince d'un autre (1).

(1) Condé et Christine s'évitoient en s'estimant.

LIVRE TROISIÈME.

SÉJOUR A BRUXELLES.

SOMMAIRE GÉNÉRAL.

SUITE DES AVENTURES GALANTES. QUELQUES ACTEURS DE LA FRONDE. DÉTAILS NAÏFS DE CETTE COMÉDIE POLITIQUE. GALERIE DE PORTRAITS. HISTOIRE DU PRINCE DE CONDÉ. NOUVELLES AVENTURES.

Personnages introduits sur la Scène :

CHRISTINE; BOUTTEVILLE (depuis maréchal de Luxembourg), et COLIGNY, élèves du Prince; le PRINCE; L'ANGELY (fou attaché à son Altesse); MARIGNY (le chansonnier de la Fronde); Mademoiselle DE PONS; PIMENTELLI.

Portraits des Interlocuteurs; suivent ceux de *Richelieu,* de *Louis XIII*, d'*Anne d'Autriche,* de *Mazarin*, du *Coadjuteur*, du *Chancelier*, du duc *d'Orléans*, de l'abbé *de la Rivière*, du duc *de Beaufort*, de *Blot;* de Mesdames *de Chevreuse, Longueville*, *de Villequier*, *d'Harcourt;* de l'abbé *Fouquet*, du duc *de Guise*, du cardinal *Sainte-Cécile*, de *Malicorne*, du maréchal *d'Albret*, de *Gassion*, de *Sirot*, de *Saint-Evremont*, de *Bussy-Rabutin*, de *Paluau*, de *Miossens*, de *Tavannes*, du chevalier *de Grammont*, de *la Rochefoucault*, de Mademoiselle *du Vigean*, de *Ninon*.

CHAPITRE PREMIER.

Portraits des nouveaux Personnages amenés sur la Scène. Le Fou raisonnable. Le Poète. Les deux Braves (1).

On se rappelle que l'Angeli étoit une manière de fou, semblable à ceux que les Rois eurent long-temps auprès d'eux, et qui disoient en riant des vérités assez fortes.

Depuis on a supprimé leur rôle; la sagesse même parut trop hardie sous le masque de la folie : tout le monde n'est pas dans ce genre aussi heureux que Rabelais.

Le prince de Condé qui étoit trop grand pour craindre la vérité, ne l'espérant plus des hommes, avoit un fou pour la lui dire; ce dernier trait étoit bien dans son caractère.

Lorsque la Fronde dont ce héros fut tour-à-tour la terreur et l'appui, multiplioit contre lui des libelles, qu'un homme non moins extraordinaire, le cardinal de Retz, ne dédaignoit pas de diriger, il les lisoit attentivement, et on sait qu'il dit un jour : *Ils m'ont appris en*

(1) *Ménagiana*. Poés.-Anecdotes. Histoire du temps.

un quart-d'heure, plus de vérités, que mes amis en une année.

L'Angeli n'étoit pas un homme ordinaire, puisque Condé avoit jugé à propos de se l'attacher; il subit noblement la fortune de son maître. Ce n'étoit point un misérable bouffon, il étoit issu d'une famille distinguée (1). Ses saillies avoient seulement contracté dans le commerce du Prince, une impétuosité qui ne déplaisoit point à celui-ci.

Marigny étoit une autre espèce de fou, assez semblable au premier, en qualité de poète; mais cependant plus original encore, et d'autant plus piquant, qu'il connoissoit parfaitement les choses et les hommes, que ses différens voyages, ses aventures, ses intrigues, les révolutions dans lesquelles il s'étoit jeté par pure gaieté d'esprit et de cœur, l'avoient mis à même d'observer. Il étoit de Nevers, et fils d'un marchand de fer; il s'appeloit

(1) En Flandre, il trouva des gentilshommes qui le reconnurent pour être de leur famille; de sorte qu'étant de retour en France, il se fit réhabiliter. Le premier président disoit qu'il ne lui avoit pas fait de faveur; mais qu'il lui avoit fait justice, et qu'il étoit véritablement noble. Ce n'est pas le premier fou qu'ait alors fourni l'Ordre.

Jacques Carpentier : sa facilité brillante, la connoissance des langues étrangères, son imperturbable présence d'esprit, une source intarissable de plaisanteries, qu'il débitoit du plus grand sang-froid, la science des anecdotes, l'art de raconter des nouvelles ou de les improviser, l'arme des couplets, qu'il manioit beaucoup mieux qu'un autre, et qui pendant les guerres civiles, avoit rendu sa plume, ainsi que celle de Blot, plus redoutable que les canons mêmes; ses triolets que l'on chantoit encore, et qui avoient bariolé toute la Cour d'un ridicule ineffaçable; la pointe de malignité qui perçoit dans ses actions comme dans ses discours, tout avoit rendu Marigny un homme aussi aimable que dangereux; il dut briller dans une Cour où parurent les premiers persifleurs de France, et parmi lesquels figuroit le grand Condé lui-même. On ne sait pas assez que ce fut à un penchant immodéré pour la raillerie, que ce Prince dut tous ses malheurs: en effet, lorsqu'il fut arrêté, ce fut moins parce qu'il étoit redoutable à la Cour, que parce qu'il avoit humilié la Reine et persiflé Mazarin.

L'humeur caustique de Marigny lui avoit également attiré quelques disgraces. Le baron

de*** dont il avoit fait des railleries, l'invita à s'aller promener avec lui dans un bois où il y avoit des cavaliers apostés qui lui donnèrent des coups de bâton.

Ce mauvais traitement ne le fit point changer (1); au contraire, la protection de M. le Prince lui avoit donné une certaine hardiesse de dire librement ses sentimens. Il avoit coutume de dire, au milieu de ses bouffonneries: *Ce n'est pas pour vous autres, Messieurs, c'est pour moi-même que je joue la comédie.* Il avoit réduit Bautru, si célèbre par ses bons mots, au silence, ou du moins, au respect; et comme Bautru avoit la réputation de dire peu souvent la vérité, Marigny disoit qu'il étoit né d'une fausse couche; qu'il avoit été baptisé avec du faux sel; qu'il ne logeoit jamais que dans des faubourgs; qu'il passoit

(1) Les railleries, les discours piquans qu'il fit en France et dans les pays étrangers, contre plusieurs seigneurs; les inimitiés qu'il eut à Rome avec un cardinal de la famille des Barberins; en Hollande, avec le prince d'Orange; en Suède, avec le chancelier de Suède; à Francfort, avec M. Servien, qui devaient le faire craindre pour sa vie, n'ont pas empêché qu'il ne soit mort d'apoplexie à Paris, dans le temps que l'on plaidoit la cause de Jean Maillard.

toujours par de fausses portes; qu'il cherchoit toujours les faux-fuyans, et qu'il ne chantoit jamais qu'en faux-bourdon.

Du reste, Marigny étoit gourmand comme un poète, malin comme un courtisan, ignorant comme un prédicateur, et chaste comme un abbé.

Essayons maintenant d'esquisser les portraits des deux autres personnages que Christine vient d'aborder.

Fils de ce fameux Boutteville qui eut la tête tranchée, pour s'être battu en duel sous Louis XIII, le jeune guerrier de ce nom étoit l'élève de ce Condé qu'il devoit remplacer un jour. Il avoit mérité d'être distingué auprès d'un aussi grand capitaine, et par ses talens, et par son caractère. Après avoir partagé ses prospérités, seul, avec Coligny, il partagea ses adversités. Il avoit avec le Prince plusieurs traits de conformité, un génie ardent, un coup-d'œil juste, une exécution rapide, un esprit universel. Il étoit, comme son modèle, destiné à la gloire et au malheur. A ces qualités, il joignoit, à son exemple, l'abandon d'une grande ame, et le cynisme d'un esprit supérieur, pour lequel les bienséances ne sont pas des barrières. C'étoit le

ton dominant alors; Condé y sacrifia plus qu'un autre, si l'on en juge par ses bons mots et par ses chansons (1).

Dernier rejeton d'une famille illustre et malheureuse, Coligny, parent de ce fameux Châtillon tant pleuré par le Prince au combat de Saint-Denis, étoit digne des héros dont il descendoit, et de ceux avec lesquels il vivoit; il avoit puisé, à l'école de ces derniers, ce ton de vivacité brillante qui n'abandonne jamais les Français; mais plus réservé dans ses discours, et non moins impétueux dans ses actions, il filoit avec plus de grace et de délicatesse, peut-être, que les autres, une aventure ou une plaisanterie; de manière que celui qui en étoit la victime se croyoit presque obligé de l'en remercier.

Christine étoit, comme nous l'avons vu, assez dégagée des préjugés. Elle les aborda la première, et les retint à souper. Marigny accepta le premier; et comme il faisoit quelques frais d'érudition et de complimens sur

(1) On trouve dans les Poésies-Anecdotes du siècle de Louis XIV, t. I, p. 346, un couplet ordurier de ce Prince, et les Éditeurs ajoutent en note qu'ils s'abstiennent, par respect pour sa mémoire, de rapporter les autres couplets.

le costume de Christine, qui étoit habillée en amazone, et la comparoit, en riant, aux Penthesilée et aux Clorindes, l'Angeli conseilloit aux officiers français de l'enrôler. Boutteville répondit par un mot cynique dont la Reine ne se fâcha point, et Coligny lui présenta la main, qu'elle accepta.

CHAPITRE II.

Le Souper. Bavardages sur les Affaires de la France, pendant la Minorité. Quelques détails par les Auteurs de Vaudevilles. Un mot en passant sur Louis XIII et sur les Aventures galantes du cardinal de Richelieu (1).

INDÉPENDAMMENT du penchant que Christine avoit toujours eu pour les Français (car elle n'appartenoit aux Espagnols que par sa situation, et ses convives suivoient d'ailleurs

(1) Mém. et Pensées de Christine. Blot, Poés.-Anecd. Œuv. de Saint-Evremont. Tableau philosophique du règne de Louis XIV, par Lavallée. Turpin, Vie de Condé. Désormeaux. Mémoires et Histoire du temps.

le même parti), elle se proposoit d'être éclairée, particulièrement sur les affaires de la France, où elle avoit dessein de voyager. Le Roi avoit atteint sa majorité, et paroissoit maître du royaume, ou plutôt Mazarin l'étoit en son nom (1). Des détails confidentiels sur les troubles de la minorité devenoient par cela même plus piquans; et un hasard heureux présentoit à Christine, qui n'en négligeoit aucune, l'occasion de s'instruire, en soupant, avec le chansonnier de la Cour et les deux officiers intimes de Condé.

Personne ne savoit mieux que Christine, combien on apprend de vérités à table, et combien de choses sérieuses circulent avec le passe-port de la gaieté. Personne ne possédoit mieux qu'elle cette séduction de l'esprit qui vous engage, et se retient en ayant l'air de s'abandonner. Elle fut la première à aiguillonner la vivacité de nos officiers français. C'étoit mettre le feu aux poudres : il prit; elle

(1) Depuis 1643 que Louis XIV parvint au trône à l'âge de cinq ans, jusqu'à sa majorité, en 1651, c'est l'histoire de là régence d'Anne d'Autriche sa mère, et de la Fronde. Depuis sa majorité jusqu'à la mort de Mazarin, en 1661, c'est l'histoire du Cardinal qui absorboit alors toute l'autorité.

en fut consumée ; le torrent qu'elle croyoit maîtriser, l'entraîna; .... du moins, sa curiosité fut, dans tous les sens, très-satisfaite, mais, n'anticipons point sur les événemens.

On arrive, on rit, on badine, on se place; le souper est servi. Seul, l'Angeli gardoit une gravité imperturbable. Qu'est ceci, dit Boutteville ? Je crois que l'Angeli est triste. — Oui, Messieurs, de voir ici de plus grands fous que moi, sans en excepter mon maître, qui a couru toute sa vie, et qui court aujourd'hui après une souveraineté que Madame a mise libéralement (1) à ses pieds. On sourit; Christine pinça les lèvres, et dit avec gravité : « Lorsque le tableau est bon, qu'importe de l'encadrer en or ou en bois. » — La Reine vous a entendu, dit Boutteville. — Donnez-moi à boire; la vérité est dans le vin. Coligny lui fit servir malignement de la bière de Louvain. Ce n'est qu'un faux Bacchus, dit Christine en récitant la charmante épigramme de Julien.

Elle fit un signe, et les flacons de Bourgogne et de Champagne couvrirent la table. Que j'aime, dit Marigny, à me retrouver au milieu de mes compatriotes ; et, poussant aussi

(1) Mot de Condé lui-même.

loin

loin qu'il put le faire l'amour de la patrie, il finit par s'attendrir de la manière la plus plaisante. Boutteville et Coligny l'imitèrent dignement (1); mais l'Angeli les surpassa tous. Christine, qui étoit la sobriété même, s'il en faut croire ses Mémoires, ne put, malgré toute sa retenue, se dispenser de rendre quelques raisons; mais, plus maîtresse de sa tête que les autres, et calculant que, par un effet du *crescendo*, ses convives en arriveroient au point de mêler leurs paroles, et de brouiller toutes les affaires de la France, dont elle desiroit cependant connoître quelques ressorts, elle s'adressa à Marigny, comme au plus imperturbable; et, l'ayant amené sur le chapitre de la Fronde, lui demanda quelques joyeux couplets. — Jamais, dit l'Angeli, il n'y a eu de bouffonnerie plus sérieuse. — En effet, dit Boutteville, il y alloit pour le Roi, de la couronne; pour Mazarin, de la tête; pour nous autres, de notre col; et pour le chansonnier, de la corde. — Respectez mieux les puissances, dit Marigny: de toutes les troupes, dans une révolution, les chansonniers sont peut-être les plus redoutables; chacun veut les avoir pour soi. Un crime s'efface plus

(1) L'ivresse étoit alors de mode.

facilement qu'un ridicule; il n'y a pas d'amnistie pour le dernier. — Je te dois une réparation, et je te la fais volontiers : tu sais allier à l'esprit le plus léger, le cœur le plus solide; tu n'as point fait comme ce faquin de Blot, qui a changé de parti. — N'en disons point de mal, c'est le premier chansonnier de la France; respectons le talent par-tout où il se trouve. Son couplet étoit excellent, et il chanta :

Je ne crains point qu'en cette guerre,
On jette mes châteaux par terre,
Qu'on vende mes biens à l'encan ;
Je marcherai comme un apôtre;
Et si je dine dans un camp,
Je pourrai bien souper dans l'autre (1).

— C'est ce que nous avons tous fait, dit Boutteville : nous avons guerroyé pour la Cour, contre la Cour; nous avons fait respecter la Robe, nous l'avons déchirée : on a livré bataille pour des arrêts; on s'est mitraillé sans savoir pourquoi; on s'est jeté des pots à la tête, en voulant s'entendre; j'ai fait la guerre avec un archevêque, des bourgeois et des avo-

(1) C'est l'histoire de tous ces factieux qui couvrirent leurs intérêts particuliers du voile de l'intérêt public.

cats; et ensuite j'ai fait donner des coups de plat de sabre à ces derniers. Le Peuple, la Cour, ressembloient à des ânes tout bâtés, sur lesquels nous avons monté tour-à-tour. — Il faut qu'il ait fortement rué, dit l'Angeli, puisque, d'un coup de pied, l'âne nous a envoyés en Flandres. — Tout s'explique, dit Coligny, par le caractère français. La jalousie de la liberté est commune à tous les hommes; mais divers gens la font consister en diverses choses. Les uns rejettent toute supériorité : le choix des supérieurs tient lieu de liberté à quelques autres. Le Français, particulièrement, est de cette humeur-là; il ne sauroit recevoir des maîtres sans chagrins, ni demeurer le sien sans dégoût (1).

—Ce que j'ai toujours eu peine à comprendre, dit Christine, c'est le changement aussi étrange qu'imprévu qui eut lieu dans les principes de la régence; car les premières années en furent heureuses, et les mœurs avoient alors un caractère de douceur et de politesse marqué. — Cela est vrai, Madame, dit Marigny; et c'est une vérité dont les vers de notre aimable

(1) Ce paragraphe n'a pas été mis dans l'édition de 1740, et se trouve dans celle intitulée : *Œuvres mêlées de Saint-Evremont*, t. II, p 68-69, de l'édit. d'Amsterd. 1699.

Saint-Evremont rendent témoignage. — Je desirerois les connoître.—Je les sais par cœur. Marigny commença.

J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps où la Ville, aussi bien que la Cour,
Ne respiroient que les jeux et l'amour.
  Une politique indulgence,
  Favorisoit tous les desirs:
  Tout goût paroissoit légitime;
La douce erreur ne s'appeloit point crime,
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Dans le commerce, on étoit sociable;
Dans l'entretien, naturel, agréable;
On haïssoit un chagrin médisant;
On méprisoit un fade complaisant:
La vérité délicate et sincère,
Avoit trouvé le secret de nous plaire.

L'art de flatter, en parlant librement,
L'art de railler toujours obligeamment,
En ces temps seuls étoient choses connues;
Mais on pourroit aujourd'hui, sûrement,
Les mettre au rang des sciences perdues.

Aucun amant qui ne servît son roi;
Guerrier aucun qui ne servît sa dame:
On ménageoit l'honneur de son emploi;
On ménageoit la douceur de sa flamme;
Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas;
Libres tantôt, ils cherchoient les combats.

Un jeune duc qui tenoit la victoire,
Comme une esclave attachée à son char,
Par sa valeur, par l'éclat de sa gloire,
Fit oublier Alexandre et César.
Que ne mouroit alors son Eminence,
Pour son bonheur et pour notre repos !
Elle eût fini ses beaux jours à propos,
En laissant un toujours cher à la France.

— Singulière nation que les Français, dit Christine, tout est pour eux matière de vers et de chansons ! Vous ressemblez à ces anciens peuples dont les annales n'étoient écrites que par des poètes (1). — Madame, ils sont plus véridiques qu'on ne pense, dit Marigny. Je puis vous assurer qu'il y a plus de fiction dans l'histoire de France, que dans tous nos couplets. — Ce n'est point par vertu, s'écria Coligny, mais par pure malignité, que ces Messieurs disent la vérité. — Qu'importe le motif, si le résultat est louable. — J'ajouterai que les poètes ont plus d'esprit pour blâmer que pour louer. — C'est la faute des

(1) Les Germains, selon Tacite, avoient d'anciens vers qui leur tenoient lieu d'annales. On observe la même chose des Goths et des Danois; et même au rapport des Espagnols, cette coutume étoit établie chez les Américains.

hommes, qui accueillent mieux la satire que l'éloge. — Ainsi, les archives malignes des vaudevilles français, seront les premiers matériaux et les sources les plus abondantes de votre histoire. — Je l'ai pensé; et je me suis toujours flatté que mes œuvres frivoles surnageroient plutôt sur l'océan d'oubli, que les *in-folio* de nos savans, et cela, toutefois sous le bon plaisir de l'autorité. — Elle peut en suspendre le cours, mais non pas l'arrêter. Il en est de certains ouvrages, comme de ces fleuves qui plongent sous la terre pour reparoître plus loin. — Eh bien, puisque le chansonnier qui les immortalisa soupe avec nous, feuilletons ensemble les ridicules de la Fronde. Nous sommes au dessert, c'est l'instant des couplets et des folies. — Vous m'inspirez, dit l'Angeli, en s'adressant à Christine; et je vous prends désormais pour la patronne de toutes les miennes. En même-temps, ayant demandé la permission de s'emparer de quelques vêtemens d'homme et de femme, il s'en composa sur-le-champ une garde-robe burlesque. J'offre, dit-il, de jouer la pantomime, tandis que ces Messieurs vous donneront le vaudeville et la comédie. — Prendrons-nous les choses d'un peu haut? dit Marigny. — Il

est impossible d'arriver à la seconde éminence, sans passer par la première ; et de parler de celle-ci, sans dire un mot de Louis XIII.

L'Angeli prit aussitôt une attitude grave, se fit un sceptre d'une fourchette, imprima sur sa physionomie un air soucieux et rébarbatif, puis se fit attacher une paire de lisières par Marigny, qui chanta :

Voyez ce Roi qui, sous un prêtre,
Joua son indigne rolet;
Il eut cent vertus de valet,
Et n'en eut pas une de maître.

— Louis XIII, ajouta Coligny, joignit à toute la foiblesse des petites ames, cette insensibilité si commune chez les Grands. Un certain ennui répandu sur sa vie, donnoit à son extérieur le caractère des grands remords. Sans ressort, sans énergie, sans dignité, mélancolique, farouche même, il fut l'homme le moins digne de porter le poids du nom de *fils d'Henri IV.* Mauvais frère, insensible époux, roi sans plaisir comme sans faste; faisant le mal par autrui, ne faisant jamais le bien par lui-même; jouet des circonstances, de ses sujets, de ses ministres; terrible dans ses projets, nul dans l'exécution ; haï des

protestans, indifférent aux catholiques; ami sans amitié; souverain sans volonté; religieux sans piété, Louis XIII approcha de la tombe sans conter une larme; et n'ayant hérité ni des vertus paternelles, ni des crimes maternels; il ne marqua sur le trône que par la tyrannie des foibles.

L'Angeli changea aussitôt de rôle, s'enveloppa d'un manteau rouge, et prononça gravement ces paroles : « Je n'ose rien entreprendre » sans y avoir bien pensé; mais quand une » fois j'ai pris ma résolution, je tranche, je » fauche, et ensuite je couvre tout de ma robe » rouge (1). » Le souvenir de Richelieu, de cet homme extraordinaire, donna pendant quelques minutes un tour sérieux à la conversation. On observa qu'il étoit le premier qui eût érigé, parmi les Français, le despotisme en principe. Christine fit sentir combien son ministère avoit dû influer sur les événemens suivans. On le loua comme politique; on l'abhorra comme tyran.

Coligny, qui avoit long-temps médité sur notre histoire, prétendit que la marche du despotisme avoit été accélérée, en France,

(1) Expressions de Richelieu lui-même, dans un entretien avec M. de la Vieuville.

par Richelieu; mais qu'elle remontoit plus haut. On le pressa de s'expliquer. Il le fit en ces termes :

CHAPITRE III.

Suite du Souper et des Bavardages. Marche du Despotisme ministériel. Portrait de Richelieu. Suite de ses Aventures galantes (1).

Il faut remarquer que le XVI[e] siècle fut un siècle de troubles et de divisions. L'autorité royale fut souvent méprisée, et presque éteinte. Les intrigues du Cabinet, les guerres de la religion, l'esprit de Catherine de Médicis, le changement fréquent des Rois et du Gouvernement, la faveur et les grands établissemens que se disputèrent la maison de Montmorency et celle de Guise, donnèrent lieu à quantité de petites guerres qui recommencèrent souvent, à beaucoup d'intrigues, à

(1) Lettres de Guy-Patin. Mém. de Christine. Pélisson, Hist. de l'Académie Française. Poés.-Anecd. Mém. de la Fare. Mém. et Hist. du temps.

des cruautés extraordinaires, et à un grand abus que les grands Seigneurs firent de leur autorité. Comme il y avoit beaucoup de chemins différens pour la fortune, et des moyens de se faire valoir, l'esprit et la hardiesse personnelle furent d'un grand usage, et il fut permis d'avoir le cœur haut et de le sentir. Ce fut le siècle des grandes vertus et des grands vices, des grandes actions et des grands crimes. Après que celui qui fut commis en la personne de Henri III, eut laissé à Henri IV, non pas un trône où il n'y eût qu'à monter, mais une couronne à conquérir, il éprouva, pendant le reste de ce siècle, tout ce que la rebellion pouvoit lui faire essuyer.

Ce fut au commencement du XVIII[e] siècle qu'il se vit maître paisible de son royaume. Ce fut aussi là que commença l'esprit qui règne encore aujourd'hui. Henri IV, qui avoit vu de ses propres yeux les désordres du règne précédent, et qui en connoissoit la cause, voulut y remédier; et la première chose qu'il eut en vue fut l'abaissement des grands Seigneurs. Mais comme on ne va point d'une extrémité à l'autre sans passer par un milieu, il commença seulement par ne leur donner plus de part au Gouvernement, ni à

sa confiance, et choisit des gens qu'il crut fidèles, et de peu d'élevation.

Le dévouement aux volontés du Prince commença à être un grand mérite, et presque le seul; mais comme ce Prince étoit jeune, bon et sage, il tempéra toutes choses, de manière qu'il mourut regretté et adoré de ses peuples.

La reine Marie de Médicis, sa femme, fit ce qu'elle put pour maintenir l'autorité royale, et se servit du maréchal d'Ancre, honnête homme et libéral, à ce que j'ai ouï dire à des gens de ce temps-là. Les courtisans commencèrent à devenir rampans auprès de ce favori; et quoiqu'il eût des ennemis considérables, il ne périt que par la faveur naissante du jeune de Luynes, qui s'étoit insinué dans les bonnes graces de Louis XIII.

Ce favori, quoique sans expérience pour les affaires, se fit faire Connétable. Il éleva ses parens et ses amis, et continua d'abaisser les grands Seigneurs, à qui pourtant il restoit encore de grands établissemens. Après sa mort, Louis XIII, à la persuasion de la Reine sa mère, mit dans le Conseil le cardinal de Richelieu, alors évêque de Luçon, qui s'en rendit bientôt le chef et le maître.

Celui-ci, d'un esprit vaste et hautain, entreprit en même temps l'abaissement total des grands Seigneurs, celui de la maison d'Autriche, et la destruction des religionnaires ; et s'il ne parvint pas à l'entière exécution de toutes ses entreprises, il leur donna de tels commencemens, que depuis nous en avons vu l'accomplissement. Ce fut pour lors que tout le monde prit l'esprit de servitude. Et les contradictions que ce Cardinal eut de la part de la Reine, sa bienfaitrice, de la part de feu Monsieur, héritier présomptif de la couronne, de celle de M. de Cinq-Mars, et des autres qui approchoient le Roi, ne lui ayant servi qu'à faire éclater ses vengeances, et à abattre tout ce qu'il y avoit de plus grand, il vit tout le monde soumis. Il faut dire la vérité, qu'avec cette jalousie qu'il avoit de l'autorité royale et de la sienne, qu'il en croyoit inséparable, il aima et récompensa la vertu par-tout où elle ne lui fut pas contraire, et employa volontiers les gens de mérite, ce qui fit qu'on s'avisa de tâcher d'en acquérir. Il mit, avant que de mourir, dans le conseil du Roi, le cardinal Mazarin, étranger, de beaucoup d'esprit, qui, peu de temps après la mort de Louis XIII, et par

l'amitié que la reine Anne d'Autriche eut pour lui, se trouva le maître des affaires, et le chef du Conseil pendant cette longue minorité.

Le souvenir de la persécution que le cardinal de Richelieu avoit exercée sur la Reine, Monsieur, et tout ce qu'il y avoit de plus grand dans le royaume, fit que chacun pensa à se relever pendant cette minorité. Monsieur, qui prétendoit être le tuteur légitime de son neveu; M. le prince de Condé, pour lors duc d'Enguien, qui venoit de gagner la bataille de Rocroi; M. de Beaufort, qui étoit fort bien avec la Reine régente; l'évêque de Beauvais, le duc de la Rochefoucault, créature de la Reine, et madame de Chevreuse, qu'on croyoit le mieux dans son esprit, voulant tous faire valoir leurs prétentions, aussi bien que beaucoup d'autres concurrens, gens de grandes espérances par l'appui de ceux que je viens de nommer, il étoit impossible qu'on ne vît naître de cette situation beaucoup de divisions, et que l'autorité royale ne souffrît une grande diminution pendant la minorité d'un jeune roi et la régence d'une Reine opiniâtre, qui vouloit maintenir un étranger, malgré les Parlemens,

les Princes, et presque tout le monde. Ce fut donc un temps de licence, d'intrigues de Cour, de galanterie, que tout le temps de cette Régence; car la Reine elle-même étoit galante, et les femmes avoient beaucoup de part aux affaires.

Il arriva aussi que la guerre étrangère, et la guerre civile, formèrent de bons officiers, et que l'art de la guerre, qui s'étoit perfectionné par le grand Gustave, roi de Suède, fut porté jusqu'à nous, par ses généraux, après sa mort, et sur-tout par le duc de Weimar, de qui M. de Turenne l'apprit. M. le Prince, de son côté, ayant commencé la guerre avec Gassion, qui avoit servi Gustave, et ayant d'ailleurs un génie admirable, se perfectionna en Allemagne, dans les campagnes qu'il fit sous lui, avec M. de Turenne, contre les Mercy et les Tilly, généraux habiles qu'avoit pour lors l'Empereur. Mais ce qu'il y a à remarquer, c'est que tout le monde étoit séparé en gens de guerre et en gens de Cour, et que pendant que les premiers étoient en campagne, ceux-ci faisoient la guerre dans le Cabinet, à la réserve des principaux, et de quelques autres au dessous d'eux, qui étoient de tous métiers. Il est

aisé de comprendre comment chacun alors, par son industrie, pouvoit contribuer à sa fortune et à celle des autres. Aussi les gens que j'ai connus, restés de ce temps-là, sont la plupart d'une ambition qui se montre à leur première vue, ardens à entrer dans les intrigues, artificieux dans leurs discours, et tout cela avec de l'esprit et du courage.

Je vais dire présentement comment les choses ont changé peu à peu.

Depuis que le cardinal Mazarin, homme d'un esprit souple et délié, que ses passions ne détournent jamais de suivre son intérêt, s'est servi de son habileté, de la fermeté de la Reine, d'un reste de l'autorité royale, qu'il sut faire valoir à propos pour obliger M. le Prince à sortir de France, et pour terminer la guerre civile, par le secours de M. de Turenne, le plus grand capitaine, peut-être, de son temps; il emploie ce même général dans la guerre étrangère; et par ce moyen, il se voit, en peu de campagnes, redouté des ennemis de l'Etat, aussi bien que de ses ennemis particuliers. La Cour lui est entièrement soumise : mais, comme il a besoin de tout le monde, il ménage le mieux qu'il peut et les uns et les autres. Il promet beaucoup et ne tient guère;

et gouverne le monde, plus par l'espérance que par la crainte. On lui fait faire à lui-même beaucoup de choses, en le menaçant. Enfin, c'est un homme qui, avec une autorité suprême, compte un peu avec le genre humain. Du reste, il a des amis avec qui il vit familièrement; il introduit les plaisirs et les jeux, et amollit par-là les courages. Sur-tout, comme il a été fort embarrassé autrefois de se trouver sans argent quand il sortit de France, il ne songe qu'à en amasser, et fait une espèce de trafic de toutes les charges du royaume : en un mot, il ne se fait plus rien sans argent. D'un autre côté, M. Fouquet, sur-intendant des finances, ayant pour but d'occuper un jour la première place, et par défiance aussi du Cardinal, avec qui l'abbé Fouquet, son frère, l'a brouillé, ne songe qu'à se faire des créatures, et répand beaucoup d'argent dans la Cour. Cela y met de la magnificence et de la joie. Les vieux courtisans, et les plus considérables, ne songent qu'à se maintenir dans la familiarité et les bonnes graces du Cardinal, ce qui leur donne une grande distinction; et les jeunes gens qu'à se divertir, et à jouir des bienfaits de M. Fouquet. Quelques-uns s'attachent au jeune

jeune Roi, et s'en trouveront bien dans la suite.

Résumons. Le cardinal Mazarin achève par la ruse ce que le cardinal de Richelieu a commencé par la force. Il a eu l'art de diviser M. le Prince et M. de Turenne; il a obligé le premier à sortir de France, et il se sert du second pour terminer à la fois la guerre civile et la guerre étrangère. Ce grand capitaine consolide ainsi, par ses rares exploits, le développement absolu de l'autorité ministérielle.

A ces considérations politiques, succédèrent les anecdotes de la chronique scandaleuse; on s'égaya sur les détails de la vie privée du cardinal de Richelieu, sur les *thèses d'amour* qu'il faisoit soutenir dans son cabinet, sur l'amitié très-particulière qu'il eut pour madame de Combalet, sa nièce, duchesse d'Aiguillon.

Marigny. A la mort de ce digne ecclésiastique, on chanta, sous les fenêtres de madame de Combalet, le couplet suivant :

Hélas ! vous étonnerez-vous
Si la pauvre Duchesse pleure ?
Ne perd-elle pas, à même heure,
Et le père, et l'oncle et l'époux.

Boutteville. Son mariage avec le marquis de Combalet s'étoit borné à la cérémonie ; et un faiseur d'anagrammes retourna ainsi le nom de *Marie de Vignerod : Vierge.... de son mari.*

Marigny. Je me souviens de ce qu'un courtisan me conta l'autre jour, que le cardinal de Richelieu deux ans avant que de mourir, avoit encore trois maîtresses qu'il entretenoit, dont la première étoit effectivement sa nièce, Marie de Vignerod, aujourd'hui madame la duchesse d'Aiguillon. Son père étoit un des espions du marquis d'Ancre, à mille livres par an, et son grand-père étoit notaire à Bressuyre, village de Poitou (1). La seconde étoit la Picarde, savoir, la femme de M. le maréchal de Chaulnes (frère du connétable de Luynes). La troisième étoit la belle Marion de Lorme, que M. de Cinq-Mars, qui fut exécuté à Lyon, l'an 1642, avec M. de Thou, avoit entretenue, comme a fait aussi M. le maréchal de la Meille-

(1) Voilà pourtant la souche d'une partie de l'illustration des ducs de Richelieu et de leur fortune; il est vrai que le dernier n'oublia point le genre de services par lesquels ils étoient parvenus. On trouve à ce sujet, dans les Mémoires de Maurepas, une épigramme piquante.

raye, et plusieurs autres. Elle est encore en crédit : elle appartient même à l'histoire par sa beauté (1).

Christine. Les foiblesses de Richelieu ne l'ont pas empêché d'être un grand homme ; il humilia l'Autriche : ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'avoir été jaloux du grand Gustave mon père.

Coligny. Il le fut du grand Corneille...... Savez-vous bien, Madame, quel est le trait de la politique de Richelieu, à citer comme le plus fort ? c'est la fondation de l'Académie Française.

Christine. Je n'aurois pas deviné celui-là.

Coligny. Cela me paroît plus fort (par les conséquences du moins), que la conclusion de la paix de Westphalie. D'abord, il mit les lettres dans la main du protecteur et sous sa dépendance immédiate : ensuite cette Académie fut une espèce de temple, dont chaque desservant devoit entretenir, sur l'autel du fondateur, les fumées d'un encens éternel. Il espéroit, sans doute, qu'à travers ces nuages de vapeurs, on n'apercevroit plus les taches de sang de l'idole.

(1) Vittorio Siri a parlé d'elle dans son *Mercure.*

Marigny. Lorsque son testament parut, un plaisant écrivit sur la première page, ces deux vers, dont le second peint l'homme tout entier.

Voici le testament d'Armand de Richelieu,
Monarque sans royaume et Cardinal sans Dieu.

CHAPITRE IV.

Suite de l'Orgie et de la Conversation. Portrait de Mazarin et d'Anne d'Autriche. Réflexions sur les Révolutions. Continence du Chancelier. Incorruptibilité de l'abbé de la Rivière, etc. (1).

L'Angeli. Place, place, Messieurs, à Joulio Mazarini, et sur-le-champ il prit des manières élégantes; ouvrit les yeux le plus qu'il lui fut possible, pour les faire paroître grands et animés; sourit d'une manière aimable et perfide, et se composa des pieds jusqu'à la tête.

Marigny. On a dit, pour le justifier, qu'il

(1) Mém. de Motteville. Mém. de Laporte. Voltaire, Siècle de Louis XIV. Poés.-Anecd. Mém. et Hist. du temps.

n'a jamais fait de mal que par nécessité, et à ceux qui lui déplaisoient. Ce qui commença par indigner les Français, fut le sang-froid avec lequel il laissoit languir à sa porte, les personnes de la plus haute qualité, sans daigner leur donner audience.

Coligny. Les gens de cœur s'éloignèrent, quelques-uns murmurèrent; mais le reste en devint plus lâche et plus rampant; c'est où les attendoit le ministre. Il méprisa ouvertement les lois et les constitutions du royaume, par ignorance, dit-on, ou plutôt par affectation de la puissance absolue. Il n'estimoit aucune vertu, pas même la piété qui étoit celle de son état. Il avoit l'art tout particulier de donner aux personnes de la Cour, de fausses inquiétudes, soit pour se débarrasser de tenir ses promesses, en ayant l'air alors de leur faire grace; soit pour les tenir de plus en plus dans sa dépendance. Il a toujours marché à son but d'une manière impénétrable; jamais dupe, et habile à en faire. Poltron au dernier point, il affecta toujours de l'intrépidité. De petits événemens ont souvent servi à ses grands desseins : il n'aimoit ni les femmes, ni les Français, et les fit servir de marche-pied à sa grandeur.

Christine. On n'a pas laissé que de mé-

dire de l'attachement de la Reine-Mère pour ce Ministre, qui est, dit-on, un très-bel homme.

Boutteville. Madame de Hautefort m'a raconté qu'elle dit un jour à la Régente, que M. le Cardinal étoit trop jeune pour qu'il ne se fît pas de mauvais discours d'elle et de lui; elle répondit : *Il n'aime pas les femmes, et il est d'un pays à avoir des inclinations d'une autre nature.*

Coligny. Ce ton léger fait croire qu'elle étoit plus curieuse d'étouffer les soupçons, que de n'y pas donner lieu. Une belle physionomie, le front grand et de beaux yeux, la bouche agréable, le nez bien fait, le visage ouvert, le talent de raconter et celui de s'insinuer dans les bonnes graces des personnes à qui il veut plaire; de l'habileté dans toutes sortes de jeux et d'affaires, l'art d'épargner à la paresse de la Régente tous les soins du Gouvernement, voilà les divers charmes qu'il employa pour se rendre maître absolu de son esprit.

Christine. Il exerce sur elle cet empire qu'un homme adroit doit avoir sur une femme née avec assez de foiblesse pour être dominée, et avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

Marigny. Elle fut surnommée, pendant tout le temps de la Fronde, *la Mazarine.*

Hâtons-nous, car la galerie est pleine. Vous vous rappelez que ce fut l'opposition à l'enregistrement des édits bursaux, et l'enlèvement de trois magistrats, qui donnèrent naissance à la Fronde.

Christine. Messieurs, lorsque j'avois l'honneur d'être comptée parmi les têtes couronnées, quelque temps après avoir envoyé le comte de la Gardie en qualité d'ambassadeur en France, je fis, je vous l'avouerai, des réflexions sérieuses, lorsque je vins à considérer que, semblable à ces volcans dont les éruptions se font à la fois sentir dans plusieurs lieux, les Etats de l'Europe étoient agités par une fièvre de révolutions, qui menaçoit d'être contagieuse. En effet, ce fut à peu près dans le même espace de temps, que le sanglant Mazaniello, secondé par votre duc de Guise, régnoit à Naples par la plus exécrable terreur; que les Anglais coupoient le cou à leur roi Charles Ier, et que vous vous occupiez de chasser le vôtre, et de brûler l'effigie de son premier Ministre, dont la tête étoit mise à prix.

Coligny. L'incendie étoit universel; car, à la même époque, les Turcs massacroient leur

sultan Ibrahim ; les Algériens, leur Dey ; les Mogols déchiroient l'Indoustan par des guerres civiles ; les Chinois étoient conquis par les Tartares ; et, pour en revenir à ce qui se passoit en Europe, on conspiroit contre les jours du roi d'Espagne.

Christine. C'étoit la suite de l'esprit d'indépendance du siècle précédent. J'ai vu le moment où la traînée de ces poudres menaçoit d'embrâser le Nord, et ce fut alors......
—Que vous préférâtes la condition privée aux périls de la souveraineté. Christine rougit ; et, sans avoir l'air de s'apercevoir de cette incartade de l'Angeli, continua en ces termes : J'ai toujours pensé que les rapports de cet événement n'étoient point dus au simple hasard ; et plus d'une fois j'ai été tentée de croire à l'existence d'une association ténébreuse, qui se joue à la fois et des gouvernemens et des hommes, et qui réunit à une audace profonde les moyens les plus vastes.

Marigny. Nous voyons les choses plus gaiement en France, et nos terribles barricades inspirèrent de joyeux couplets (1) ; notre Chancelier eut grand peur ce jour-là.

(1) *Voyez* l'Alléluia des Frondeurs et le Recueil des

A peine l'Angeli eût-il entendu prononcer le nom du Chancelier, qu'il se permit une pantomime si expressive et si licencieuse, que nous ne pouvons la rapporter ici. A cet accès d'érotisme (pour nous servir d'un mot honnête), succéda une espèce d'acte de contrition : il prit l'attitude d'un moine hypocrite, et Marigny ajouta : Le Chancelier avoit été chartreux dans sa jeunesse : tourmenté de tentations, il consulta le Supérieur, qui lui conseilla d'aller tinter la cloche, toutes les fois que le mal lui tiendroit, afin d'avertir de prier pour lui. Il recourut si souvent à cet expédient, que c'étoit un tintamare épouvantable, et qu'on fut obligé de le lui interdire. Il entra dans la magistrature. Sa maison fut alors fréquentée de toutes les filles de Paris, qui le nommoient *Pierrot*.

Pierrot fut le protecteur de l'Académie française, après la mort de Richelieu (1).

Avant la journée des Barricades, on avoit

Poés.-Anecd. Ces pièces ont perdu aujourd'hui tout l'intérêt que leur donnoient les circonstances : il faut convenir d'ailleurs que la versification en est extrêmement négligée.

(1) Et il eut, en cette qualité, Louis XIV pour successeur.

porté un coup plus sensible, peut-être, à Mazarin : on l'avoit rendu ridicule. Il voulut diviser la magistrature; elle s'unit.

Mazarin, qui n'avoit jamais bien pu prononcer le français, dit que cet arrêt d'*ognon* (il vouloit dire d'union) étoit attentatoire. On affubla son Eminence de couplets, et on le bariola de ridicules, des pieds à la tête.

Il n'y avoit pas alors, en France, un homme pire que Mazarin, si ce n'est l'abbé de la Rivière.

De professeur au collége du Plessis, il parvint à la place d'Aumônier de Gaston duc d'Orléans, et ensuite à l'évêché de Langres.

Mazarin, pour gagner l'abbé de la Rivière, et le duc d'Orléans, qui ne se conduisoit que par ses avis, leurra long-temps le confident de l'espérance d'être Cardinal; mais, dans la vérité, il se moquoit de lui, et traversoit ses prétentions dans ses dépêches à la Cour de Rome. Ces honnêtes gens luttoient d'une manière digne de tous deux.

Cet homme croit, disoit Mazarin, *que je suis la plus grosse bête du monde, et qu'il sera demain Cardinal. J'ai eu le plaisir de lui faire essayer aujourd'hui, des*

étoffes rouges qu'on m'a apportées d'Italie ; je les ai approchées de son visage pour voir ce qui y revenoit le mieux, ou de la couleur de feu, ou de l'incarnat.

La Rivière avoit le plus grand pouvoir sur l'esprit de son maître, et il se faisoit payer par ses ennemis. Le duc d'Orléans, dans la persuasion où il étoit de la vérité de son attachement, ne méditoit rien, n'entreprenoit rien, ne répondoit rien que d'après ses idées.

On lui a reproché tous les défauts méprisables, l'adulation, le mensonge, la sordide avarice, l'abus de confiance, la trahison, la bassesse de vendre les intérêts de son maître, et de trafiquer de son honneur. Il disoit un jour à Mademoiselle : *Que Gaston, son père, étoit un Prince très-sage, très-pieux, et qu'il valoit beaucoup.—Vous devez le savoir,* lui répondit-elle, *car vous l'avez vendu assez de fois.*

CHAPITRE V.

Suite de l'Orgie et de la Conversation. Amours de Condé et de sa Sœur. Si ce Prince étoit effectivement bâtard adultérin. Du petit bossu, prince de Conti. Du grand innocent, duc de Beaufort, surnommé le *Roi des Halles.* Intrigues et caractères de Mesdames de Chevreuse (1).

Mais parlons des femmes. L'Angeli voulut poser et prendre un air languissant, des manières voluptueuses ; mais il ne put y réussir, et l'on convint que la charmante madame de Longueville étoit inimitable ; elle avoit une langueur dans les manières, qui touchoit plus que le brillant de celles mêmes qui étoient plus belles. Elle en avoit même dans l'esprit, qui avoit des charmes, parce qu'elle avoit, si on peut le dire, des réveils lumineux et surprenans. Mais comme sa passion l'obligea de ne mettre la politique qu'en second dans sa conduite, d'héroïne d'un grand parti, elle en devint l'aventurière. On accusa le

(1) Mémoires du cardinal de Retz. Poés.-Anecd. Vie de Madame de Longueville. Gazette de France, 1649.

Prince de Condé d'avoir plus que de l'amitié pour elle.

Marigny. On y a répondu victorieusement par le couplet suivant, et qui est fait pour être chanté à table.

Que Gaston prétende à l'Histoire,
Et le père Gofe (1) à la Gloire,
La Rivière au cardinalat;
Que Condé n'aime que l'inceste :
Pour moi, je n'aime que le plat,
Et me moque de tout le reste.

L'Histoire avec la Renommée,
N'est rien que vent et fumée.
Pour la gloire, je n'y crois pas;
La pourpre n'est que bagatelle,
Et l'inceste ne me plaît pas,
Car ma sœur n'est pas assez belle.

Les deux extrémités seules de la vie de madame de Longueville se ressemblent; elle fut dévote dans l'âge où l'on ne sait rien :

(1) *Personnage inconnu. Voyez* les Poésies-Anecdotes. Ce vers a peut-être donné à Voltaire, l'idée des deux suivans :

Çà, que prétends-tu donc? — De la gloire! — Ah! gredin !
Sais-tu que tant de rois la briguèrent en vain ?

Epit. à Clément.

elle redevient dévote dans l'âge où l'on ne peut rien.

Le couvent fut le berceau de son enfance; il est l'asile de sa vieillesse. Accoutumée à prendre parti, elle s'est fait janséniste pour être quelque chose. Elle accouche aujourd'hui de réflexions pieuses; pendant la Fronde, elle accouchoit d'un poupon à l'Hôtel-de-Ville.

Personne, d'ailleurs, n'a blâmé les autres aventures de madame de Longueville. C'étoit le train général, et je l'ai justifiée par ce quatrain :

> Si madame de Longueville
> Fit l'amour, comme chacun dit,
> Peut-on condamner une fille
> Qui fait ce que sa mère fit?

Christine. Je vois que c'étoit l'esprit de la famille, et cela me rappelle que madame sa mère accoucha de votre grand Condé à treize mois (1).—Pure médisance : n'a-t-on

(1) La chronique du temps, et beaucoup de vers qui coururent au commencement du siècle de Louis XIV, établissent que le prince de Condé, né à treize mois, étoit adultérin. Il y eut un procès à ce sujet. Le parlement prononça en sa faveur. *Voyez* la pièce, p. 120, du t. I, des Poésies-Anecd.

pas dit que Louis XIV lui-même étoit fils du Cardinal? et le père putatif en paroissoit persuadé. On sait qu'à la naissance de ce fils, le Roi refusa d'embrasser la Reine, suivant l'usage, et que cette insulte causa à cette Princesse une maladie qui mit ses jours en danger.

Quand le prince de Condé guerroya ensuite avec le Parlement........ La famille se divisa; la duchesse de Longueville, afin de se venger du prince de Condé, qui l'avoit quittée pour madame du Vigean, fit déclarer le prince de Conti contre la Cour, que défendoit alors son frère.

Blot, qui étoit un drôle de corps, nous envoya alors le couplet suivant :

Condé, quelle sera ta gloire,
Quand tu gagneras la victoire
Sur le bourgeois et le marchand?
Veux-tu faire dire à ta mère :
Ah! que mon grand fils est méchant!
Il a battu son petit frère.

En effet, le prince de Conti est petit et bossu; le prince de Condé, par une raillerie peu fraternelle, présenta à la Reine un petit nain bossu, armé de pied en cap. *Voilà*, dit-il,

le généralissime de l'armée parisienne! Je l'affublai de triolets. C'étoit notre arme favorite; les chansons et les femmes étoient nos plus puissans auxiliaires.

Il faut vous parler de deux autres héroïnes du parti, de mesdames de Chevreuse. La première, célèbre par sa beauté et ses intrigues, avoit conservé une habitude de galanterie, sans laquelle elle ne pouvoit exister. Il faut qu'elle aime; et ce qui est assez ordinaire dans son sexe, c'est rarement ce qu'elle estime le plus. Par-tout où elle se trouve, elle forme des passions, et y répond. Rois, princes, généraux, ministres, français et étrangers, tous lui adressent des vœux : tous sont écoutés. Ses amans décident de ses goûts. Leur plaire est son unique sentiment; et de même que les ducs de Lorraine et de Buckingham, Chalais, le comte de Holland, Châteauneuf, le cardinal de Retz, et tant d'autres qui se sont mis sur les rangs, l'ont jetée dans les affaires : de même un béat l'auroit jetée dans la dévotion, et le prieur des Chartreux dans la solitude.

Elle eut à la fois, pour amans, le prince de Condé, le comte d'Harcourt, le maréchal d'Hocquincourt, le duc de Beaufort, etc.

Diverses anecdotes prouvent l'ascendant qu'elle

qu'elle avoit sur eux. On connoît ce billet que lui adressoit d'Hocquincourt: *Péronne est à la belle des belles.* Cette belle des belles n'a point d'esprit. Fière de tant d'hommages, mais sans scrupules et sans remords, elle ne sut jamais ce que c'est que fidélité, ni en affaires ni en amour; elle ne connoît que deux sentimens, le plaisir et l'intérêt. Je n'ai jamais vu personne qui eût conservé dans le vice, si peu de respect pour la vertu.

Le plus simple de ses amans fut le duc de Beaufort. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il ne lui avoit jamais demandé le bout du doigt, et qu'il n'étoit amoureux que de son ame. En effet, il paroissoit au désespoir, quand elle mangeoit de la viande le vendredi: ce qui lui arrivoit souvent. Elle le nommoit ordinairement l'*innocent*. Il avoit de grands cheveux blonds qui lui tomboient sur les épaules.

Le duc de Beaufort étoit le héros et le jouet du parti: il étoit excellent pour soulever la populace, dont il parloit le langage; il n'est pas possible de mieux mériter le titre qu'on lui a donné, de *Roi des Halles.* Les harengères lui offrirent un jour de se cottiser pour payer ses dettes. Une balle lui ayant fait une contusion au bras: ce n'est rien, s'écria-

t-il; ce n'est qu'une *confusion.* Je l'ai également chamaré de triolets.

Pendant cette narration, l'Angeli étoit tombé dans un profond sommeil; Coligny s'occupoit de presser à la sourdine la reine de Suède, et Boutteville buvoit.

Mademoiselle de Chevreuse, continua Marigny, marcha sur les traces de sa mère; le Coadjuteur fut un de ses amans favorisés. Un jour il nous en fit ainsi le portrait. — Mademoiselle de Chevreuse a plus de beauté que d'agrément, est sotte jusqu'au ridicule, par son naturel: la passion lui donne de l'esprit, et même du sérieux et de l'agréable, uniquement pour celui qu'elle aime; mais elle le traite bientôt comme ses jupes, qu'elle met dans son lit, quand elles lui plaisent, et qu'elle brûle, par pure aversion, deux heures après.

CHAPITRE VI.

Portraits du cardinal de Retz ; du chansonnier Blot; de son Maître irrésolu. Suite des Vaudevilles. Dénouement (1).

— Ne dirons-nous pas un mot du plus célèbre de ses amans, de ce Coadjuteur? il fut brouillon, sans trop savoir pourquoi; mais il le fut avec grandeur. Il déploya, dans les factions, un certain luxe de génie, et je ne sais quelle magnificence de qualités personnelles. Il fut à la fois prodigue et désintéressé. On peut assurer qu'il excita les troubles par le seul besoin de les exciter. On l'a accusé de prétendre au Ministère; il en eut vingt fois l'occasion, et dédaigna de la saisir. Quand il vit que tout le monde s'arrangeoit avec la Cour, il se détermina à briguer le cardinalat, qu'il obtint, et qui étoit pour lui un titre plutôt qu'un avantage. Il est aisé de voir qu'il ne suivoit aucun

(1) Mém. du cardinal de Retz. Poés. Anecd. Mém. de madame de Motteville. Pensées de Christine. Mém. Hist. du temps.

dessein, et qu'il n'avoit formé aucun plan, quoiqu'il excellât dans l'art d'indiquer aux autres les moyens de suivre ou de réparer les partis. Génie ardent, qui ne se plaisoit que dans la confusion, il sut mêler si bien tous les événemens, qu'il s'y perdit lui-même. Ses premières années avoient révélé tout son caractère : jeune, et déjà portant le petit collet, il s'étoit battu en duel avec plusieurs officiers. Presque dans le même temps, il étoit entré dans une conjuration contre le cardinal de Richelieu, qu'il devoit assassiner dans une église : le coup manqua, parce que le Cardinal ne se rendit pas dans le lieu où il étoit attendu. Cependant, le secret fut si bien gardé, que rien ne transpira dans le public, pendant la vie du Cardinal. Il se défioit cependant du jeune abbé de Retz, qu'il avoit d'abord recommandé à Louis XIII; et, pareil à Sylla, il entrevoyoit déjà, dans cet autre César, plusieurs Marius. Son premier ouvrage avoit été l'Histoire de la Conjuration du comte de Fiesque. Le choix du sujet, et la manière dont il le traita, annonçoient ce qu'il seroit un jour.

Des galanteries éclatantes achevèrent sa réputation; et, comme l'apparence publique de

la dévotion est toujours jointe au libertinage secret, il ne manqua point à faire des retraites à Saint-Lazare, des catéchismes même, des sermons, des conférences pieuses. A l'aide de ce double ressort, il gouverna, dès qu'il fut Coadjuteur de Paris, tout le diocèse, par les femmes et les curés, ces deux grandes puissances d'une capitale.

Ce fut une femme qui, la première, à son instigation, fit armer tout-Paris dans une nuit. Les héroïnes de la Fronde ne lui étoient pas moins dévouées. Il se servit habilement des deux Chevreuses, dont il gouvernoit et dirigeoit les passions. Enfin, il trouva le moyen, par la duchesse de Longueville, de détacher de la Cour le prince de Conti. La Reine même, qu'il craignit long-temps, fut presque la dupe de ses cajoleries politiques.

Il est vrai que, comme dans tout le reste, quelques épines se mêlèrent pour lui aux roses du plaisir. Languissant encore des suites de la débauche, il n'en parut pas moins au Parlement, en grand costume épiscopal, portant sous sa soutane un poignard dont il laissoit briller le manche; en l'apercevant, on répétoit de toutes parts: *Voici le bréviaire de notre Archevêque.*

Français, c'est-à-dire fou par excellence, il sut égayer mieux qu'un autre les intrigues par les plaisanteries, soutenir les canons par les pamphlets, tendre une barricade et décocher un vaudeville. Sous ce rapport, il soutint dignement, avec M. le Prince, une guerre à outrance. Ils formèrent plusieurs fois, l'un et l'autre, le projet de s'enlever réciproquement; mais le Génie qui préside aux factions, fit manquer tous ces desseins; il vouloit que de pareils athlètes demeurassent long-temps en présence l'un de l'autre. Ce que le prince de Condé eut le plus long-temps sur le cœur, ce fut la bénédiction de l'Archevêque : celui-ci marchoit à la suite d'une procession; il aperçoit la voiture du Prince qui cherchoit à l'éviter, et, tout-à-coup, tournant de son côté, il le bénit à l'improviste, et oblige son superbe ennemi à tomber à genoux. Satisfait, le Prélat se découvre ensuite avec respect, et reprend sa route avec une majesté imperturbable (1).

Coligny avoit à peine achevé ce récit, que le chansonnier reprit : j'ai contribué à le harceler dans les temps. Nous nous sommes rapprochés depuis, et il a été le premier à sourire

(1) Boileau a employé ce trait dans son Lutrin.

de ces innocentes railleries. On leva, à ses dépens, un régiment qu'on appeloit *le régiment de Corinthe*, parce qu'il étoit Archevêque titulaire de cette ville. Ses soldats ayant été battus, je dis de leur échec, que c'étoit la première aux Corinthiens. Il se fâcha d'abord; mais le couplet suivant acheva de me le concilier.

Monsieur notre Coadjuteur
Est à la tête des cohortes;
Comme un lion il a du cœur,
Monsieur notre Coadjuteur!
En sortant il est en fureur;
Mais s'il faut regagner les portes,
Monsieur notre Coadjuteur
Est à la tête des cohortes.

Christine. Le Coadjuteur étoit cependant brave, et avec sang-froid : mais, vous ne nous parlez pas d'un bel esprit, votre rival dans cet art de médire en prose mesurée.

Marigny. Eh! quel autre seroit-ce que le baron de Blot? Je vous l'ai déjà dit, c'est le premier chansonnier de la France. Lorsque le foible Gaston, ayant à sa suite l'abbé de la Rivière, partit pour faire la guerre en Flandre (1), comme on n'avoit point une très-

(1) En 1644.

haute idée de ses talens militaires, Blot fit circuler la pasquinade suivante :

Adieu la France, adieu l'Espagne !
Gaston se va mettre en campagne,
Accompagné de son pédant ;
Flandre ! ta ruine est certaine,
Par les conseils du Confident,
Et la valeur du Capitaine.

J'aime mieux, dit Boutteville, entre deux vins, j'aime mieux le couplet du même, sur le congé que lui valut cette première épigramme.

Son Altesse me congédie ;
C'est le prix de l'avoir servie :
Depuis dix ans j'ai cet honneur ;
Nous devons tous deux nous connoître,
S'il perd un f.... serviteur,
Ma foi ! je perds un f.... maître.

Gaston, dit Coligny, avoit prouvé, sous le règne précédent, combien son caractère étoit foible, en entrant dans beaucoup de cabales contre Richelieu, et en abandonnant presque toujours ses amis à l'échafaud, pour faire sa paix. La peur étoit un excellent orateur pour lui persuader tout ce qu'on vouloit.

Cet étrange seigneur, comme l'appeloit Anne d'Autriche, ne manquoit ni d'esprit, ni d'éloquence; mais il passoit pour avoir des goûts suspects, et pour aimer la mauvaise compagnie. Un de ses nobles amusemens étoit d'aller, pendant la nuit, voler des manteaux sur le Pont-Neuf. On a conservé de lui un excellent mot. La Reine faisoit des neuvaines pour avoir un fils, quoique Louis XIII, son mari, eût la réputation d'être impuissant. « Madame, lui dit Gaston, vous venez de solliciter vos juges contre moi; je consens que vous gagniez votre procès, si le Roi a assez de crédit pour cela. »

L'indolence de Gaston étoit passée en proverbe pour exprimer le *non plus ultrà* de la foiblesse.

Mais en voilà peut-être assez sur les personnages; revenons aux événemens, qui d'ailleurs les feront reparoître sur la scène.

Aux malheurs de la guerre civile, qui moissonnèrent des hommes à jamais regrettables, se joignit la famine. Cela n'arrêta point le cours des couplets, et nous eûmes celui-ci :

Mars ôte tous les revenus
A Dame Vénus;

Nos chères sœurs
N'ont à présent ni cadeaux, ni douceurs;
On séduiroit, pour un sac de farine,
La plus divine;
Car les Amours,
Qui sont enfans, veulent manger toujours.

Ce fut dans ces circonstances qu'on publia la chanson de l'Onophage contre un procureur qui avoit mangé un âne, et qui fut traité par-tout de fratricide.

Cependant, on fait une ouverture de conciliation; il s'agissoit d'un passage. Nouvelle chanson :

Vous qui demandez un passage;
Pour l'obtenir, et davantage,
Ne vous rendez pas importun;
Faites consentir, par les vôtres,
Que le Cardinal en bouche un,
Et l'on vous ouvrira les autres.

On se lassa; on transigea avec la Cour. Le Pape fit présent du pallium au Coadjuteur, et nous enrolâmes gaiement le Pape lui-même au rang des Frondeurs.

Hélas! bon Dieu! quel bonheur!
Notre Saint-Père est Frondeur.

Je le bénirai,
Je l'honorerai
Tout le reste de ma vie;
Et jure que je l'aimerai
Plus qu'il n'aime Olympie, ô gué!
Plus qu'il n'aime Olympie.

En effet, il avoit pour maîtresse donna Olympia, sa belle-sœur, qui vendit, sous son pontificat, tout ce qui pouvoit se vendre. — Aussi on prétend que le Coadjuteur fut coëffé par la signora, à laquelle il dépêcha l'abbé de***, avec des présens.

Christine. Mazarin avoit encore plus d'esprit que vous tous, lorsqu'il disoit avec bon sens, dans son plaisant et mauvais baragouin: *Ils cantent la canzonnette, ils pagaront.*

Marigny. L'évènement le justifia.

Bientôt le Roi et le Cardinal triomphans, rentrèrent dans Paris. — Condé étoit en prison. — Tout se prosterna devant Mazarin: on l'avoit proscrit; on fut prêt de l'adorer. On dit qu'à l'aspect de l'inconstance des Parisiens, et de leur versatilité, il ne put s'empêcher de laisser échapper des marques de mépris.

— Il dût au moins respecter quelques vieux

frondeurs qui tirèrent alors de leurs carquois des flèches nouvelles. On avoit représenté la Justice sur un échafaud. On écrivit au cardinal Mazarin :

Cette image qu'on voit là-haut,
De celle qui punit le vice,
Monseigneur, n'est pas comme il faut:
Si vous étiez sur l'échafaut,
Ce seroit vraiment la Justice.

Mazarin parcourut, au milieu des applaudissemens, ce même faubourg Saint-Antoine, célèbre naguère par le combat qui en conserva le nom, et qui immortalisa à la fois Turenne et Condé. On observa que le Cardinal avoit souvent tourné la tête du côté de Vincennes, où étoit renfermé le Prince, avec Longueville et Conti. — Il faut avouer que Condé avoit mis trop d'orgueil dans la victoire, après avoir ramené, dans Paris, la Cour triomphante; il se livra au plaisir de la mépriser, après l'avoir défendue; et ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule. Il lui écrivit : *A l'illustrissimo signor Faquino;* et lui dit un jour : *Adieu, Mars.*

Condé s'étoit rendu insupportable par ses hauteurs et ses railleries amères. L'impertinent marquis de Jarsay, si maltraité par le duc de Beaufort, faisoit l'amoureux auprès de la Régente, et Condé trouvoit plaisant de l'encourager; il ne voulait pas qu'elle osât s'en offenser. La Régente ayant défendu à Jarsay de paroître devant elle, Condé alla trouver le Cardinal, et lui dit qu'il vouloit que la Reine vît Jarsay le même jour. Le Cardinal eut beau lui représenter qu'après une pareille impudence, il n'y avoit personne qui y pût obliger la moindre femme du monde. Il ne répondit autre chose, sinon : *Il le faut pourtant bien, puisque je le veux.* La Reine se trouva donc forcée à voir Jarsay. Un acte de tyrannie si incroyable, décida la Régente et son Ministre à se venger. Anne d'Autriche descendit jusqu'à rechercher l'appui du Coadjuteur, avec lequel elle eut, pendant la nuit, plusieurs conférences. On obtint aussi le consentement du duc d'Orléans. Le Cardinal, pour se rendre maître des Princes, usa d'une de ces fourberies qu'on honore du nom de politique. Les Frondeurs, ayant été accusés d'avoir voulu assassiner le prince de Condé, Mazarin lui fit accroire qu'il s'agissoit d'ar-

rêter un des conjurés, et que c'étoit à Son Altesse à signer l'ordre aux Gendarmes de la Garde de se tenir prêts au Louvre. Condé signa ainsi lui-même l'ordre de sa détention. Quand toutes ces mesures furent prises, on attira au Louvre, sous prétexte d'un Conseil, Condé, Conti et le duc de Longueville, et ils furent arrêtés le 18 janvier. Ce coup imprévu terrassa les deux derniers. Condé ne marqua que de la surprise; et quand il se vit livré aux Gendarmes et aux Chevaux-Légers, auxquels il avoit lui-même donné l'ordre pour être conduit à Vincennes, il leur cria: *Amis, ce n'est point ici la bataille de Lens!* Il seroit difficile de peindre l'étonnement de la Cour et de la Ville. La résolution, quoique confiée à une douzaine de personnes, n'avoit pas transpiré. L'enregistrement de la déclaration contre les prisonniers, envoyée au Parlement, ne souffrit aucune difficulté. Le peuple de Paris fit des feux de joie.

Fidèle à notre usage, Condé s'en vengea par un couplet. Lorsque le comte d'Harcourt le conduisit de Vincennes au Hâvre, Condé fredonna à ses oreilles, le long de la route.

Cet homme gros et court,
Si fameux dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout rayonnant de gloire,
Qui secourut Cazal, et qui reprit Turin,
Est devenu recors de Jules Mazarin (1).

Les partisans du Prince firent graver une estampe, où le Comte étoit représenté, armé de toutes pièces, et conduisant Condé avec toute la fierté d'un paladin. Cette plaisanterie eut un succès prodigieux. Ils lui adressèrent aussi un papier blanc, plié en forme de lettre, avec cette inscription : *A M. le comte d'Harcourt, ci-devant Général, à présent Prévôt de MM. les Maréchaux de France.*

Coligny. — Ce fut alors qu'on vit à nu la bassesse de tous les courtisans. Le marquis de Villequier se trouvoit au coin de la cheminée de madame de Motteville, favorite d'Anne d'Autriche, lorsqu'on annonça le malheur du prince de Condé; Villequier étoit au nombre des amis du premier : il avoit fait jusques-là, profession d'être son serviteur ;

(1) Boileau cita ce couplet comme un des meilleurs du temps. *Voyez* Bolæana.

mais comme les moindres intérêts des hommes les touchent beaucoup plus sensiblement que les grandes infortunes qui arrivent à ceux qu'ils aiment, au lieu de sentir la disgrace de ce grand Prince, par l'amitié qu'il avoit pour lui, il s'écria : « Cette exécution m'ap-
» partenoit; je devois l'arrêter. Je suis perdu;
» car on n'a pas eu de confiance en moi. »
Il s'en alla chez la Reine, plein de furie; il fit de grandes plaintes chez le Ministre, et peut-être qu'il affecta de les redoubler, afin d'atténuer, par cet excès de sensibilité, la tache qu'il croyoit ineffaçable, à la Cour, d'avoir été un des partisans d'un homme tombé en disgrace.

Cependant les trois prisonniers, renfermés dans la citadelle du Hâvre, y passèrent leur temps d'une manière fort différente. L'on ne pouvoit arracher une parole au duc de Longueville; le prince de Conti pleuroit; Condé, qu'on appeloit M. le Prince, chantoit, juroit, lisoit, jouoit au volant, selon l'humeur où il se trouvoit. Le prince de Conti, priant un jour quelqu'un de lui envoyer le livre de l'Imitation de Jésus-Christ : Moi, reprit aussitôt le prince de Condé, je vous prie de m'envoyer

m'envoyer l'imitation de M. de Beaufort. Ce Duc s'étoit sauvé de prison au commencement des troubles.

Son malheur, la réputation de gaieté, de courage, d'esprit et de résolution, que le prince de Condé s'acquit durant sa prison, intéressa pour lui tout Paris. Aussi, dès qu'il eut quitté Vincennes, chacun vouloit voir un séjour que sa présence avoit rendu fameux; on parcouroit avec avidité tous les appartemens du donjon; on se montroit mutuellement ceux que le Prince avoit le plus particulièrement habités, les meubles qui lui avoient servi, le lit où il avoit couché, les lieux où ses gardes étoient placés. Mademoiselle de Scudéry fut du nombre des curieux; et la vue des œillets que le grand Condé avoit cultivés, lui inspira les quatre meilleurs vers qu'elle ait faits de sa vie. Elle les écrivit sur les murs de la chambre où il avoit été détenu.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

On observa à cette époque que la prison des trois Princes, qui sembloit devoir assou-

pir les factions, fut ce qui les releva. La mère du prince de Condé, exilée, res taà Paris, malgré la Cour, et porta sa requête au Parlement. Sa femme, après mille périls, se refugia dans la ville de Bordeaux. Aidée des ducs de Bouillon et de la Rochefoucault, elle souleva cette ville, et arma l'Espagne. Condé, apprenant cet événement dans sa prison, ne put s'empêcher de rire de ce singulier contraste. *Qui auroit cru*, dit-il, *que j'arroserois ces fleurs, pendant que ma femme feroit la guerre?*

A peine Coligny eut-il fini ce récit, qu'il continua à s'occuper de Christine, qui lui sourioit.

Marigny continua en ces termes :

La chance avoit tourné de nouveau, et Mazarin, obligé de céder à l'orage, crut faire un acte de politique profonde en délivrant les Princes. Il n'en reçut que des mépris.

On prétend que Condé lui riposta d'un coup de botte : il en avoit paré bien d'autres. Il le prit en vrai pantalon, et ses lazis égayèrent le diner qui eut lieu dans la prison même, dont Mazarin leur ouvrit les portes à la fin du repas.

Condé, Conti et Longueville arrivèrent à

Paris le 16 février. Le même peuple qui avoit fait des feux de joie pour leur emprisonnement, en fit, treize mois après, pour leur liberté. Les villages par où ils avoient passé avoient prévenu les Parisiens à cet égard. On y alluma des feux de joie, et, entre autres, un où l'on voyoit une figure de paille couverte d'une vieille jupe rouge, représentant le cardinal Mazarin, qui fut ainsi brûlé en effigie.

Christine. La vie est un trafic; on ne sauroit y faire de grands gains sans y faire de grandes pertes.

Coligny. Bientôt le prince de Condé se plaignit au Parlement, que la fuite de Mazarin n'avoit rien changé à l'état des choses; que du lieu de son exil, il gouvernoit le royaume comme auparavant; qu'on voyoit sans cesse sur le chemin, les Berthet, Brachet, Milet et l'abbé Fouquet, qui lui portoient les mémoires de la Régente, et en rapportoient les réponses qu'elle mettoit toutes à exécution; que le conseil dépendoit du Cardinal, plus que jamais, n'étant composé que de ses créatures, le Tellier, Servien et Lyonne, sous-ministres, qui n'osoient s'écarter en rien de ses volontés.

La Régente avoit traité d'abord avec Condé; mais il portoit si haut ses prétentions, qu'elle préféra de s'arranger avec le Coadjuteur, qui lui promit de la délivrer d'un joug si dur, et auquel elle donna sa parole de le faire cardinal. Gondi fit répandre tant de satires contre le Prince, qu'il vint à bout de lui faire perdre presque tout son crédit auprès du Peuple et au Parlement. La haine d'Anne d'Autriche étoit venue au plus haut point d'aigreur : elle ne pouvoit lui pardonner ses railleries continuelles, sur son attachement pour Mazarin, et elle résolut de le faire arrêter une seconde fois; ce qui fit que Condé fut obligé d'entretenir des liaisons avec les Espagnols. Enfin, la position du Prince devenant plus dangereuse, et voyant qu'il avoit contre lui la Reine, le duc d'Orléans, lieutenant-général, la Capitale, dont le Coadjuteur disposoit, et le Conseil où il n'avoit plus de partisans, il se détermina à la guerre, malgré toute sa répugnance.

CHAPITRE VII.

Suite. Ce qui opéra le rapprochement momentané de la Reine et du Coadjuteur. Anecdote sur les belles dents du Coadjuteur, sur les belles mains de la Reine. Fin de ces Amours. Projet de l'abbé Fouquet. Prison du Cardinal (1).

CHRISTINE. J'ai toujours été étonnée du rapprochement inattendu qui eut lieu entre la Reine et le Coadjuteur.

Coligny reprit en ces termes, tandis que Marigny rêvoit à des couplets, que Boutteville continuoit de boire, et l'Angeli de dormir: « Cela tient à une intrigue particulière, peu connue, et qui peint bien les mœurs de notre temps. Madame de Carignan disoit un jour devant la Reine, que le cardinal de Retz étoit fort laid, et c'étoit peut-être l'unique fois de sa vie qu'elle n'eût point menti. » La Reine lui répondit: « Il a les dents fort belles, et un homme n'est jamais laid avec cela. » Madame de Chevreuse ayant su ce discours par madame de Lesdiguières, se ressouvint de ce qu'elle avoit ouï dire à la Reine en beaucoup d'occa-

(1) Mém. du cardinal de Retz. Histoire du temps. Ouvrages déjà cités.

sions, que les dents étoient la seule beauté des hommes, parce que c'étoit l'unique qui fût utile. « Essayons (dit-elle au Coadjuteur, un soir qu'ils se promenoient ensemble dans le jardin de l'hôtel de Chevreuse) : Si vous voulez bien jouer votre personnage, je ne désespère de rien; faites seulement le rêveur. quand vous serez auprès de la Reine; regardez ses mains; pestez contre le cardinal Mazarin, et laissez-moi faire le reste. Le Coadjuteur demanda trois ou quatre audiences de suite à la Reine : il n'y fournit à la conversation que ce qui étoit bon pour l'obliger à chercher le sujet pour lequel il les lui avoit demandées. Il suivit de point en point les avis de madame de Chevreuse; il poussa l'inquiétude et l'emportement contre le cardinal Mazarin, jusqu'à l'extravagance. La Reine qui étoit naturellement très-coquette, entendit ces airs; elle en parla à madame de Chevreuse, qui fit l'étonnée, mais qui ne la fit qu'autant qu'il fallut pour mieux jouer son jeu. Elle fit semblant de revenir de loin, et de faire à ce sujet des réflexions auxquelles elle n'auroit jamais pensé sans cela. Il est vrai, Madame, dit-elle à la Reine, Votre Majesté me fait ressouvenir de certaines circonstances qui se rapportent à ce

que vous dites. Le Coadjuteur me parloit des journées entières de la vie passée de Votre Majesté, avec une curiosité qui me surprenoit, parce qu'il entroit dans le détail de mille choses qui n'avoient aucun rapport au temps présent. Ces conversations étoient les plus douces du monde, tant qu'il ne s'agissoit que de vous. Il n'étoit plus le même homme, s'il arrivoit, par hasard, que l'on nommât monsieur le Cardinal; ce qui m'a toujours empêché de réfléchir sur mille choses de cette nature, qui me frappent les yeux aujourd'hui, c'est l'attachement qu'il a pour ma fille. Ce n'est pas que cet attachement soit aussi grand qu'on le croit; je voudrois que la pauvre créature n'en eût pas plus pour lui qu'il en a pour elle. D'un autre côté, je ne puis m'imaginer que le Coadjuteur soit assez fou pour se mettre cette vision dans la fantaisie. »

Voilà une des conversations de madame de Chevreuse avec la Reine. Il y en eut trente de cette nature, dans lesquelles il se trouva, à la fin, que la Reine fut la première à déclarer que le Coadjuteur étoit amoureux d'elle. Madame de Chevreuse lui persuada qu'il l'étoit beaucoup plus qu'elle ne pouvoit le croire. Le Coadjuteur ne s'oublia pas de son côté; il joua

bien son rôle, et passa, dans ses conversations avec la Reine, de la rêverie à l'égarement; il n'en sortoit que par des réflexions où, sans manquer au respect dû à Sa Majesté, il exhaloit son chagrin et son indignation contre le Cardinal. On ne sait pas jusqu'où eût pu aller cette espèce d'intrigue, si mademoiselle de Chevreuse, à qui sa mère eut l'indiscrétion d'en faire part, ne se fût mis en tête de la rompre; ce à quoi elle réussit par la plus signalée de toutes les imprudences.

La Reine ne l'oublia jamais; et on se rappelle ce mot qui termina une de leurs dernières conférences : *Allez*, lui dit Anne d'Autriche, *vous êtes un vrai démon.*

Cette coquetterie, ces agaceries, aussi fausses d'une part que d'une autre, se terminèrent par la prison du Coadjuteur; il fut même question de le poignarder et de l'empoisonner. Voici comme on raconte les choses.

Le cardinal de Retz faisoit presque tous les jours des parties de promenade aux environs de Paris, où il n'étoit ordinairement suivi que de deux domestiques. L'abbé Fouquet, qui s'étoit chargé de le faire prendre mort ou vif, ayant été informé de ces parties, concerta des mesures pour l'exécution de son dessein,

Ce dessein alloit à le faire périr secrettement par un assassinat, mais il en fut détourné par deux raisons. La première fut un reste de répugnance dans l'esprit de la Reine pour une action si étrange. Sa Majesté, questionnant cet abbé, pour savoir comment il s'y prendroit pour dérober au public la connoissance de ce crime, il lui répondit, qu'elle s'en reposât sur lui, qu'il feroit expédier le Cardinal; de manière que rien ne seroit découvert, et qu'après cela il feroit saler son cadavre. La seconde raison qui empêcha la Reine de presser l'exécution de cette entreprise, vint des négociations de Servien, qui donnèrent lieu d'espérer que le Cardinal se laisseroit persuader d'aller au Louvre, où il seroit aisé de s'assurer de sa personne, sans en venir à ces fâcheuses extrémités; on réussit enfin à l'y déterminer. Le jeudi, 18 décembre 1652, sur les neuf heures du matin, il se rendit au Louvre, accompagné de quelques amis. Ils montèrent d'abord à l'appartement du maréchal de Villeroy, d'où l'on envoya savoir ce que le Roi faisoit; et, comme on rapporta que Sa Majesté sortoit de sa chambre pour aller chez la Reine, le Cardinal se mit en devoir de l'y suivre; et chemin faisant, le rencontra au bas

de l'escalier. Le Roi lui dit : *Ah ! vous voilà, Monsieur le Cardinal, je vous souhaite le bonjour.* Il entra ensuite dans la chambre de la Reine, qui, voyant paroître le cardinal de Retz, lui dit brusquement : *Monsieur le Cardinal, on m'a dit que vous aviez été malade ; mais on voit à votre visage que le mal n'a pas été grand.* La conversation finit là, sans que Sa Majesté lui dît un seul mot. Cet air d'indifférence l'obligea de sortir un peu plus tôt qu'il n'avoit dessein de le faire ; mais, à peine étoit-il hors de la porte, qu'il fut joint par M. de Villequier, qui, l'ayant tiré vers une fenêtre de l'autre chambre, lui dit qu'il l'arrêtoit de la part du Roi ; et, marchant à son côté, il lui fit prendre le chemin de sa chambre. Etant près d'y entrer, le Cardinal se tourna vers ceux qui l'avoient suivi, et leur dit qu'ils n'avoient qu'à se retirer, et qu'il étoit arrêté. Cela se passa sur les onze heures du matin, et il fut conduit au château de Vincennes sur les trois heures après midi. Cette nouvelle s'étant répandue dans le Louvre, la Reine dit : *Qu'elle louoit Dieu de ce qu'il n'y avoit point de sang répandu.*

Peu de gens s'intéressèrent à la prison du cardinal de Retz, et il y en eut beaucoup

qui s'en réjouirent, même parmi les Frondeurs. On disoit hautement : *Il n'a que ce qu'il mérite, pour avoir abandonné M. le Prince, et s'être employé, comme il a fait, au retour du Roi.* La présidente de Pommereuil ne fut pas de ce nombre; cette Dame en usa même si généreusement en cette rencontre, qu'elle engagea ses bijoux et ses pierreries pour le service du Cardinal; tandis que ses parens refusoient de faire le moindre sacrifice pour lui procurer quelque soulagement. La duchesse de Lesdiguières fit aussi, à bonne intention, une chose qui pouvoit lui être utile, mais qui faillit le perdre. Elle s'étoit imaginé qu'il pourroit avoir besoin de contre-poison, et elle en donna deux petites boîtes au marquis de Villequier, pour les lui faire tenir. Mais le Marquis les ayant aussitôt remises entre les mains de la Reine, Sa Majesté proposa la chose au Conseil, où Servien fut d'avis d'en ôter le contre-poison, et d'y mettre du poison véritable. Mais le sieur le Tellier opina au contraire, et dit qu'il n'y avoit qu'à jeter les boîtes, et n'en plus parler. La Reine suivit cet avis, fort irritée contre la Duchesse, de ce qu'elle l'avoit prise pour une empoisonneuse.

Christine. Quelle Cour! Quel mélange de légèreté, de scélératesse! Quel contraste! Il semble que dans ces temps malheureux on ait joué avec tous les crimes; il me semble voir le poignard de Machiavel entouré de guirlandes. On sait, et vous en êtes convenus vous-mêmes, que le Prince, le Ministre, le Coadjuteur, conspirèrent successivement leur assassinat réciproque. Le sang a coulé plus d'une fois dans les rues où l'on chantoit vos couplets, et même plus d'une fois les chefs qui déchaînoient la populace faillirent en devenir la victime; témoins le Coadjuteur et Condé lui-même. Ce dernier manqua d'être enlevé deux fois, et particulièrement dans une intrigue galante. Il ne dut qu'à la pitié de la Rochefoucault de ne pas être assassiné en plein Parlement.

Marigny, sortant d'une profonde rêverie : Eh! Madame, voilà le caractère des factions. L'intérêt met un bandeau sur les yeux de tout le monde; on s'agite, on combat, on se culbute à l'aventure. Nous n'avons pas été meilleurs que d'autres, mais nous avons été plus gais : faut-il nous le reprocher? Par exemple, il faudroit être de bien mauvaise humeur pour ne pas sourire au trait suivant:

M. le Prince et le Coadjuteur s'étant brouillés, ne paroissoient au Parlement qu'accompagnés d'un grand nombre de leurs amis, qui tous armés rendoient ces assemblées un peu plus que tumultueuses. Un jour que le Coadjuteur montoit en carrosse pour se rendre au Palais, vint s'offrir à lui ce marquis de Rouillac, si fameux par son extravagance, qui étoit accompagnée de beaucoup de valeur. Dans le même moment arriva le marquis de Canillac, homme de même caractère. Celui-ci apercevant Rouillac, fait au Coadjuteur une grande révérence, et lui dit, en reculant : « Je venois, Monsieur, pour vous offrir mes services ; mais il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume soient du même parti ; je m'en vais à l'hôtel de Condé. » Et il est bon de remarquer qu'il y alla.

CHAPITRE VIII.

Suite. Aventures de mademoiselle de Pons. Portrait de Mazarin. Sa Vie; son Caractère; ses bons Mots. Amours de Boutteville et de mademoiselle de Pons. Agaceries de Christine. Projet de Coligny (1).

L'ANGELY, se réveillant à son tour : Voilà pourquoi, Messieurs, mon maître et moi, avons servi des deux côtés, et je puis assurer que le plus fou a toujours été celui pour lequel nous avons pris parti.

Ce fou-là a quelquefois raison, dit Boutteville; car, en fait de bouffonnerie, en concevez-vous une plus singulière que celle de mademoiselle de Montpensier, qui tantôt fait tirer, de sa propre autorité, le canon de la Bastille sur les troupes du Roi, et tantôt entre dans Orléans en triomphe, mais par un égoût que des bateliers nétoyèrent pour l'introduire ?

Boutteville. Les deux mots qui coururent alors valent bien deux malins couplets. Condé la félicitant sur cette entrée à Or-

(1) Ouvrages cités. Mém. Hist. Hist. du temps.

léans, lui dit qu'elle avoit fait un coup qui n'appartenoit qu'à elle. L'exclamation de Mazarin est peut-être encore plus plaisante. Lorsqu'il entendit le coup de canon tiré de la Bastille, par les ordres de Mademoiselle, il s'écria : « Ce coup de canon-là vient de tuer son mari. »

Christine. Savez-vous, Messieurs, que je ne puis m'empêcher de reconnoître dans le cardinal Mazarin un homme de beaucoup d'esprit, et d'une galanterie qui m'a touchée.

L'Angeli. Il est vrai qu'il nous donne la comédie à Bruxelles (1) avec moins de frais et de périls qu'à Paris.

Christine. Je fais profession d'une franchise imperturbable, et je vous déclare que je fais cas de ses bons mots, et même, en quelques occasions, de son caractère. Il vous a trompés; il a fait son métier de Ministre.

Sa première action dut lui donner du relief dans l'esprit des Français. Le Pape l'avoit envoyé négocier la paix en Italie, entre eux et les Espagnols. Les efforts du *gentilhomme romain* (2) furent long-temps inutiles. Les

(1) Mazarin avoit envoyé une troupe de comédiens pour divertir Christine.

(2) Ainsi l'appelle l'historien *Levassor*.

armées avançoient toujours l'une contre l'autre; enfin elles se rencontrèrent sous les murs de Casal, que les Espagnols assiégoient. Déjà le canon tiroit; les deux armées étoient prêtes à se mêler. Mazarin sort des retranchemens espagnols, et court à bride abattue vers les Français, faisant voltiger un papier blanc. En vain les Français s'écrient : *Point de paix! point de Mazarin!* Il essuie une décharge, parvient aux Généraux, les abouche avec les Espagnols entre les deux armées, et arrache à ceux-ci les conditions les plus avantageuses à la France. Quelques jours après, un général espagnol reproche au médiateur ce traité, comme une surprise faite à la bonne-foi. Mazarin met l'épée à la main contre lui, et en obtient une réparation authentique. — Il conserve de son ancien état l'air aisé et galant.

— Son mot sur le jeune Monarque est important. On raconte qu'il dit un jour : Qu'il y a dans Louis XIV de quoi faire quatre Rois et un honnête homme.

L'Angeli. Bravo!

Boutteville. C'est une impertinence : Est-ce qu'il n'y a dans quatre Rois que l'étoffe d'un honnête

honnête homme ? J'aime mieux l'anecdote suivante.

On jouoit fort gros jeu chez le Cardinal. Le chevalier de Rohan se trouva devoir au Roi une somme considérable. On étoit convenu qu'on ne paieroit qu'en louis d'or; et après en avoir compté au Roi sept ou huit cents, il lui compta deux cents pistoles d'Espagne, ou environ. Le Roi ne voulut pas les recevoir, et dit qu'il lui falloit des louis. Alors le chevalier de Rohan prit brusquement les deux cents pistoles d'Espagne, et les jeta par la fenêtre, en disant : « Puisque Votre Majesté ne les veut pas, elles ne sont bonnes à rien. » Le Roi, piqué, se plaignit au Cardinal de cette insolence; et le Cardinal, comme son gouverneur, lui dit : *Sire, le chevalier de Rohan a joué en Roi, et vous en chevalier de Rohan.*

Je n'aime point sa maxime favorite, qu'un Ministre ne doit jamais pardonner à ceux qu'il a une fois maltraités, justement ou injustement; quoiqu'il y ait des circonstances où il faut pardonner à ceux-mêmes qui l'ont offensé. *Chi è offeso rare volte perdonna : è chi offende mai.*

Il a coutume de dire qu'il n'est point de

si mauvaise cause dont on n'entreprenne la défense, quand on se croit éloquent. Je me souviens, disoit-il un jour, d'avoir entendu faire l'apologie de Judas par un prédicateur capucin. Il représentoit ce traître comme un maître-d'hôtel de Jésus-Christ, et comme l'intendant de ses finances. Il supposoit que manquant de fonds pour la subsistance des Apôtres, Judas livra son maître, bien persuadé que c'étoit le vrai moyen de rétablir ses affaires, sans exposer sa personne, dont la toute-puissance, qui l'avoit sauvé de tant d'autres piéges, ne seroit pas en défaut dans ce nouveau péril. On prétend qu'il en fit l'application à un courtisan.

Christine. Il a affecté dans le commencement de sa grandeur, autant de simplicité que Richelieu avoit déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes et de marcher avec un faste royal, il eut d'abord le train le plus modeste ; il mit de l'affabilité et même de la mollesse, où son prédécesseur avoit fait paroître une fierté inflexible. Vous avez joué le même jeu, Messieurs, et il a eu les as ; peut-être auriez-vous mis moins de modération dans la victoire.

Boutteville. Connoissons-nous l'avenir? qui

sait jusqu'où peut monter aujourd'hui son insolence, depuis que Louis XIV l'a reçu comme un père, et le peuple comme un maître? Je me défie de sa devise. *Intùs ut lubet, extrà ut moris est.* Dans le fond du cœur, tout ce que vous voudrez; du reste, conformez-vous aux mœurs générales.

Christine. J'adopte cette devise. Vous avez haï Richelieu, vous vous êtes moqué de Mazarin, et tous deux se sont rendus les maîtres de l'Etat. Du moins, Mazarin n'a pas fait couler de sang; il a pardonné au cul-de-jatte Scarron, connu par le recueil des Mazarinades.

Marigny. Et qui a bien mérité ce pardon avilissant, par des palinodies plus détestables encore que ses premiers vers.

Christine. Il est puissant; vous verrez les panégyriques devenir encore plus nombreux que vos satires. *Marigny.* Je le crois bien, il les paie. *L'Angely.* Il est bien sot ; on a des flatteurs pour rien, l'espérance est un hameçon, dont le mauvais appât prend tous les hommes. *Coligny.* Ils sont tous dupes. *Boutteville.* Le monde est comme le jeu ; il faut y être dupe ou fripon.

La conversation s'échauffa de plus en plus. Marigny improvisa de nouveaux couplets.

Boutteville demanda du vin de Champagne. L'Angeli multiplia ses espiégleries ; Coligny agaça de plus en plus la coquetterie de Christine, dont il ne recherchoit la conquête que par vanité. Tenir une Reine entre ses bras, étoit tout ce qui pouvoit le flatter : car si Christine n'eût été qu'une femme ordinaire, il ne l'auroit seulement pas regardée ; mais humilier ses grands airs, subjuguer l'héroïne du Nord, pour avoir l'unique plaisir de s'en vanter et de la sacrifier ensuite, tel étoit le projet qu'il rouloit dans son esprit, et qui animant sa conversation, en tiroit les étincelles les plus brillantes : Christine elle-même sembloit en être brûlée, et commençoit à laisser percer dans ses yeux un feu plus doux ; tandis que le plus affectueux sourire encourageoit le jeune Coligny.

Celui-ci, attentif à saisir le moment favorable comme dans une action décisive, fit un signe à Boutteville qui l'entendit et lui demanda négligemment s'il vouloit aller surprendre mademoiselle de Pons. Quelle indiscrétion ! dit Boutteville. Eh quoi ! reprit Christine, votre illustre rival, le prince de Condé, toujours extrême et foible lorsqu'il s'agit des femmes, ne vous a-t-il pas forcé, par jalousie, de rom-

pre avec elle, en vous déclarant qu'il ne vous pardonneroit jamais un rapprochement, et s'engageant de son côté à ne la revoir de sa vie. *Coligny*. Vous êtes parfaitement instruite. *Christine*. J'ai su, de l'Archiduc, que le Prince en avoit obtenu un ordre, par lequel il étoit enjoint à mademoiselle de Pons, de sortir dans les vingt-quatre heures de Bruxelles, et, dans huit jours, des Etats de l'obéissance du Roi catholique. *L'Angeli*. Mais vous ne savez pas que j'ai rapproché les amans divisés. Ne faut-il pas faire des heureux toutes les fois que l'occasion s'en présente? J'ai été chargé de conduire mademoiselle de Pons hors de Bruxelles. Touché de ses larmes et du désespoir de mon ami, j'ai fait arrêter la voiture à quatre lieues de la ville, où cette belle est rentrée dans la nuit. On la croit en France, et elle demeure à quelques pas d'ici, ensevelie dans une retraite profonde, que l'heureux Boutteville vient quelquefois égayer. *Boutteville à Christine*. Vous avez maintenant mon secret. *Christine*. Je n'en abuserai point; la beauté de mademoiselle de Pons m'est plus connue que ses aventures, qui sont, à ce qu'on m'a dit, et par ce que j'en apprends, très-piquantes. *Coligny*. Je puis vous en instruire;

mais il faut reprendre les choses d'un peu haut. Les destinées du fameux duc de Guise, et même une partie de celles du prince de Condé ont été liées à ces aventures.

CHAPITRE IX.

Histoire de mademoiselle de Pons. Episode des Amours du duc de Guise. Mistification de M. de la Maison-Blanche chez la courtisane Nina. La Scène nocturne (1).

Vous savez que les troubles de Naples finirent par la prison de M. de Guise. Peu de temps avant ces troubles, les Napolitains avoient songé à se choisir un Roi parmi les Français. Leur choix étoit tombé sur M. le Prince, et ils en firent la proposition à notre Ambassadeur à Rome. Une des grandes taches du ministère de Mazarin, est d'avoir sacrifié en cette occasion les intérêts de la France et du prince de Condé, à la folle ambition du cardinal de Sainte-Cécile, son frère, qui s'étoit mis dans la tête d'être vice-roi du royaume de Naples. Tout le monde sait quel pouvoir

(1) Mém. d'Arnault. Ouvr. cités. *Voyez* les Mém. de Motteville.

le frère cadet avoit sur l'esprit de son aîné, qui, le connoissant violent et emporté, se prêtoit à toutes ses fantaisies, dans la crainte des éclats extravagans qu'eût occasionnés le moindre refus. Cette prudence, poussée trop loin, étoit regardée comme une foiblesse, même par le cardinal de Sainte-Cécile; témoin le propos qu'il tint à des officiers de l'armée de Catalogne, lorsqu'il y étoit Intendant. Ceux-ci se plaignant un jour du mauvais traitement des troupes, il leur dit: *Signori fate rumore, per che mio fratello è un coglione.* « Messieurs, faites bien du bruit, vous intimiderez mon poltron de frère. » Cet homme donc, si indigne de l'emploi auquel il prétendoit, mit obstacle à la juste récompense que la fortune sembloit offrir aux grands services du prince de Condé, et fut la cause éloignée des malheurs dont la France fut affligée quelques années après, par les funestes dissentions qui causèrent la guerre civile.

Avant que les choses s'échauffassent à Naples, et se traitassent secrettement à Rome, en faveur du prince de Condé, M. de Guise y étoit arrivé en décembre 1646. Il aimoit éperduement mademoiselle de Pons, une des filles d'honneur de la Reine-Mère.

Il arriva dans le même temps à Rome, un nommé Maison-Blanche, qui avoit été secrétaire de M. de la Haye, notre Ambassadeur à la Porte. C'étoit un extravagant, dont le ridicule éclatoit jusques dans ses habits, qui l'annonçoient par-tout comme un charlatan. Sa vanité étoit extrême ; il avoit sur-tout les plus grandes prétentions, en fait de galanterie. Il se mit dans la tête d'être le rival de M. de Guise, qui, malgré son amour pour mademoiselle de Pons, voyoit alors Nina Barcolara, une des plus fameuses courtisanes de Rome, mais qui étoit aussi honnête qu'on le peut être en ce métier. Notre galant entreprit de lui plaire, et fit mille folies pour y réussir. Nina s'en divertissoit avec M. de Guise, qui enfin voulut en avoir le plaisir tout entier. Il lui fit donner une assignation par cette femme, mais avec toutes les cérémonies d'une bonne fortune. Elle lui marquoit les difficultés qu'elle auroit à cacher cette intrigue à M. de Guise ; elle finissoit par lui dire de se trouver en un certain lieu ; qu'elle lui enverroit une de ses femmes pour le conduire ; mais qu'elle le conjuroit d'arriver sans lumière, afin de mieux tromper les Argus. Le soir venu, tout s'exécuta comme

où l'avoit projeté. Maison-Blanche se couche auprès de sa belle; mais à peine y étoit-il, que M. de Guise entre dans la chambre avec Nina, qui étoit fort parée. Deux pages marchoient devant eux avec des flambeaux. Ils tirent les rideaux du lit, et l'on voit le spectacle le plus ridicule du monde : Maison-Blanche entre les bras d'une des plus hideuses vieilles qu'on eût pu trouver dans Rome. Si les ris furent grands d'un côté, la confusion le fut encore plus de l'autre. Enfin cet Adonis s'étant débarrassé avec peine des embrassemens de sa déesse, s'enfuit tout nu de cette maison, comme s'il eût eu le diable à ses trousses. — Ce Maison-Blanche est-il celui à qui Voiture adresse quelques-unes de ses lettres?

— C'est lui-même. Le duc de Guise, par un enchaînement de circonstances qu'il n'avoit pas prévues, fut trop long-temps éloigné de sa maîtresse, qui, pendant une si longue absence, fit et devint la conquête de plusieurs autres amans. Ayant vu, dans un bal, Malicorne, frère du chevalier de Hautefeuille, qui se mit à ses pieds pour lui parler d'amour, mademoiselle de Pons ne put lui résister, et oublia tout ce que le Duc avoit fait pour elle. Cette passion fut traversée par la famille de Malicorne,

qui fit ce qu'elle put pour rompre cet engagement; mais tous ces obstacles ne firent que rendre leur union plus étroite, et même le retour de M. de Guise ne put les obliger à se séparer.

Comme elle ne songeoit qu'à trouver les moyens de le voir sans donner de l'ombrage au Duc, elle obligea celui-ci de prendre son rival à son service, feignant qu'elle avoit de grandes obligations au père de ce gentilhomme, qui lui avoit donné des soins avec beaucoup d'affection pendant son absence; et pour avoir plus de facilité d'entretenir son amant, elle exigea du Prince qu'il ne la visitât que le soir, disant que leur intrigue ayant fait beaucoup de bruit, il falloit garder quelque ménagement. Par ce moyen, elle avoit une entière liberté avec Malicorne.

Cependant, la famille du duc de Guise, plus clairvoyante que lui sur les intérêts de son cœur, tint conseil pour chercher les moyens de lui faire savoir l'infidélité de sa maîtresse. A force de preuves, on vint à bout de lui donner des soupçons. Il gagna une des filles qui la servoient, et eut, par ce moyen, entre ses mains, la cassette où elle renfermoit tous les billets de ses amans. Il en trouva

quantité de Malicorne, qui supposoient l'intrigue la mieux formée, et plusieurs du maréchal d'Aumont, qui parloit en amant heureux; ce qui mit le Prince au désespoir.

Il rompit avec mademoiselle de Pons, et lui fit un procès pour recouvrer des pendans d'oreilles estimés cinquante mille écus, et une riche tapisserie qu'il lui avoit donnés; mais il n'eut pas la réussite qu'il s'étoit promise, et la perte de son procès redoubla sa colère. Il résolut d'aller insulter son infidelle dans sa maison même. Elle en fut avertie, et envoya demander du secours aux maréchaux d'Aumont et d'Albret. Ils ne lui manquèrent pas dans cette occasion, et la vinrent trouver avec plusieurs cavaliers; ce qui fut cause que le duc de Guise n'entreprit rien.

Le maréchal d'Albret voulut se prévaloir de ce service; il exigea des complaisances de mademoiselle de Pons : elle ne put se résoudre à lui rien accorder, parce qu'elle n'aimoit que Maliçorne. Cet amant jaloux résolut de se venger en se liguant avec le duc de Guise : ils intriguèrent de concert pour obtenir un ordre du Roi, qui reléguât cette belle dans un couvent des Pyrénées, dont une parente du Maréchal étoit abbesse.

Mademoiselle de Pons ayant encore été avertie de ce complot, partit secrettement de Paris, habillée en paysanne, accompagnée de deux filles seulement, et passa à Bruxelles. Elle laissa en partant, la cassette fatale, où étoient ses billets, à mademoiselle Lefevre, qui avoit été pensionnaire avec elle, et lui recommanda de ne la rendre à personne qu'à elle-même, ce qui fut, dans la suite, la cause de sa rupture avec Malicorne.

Cette belle aventurière ne fit pas moins de sensation à la Cour de Bruxelles, qu'elle en avoit fait à la Cour de France. Mon ami Boutteville, et le marquis de Fuenclara, capitaine de don Juan, lui offrirent leurs services; le premier fut écouté favorablement. M. le Prince lui rendit aussi quelques soins; et ayant trouvé plus de résistance qu'il n'en avoit attendu, il sortit de chez elle, plein de colère et de dépit. Il apprit, quelques jours après, que Boutteville n'étoit pas traité avec la même rigueur; et ce fut alors qu'il prit les précautions qui lui ont si bien réussi.

Christine. Si je n'ajoutois pas une indiscrétion à la vôtre, je serois très-curieuse de voir une aussi aimable personne. La nuit peut favoriser une surprise, et d'ailleurs nous pren-

drons tous les déguisemens nécessaires; je ne rougis point du rôle de confidente; on peut s'en fier à ma discrétion: j'ai toujours traité l'amour comme la politique.

Cette proposition, que Boutteville ne pouvoit refuser, fut acceptée, et ranima la gaieté des convives. On but aux Amours, aux Grâces et même aux jaloux trompés; il ne fut plus question que d'aviser aux moyens de se déguiser. L'Angeli proposa de donner une sérénade, Boutteville lui représenta que le meilleur seroit de faire le moins de bruit possible: on convint de se séparer et de se rendre par détachement vers la place assiégée, et dans laquelle on avoit des intelligences. L'Angeli trouva plaisant de s'habiller en femme; Marigny regagna son logis en tatonnant; Boutteville, enveloppé d'un manteau, et le chapeau sur les yeux, prit les devants pour introduire la compagnie. Christine revêtit l'habillement d'un officier espagnol, et donna le bras à Coligny, qui garda son uniforme.

Ils avoient à peine fait quelques pas, que le sombre Pimentelli, qui rôdoit dans ces quartiers, apercevant l'Angeli, revêtu d'une des robes de Christine, le prit brusquement par le bras et l'emmena, sans que celui-ci, que

l'aventure divertissoit, soufflât un seul mot. Christine et Coligny s'éloignèrent en riant, Boutteville les attendoit, et il les introduisit dans une de ces maisons favorables aux amours. L'appartement de mademoiselle de Pons étoit divisé en deux parties, dont la dernière sembloit attendre un nouveau couple, Christine en fit la remarque, et Coligny ne laissa point échapper cette observation.

CHAPITRE X.

Le Réveil. Le Déjeûner. Le Quatuor. La Brouillerie. Histoire du prince de Condé (1).

Il étoit grand jour lorsque Christine se réveilla dans les bras de Coligny. On conçoit par quels degrés elle y avoit été conduite : elle n'en parut ni surprise, ni mécontente, et témoigna la curiosité de rejoindre ses hôtes. L'entrevue de la veille avoit été rapide et superficielle, ainsi que cela devoit être, à une heure aussi indue, et après un souper aussi longuement prolongé. Christine crut lire sur

(1) Ouvrages déjà cités.

la physionomie de Coligny quelqu'étonnement du peu de mystère qu'elle sembloit apporter à cette aventure; elle lui dit alors, en riant : « Il ne faut pas être mystérieux, ni faire passer pour des secrets des bagatelles qui ne méritent pas de l'être. Le caractère d'Alcibiade est celui qui me plaît le mieux. Ceux qui ont appelé la jeunesse une fièvre, ont peut-être raison ; mais je voudrois que cette fièvre durât toute ma vie, quand même elle devroit me faire rêver. » Coligny, pour toute réponse, l'embrassa. On se leva en riant : le besoin de déjeûner se fit sentir. Déjà mademoiselle de Pons avoit prévenu leurs desirs; elle s'avançoit avec Boutteville. La plus grande liberté régna bientôt entre ces quatre personnages. Le déjeûner est le repas de la sérénité et de la confiance. Les cœurs s'épanchèrent, les esprits s'égayèrent; cependant, la teinte de la conversation fut moins vive que celle de la veille : elle finit même par prendre une tournure intéressante et solide, ainsi qu'il convenoit entre des personnages tels que Christine, Boutteville et Coligny. Il étoit impossible de ne point parler du prince de Condé. Alors son intéressante victime, mademoiselle de Pons, ne put s'empêcher

de se répandre en invectives. J'excuse, lui dit Boutteville, votre ressentiment; et certes, ce n'est pas ici le plus beau trait de la vie du Prince. Il abuse de son autorité pour vous ravir votre liberté; il me menace de la perte de son amitié, si je continue à vous voir; enfin, il vous oblige à mener cette vie solitaire et troublée, à cacher le plaisir comme un crime, et cela, parce qu'il a eu la honte de subir un refus, et la foiblesse d'en rougir. Accusez sa tyrannie, mais respectez ses rares qualités. Il est offensé; il est jaloux : il est homme, mais il n'en est pas moins un héros. Boutteville lui a déjà tout pardonné.

Mademoiselle de Pons, loin de se modérer, redoubla ses injures contre le Prince, et, en femme irritée, ne garda aucune retenue. Alors Boutteville dit : N'oubliez pas que j'aime Condé peut-être encore plus que vous. — Peut-être plus que moi! s'écria mademoiselle de Pons, les larmes aux yeux. Boutteville, qui s'échauffoit, lui récita ce vers de Corneille :

Nous n'avons qu'un honneur; il est tant de maîtresses !

Mademoiselle de Pons ne put y tenir; elle se leva brusquement, et se retira dans un cabinet voisin. Eh quoi! vous ne la suivez point, dit Christine à Boutteville? « — Non,

je

je suis accoutumé à ces orages passagers ; auxquels succède une sérénité toujours plus douce. — J'attendois davantage de votre urbanité. — Elle ne va point jusqu'à supporter d'injustes caprices, et je renoncerois plutôt à vingt maîtresses, que d'entendre outrager devant moi le grand homme qui me sert de maître. Christine se leva pour ramener mademoiselle de Pons, mais elle trouva qu'on avoit fermé le cabinet. Vous êtes trop heureux, dit-elle, en riant, à Boutteville, d'être aimé ainsi. — Je le répète, mon parti est pris, je la sacrifierai à Condé; je rougis même de le tromper en cet instant. — Que ne peut-il t'entendre, dit Coligny en l'embrassant; mais il faut tout conserver; c'est mon avis.

Christine. Que j'aime à être témoin de ce noble enthousiasme d'amitié ! et que celui qui peut l'inspirer est un homme rare ! — Et moi, dit Boutteville, que j'aime à vous voir revenir au premier sentiment que notre héros vous inspira; mais, depuis.... — Il me bouda, mais je n'ai pas abjuré ma haute estime pour lui ; l'Archiduc seul est la cause de notre rupture. Le prince de Condé y a mis de la hauteur, j'y ai peut-être mis de l'humeur; mais je suis prête à réparer mes torts, s'il veut renoncer à

un vain cérémonial que je suis la première à rejeter. *Coligny*. A ces conditions, Madame, vous n'obtiendrez rien de lui. Condé veut faire respecter sa haute naissance chez l'étranger. Il doit être respecté pour lui-même; et c'est le fils d'une courtisane avouée par Philippe, qui veut vous obliger à le méconnoître.... *Christine*. Brisons là. Il m'en coûte : je ne verrai donc point le prince de Condé ? Faut-il que son obstination, ou la mienne, me prive d'entendre un si grand capitaine ! Qu'il m'eût été doux d'être admise aux secrets de son génie ! j'en étois digne peut-être ! — Ah ! Madame, reprit Boutteville avec chaleur, combien cette dernière parole me ravit ! Je savois bien qu'il y avoit une harmonie secrette entre sa grande ame et la vôtre; pourquoi faut-il qu'elle ait été troublée par des hommes dont la jalouse médiocrité étoit intéressée à vous diviser ? J'ai été vingt fois témoin des respects du Prince pour vos hautes qualités; il n'a jamais cessé d'en faire l'éloge. Je crois, pardonnez-moi la comparaison, qu'il en est de vous comme de moi avec mademoiselle de Pons; vous ressemblez à des amans brouillés. Que ne puis-je être un jour assez heureux pour satisfaire du moins la curiosité que vous marquez de connoître la

vie du Prince ! Il a beaucoup de rapport avec cet Alcibiade que vous préférez aux autres héros de l'antiquité. Admis à sa confiance intime, j'ai vu ce Prince dans son intérieur, et je l'ai adoré ; je l'ai vu sur le champ de bataille, et je l'ai admiré. Mais, que dis-je ! jamais je ne pourrois vous rendre ce qu'il m'a fait éprouver. *Christine.* Vous me faites déjà partager votre enthousiasme. J'accepte à l'instant même le présent que vous voulez me faire. Racontez-moi la vie de votre maître, et cependant ramenons votre maîtresse.

Coligny se leva, ouvrit sans résistance la porte du cabinet, mais il n'y trouva personne. Un escalier secret conduisoit au jardin. Bouteville l'empêcha de pousser plus loin ses recherches, et dit en riant : *Elle reviendra.... si on ne court pas après elle.* Ayant ensuite supplié Christine d'oublier son absence et son impolitesse, il commença en ces termes le récit qu'il lui avoit promis : J'affoiblirai les expressions du Prince ; mais, admis à sa plus profonde intimité, avide de ces détails, je les ai reçus de sa bouche, je les ai recueillis avec un respect religieux.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Histoire du Prince. Premières Années. Education. Premières Armes, etc. (1).

Condé fut comme César et Spinola, général en naissant. Il eut pour parrain Louis XIII; et pour mère cette célèbre princesse de Condé, pour laquelle Henri IV, malgré sa barbe grise, fit tant de folies.

Dès que le jeune Prince fut en état de se connoître, il se montra rebelle à la domination des femmes chargées des soins que demandoient les premières années de son éducation; leur joug lui parut honteux; leurs remontrances lui devenoient odieuses, et sa volonté étoit son unique loi. Son père étoit le seul qui pût vaincre cette indocilité naturelle. Un mot, un coup-d'œil suffisoient pour modérer ce caractère impétueux. — C'est ainsi que les grands hommes se révèlent dès leur plus tendre enfance (2). — Suivons-le donc au collége.

(1) Ouv. cités. Turpin et Désormeaux.

(2) C'est une remarque de Plutarque développée par Montaigne.

A l'âge de huit ans il fut envoyé à Bourges, dans une maison bâtie par ce Jacques Cœur, si célèbre par sa capacité et par ses richesses, et plus célèbre encore par sa chûte et ses infortunes. L'éducation publique paroissant la plus favorable pour former son cœur et son esprit, on se détermina à lui faire suivre les classes avec autant d'assiduité qu'un écolier ordinaire. C'est là que confondu parmi la foule, il ne songeoit à se distinguer que par la supériorité du talent. — C'est dans ces espèces de républiques, qu'on pèse les qualités et non les titres. Dans les colléges, les nobles sont obligés de valoir par eux-mêmes, et c'est par cette raison qu'on doit les y placer dans leur jeunesse. C'étoit l'avis du grand Gustave, mon père. — Le prince de Condé, charmé de la rapidité des progrès de son fils, descendoit dans les moindres détails de son éducation ; il le fit fouetter pour avoir crevé les yeux d'un moineau. — Il eut raison ; ce fut pour un trait pareil que l'Aréopage condamna un enfant à mort.—L'arrêt étoit dur, car si on l'eût appliqué au prince de Condé, nous aurions perdu un grand homme. — On l'accuse aujourd'hui de ne pas être toujours assez avare, dans les combats, du sang des hommes ; cette

marque d'insensibilité est peut-être une suite de la première. — Les lettres adoucirent ce caractère. A l'âge de douze ans, il fit un traité de rhétorique, qu'il dédia au prince de Conti son frère : sa treizième année fut employée à l'étude de la philosophie, science contentieuse et barbare, qui, au lieu d'idées, ne donne que des mots. — Descartes n'étoit point encore écouté; on n'enseignoit point aux hommes à se défier de ce qu'ils ont appris.—Le jeune Condé soutint des thèses sur toutes les parties de la philosophie, avec une facilité qui fit regretter qu'il n'eût point eu de maîtres plus éclairés. Le desir de s'instruire étoit si vif en lui, qu'il auroit voulu tout savoir, comme dans la suite il auroit voulu tout conquérir. Il consacroit trois heures du jour à la lecture, pratique qu'il a conservée pendant tout le cours de sa vie, même dans le tumulte des armes.

Son goût dominant le portoit à l'étude de l'histoire. La gravité austère et sérieuse de Plutarque fixoit son imagination agissante. Quinte-Curce lui plaisoit davantage, soit par le coloris du style, toujours noble et séduisant, soit par le caractère audacieux du héros. —Quinte-Curce est un rhéteur; je suis étonnée que le Prince n'ait pas plutôt consulté Arrien,

qui nous a conservé le Journal des expéditions d'Alexandre, et qui, grand capitaine lui-même, les a retracées fidèlement. — Voilà où conduit l'instruction collégiale. La rhétorique de Quinte-Curce paroissoit préférable à la noble simplicité d'Arrien; les pédans gâtent tout. — Au lieu de favoriser cette direction naturelle de l'esprit du Prince, ils lui inspirèrent l'amour de la poésie; de sa plume sortirent des vers qui auroient fait honneur à ces maîtres de l'art. Ce talent fut relevé, il est vrai, par la discrétion de ne les pas montrer. — Tous les grands hommes, et il n'y en a pas sans imagination vive, ont sacrifié aux Muses; c'est un rapport de plus qui existe entre votre héros, les Scipions et les Césars.

— En sortant du collége, il fut confié aux soins de Mérille, célèbre docteur en droit de l'Université de Bourges, qui le guida dans l'étude de la jurisprudence. Hobbes et Grotius venoient d'éclairer la législation. Ce furent ces deux guides que Mérille proposa à son élève pour le diriger dans sa route.

L'étude du droit public, qui est la véritable leçon des rois et des princes, fut suivie du droit particulier. — On voulut sans doute lui persuader de bonne heure qu'on s'expose sans cesse à

se manquer à soi-même, quand on ignore ce qu'on doit aux autres ; et que quiconque ne connoît pas ses devoirs, ne peut les remplir. — Livré à cette étude, il en médita les principes avec autant d'application que s'il eût été destiné à présider dans le sanctuaire des lois. — Multiplier ses connoissances, c'est multiplier ses moyens de succès. — A l'étude du droit, succéda l'étude des mathématiques. Le jeune Duc, né avec une imagination impétueuse, et embrasé du feu de toutes les passions, ne fit pas de grands progrès dans une science qui demande un jugement calme et tranquille; mais il en apprit les élémens nécessaires. — Ils sont indispensables, c'est le complément de la science du général; mais il y a des hommes privilégiés qui en ont le génie sans en posséder la science. — Après le cours de ses études, assuré de briller dans tous les exercices du corps, il s'y livra tout entier, et sur-tout à celui des armes. — Achille commence à se trahir. — Il vola aux combats, dans un âge où son tempérament étoit à peine assez vigoureux pour en supporter les fatigues. Je toucherai superficiellement ses premières opérations militaires, où son génie étoit captivé par l'obéissance. — Il n'y a que

ceux qui ont obéi qui sachent commander. — Le jeune Prince fit sa première campagne en qualité de volontaire, au siége d'Arras, sous les maréchaux de Chaulnes, de la Meilleraye et de Châtillon, généraux qui avoient la routine de leur métier, et qui n'en savoient point assez pour former un héros. — Heureusement, dit Coligny, que les génies instruits par la nature, n'ont besoin ni de leçons ni de modèles. — Vous en êtes vous-même la preuve, mon brave camarade, reprit Boutteville. Mais, suivons notre héros. — Les premiers jours que la tranchée fut ouverte, il donna des preuves d'une bravoure que les généraux crurent devoir réprimer. Quelques jours après, le Cardinal infant tenta de jeter du secours dans la place. Il y eut une action vive et sanglante, où le Prince montra qu'il étoit brave jusqu'à la témérité.

Ce fut à ce siége qu'il connut notre Saint-Evremont, philosophe voluptueux, littérateur délicat, écrivain dont le style nombreux et symétrisé est tout à lui, et célèbre, par plusieurs combats particuliers dont il est toujours sorti vainqueur. L'étude que ce philosophe a faite du cœur humain, lui apprit à connoître les hommes, et sur-tout à saisir leurs ridicules.

Le Prince fut surpris de voir un sage méditer dans le tumulte des camps. Il voulut se l'attacher par des bienfaits; et quelque temps après, il le fit capitaine de ses gardes. Une certaine conformité de caractère lui fit goûter l'humeur satirique de Saint-Evremont.

Saint-Evremont avoit beaucoup de cet esprit insinuant, de cette souplesse adroite à se prêter aux vues des autres pour les mener à son but, en ménageant les intérêts de leur vanité....... Je ne dois pas dissimuler ici une des fautes du héros: quelques imperfections n'ôtent rien à sa supériorité. — Je vous attendois à ce récit. On m'a assuré que le Prince eut la foiblesse, après avoir critiqué les ridicules de tous ceux qui l'entouroient, de ne pas supporter l'examen trop véridique des siens. Il poussa même la passion jusqu'à ôter au philosophe le commandement de ses gardes. — Je l'avouerai, les qualités brillantes de ce jeune Prince ne sont pas sans mélange de quelques défauts. Né sanguin et bilieux, il est peu capable d'égards. Dominé par une imagination ardente, il ne s'étudie pas assez à en réprimer les saillies. Violent et opiniâtre, il ne s'occupe point des moyens d'être aimé, pourvu qu'il soit obéi.

— J'aime votre manière ; vous distribuez impartialement le blâme et l'éloge. — Parce que la part de l'éloge sera toujours la plus grande.

CHAPITRE XII.

Suite de l'Histoire du Prince. Séjour à la Cour. Premières Amours. Le Mariage forcé (1).

Après la prise d'Arras, le Duc retourna à Paris, où il fit une cour assidue au cardinal de Richelieu. Dans une conversation qu'ils eurent ensemble, il parla avec tant d'intelligence de tout ce qu'il avoit vu et de tout ce qui avoit été fait, que le Ministre, étonné de ses connoissances prématurées, voulut le sonder sur la religion et la politique. Il le trouva si instruit sur toutes ces matières, qu'en sortant de cette conversation, il dit à Chavigny ces paroles prophétiques : — « Vous » avez dû reconnoître M. le Duc, qui sort » d'avec moi ; nous avons eu ensemble une » conversation de plus de deux heures, sur

(1) Ouvrages cités.

» les matières les plus importantes de la re-
» ligion, des sciences, de la guerre, de la
» politique, des intérêts des Princes, du gou-
» vernement des Etats; ce sera assurément le
» plus grand capitaine de l'Europe, et le
» premier homme de son temps, et peut-être
» des siècles à venir. » — Les grands hommes se rendent toujours justice. — L'impression avantageuse que cet entretien avoit laissée dans l'esprit du Ministre, lui fit souhaiter son alliance. Il proposa au prince de Condé le mariage d'une de ses nièces avec le Duc. — Il me semble que vous faites honneur à la bienveillance du Cardinal de ce qui appartenoit à sa politique, ou plutôt à son ambition profonde. Il auroit mêlé par-là son sang à celui de vos Rois. — Le Prince, qui avoit pris d'autres engagemens pour son fils, ne fit pas une réponse satisfaisante. — Il ne devoit pas la faire. — Le Duc, de son côté, séduit par ses penchans et entraîné par la fougue des passions, qui ne sont jamais plus impétueuses que dans leur naissance, se livroit aux plaisirs de la variété et de l'inconstance.

Richelieu, irrité d'essuyer un refus, déguisa son ressentiment pour frapper avec plus

d'éclat. Le prince de Condé avoit échoué aux siéges de Dole et de Fontarabie; ses ennemis lui faisoient un crime de ses mauvais succès: ils lui reprochoient de s'être laissé corrompre par l'argent de l'Espagne pour lever le siége de Dole, et que les fautes qu'il avoit faites devant Fontarabie méritoient d'être punies. On sema adroitement le bruit qu'on devoit l'arrêter. —Je reconnois bien ici la main de Richelieu, ou plutôt du père Joseph. — Le Prince, intimidé par le péril qui le menaçoit, alla trouver le Cardinal, auquel il déclara qu'il avoit dégagé la parole qu'il avoit donnée pour son fils, et qu'il lui faisoit excuse de ce que ses engagemens avoit différé l'honneur qu'il vouloit faire à son fils, de lui donner sa nièce en mariage. Enfin, le Duc fut fiancé dans la chapelle du Roi. L'Archevêque de Paris fit la cérémonie du mariage dans la chapelle du Palais-cardinal, avec Claire-Clémence de Maillé-Brezé, dont la maison tient un rang distingué parmi la première noblesse de France. Les noces furent célébrées avec une magnificence royale. On exécuta un ballet, dont les machines, venues d'Italie, avoient coûté un million. — J'avois cru que les ballets avoient été introduits en

France, pour la première fois, par Mazarin (1). — Dans tous les cas, il est piquant de voir la comédie, excommuniée par les Papes, introduite en France par deux Cardinaux. — La dépense de cette fête monta à des sommes immenses. — Fêtes de Ministres. — Le Duc avoit été conduit à l'autel comme une victime qu'on sacrifioit à l'ambition de Richelieu. Il avoit donné sa main à son épouse sans pouvoir lui donner son cœur, dont mademoiselle du Vigean avoit la possession. La pompe de son mariage, les richesses dont il se voyoit le maître, ne purent le tirer d'un état de langueur qui dégénéra en une maladie sérieuse. Il chercha des consolations dans les arts : il n'y avoit que deux passions dans son cœur, celles de l'amour et de la gloire, et la dernière l'emportoit.

Je ne vous parlerai point des preuves d'intrépidité qu'il donna sous le maréchal de la Meilleraye, dans l'Artois et dans le Roussillon. Un jour s'étant avancé avec le Maréchal et une centaine d'officiers et de volontaires, pour observer la marche des Espagnols, ils furent tout-à-coup enveloppés par un corps

(1) C'est l'opinion de quelques écrivains, qui se sont trompés.

de cavalerie; mais le courage du jeune héros se fit jour à travers cette masse, et sauva cette troupe de braves, qu'elle menaçoit d'accabler. Ainsi perçoit, dès sa jeunesse, cette valeur sur-humaine qui le fait ressembler davantage aux héros d'Homère et du Tasse, qu'à ceux de notre temps. Il s'exposa comme le moindre soldat au siége de Colioure. Ce fut alors que Louis XIII, agréablement surpris de tant de zèle, de valeur, d'application et d'intelligence, dans un âge si tendre, ne put s'empêcher de dire tout haut : *Que le Prince son filleul livreroit et gagneroit bientôt des batailles.* Le Roussillon est soumis; il revole à Paris. Une anecdote achèvera de vous faire connoître le cardinal de Richelieu. Le Prince, en revenant du Roussillon, passa par Lyon, sans aller visiter l'Archevêque, frère du Cardinal-ministre, dont la fierté fut offensée de cet oubli. Il en témoigna son ressentiment au prince de Condé, qui conseilla à son fils de partir sur-le-champ pour Lyon. Ce conseil, ou plutôt cet ordre, fut exécuté. Le Duc, à son retour, alla trouver le Cardinal, pour lui dire qu'il avoit trouvé son frère en bonne santé. Cette soumission lui fut agréable. — Ce grand homme

en qualité de modérateur, et qui s'opposoit à une action décisive que celui-ci brûloit d'engager.

Le cœur de Gassion fut celui dans lequel se jeta, pour ainsi dire, celui du jeune Prince; ils s'entendirent; ils agirent de concert. Sans doute Gassion le seconda vivement; mais le projet appartient entièrement au Duc. Ses mots héroïques avoient déjà enflammé ses troupes, et gagné, pour ainsi dire, la bataille avant qu'elle fût livrée. Lorsqu'on lui représenta les suites auxquelles un revers exposeroit l'Etat, le Duc répondit héroïquement: « Je » n'en serai pas le témoin; Paris ne me reverra » que vainqueur ou mort. »

Cette grandeur d'ame ne respira pas seulement dans ses paroles, elle se manifesta dans ses actions: on en juge par une seule. Il apprend tout à coup, et en secret, la nouvelle de la mort du Roi. Quelques hommes, moins citoyens qu'ambitieux, lui conseillent de prendre le chemin de la capitale, et de se rendre l'arbitre de la Régence. Son rang, ses amis, ses qualités éminentes, et sur-tout l'appui d'une armée dont il avoit eu le secret de se faire adorer, lui eussent frayé le chemin à une puissance presque absolue; mais

loin de chercher à s'immortaliser en devenant le maître de sa patrie, il n'étoit occupé que des moyens de la sauver. — A quoi tiennent les événemens! peut-être l'eût-il sauvée avec plus de gloire encore, s'il se fût rendu l'arbitre des affaires; car il nous auroit épargné les horreurs des guerres civiles et des guerres étrangères. — Je le pensois, et depuis j'ai changé d'avis. J'ai observé que ce héros, dont les vues sont si rapides et si lumineuses sur les champs de bataille, n'a pas, en politique, un coup-d'œil aussi sûr; il hésite, il tergiverse, et, ce qui est le plus grand des obstacles, il met toujours ses passions à la place de ses intérêts.

N'attendez pas de moi des détails militaires sur chacune de ses batailles; cependant, je ne puis passer sous silence ceux de la journée de Rocroi, où il s'égala, dès son premier pas dans la carrière, aux premiers capitaines de l'antiquité. Tout y fut grand, imprévu, et en quelque sorte merveilleux. Le génie du Duc se multiplia comme les obstacles, s'agrandit et s'enflamma par la résistance. Jamais on ne vit mieux que dans cette occasion, les ressources soudaines et les vives illuminations de cette ame héroïque qui plane sur les difficultés, et

les subjugue. — On a remarqué que dans tous les temps, les premiers essais des hommes de génie étoient des chefs-d'œuvre, et que, par la suite, ils ne faisoient plus qu'en tirer en quelque sorte des épreuves et en multiplier les copies. — Montrez-moi donc Condé à Rocroi; et d'abord je veux connoître le nombre des troupes et la situation de chaque parti. — C'est avec des armées peu nombreuses que les Romains ont subjugué l'Univers. Ainsi, quelques milliers d'hommes décidèrent du sort de la plus florissante Monarchie.

L'armée française ne montoit qu'à douze mille hommes, mais elle devoit en recevoir sept ou huit mille de renfort. L'armée espagnole, fortifiée de celle qu'ils employoient ordinairement contre la Hollande, montoit à vingt-sept mille combattans, l'élite des troupes de la monarchie; l'infanterie sur-tout, la plus belle et la mieux disciplinée de l'univers, passoit pour invincible depuis les fameuses journées de Pavie, de Saint-Quentin et de Gravelines.

La première des vues du Prince, et de celle-là dépendoient toutes les autres, fut, non-seulement de jeter du secours dans Rocroi, mais encore d'étudier les forces de l'en-

nemi : à l'exemple des capitaines expérimentés, il ne voulut rien commettre au hasard, ni même à son génie.

Gassion fut chargé de cette double commission, et réussit; il rendit compte au Prince en ces termes : « J'ai fait pénétrer un secours dans la place; mais le succès n'en est pas moins douteux, la nature et l'art ont conspiré contre nous.

»La ville de Rocroi est située au milieu d'une plaine environnée de bois très-épais, et de marais; on ne peut y aborder qu'à travers des défilés également longs et difficiles, excepté du côté de la campagne, où il n'y a qu'un quart de lieue de bois à pénétrer. Cette étendue une fois franchie, le défilé s'élargit peu à peu, et conduit dans une plaine assez vaste pour contenir deux armées considérables rangées en bataille ; mais le terrain est si marécageux dans le bois, et la bruyère si épaisse, qu'on ne peut y faire passer une armée que par pelotons, et avec des difficultés incroyables. C'est pourtant par cette route effrayante qu'il faut aller chercher un ennemi très-supérieur, ou laisser prendre Rocroi ; le moindre délai livreroit à l'ennemi cette ville déjà réduite aux dernières extrémités.

» Il y a huit jours que don Francisco de Mélos a paru devant Rocroi. Son armée, partagée en six quartiers, occupe la plus grande partie de la plaine. Il s'est rendu maître de tous les défilés, de celui sur-tout qui regarde la Champagne, le seul qui nous soit accessible. Ses partis sont si bien pris, qu'il ne peut paroître aucune troupe ennemie à plusieurs lieues à la ronde, qu'il n'en soit averti sur-le-champ; ses progrès devant Rocroi sont si rapides, malgré la vigoureuse résistance de la garnison, fortifiée du secours que je viens d'y jeter, que tous les dehors sont emportés : enfin, la position de notre adversaire est si avantageuse, ses succès si grands, que, loin de s'inquiéter de votre approche, il semble déjà goûter la joie de nous voir spectateurs de son triomphe. »

Le Prince convoque aussitôt le Conseil. « Je suis résolu, dit-il, d'avancer dans le défilé; si les Espagnols entreprennent de s'y opposer en force, ils seront obligés de dégarnir leurs quartiers, et de laisser un chemin ouvert au secours que je tiendrai prêt: que si au contraire ils m'abandonnent le défilé, ils pénétreront dans la plaine, et je les combattrai avec un égal avantage; ou bien je me for-

tifierai dans mon camp, jusqu'à ce que j'aie pourvu au secours de Rocroi. Quelque parti que prennent les Espagnols, le mien est d'empêcher, à quelque prix que ce soit, la place de tomber entre leurs mains. »

Dans toute l'armée, il n'y avoit que le maréchal de l'Hôpital qui craignît l'événement d'une action décisive. En effet, l'officier et le soldat ne se furent pas plus tôt aperçus qu'on les conduisoit à l'ennemi, qu'ils firent retentir l'air de cris de joie et d'acclamations. Il sembloit que leur général leur eût communiqué tout son courage, toute son ardeur pour la gloire.

L'armée s'ébranle. Le Duc avoit ainsi disposé son plan de bataille. Ses troupes, qui consistoient en quinze mille hommes de pied et sept mille de cavalerie, formèrent deux lignes, qu'il appuya d'un corps de réserve. Il avoit eu la précaution de placer un peloton de cinquante mousquetaires entre chaque escadron; les dragons et la cavalerie légère furent jetés sur les ailes. Il éloigna ses bagages; il prit le commandement de la droite, ayant sous lui le maréchal de Gassion: l'Hôpital eut la gauche, ayant sous lui M. de la Ferté; M. d'Espenan fut à la tête de l'infanterie. La réserve obéissoit au brave Sirot.

On s'avance dans cet ordre jusqu'à l'entrée du défilé. Gassion le fouille avec un corps de cavalerie, chasse du bois quelques corps avancés qui le défendoient.

Sur-le-champ le Duc fait défiler sa droite avec autant de prudence que de bonheur; il jette son infanterie pour arrêter l'ennemi, s'il se présente; et lui-même, par une manœuvre savante, il s'empare, avec un corps de cavalerie, des hauteurs, d'où il masque la marche, également lente et difficile, de son infanterie et de son artillerie. Il paroît que don Mélos, par une tactique dont il fut la dupe, attira lui-même son ennemi dans la plaine : il comptoit alors sur une victoire décisive ; d'une part il méprisoit ce qu'il appeloit l'inexpérience du jeune Prince; il n'en estimoit l'armée qu'à douze mille hommes, auxquels il pouvoit en opposer le double ; il avoit enfin l'avantage du nombre, de la discipline, de la réputation, du poste même, et de l'artillerie ; il étoit enfin secondé par le brave comte d'Albuquerque, par le comte de Fontaine, guerriers blanchis sous les lauriers, qui, depuis le commencement de la guerre, avoient arrêté le prince d'Orange, et qu'on regardoit comme

les plus fermes appuis de la monarchie espagnole. Sous eux marchoient ces bandes si fameuses, cette généreuse milice formée sous Charles-Quint, illustrée sous ses successeurs par des actions héroïques, et qui étoit enfin dans les armées d'Espagne, ce que la phalange étoit parmi les Macédoniens.

Cette armée fut bientôt en présence de celle des Français. Chacune ménageoit ses forces. Il n'y eut pas d'escarmouche. Il ne restoit plus que deux heures de jour. Le Duc alloit précipiter l'action, et ses motifs, qui étoient ceux d'un grand capitaine, avoient pour but, non-seulement de prendre l'avantage de l'offensive, d'épouvanter l'ennemi, de le rompre avant que toutes ses mesures fussent prises, mais encore d'empêcher la jonction du général Beck avec Mélos, que celui-ci attendoit d'instant en instant.

Une manœuvre téméraire de la Ferté, à l'aile gauche, qui, sans attendre des ordres, voulut se signaler en jetant un secours dans Rocroi, fit manquer ce projet, et faillit perdre l'armée. Le Duc n'eut que le temps d'accourir en frémissant, et de réparer, par une manœuvre savante, cette faute du Maréchal. Dans cet intervalle, la nuit survint :

de Mélos victorieux; il arrête le torrent prêt à se déborder; mais déjà l'Achille français est accouru; la Ferté est délivré, le canon repris : Mélos recule.

Cependant la cavalerie espagnole tombe entre les mains de Gassion, qui achève sa défaite. Il ne restoit plus que les deux infanteries espagnole et française; l'une n'avoit pas encore combattu, et l'autre, par les ordres de notre héros, attendoit pour l'attaquer le résultat de l'action engagée entre la cavalerie.

Beck paroissoit dans le lointain, avec six mille hommes de troupes fraîches. Gassion est chargé de l'arrêter avec une partie de la cavalerie, et le Prince lui-même se précipite sur la phalange espagnole. Elle reste immobile un instant, et s'ouvre pour laisser jouer une batterie de dix-huit pièces, qui porte le désordre dans nos rangs.

Trois fois, semblable à un lion irrité, le Duc s'élança avec furie; il avoit trouvé enfin des périls et un rival digne de lui; c'étoit le brave comte de Fontaine. Mais bientôt le corps de réserve qu'il avoit mandé, enveloppe cette brave infanterie; alors les officiers espagnols, voyant qu'il n'y avoit plus d'espérance de salut que dans la clémence du vainqueur,

sortent des rangs et l'implorent en faisant signe du chapeau. Le Duc s'avance vers eux, pour leur donner sa parole et recevoir leurs soumission ; mais, comme il n'étoit plus qu'à quelques pas d'eux, le soldat espagnol s'imagine qu'il prépare une nouvelle attaque ; son courage se ranime, et il fait une décharge furieuse. Loin d'attribuer ce dernier effort à une erreur dangereuse, les Français l'imputent à la perfidie, et chacun, ne prenant conseil que de sa fureur et de son amour pour le Prince, entre sans attendre le signal, dans les bataillons ennemis, et en fait une boucherie affreuse. En vain le Duc, qui les suit, crie de toutes ses forces qu'on épargne le vaincu ; ce ne fut pas sans peine qu'il arracha d'entre ces mains féroces, quelques officiers sanglans et demi-morts. Les Espagnols, frappés de sa grandeur d'ame, se réfugient auprès de lui, et jusques, pour ainsi dire, dans son sein, comme dans un asile sacré, qui peut seul les dérober au fer et à la mort.

Le vieux comte de Fontaine tomba percé de coups. « Si je n'avois vaincu, s'écria le héros, » je voudrois être mort comme lui ! »

Le respect qu'on avoit eu pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées

françaises, qui n'avoient point, depuis cent ans, gagné de bataille si célèbre ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par François Ier, contre les Suisses, avoit été l'ouvrage des bandes noires allemandes, autant que des troupes françaises. Les journées de Pavie et de Saint-Quentin étoient autant d'époques fatales à la réputation de la France. Henri IV avoit eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avoit eu de petits succès, mais toujours balancés par des pertes ; les grandes batailles qui ébranlent les Etats, et qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avoient été livrées en ce temps que par votre illustre père Gustave Adolphe.

Ce n'étoit pas assez que d'avoir su vaincre ; le Duc sut profiter de la victoire. Il conçut deux projets également vastes, et sur lesquels il sut tromper son ennemi. Par le premier, il se seroit emparé des côtes maritimes des Pays-Bas ; mais la marine française étoit au berceau, et la jalousie hollandaise refusa de fournir des vaisseaux au Duc : par le second, il se rendoit maître des places qui bordent la Moselle ; car toutes celles qui couvrent

l'Escaut, étoient protégées par des forces supérieures. L'expédition de la Moselle avoit l'avantage de rendre infiniment difficile la communication des Pays-Bas avec l'Allemagne; elle offroit de plus l'occasion de réparer l'honneur des armes françaises, flétri quatre ans auparavant, aux pieds de Thionville. Ce grand dessein fut couvert d'un voile impénétrable.

Le Prince fit l'Annibal, après avoir fait l'Alexandre. Il feint de se diriger sur l'Escaut, éparpille et divise les troupes de Mélos, qui se trouble et ne sait de quel côté tombera la foudre. Tout à coup elle éclate sur Thionville, dont le Duc a repris la route par une marche savante, imprévue et rapide. De là, il vole sur les bords du Rhin, qu'il fait repasser aux Allemands. Il se confirma dans la maxime qu'il avoit adoptée dans sa première campagne. C'étoit de sacrifier quelques centaines de soldats pour accélérer le succès, persuadé qu'il perdoit moins de monde à l'attaque des postes que par les maladies et la désertion. — Ce n'est point la maxime du sage Turenne. — Fribourg étoit pris, et aux pieds de ses murs s'étendoit une armée redoutable et supérieure en nombre, que commandoit le célèbre Merci, dont le camp étoit retranché

sur deux éminences. Le Duc, auquel rien ne paroissoit inaccessible, l'attaqua. Le combat fut terrible; il recommença à trois fois, à trois jours différens. Ce fut alors que le Prince jeta son bâton de commandement dans les retranchemens de l'ennemi; et, pour le reprendre, chargea l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Philisbourg et Mayence, furent le prix de sa victoire.

Coligny. Par honneur pour la probité, ne négligeons pas de remarquer que le Duc fut, dans toutes ses campagnes, heureusement secondé par l'activité et l'intelligence de Champlatreux. Chargé des subsistances de l'armée, il se rendit recommandable par un esprit d'ordre et de détail qui fit toujours régner l'abondance dans le camp. Ce vertueux citoyen, qui se retira pauvre d'une place où la cupidité étoit alors sans frein, étoit fils de Mathieu Molé, premier président du Parlement de Paris; nom cher à la France, par l'intégrité et le patriotisme de ceux qui l'ont porté. Je ne sais par quel préjugé barbare on n'associe point à la gloire des succès, celui qui pourvoit aux besoins d'une armée: n'est-ce pas par son désintéressement ou son avarice, qu'il soutient ou détruit le soldat?

Chez

Chez une nation généreuse, où l'honneur a tant d'empire, devroit-on réduire des hommes si nécessaires, à se dédommager par les richesses, de l'obscurité où le préjugé de leur état les condamne. Si nous voulons avoir des Phocion et des Aristide, honorons la pauvreté, et commençons à croire que quiconque fait une fortune immense dans l'administration publique, est au moins un mauvais citoyen. Chez les Romains, la charge de Questeur de l'armée étoit briguée par les plus considérables citoyens, et n'étoit jamais confiée qu'aux plus vertueux.

— Précédé des acclamations générales, il reparoît à la Cour, après avoir laissé son armée au prince de Turenne; mais ce grand homme est battu à Mariendal. Le Duc revole au combat, ou plutôt à la victoire; celle de Nortlingue efface la défaite de Turenne. —Cette époque m'est encore présente. Ce fut alors que j'écrivis au Prince, pour le remercier d'avoir réparé, par cette victoire, l'échec des armes suédoises. — Tant de succès et de services, moins récompensés que suspects à la Cour, le faisoient craindre du Ministère, autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes et de sa gloire, et on l'en-

voya en Catalogne avec de mauvaises troupes mal payées; il assiégea Lérida, et fut obligé de lever le siége; — au bruit de nos vaudevilles. —Après la levée du siége de Lérida, le Prince demeura convaincu que la capacité qu'on montroit à réparer une disgrace, n'en effaçoit jamais la honte. Les secours promis n'arrivoient pas; les maladies multipliées affoiblissoient de jour en jour son armée; la malignité du climat détruisoit plus de soldats que le fer de l'ennemi. Tous ces contre-temps aigrirent son humeur; il devint triste et sévère. — Les couplets étoient sanglans.

—La moindre infraction contre la discipline militaire ne restoit point impunie. Il étoit persuadé que la sévérité n'est jamais plus nécessaire que lorsque le soldat ressent des besoins; c'est alors que, se livrant au vol et au brigandage, il dégrade son courage et sa nation. Il citoit souvent l'exemple du Sénat romain, qui fit massacrer une légion de quatre mille hommes, pour avoir pillé une ville de Calabre. Ce fut par ces actes de rigueur que ce peuple conquérant conserva la discipline dans ses troupes, et se ménagea tant d'alliés fidèles. Le Prince, porté à la rigueur, croyoit mieux contenir les troupes par des châtimens, que

par l'indulgence. — Il étoit bien différent de ce ministre, s'écria l'Angely, qui, pour prévenir la désertion, envoyoit dans les garnisons le bouffon Tabarin, dont les farces faisoient oublier au soldat sa misère.

— On observa que dans cette campagne et les précédentes, les blessures aux jambes furent toutes mortelles au bord de l'Océan, comme les blessures à la tête l'étoient du côté de la Méditerranée.

Bientôt les affaires chancelantes forcèrent la Cour de rappeler Condé en Flandre. L'Archiduc Léopold assiégeoit Lens en Artois. Condé, rendu à ses troupes qui avoient toujours vaincu sous lui, les mena droit à l'Archiduc. C'étoit pour la troisième fois qu'il donnoit bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : *Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nortlingue.*

CHAPITRE XIV.

Suite de l'Histoire du Prince. Sa Vie intérieure. Ses Goûts. Ses Lectures. Ses Amis. Portraits. Anecdotes (1).

— Votre narration a la rapidité de la marche du héros; vous me l'avez fait assez contempler dans les batailles, dont il paroît en quelque sorte le dieu. Je desirerois le voir, dans son intérieur, au milieu de ses amis; et qui peut mieux que vous me le faire connoître encore? Il n'est pas moins le dieu de l'amitié que celui des combats. —Ah! je puis l'attester, dit Coligny.

Le comte Gaspard de Coligny, mon oncle, depuis duc de Châtillon, en qui l'on voyoit revivre le courage et le génie de ses pères, fit cette année une heureuse épreuve de la grandeur d'ame du Prince. Angélique de Montmorency-Boutteville, l'une des femmes les plus célèbres de ce siècle, par les graces de la figure et de l'esprit, venoit de paroître à la Cour, avec cet éclat de beauté qui subjuguoit les ames les plus fières; le Duc et Châtillon, éblouis de tant de charmes, qui

(1) Ouvrages cités.

devenoient encore plus piquans par la finesse, la vivacité et l'enjouement de mademoiselle de Boutteville, s'empressèrent de lui rendre leurs hommages : mais Châtillon venant à réfléchir sur les qualités de son redoutable rival, ne trouva qu'un moyen de s'en défaire; ce fut de lui avouer le secret de son ame. Le Prince touché de la confiance de son ami, lui sacrifia sur-le-champ sa passion; il fit plus : comme les parens des jeunes amans s'opposoient, par différentes vues, à un mariage, d'ailleurs si convenable, il prêta son ministère à Châtillon, pour enlever et épouser sa maîtresse; il respecta les nœuds sacrés de l'amitié et de l'union conjugale, jusqu'à ce que la duchesse de Châtillon, devenue libre par la mort de son époux, consentit à écouter sa flamme. On prétend que c'est, de toutes les femmes auxquelles le Prince adressa des vœux, la seule qu'il ait véritablement aimée.

Les larmes qu'il versa sur la mort de mon oncle, font encore couler les miennes; pardonnez si je me trouble à ce souvenir. Coligny ne put achever, et Boutteville reprit en ces termes :

On remarqua la manière dont il composa sa maison. Ses premiers officiers furent tous

d'un mérite distingué : Saint-Evremont fut nommé capitaine de ses gardes ; Bussy-Rabutin mis à la tête de ses chevaux-légers. Il nous a quittés ; c'est un officier qui sait écrire comme il sait combattre : mais son humeur mécontente et satirique, le tourne vers la malignité, et né avec de la bravoure et des talens, il sera malheureux, je le prévois, par l'abus qu'il ne cesse d'en faire. Il gâte sur-tout son mérite par la vanité insupportable d'en parler en toute occasion et hors de propos. — Que pensez-vous de Palluau et de Miossens ? — Ce sont deux courtisans délicats, deux littérateurs polis ; ils cultivèrent leur esprit dans un temps où le militaire pouvoit être impunément grossier et barbare. Le Prince trouvoit le plus grand charme dans leur entretien. — Et Tavanne ? — Il mérita d'être appelé dans la suite le bras droit de Condé. C'est un homme véritablement fait pour la guerre ; son attachement pour le Prince, l'a arrêté dans le chemin des honneurs ; il a eu des sujets de se plaindre de lui, sans cesser d'être son ami ; il a quitté le service, et vit dans la retraite depuis qu'il a cessé de combattre sous Condé. — Et le maréchal de Grammont ? — Le maréchal de Grammont eut une part distinguée dans l'es-

time de Condé, qui l'a conservé malgré les intérêts de parti; c'est un courtisan aimable et sans bassesse, dont la vertu riante et l'esprit cultivé, ont fait un modèle d'enjouement et de politesse. Son destin fut de servir sous M. le Prince et sous Turenne. Quiconque sait apprécier les talens militaires, rangera ce grand homme parmi les premiers généraux de ce temps. Il eut part aux plus grands succès; mais sa gloire est moins brillante, parce que n'ayant eu que des commandemens subordonnés, il fut obscurci par l'éclat de ses chefs. — Il me semble qu'il manque à cette liste la Rochefoucault. — Courtisan philosophe, il sut réfléchir dans un âge où les autres ne songent qu'à jouir. Une inclination naturelle, produisit entre le Prince et lui, une liaison qui avoit toute la solidité de l'amitié, sans en avoir l'enthousiasme, et qui fut entretenue par l'intérêt réciproque de leurs passions. Il s'est arrangé avec la Cour, comme la plupart des amis du Prince, qui le lui a pardonné. — Oui, je sais qu'il trouva bien peu d'amis fidèles dans ses disgraces. Mais vous réparez à ses yeux les torts des autres, et seul vous les valez tous pour lui. Cette galerie de héros ne seroit point complette, si on n'y ajoutoit les portraits de Coligny et de Boutte-

ville; permettez-moi de les esquisser. Parent et ami de Condé, Boutteville a sû lui plaire par la conformité d'un courage vif, impatient, et dont les ressources sont aussi promptes que lumineuses. Il a suivi le Prince dans ses malheurs, et s'est rendu le complice de ses fautes, sans autre motif qu'une ivresse d'amitié qui fait honneur à tous les deux.

Mais on dit que Condé a une prédilection particulière pour Coligny, qui, malgré sa jeunesse, a déjà en partage la valeur et la prudence de ses ancêtres, dont le courage est sans ostentation, dont l'ame pure ne se passionne que pour la vertu. Ami essentiel dans un âge où l'on peut être impunément frivole, il a la franchise de donner des conseils au Prince, et la gloire d'en être écouté.

Les deux officiers français rougirent, en souriant, de se voir peints et devinés; et Coligny ajouta, avec chaleur : De quel homme obscur encore, parlez-vous, Madame? Il me faut encore du temps pour mériter de pareils éloges. C'en est un assez grand pour moi que d'avoir mérité, graces à votre indulgence, d'être l'ami de Condé, et peut-être le vôtre.

Alors *Boutteville* : Ah! si nous pouvions concevoir quelqu'orgueil, qu'il seroit profon-

dément humilié, en nous comparant à ces héros qui laissent si loin derrière eux tous les autres hommes, je veux dire, à un prince de Condé, à un maréchal de Turenne!

CHAPITRE XV.

Suite de l'Histoire du Prince. Parallèle de Condé et de Turenne (1).

— MAIS si on comparoit ces deux grands hommes entre eux, à qui donneriez-vous la préférence? — A chacun d'eux dans son genre. — Et que pense Condé lui-même de son rival? — Son discernement à connoître les hommes lui a fait démêler tout le mérite de Turenne. Ce grand homme, qui n'avoit encore développé qu'une partie de son ame, fut aperçu tout entier par le Prince, qui fut assez grand pour n'en être point jaloux. — L'envie est un aveu de la foiblesse et de l'infériorité. — Ils étoient faits pour être émules, et non pour être rivaux. Le Prince avoit une estime si sincère pour ce héros, que, dans une de ces

(1) Ouv. cités. Œuv. de Saint-Evremont. Mém. de Bussy.

conversations où on laisse échapper le secret de son ame, il eut le courage de dire, en parlant des grands capitaines : « Si j'avois à » me changer, je voudrois être changé en » M. de Turenne ; ç'est le seul homme qui » me puisse faire souhaiter ce changement. » — Quand on est assez magnanime pour rendre tant de justice à son émule, n'est-on pas du moins son égal?

— Il ne se bornoit point à une admiration stérile pour ce grand capitaine; il l'observoit, il le méditoit, et sembloit, pour ainsi dire, vouloir dérober ses vertus et s'approprier ses talens. Il avoit tant de confiance dans ses conseils, qu'il ne rougit pas de le consulter sur la conduite qu'il devoit tenir dans la guerre. Turenne lui répondit, non avec l'orgueil dédaigneux d'un maître qui donne des leçons; mais avec la franchise d'un militaire qui communique ses lumières : « Faites » peu de siéges, et donnez beaucoup de com- » bats, quand vous aurez rendu votre armée » supérieure à celle des ennemis par le nombre » et la bonté des troupes, ce que vous avez » presque fait par la bataille de Rocroy. Quand » vous serez bien maître de la campagne, les » villages vous vaudront des places; mais on

» met son honneur à prendre une ville forte,
» bien plus qu'aux moyens de conquérir ai-
» sément une province. Si le roi d'Espagne
» avoit mis en troupes ce qu'il lui a coûté
» d'hommes et d'argent à faire des siéges,
» il seroit aujourd'hui le plus considérable
» des Rois. » — Condé ne m'en paroît que plus grand. Mais je ne desire pas moins les voir comparer entre eux par un guerrier admis à leur secret. — Le secret du génie n'est connu que de lui-même. Vous l'ordonnez, je tâcherai de ressaisir, dans ma mémoire, les traits qui leur sont échappés en parlant l'un de l'autre.

Vous trouverez, dans M. le Prince, la force du génie, la grandeur de courage, une lumière vive, nette, toujours présente. M. de Turenne a les avantages du sang-froid, une grande capacité, une longue expérience, une valeur assurée. Celui-là, jamais incertain dans les conseils, jamais irrésolu dans ses desseins, jamais embarrassé dans ses ordres, prenant toujours mieux son parti qu'homme du monde. Celui-ci se faisant un plan de guerre, disposant toutes choses à sa fin, et les conduisant avec un esprit aussi éloigné de la lenteur que de la précipitation.

L'activité du premier se porte au-delà des choses nécessaires, pour ne rien oublier de ce qui peut être utile; l'autre, aussi agissant qu'il le doit être, n'oublie rien d'utile, ne fait rien de superflu : maître de la fatigue et du repos, il travaille à ruiner l'armée des ennemis; il songe à la conservation de la sienne.

M. le Prince, fier dans le commandement, également craint et estimé. M. de Turenne, plus indulgent, est mieux obéi par l'autorité qu'il se donne, que par la vénération qu'on a pour lui.

M. le Prince, plus agréable à qui sait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît, plus sévère quand on manque, plus touché quand on a bien fait. M. de Turenne, plus concerté, excuse les fautes sous le nom de malheur, et réduit souvent le mérite à la simple louange de faire bien son devoir. Satisfait du service qu'on lui rend, il ne l'est pas toujours de l'éclat qu'on se donne; et faisant valoir avec plaisir les plus soumis, il regarde avec chagrin les industrieux qui cherchent leur réputation sous lui, et leur élevation par les Ministres.

M. le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouit de sa gloire sans vanité,

reçoit la flatterie avec dégoût. S'il prend plaisir qu'on le loue, ce n'est pas la louange de ses actions, c'est la délicatesse de la louange qui lui fait sentir quelque douceur. M. de Turenne va naturellement aux grandes et aux petites choses, selon le rapport qu'elles ont à son dessein. Rien ne l'élève dans les bons succès ; rien ne l'abat dans les mauvais.

Il n'est point assez de précautions contre les attaques du premier ; son audace et sa vigueur rendent foible ce qu'on s'imaginoit de plus fort; le second se dégage de tout danger; il trouve le moyen de se garantir dans toutes les apparences de sa perte.

Quelque troupes que vous donniez à M. le Prince, vieilles ou nouvelles, connues ou inconnues, il a toujours la même fierté dans le combat; vous diriez qu'il sait inspirer ses propres qualités à toute l'armée; sa valeur, son intelligence, son action, semblent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de troupes, dont M. de Turenne se défie, il cherche ses sûretés : avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance, il entreprend comme aisé ce qui paroît impossible. Quelqu'ardeur qu'ait M. le Prince pour les combats, M. de Turenne en donnera davantage pour s'en pré-

parer mieux les occasions; mais il ne prend pas si bien dans l'action ces temps imprévus qui font gagner pleinement une victoire. C'est par-là que ses avantages ne sont pas entiers. Quand l'affaire est consommée, le plan de sa guerre lui revient dans l'esprit; il remet à une conduite plus sûre ce qu'il voit de difficile et de douteux dans le combat. M. le Prince a les lumières plus présentes et l'action plus vive; il remédie lui-même à tout, rétablit les désordres, et pousse ses avantages; il tire des troupes tout ce qu'on en peut tirer. Il s'abandonne au péril, et il semble qu'il soit résolu de vaincre, ou de ne pas survivre à sa défaite. Ce n'est pas assez pour lui de n'être pas vaincu; il fait sa honte de ne vaincre pas.

Chez M. de Turenne, tout cède au bien des affaires; il essuie le murmure des envieux, le mauvais office de ses ennemis, le dégoût de ceux qu'il sert pour rendre un véritable service. M. le Prince a plus d'égards pour les ordres de la Cour, jusqu'aux occasions qui se présentent; là, il n'écoute que sa valeur, et ne se tient responsable de ses actions qu'à sa gloire.

Pour M. le Prince victorieux, le plus grand éclat de la gloire; pour M. le Prince malheu-

reux, jamais de honte. Ce peut être un préjudice aux affaires, et jamais à sa réputation. La réputation de M. de Turenne est toujours attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui le distinguent pour être égales et continuées. Toute sa conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudissement des peuples, que de solidité pour occuper les réflexions des habiles gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait M. de Turenne a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrans. On perd beaucoup de ne le comprendre pas assez nettement. Il ne perd pas moins de n'être pas assez expliqué aux autres. La nature lui a donné le grand sens, la capacité, le fond du mérite, et lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'esprit qui en fait le complément. Il faudra le perdre pour bien connoître ce qu'il vaut, et il lui en coûtera la vie pour se faire une juste et pleine réputation.

La vertu de M. le Prince n'a pas moins de lumière que de force; elle est funeste aux ennemis qui en ressentent les effets, brillante pour ceux qui en tirent les avantages; mais, à dire la vérité, elle a moins de suite et de liaison que celle de M. de Turenne; ce qui

m'a fait dire, il y a long-temps, que l'un est plus propre à finir glorieusement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre. Dans le cours d'une affaire, on parle plus avantageusement de ce que fait M. le Prince ; l'affaire finie, on jouit plus long-temps de ce que M. de Turenne a fait.

J'ajouterai encore cette différence : M. de Turenne est plus propre à servir un Roi qui lui confiera son armée ; M. le Prince à commander la sienne et à se donner de la considération par lui-même. — Je demeure plus indécise qu'auparavant, et je vois qu'on ne peut partager son admiration entre ces deux grands hommes, et que chacun d'eux la veut toute entière. Loin de satisfaire ma curiosité, vous la redoublez ; cependant, pour ne point abuser de vos momens, je me bornerai à deux questions encore sur le prince de Condé. La première est indiscrette, et la seconde philosophique. Ses amours avec mademoiselle du Vigean ont-ils duré ?

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Suite de l'Histoire du Prince. Les Amours malheureux. Jalousie de la belle madame de Longueville. Mademoiselle du Vigean abandonnée, se retire aux Carmelites. Une révolution physique guérit le Prince d'une passion trop vive. Réflexion singulière (1).

Mademoiselle du Vigean lui avoit inspiré une passion si tendre et si vive, que ce Prince, ardent dans ses desirs, et outré dans tous ses vœux, avoit formé la résolution de l'épouser, et de répudier une Princesse qui avoit plus de vertus que d'appas. Tant que Richelieu eut les yeux ouverts, le Prince renferma dans lui-même un projet dont le Ministre vindicatif auroit prévenu l'effet, et dont sa fierté offensée auroit même puni le desir. Mais, après sa mort, le Prince, croyant pouvoir tout oser avec impunité, songea sérieusement à faire casser son mariage, sous prétexte qu'il avoit été forcé de le contracter. Il confia son secret à madame la princesse de Condé. Cette mère tendre et complaisante, loin de

(1) Ouvr. cités. Huet, etc.

combattre ce penchant, lui exagéra les perfections de son amante, et par-là devint complice d'une passion dont elle auroit dû arrêter les progrès. Cette conduite n'avoit d'autre motif qu'une espèce de respect qu'elle témoignoit en toute occasion pour un fils dont elle vouloit se ménager l'appui.

Mademoiselle du Vigean, enivrée de sa grandeur future, eut l'imprudence de choisir pour confidente la duchesse de Longueville, qui, jalouse de la gloire de son frère, de son amour même, et plus jalouse encore de l'ascendant que cette amante avoit usurpé sur l'esprit de ce Prince, feignit d'approuver un projet qu'elle étoit bien résolue de traverser. Il y avoit entr'elles une rivalité marquée. Mademoiselle du Vigean, plus tendre que politique, plaça mal son secret : les femmes les plus adroites à cacher leurs fautes, souvent sont les plus indiscrettes, lorsque leur vanité est intéressée à le devenir. La Duchesse abusa de la confiance qu'on avoit eue dans sa discrétion, en révélant le secret au prince de Condé, dont l'indignation, égale à la surprise, éclata avec tant de violence, que les deux amans, sans renoncer au plaisir de s'aimer, perdirent l'espoir d'être jamais unis.

Madame de Longueville, après cette première infidélité, jouissoit encore d'un triomphe imparfait. Elle crut ne pouvoir mieux achever la défaite de son ennemie, qu'en répandant sur sa conduite des soupçons d'infidélité. Le moyen qu'elle imagina, fut d'engager le marquis d'Albret à lui faire sa cour. L'esprit est toujours assuré de réussir, lorsqu'il ne reçoit pas les impressions du cœur. Le marquis joua son rôle avec tant de dextérité, que ses soins et ses assiduités, son air tantôt inquiet, tantôt satisfait, en imposèrent au Prince qui se crut trahi. L'amour outragé est plus puissant que les conseils de la raison, pour corriger ses erreurs. La délicatesse du Prince fut offensée ; mais Chabot, qui étoit le conseil de mademoiselle du Vigean, et qu'il consultoit sur tous les intérêts de son cœur, lui découvrit le stratagème. Toute sa colère alors éclata contre sa sœur ; son dépit et son ressentiment furent poussés si loin, que, ne se bornant pas à révéler au duc de Longueville les foiblesses de la Duchesse, il le sollicita de la faire renfermer. Cette tracasserie domestique fut le germe d'où l'on vit éclore les divisions des années suivantes.

Il étoit à craindre, cependant, que sa pas-

sion pour mademoiselle du Vigean, n'excitât de nouveaux troubles dans sa famille. Les yeux vigilans d'un père irrité, les inquiétudes d'une épouse tendre et dédaignée, n'avoient pu jusqu'alors arrêter les progrès de ce feu séditieux. Il étoit si touché de sa beauté, qu'il ne pouvoit se séparer d'elle sans répandre des larmes; et, lorsqu'il partit pour la campagne de Nortlingue, il s'évanouit en faisant ses adieux. La sagesse et la retenue de cette amante adroite ou vertueuse irritoient ses desirs, parce qu'ils n'étoient jamais satisfaits. Mais, ce que la raison n'avoit pu faire jusqu'alors, fut l'ouvrage de la maladie grave qu'il contracta pendant la campagne de Fribourg. Mademoiselle du Vigean lui devint aussi indifférente qu'elle lui avoit été chère. Un dégoût soudain succéda à la passion la plus vive, et l'amante abusée alla ensevelir ses charmes dans la solitude des Carmelites, où Dieu remplit le vide que son amant avoit laissé dans son cœur.

J'ai entendu raconter cette aventure par Huet, qui développa à ce sujet une opinion fort singulière. « L'amour, disoit-il, n'est pas une passion de l'ame, seulement comme la haine et l'envie; mais c'est aussi une maladie du corps comme la fièvre: elle est dans le sang et dans

les esprits qui s'allument et s'agitent extraordinairement, et on pourroit la traiter méthodiquement par la médecine. Je crois que l'on en pourroit venir à bout par de grandes sueurs et de copieuses saignées qui, emportant avec l'humeur ces esprits enflammés, purgeroient le sang, calmeroient son émotion, et le rétabliroient dans son état naturel. Ce n'est pas une simple conjecture, c'est une opinion fondée sur l'expérience. »

CHAPITRE XVII.

Fin de l'Histoire du Prince. Libertinage. Il entre au nombre des Amans de Ninon. Il revient à l'Etude et à l'Amitié. Son admiration pour Alexandre, qu'il s'étoit proposé pour modèle. Dénouement imprévu. Surprise de Christine, de Boutteville et de Coligny. Aventures. Tête-à-tête avec le Prince. La fille de Gustave en est plus mécontente que jamais (1).

IL voyoit souvent la célèbre Ninon Lenclos, courtisane philosophe, dont la maison étoit une école de galanterie et de savoir, de plaisirs et de politesse. Cette fille voluptueuse fit

(1) Ouv. cités. Mém. et Pensées de Christine.

oublier, par les charmes de son esprit, la foiblesse de son cœur. Le courtisan, le magistrat, le militaire et le savant, briguoient l'honneur d'être de ses amis. Sa beauté étoit si touchante, sa conversation étoit si délicieuse, que tous ses amis vouloient être ses amans. Tendre par tempérament, mais volage par système, et peut-être par besoin, elle ne cessa point d'être aimée quand elle cessa d'être fidelle.

Ninon, plus belle et plus voluptueuse que Laïs, fut aussi philosophe et aussi respectée que Léontium. Une fille si merveilleuse toucha le cœur d'un héros disposé à s'embraser. C'est dans cette société qu'il trouvoit tout ce que la Cour avoit de plus délicat, et tout ce que la Capitale avoit de plus éclairé. Ninon avoit trop d'amour-propre pour ne pas sentir le prix de sa conquête; mais le Prince, plus galant que passionné, trop recherché pour être fidèle, ne poussa pas le sentiment jusqu'à l'ivresse; il aimoit, il estimoit Ninon, et croyoit en être assez amoureux, quand il avoit assez parlé le langage de l'amour.

Christine sourit. Parlons, dit-elle, de ses plaisirs sérieux. Quel est le choix de ses lectures? quels sont ses auteurs favoris? — Il

profita des momens que lui laissa une convalescence, pour s'appliquer sérieusement à l'étude. Marsillac et Miossens joignoient à l'avantage de savoir beaucoup, une délicatesse qui adoucissoit ce que l'érudition a de plus triste et de sauvage. Leur conversation instructive et amusante embellissoit les anciens dont ils s'étoient approprié les richesses. Saint-Evremont étoit, chez les gens de qualité l'arbitre du goût qui ne faisoit que d'éclore. Le Prince s'enfermoit avec lui pour lire et pour s'entretenir de choses utiles et agréables. Leur entretien étoit le fruit de leur lecture; ils cherchoient à connoître les hommes et les affaires; ils discutoient les actions, en pénétroient les motifs, et observoient les moyens. Quelquefois censeurs rigides, ils voyoient peu de vertus sans alliage de quelques vices; quelquefois juges indulgens, ils apercevoient que les vices enfantoient des vertus. Leur principale étude étoit de saisir ces nuances fines et délicates qui distinguent les caractères, et qui ont tant d'influence sur les événemens.

Saint-Evremont, un jour, le voyant triste et rêveur, lui lut, pour l'égayer, Rabelais. L'obscurité fatigante de cet auteur rebuta le Prince, dont le génie ardent aimoit mieux

déchirer le voile que de l'écarter pour en découvrir les beautés mystérieuses.

Pétrone fit sur son esprit des impressions bien différentes : il aimoit à entendre ce voluptueux délicat qui, par la magie séduisante de son style, fait oublier la licence de ses portraits : il étoit frappé des couleurs fines et attrayantes qu'il répand sans épargne et sans profusion sur tous les objets qu'il veut peindre. Il est difficile de n'être pas vivement affecté de ces descriptions animées qui embrasent l'imagination, et qui rendent, pour ainsi dire présentes, les scènes toujours enivrantes du délire des sens. Depuis, le Prince pensionne un lecteur, dont l'unique occupation est de l'entretenir de Pétrone. Je crois vous avoir déjà dit que Quinte-Curce est l'auteur favori de ce Prince; il est sur-tout frappé de l'endroit où Alexandre parle avec tant de fierté aux Grecs qui demandoient à retourner dans leur patrie. « Ce héros, abandonné des siens, aux extrémités de l'Asie, » environné de barbares encore mal assujétis, se sentoit si digne de commander, » qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui » obéir en Europe, en Asie, parmi les Grecs » et les Perses : il étoit assuré de trouver

» des sujets par-tout où il trouveroit des
» hommes. »

Alexandre est le modèle que s'est proposé Condé. Il admire cette constance qui voit le péril sans être ému, et qui semble se suffire à elle-même, et cette fierté qui ne sait ni prier ni fléchir pour se faire obéir.

— Jusqu'à ce moment je ne vois que le grand Gustave, mon père, et votre grand Condé, qui puissent être comparés à Alexandre. La fausse gloire s'acquiert à peu de frais; mais la véritable coûte cher aux hommes. C'est au prix de terribles travaux et de bien des sueurs, et du sang répandu, qu'Alexandre, et peu d'autres, ont mérité leurs grands noms. On compare des gens avec Alexandre-le-Grand, qui méritent à peine d'être comparés à son Bucéphale.

Je l'avouerai : j'estime *Cyrus*, *Alexandre*, les deux *Scipions*, *César*, *Almanzor*, et votre grand *Condé*, parce qu'il me semble que leurs ames étoient encore plus grandes que leur grande fortune.

Cependant, quand on considère que ces héros ont vécu, et sont morts sans que leurs noms soient connus de la centième partie du monde, et qu'ils ont été inconnus à tout le

reste ; qu'on a ignoré qu'ils étoient nés, que même cette partie du monde qui les a connus, les a oubliés comme s'ils n'avoient jamais été ; cette réflexion me semble capable de guérir tout homme raisonnable, de la vaine espérance d'une immortalité imaginaire. Néanmoins il faut agir quand l'occasion se présente, comme ils ont fait : il faut se former sur ces grands originaux, en les imitant, pour acquérir, sinon leur haute fortune, au moins leur mérite ; c'est-à-dire, qu'il faut travailler jour et nuit, s'exposer à mille périls et à mille fatigues, compter pour rien et la vie et la mort ; mais il faut faire tout cela pour le seul et unique plaisir de bien faire, qui doit être toute la récompense qu'on en doit prétendre, sans se bercer de chimères.

Dans ce moment on entendit un grand bruit dans l'intérieur de la maison ; une des femmes de mademoiselle de Pons entra précipitamment dans la chambre, et n'eut que le temps de prévenir Boutteville de l'évasion de mademoiselle de Pons. Avertie ce matin même, par un billet anonyme, que Condé, après avoir découvert sa demeure, envoyoit aussitôt ses gens, mêlés à ceux de l'Archiduc,

pour l'enlever, mademoiselle de Pons n'avoit eu que le temps de fuir sans prévenir son amant; elle étoit déjà près d'Anvers, où elle lui donnoit rendez-vous.

Ce récit étoit à peine achevé, qu'on vit ceux qui étoient à sa poursuite, se répandre dans l'appartement. Coligny et Boutteville se levoient déjà en fureur; mais le nom du prince de Condé ne fut pas plutôt prononcé, qu'elle se calma, et ils reçurent avec respect l'ordre du général, qui leur prescrivoit de se rendre auprès de lui.

Les archers, voyant une femme déguisée en homme, voulurent l'emmener. Christine, qui aimoit les aventures, et qui n'avoit qu'un mot à dire pour terminer celle-ci, gardoit le silence. Coligny, fort embarrassé, adopta l'avis qui fut ouvert par le malin Boutteville; c'étoit de répondre de la Dame, et de la présenter eux-mêmes au prince de Condé.

Moitié nécessité, moitié curiosité, Christine y consentit. Une voiture étoit prête; ils y montent, et, en quelques instans, ils arrivent chez le Prince. Un regard sévère avertit Coligny et Boutteville de se retirer à leur quartier; ils y trouvèrent chacun un ordre pour une expédition éloignée. Mais, qui peindra la

surprise du Prince, lorsqu'il se trouva en tête-à-tête avec Christine, qui avoit affecté de se cacher et de s'envelopper.

Quoi ! Madame, dit-il, vous en étiez ? .... Recevez mes excuses ; permettez que ma voiture à vos ordres.... Que de réparations ne vous dois-je pas ? daignez les prescrire. Ici, un sourire très-expressif de Christine, dans l'esprit de laquelle la conversation du matin avoit réveillé son ancienne admiration pour le Prince, sembla expliquer à celui-ci de quelle nature pouvoit être cette réparation. Il l'entendit ; et, sans lui donner le temps de la prévoir.... N'attendez pas, lecteurs, que mon chaste pinceau vous retrace cette scène : sachez seulement que Christine se retira plus mécontente que jamais du prince de Condé.

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DU SÉJOUR A BRUXELLES.

SOMMAIRE GÉNÉRAL.

POINT DE DÉPART DE LA RÉVOLUTION LITTÉRAIRE.

ÉTAT DES SCIENCES ET DES LETTRES PENDANT CETTE PREMIÈRE PÉRIODE.

Personnages introduits sur la Scène :

CHRISTINE, PÉLISSON, MÉNAGE.

Galerie de Portraits. *Corneille*, *Pascal*, *Sirmond*, *Camus*, *Petau*, *Bourzeïs*, *Raynaud*, *de Launoy*, *Nicole*, *Huet*, *Senault*, *Lingendes*, *le Maître*, *Gautier*, *Patru*, *Séguier*, *Lamoignon*, *Bignon*, *Fabrot*, *Henrys*, *Févret*, *Louis Legrand*, *Auzanet*, *Ricard*, *Fourcroy*, *Maimbourg*, *Mézeray*, *Godefroy* père et fils, le *Laboureur*, *Labbe*, *le Cointe*, les *Valois*, *Dupleix*, *Vignier*, *Bourbon*, *Maynard*, *Chapelain*, *Montmaur*, *Colletet*, *Balzac*, *Voiture*, *Sarrazin*, *de Scudéry*, *Scarron*, etc.

CHAPITRE PREMIER.

Retraite de Christine. Elle a reçu la nouvelle de la mort de sa Mère. Retour vers l'Etude. Correspondance avec Pélissou et Ménage (1).

En rentrant chez elle, Christine y trouva le baron Spane; il lui apportoit la nouvelle de la mort de sa mère, la Reine douairière de Suède. Christine se retira aussitôt à la campagne, où elle se priva de toute société pendant trois semaines. Ce fut le même jour du mois de mars, que l'illustre grand-chancelier de Suède, *Axel Oxenstiern*, fut enterré à Stockholm, et transporté de là à sa terre de Toholm. Sa fin avoit été douce et paisible, pareille à sa vie. Il avoit été regretté de tout le royaume, et particulièrement du Roi, qui savoit mieux que personne la perte qu'il faisoit en la mort de ce grand homme. Les dernières paroles qu'Oxenstiern prononça en mourant, furent sur la reine Christine : car, ayant demandé à ceux qui étoient autour de lui, quelles

(1) Gal.-Gualdo. Holl. Mercure. Thes. Num. Mém. de Christine. Mém. de Chanut. Menagiana.

nouvelles on en avoit, il répondit, sur ce qu'on lui en rapporta : *Je lui ai prédit qu'elle se repentiroit de ce qu'elle faisoit; mais....* Et, poussant un grand soupir, il ajouta : *C'est pourtant la fille du grand Gustave.*

Dans l'ennui de sa solitude et de son deuil, dans l'absence des autres plaisirs, Christine éprouva le besoin de rechercher ceux des lettres. Elle reprit, avec les savans de l'Europe, sa correspondance un peu négligée. Elle envoya un passe-port au célèbre Ménage, qu'elle vouloit attirer auprès d'elle, et réunir à cette cour littéraire qu'elle avoit formée en Flandre. Elle lui écrivit qu'elle avoit fait la plus grande partie du chemin, et que l'affection qu'elle avoit pour lui, valoit bien la peine qu'il fît le reste. Mais, fidèle à ce caractère d'indépendance, qui est celui du véritable homme de lettres, Ménage s'en excusa (1), et se contenta

(1) *Menagiana*, t. I, p. 220. Il ajoute les détails suivans : M. de Montausier et M. Servien jugeoient à propos que je fisse ce voyage ; mais M. Chapelain, en qui j'avois beaucoup de confiance, ne fut point de cet avis. Il me dit que cette Princesse étoit tellement obsédée par Antonio Pimentelli, ambassadeur du roi d'Espagne, auprès d'elle, que quand je l'aurois vue une seule fois, il seroit bien difficile que je pusse la revoir. Je le crus, et je ne la vis que lorsqu'elle vint à Paris, en 1656.

d'écrire la lettre qu'on trouvera à la suite de celle de Pélisson. Christine s'étoit adressée à ces deux hommes de lettres pour connoître l'état des sciences et des arts en France.

CHAPITRE II.

Lettre de Pélisson à Christine. Tableau des Lettres. Point de départ. Descartes a éclairé les esprits. Corneille élève les ames. Tandis qu'il jette les fondemens de l'Art dramatique et de la Langue poétique, Pascal fixe la Prose.

MADAME,

L'ESPÉRANCE de vous voir ajouter de vos lumières ce qui manquera aux miennes, peut seule couvrir la foiblesse de mes moyens, et excuser la témérité de l'entreprise. Elle a cependant des charmes pour moi; d'abord, je vous obéis; et ensuite placé pour ainsi dire par la pensée, au berceau d'un grand siècle dont j'entrevois l'aurore, je me plais à voir, dans nos richesses actuelles, le germe de nos trésors futurs; mais, quelque soit l'éclat de ce dernier, il sera dû tout entier aux grands talens qui viennent d'ouvrir la carrière.

Oui,

Oui, Madame, les fastes de notre gloire littéraire dateront toujours de Descartes et de Corneille. J'ose soutenir que ces deux grands hommes ont plus fait, même pour la langue française, que n'a fait et que ne fera notre Académie, naissante, il est vrai ; car elle ne compte que dix années d'existence (1) : elle est encore en quelque sorte dans les langes, et balbutie à peine.

L'art de penser est la base de l'art d'écrire : les rhétoriciens qui ne savent pas cela me font pitié. Descartes nous a rendu le double service de donner à la pensée de la justesse et de la liberté. Sa méthode est si sûre, qu'il lui doit une partie des charmes de son style. Descartes étoit l'ami de Balzac, et le philosophe écrivoit, à mon sens, beaucoup mieux que l'homme de lettres. Je ne serois pas embarrassé de prouver combien l'élégante simplicité de Descartes est préférable à l'emphase pénible des lettres de Balzac. J'examinerai cependant en son lieu le mérite de ce dernier.

Tandis que Descartes traçoit à la raison la route qu'elle doit suivre, Corneille en ou-

(1) La fondation de l'Académie française est de 1638.

vroit de nouvelles à l'imagination. L'un et l'autre ont donné, en quelque sorte, des ailes à l'esprit humain.

Ajoutons que le mouvement des guerres civiles a trempé tous les caractères, et fait jour à toutes les ames fortes.

L'influence des grandes choses exécutées par le cardinal de Richelieu, et tentées par son successeur, ne se fait pas moins sentir. La place que nous tenons en Europe par les armes, nous avertit de celle que nous devons tenir par les lettres. Ces deux genres de succès se sont toujours rencontrés ensemble. On vit fleurir les Muses chez les Grecs après leurs victoires, et chez les Romains après leurs conquêtes.

Une foule de grands hommes vient de disparoître; d'autres naissent, d'autres leur succéderont; mais au milieu de tous, Corneille sera toujours un géant, soit qu'on regarde le point d'où il est parti, soit qu'on mesure celui auquel il est parvenu.

Autant Descartes avoit éclairé l'esprit, autant Corneille éleva les ames.

CHAPITRE III.

Suite. Portrait de Corneille. Timidité extérieure de ce grand homme. Ses Traits. Son Caractère. Son Génie. Etat de la Scène française au moment où il parut (1).

Ce grand homme est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation ; il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient ; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition. Il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMÈDE, d'HÉRACLIUS ; il est ROI, et un grand Roi; il est politique, il est philosophe; il entreprend de faire parler des HÉROS, de les faire agir ; il peint les Romains, ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers, que dans leur histoire.

Lui-même est un ancien Romain parmi les Français, et il se peignoit lui-même, sans

(1) La Bruyère. Racine, Discours prononcé à l'Académie pour la réception de Thomas Corneille. Fontenelle, Hist. du Théâtre; etc.

le savoir, dans une de ses pièces, quand il dit :

Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue;
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue,
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit :
Mon travail, sans appui, monte sur le théâtre,
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre.
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentimens,
J'arrache quelquefois leurs applaudissemens.
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres amis, je n'éblouis personne;
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tout lieu sont mes seuls partisans :
Par leur seule beauté ma plume est estimée;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

J'ajouterai à ce portrait moral son portrait physique.

Corneille est assez grand et assez plein ; l'air fort simple et fort commun, en apparence, toujours négligé et peu curieux de son extérieur. Il a cependant le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits marqués, et propres à être transmis dans une médaille ou dans un buste.

Il sait les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prend principalement du

côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'a, pour toutes les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime.

Il parle peu, même sur la matière qu'il entend si parfaitement; il n'orne pas ce qu'il dit, et pour trouver le grand Corneille, il le faut lire. Sa prononciation d'ailleurs n'est pas tout-à-fait nette, et l'accent normand défigure ses plus belles tirades.

Il est mélancolique; il lui faut des sujets plus solides pour opérer ou pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre.

Il a l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence. Au fond, il est très-aisé à vivre : bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié.

Son tempérament le porte assez à la tendresse, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachemens.

Il a l'ame fière et indépendante; nulle souplesse, nul manège; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine, et très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aime point la Cour; il y apporte un visage presqu'inconnu, un grand nom qui ne s'attire que des louanges, et un mérite qui n'est point le mérite de ce pays-là.

Rien n'est égal à son incapacité pour les affaires, que l'aversion qu'il a pour elles. Les plus légères lui causent de l'effroi, de la terreur. Il a plus d'amour pour l'argent, que d'habileté pour en amasser.

Il ne s'est point trop endurci aux éloges, à force d'en recevoir; mais quoique sensible à la gloire, il est fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assure trop peu de son rare mérite, et croit trop facilement qu'il peut avoir des rivaux (1).

Pour en mieux juger, il faut le considérer au moment où il entra dans une carrière que nul n'avoit parcourue en France avant lui, et dont il atteignit le but dès les premiers pas. En effet, en quel état se trouvoit la scène française, lorsque Corneille commença à travailler? Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorans que les spectateurs; la plupart des sujets extravagans et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes, et de misérables jeux de mots, faisoient le principal ornement; en un mot, toutes les règles

(1) *Voyez*, dans le second volume, l'article *Théâtre*.

de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, par-tout violées.

Dans cette enfance, ou pour mieux dire dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, le grand Corneille, inspiré d'un génie extraordinaire, fit voir sur la scène *la raison* (1), mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont notre langue est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent, à leur naissance, le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous ces chefs-d'œuvre, représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poete qui ait possédé à

(1) *La Raison*.... Cette expression du Peintre des Passions (de Racine), en parlant de son rival, est remarquable.

la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties; l'art, la force, le jugement, le génie? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! quelle véhémence dans les passions! quelle gravité dans les sentimens! quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de Rois, de Princes, de Héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être; toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres? Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler; capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est sur-tout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on peut lui en reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellens tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais

aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins, que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivoient en même temps qu'eux. Lorsque dans les âges suivans, on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses, et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra la première place parmi toutes ces merveilles.

CHAPITRE IV.

Suite. Pascal considéré comme Ecrivain. Origine et Caractère des *Provinciales*. Ses Pensées. Anecdotes. Son Génie. Sa Folie. Ses Découvertes (1).

J'oublois de vous citer un homme qui fait en prose une aussi grande révolution que Corneille en poésie, l'auteur des *Lettres Provinciales*, c'est-à-dire de l'ouvrage le plus par-

(1) Bayle, Dict. Hist. Réflex. sur l'usage présent de la Langue française. Paris, 1689. Madame Perrier, Vie de Pascal. Préface de l'Equilibre des Liqueurs. Baillet, Enfans Célèbres. Mém. de Perrault. Préf. et Notes de Nicole. Lett. de Racine à MM. de Port-Royal.

fait qu'il y ait dans notre langue. Je me suis informé exactement de tout ce qui s'est passé ; il m'est échappé peu de faits qui y aient quelque rapport. Ce que j'ai donc appris par des personnes très-dignes de foi, du sujet qui y avoit donné occasion, c'est que, au moment où Pascal publia sa première lettre, il ne pensoit à rien moins qu'au différend qu'il eut depuis avec les Jésuites ; et voici comment ils me rapportèrent que les choses s'étoient passées.

On examinoit en Sorbonne la seconde lettre de M. Arnaud, et ces disputes avoient un grand éclat. Ceux qui ne connoissoient pas quel en étoit le sujet, s'imaginoient qu'il s'y agissoit des fondemens de la foi, ou au moins de quelque question d'une extrême conséquence pour la religion ; ceux qui le connoissoient, n'avoient pas moins de douleur de reconnoître l'erreur où étoient les simples, que de voir de pareilles contestations parmi les théologiens.

Un jour que Pascal s'entretenoit à son ordinaire avec quelques amis particuliers, on parla par hasard de la peine que ces personnes éprouvoient, de ce qu'on en imposoit ainsi à ceux qui n'étoient pas capables de juger de ces disputes, et qui les auroient méprisées, s'ils en

avoient pu juger. Tous ceux de la compagnie trouvèrent que la chose méritoit en effet qu'on y fît attention, et qu'il étoit à souhaiter qu'on en pût désabuser le monde. Sur cela, un d'eux dit que le meilleur moyen pour y réussir, étoit de répandre dans le public une espèce de *factum* où l'on fît voir que, dans ces disputes, il ne s'agissoit de rien d'important et de sérieux, mais seulement d'une question de mots, et d'une pure chicane qui ne rouloit que sur des termes équivoques qu'on ne vouloit point expliquer.

Tous approuvèrent ce dessein, mais personne ne s'offroit pour l'exécuter. Alors, Pascal, qui n'avoit encore presque rien écrit, et qui ne connoissoit pas combien il étoit capable de réussir dans ces sortes d'ouvrages, s'écria qu'il concevoit, à la vérité, comment on pourroit faire ce *factum*; mais que tout ce qu'il pouvoit promettre, étoit d'en ébaucher un projet, en attendant qu'il se trouvât quelqu'un qui pût le polir, et le mettre en état de paroître.

Voilà comment il s'engagea simplement; et ne pensant pour lors à rien moins qu'aux *Provinciales*. Il voulut, le lendemain, travailler au projet qu'il avoit promis; mais, au lieu d'une

ébauche, il fit de suite la première lettre, telle que nous l'avons. Il la communiqua à un de ses amis, qui jugea à propos qu'on l'imprimât incessamment, et cela fut exécuté.

Cette lettre eut tout le succès qu'on pouvoit desirer; elle fut lue par les savans et par les ignorans. Elle produisit, dans l'esprit de tous, l'effet qu'on en attendoit : elle eut encore un autre effet, auquel on n'avoit point pensé; elle fit connoître combien le genre d'écrire que Pascal avoit choisi étoit propre pour appliquer le monde à cette dispute. On vit qu'il forçoit, en quelque sorte, les plus insensibles et les plus indifférens à s'y intéresser; qu'il les remuoit, qu'il les gagnoit par le plaisir, et que, sans avoir pour fin de leur donner un vain divertissement, il les conduisoit agréablement à la connoissance de la vérité.

Ainsi Pascal, pour troubler un peu le repos des Molinistes, qui venoient enfin de conclure l'affaire de la censure, fit, presqu'avec la même promptitude, la seconde, la troisième et la quatrième lettres, qui furent reçues avec encore plus d'applaudissemens. Il avoit dessein de continuer à expliquer la même matière; mais ayant mis, je ne sais par quel mouvement, à la fin de la quatrième lettre qu'il

pourroit parler dans la suivante de la morale des Jésuites, il se trouva engagé à le faire.

Lorsqu'il fit cette promesse, il n'étoit point encore déterminé, comme il l'a souvent dit lui-même, à écrire effectivement sur ce sujet. Il considéroit seulement que si, après y avoir bien pensé, on jugeoit que cela fût utile à l'Eglise, il n'y auroit rien de plus facile que de satisfaire à sa promesse par une ou deux lettres; et que cependant il n'y avoit point de danger d'en menacer les Jésuites, et de leur donner l'alarme, afin que, si la raison n'avoit aucun pouvoir sur eux, la crainte les portât au moins à avoir plus de retenue.

En effet, il pensoit si peu à exécuter cette promesse, qu'il avoit faite plutôt par hasard que de dessein prémédité, qu'après même avoir excité l'attente du public par-là, qui souhaitoit avec impatience de le voir expliquer la morale des Jésuites, il délibéra long-temps s'il le feroit. Quelques personnes de ses amis lui représentoient qu'il quittoit trop tôt la matière de la grâce; que le monde paroissoit disposé à souffrir qu'on l'en instruisît, et que le succès de sa dernière lettre en étoit une preuve convaincante. Cette raison faisoit beaucoup d'impression sur lui. Il croyoit pouvoir traiter

ces questions, qui faisoient alors tant de bruit, et les débarrasser des termes obscurs et équivoques des scholastiques, des vaines chicanes de mots, et de tout ce qui ressent la chaleur de la dispute : il espéroit, dis-je, les expliquer d'une manière si aisée et si proportionnée à l'intelligence de tout le monde, qu'il pourroit forcer les Jésuites même de se rendre à la vérité.

Mais, il n'eut pas plutôt commencé à lire Escobar, avec un peu d'attention, et à parcourir les autres casuistes, qu'il ne put retenir son indignation contre ces opinions monstrueuses qui font tant de déshonneur au christianisme.

Il jugea qu'il n'y avoit rien de plus pressé que d'exposer à la vue du public des relâchemens si horribles, et en même temps si ridicules et si détestables. Il crut devoir travailler à les rendre non-seulement la fable, mais encore l'objet de la haine et de l'exécration de tout le monde. C'est à quoi il s'appliqua entièrement depuis, par le seul motif de servir l'Eglise. Il ne composa plus ses lettres avec la même vîtesse qu'auparavant, mais avec une contention d'esprit, un soin et un travail incroyables. Il étoit souvent vingt jours entiers sur une seule let-

tre; il en recommençoit même quelques-unes jusqu'à sept ou huit fois, afin de les amener au degré de perfection où nous les voyons.

On ne doit point être surpris qu'un esprit aussi vif que Pascal, ait eu cette patience. Autant qu'il a de vivacité, autant a-t-il de pénétration pour découvrir les moindres défauts dans les ouvrages d'esprit; souvent à peine trouve-t-il supportable ce qui fait presque l'admiration des autres.

De plus, la matière qu'il traitoit avoit ses difficultés particulières. Il falloit réunir, comme dans un seul corps, un grand nombre de passages tirés de divers auteurs, et de différens endroits dans les mêmes auteurs, et les lier d'une manière naturelle et qui n'eût rien de forcé. Il falloit soutenir le caractère du Jésuite qu'il fait parler dans ses lettres; ce qui demandoit de grandes précautions. Il falloit de même conserver celui de l'autre personne du dialogue, c'est-à-dire de Pascal lui-même, qui ne devoit pas approuver grossièrement les sentences du Jésuite, ni aussi les condamner trop ouvertement, pour ne pas rendre le Jésuite plus réservé à découvrir les relâchemens de ses casuistes.

Pascal composa donc ainsi ses six premières

lettres sur la morale des Jésuites, comme il y avoit renfermé leurs principales maximes, et que ces lettres avoient eu tout le succès qu'il desiroit, il avoit résolu de finir à la dixième, et de suivre le conseil de ses amis qui l'exhortoient à ne plus écrire : mais l'importunité des Jésuites lui arracha encore, comme malgré lui, les huit lettres suivantes. Elles ne sont pas moins élégantes, ni moins châtiées que les précédentes, si on en excepte la seizième qu'il se hâta de publier, comme il le témoigne lui-même, à cause des recherches qu'on faisoit chez les imprimeurs. Cette lettre est donc plus longue qu'il ne souhaitoit, mais je ne crois pas qu'elle le soit trop pour les lecteurs. A l'égard des deux dernières, si elles ne sont pas aussi concises que les autres, ce ne fut pas manque de temps ; mais il ne put, quelque peine qu'il prît, expliquer en moins de paroles la matière qu'il y traite : elles sont, au reste, très-polies et fort travaillées, et surtout la dix-huitième, qu'on m'a dit lui avoir donné plus de peine que toutes les autres.

On peut mettre sur le compte de la bonne philosophie (1), ces fameuses Provinciales qui portent aux Jésuites un coup mortel. Si ce

(1) La Harpe.

n'étoit

n'étoit qu'un livre de controverse, il auroit le sort de tant d'autres, et passeroit comme eux. S'il n'avoit que le mérite d'être écrit avec la plus grande pureté, on ne s'en souviendroit que comme d'un service rendu à notre langue. Mais le talent de la plaisanterie, réuni à celui de l'éloquence, mais le choix ingénieux d'un cadre dramatique, où il fait jouer à des personnages sérieux un rôle si comique et si plaisant, et fait naître la gaieté au milieu des matières les plus sèches et les plus graves, ne permettront jamais que cet excellent écrit polémique passe avec les intérêts particuliers qui lui ont fait une si haute fortune.

Pascal y mit autant d'adresse (1) que d'esprit; il ménagea l'Académie en flattant la Sorbonne: et comme mademoiselle de Scudéry a fait l'éloge de Port-Royal, dans son roman de *Clélie*, il n'hésita point à la louer dans une des *Provinciales*. Cet ouvrage tient de la nature des bonnes comédies (2). Le Provincial a cherché ses personnages dans les Couvents et dans la Sorbonne. Il introduit sur la scène, tantôt des Jacobins, tantôt des Docteurs, et toujours des Jésuites. Combien

(1) Racine.

(2) La *Satire* est une comédie en récit.

de rôles ne leur fait-il pas jouer ! Tantôt il amène un jésuite bonhomme, tantôt un jésuite méchant, et toujours un jésuite ridicule. Le monde en rit, et le plus austère janséniste croiroit trahir la vérité que de n'en pas rire.

Tout ce qui concerne les génies extraordinaires, a droit d'intéresser le vôtre ; j'ajouterai donc que Blaise Pascal, l'un des plus sublimes esprits du monde, naquit à Clermont, en Auvergne, le 29 juin 1623. Il n'eut jamais d'autre précepteur que son père, qui étoit fort savant homme, habile mathématicien, et président à la Cour des Aides de sa province, et d'ailleurs rempli d'une tendresse extraordinaire pour cet enfant, son fils unique.

Ce que l'on conte de la manière dont il apprit les mathématiques, semble tenir du miracle ; mais ce qu'on assure de sa piété et de son humilité n'est guère moins merveilleux. La patience qu'il montre dans ses maladies, qui sont longues et fréquentes, doit être aussi un sujet d'étonnement.

Pascal travaille depuis long-temps à un ouvrage contre les athées et contre tous ceux qui n'admettent pas la vérité de l'Evangile. Il y met, dit-on, dans un très-beau jour une pensée dont Arnobe s'est servi : « C'est que

» ceux qui croient un Dieu peuvent être heu-
» reux éternellement, s'ils ont raison, et ne
» perdent rien, s'ils se trompent; mais un
» athée ne gagne rien, s'il a raison, et se rend
» malheureux éternellement, s'il se trompe. »

Ce génie ardent embrasse tout; il a besoin de croire à tout...... même aux reliques (1). Quand il ne peut travailler, son principal divertissement est d'aller visiter les églises où il y a des reliques exposées, ou quelque solennité, et il a pour cela un *almanach spirituel* qui l'instruit des lieux où il y a des dévotions particulières.

Il croit à la présence de l'enfer; et cette imagination enflammée, voyant toujours devant elle le gouffre qu'elle allume, tombe dans des terreurs inexprimables. Il faut placer devant le fauteuil de Pascal, lorsqu'il travaille, un paravent; cela suffit pour isoler sa pensée de l'abîme qu'il suppose toujours ouvert devant lui.

On attribue, il est vrai, à une chute ce dérangement de cerveau blessé. Plusieurs philosophes ont éprouvé la même maladie. On cite un Hollandais qui se croyoit de beurre,

(1) Pélisson étoit encore protestant à l'époque où l'on suppose qu'il s'exprimoit ainsi.

et n'osoit approcher du feu : un autre qui ne marchoit plus, parce qu'il s'imaginoit n'avoir pour jambes que des supports de verre. Enfin, un des illustres amis de Pascal (cette folie est apparemment contagieuse), Nicole craint, dans les rues, la chute des cheminées, et en conséquence, vit claque-muré. On parle d'un jeune Français qui croit porter un gigot de mouton au bout du nez (1).

On a appliqué à Pascal son mot sur l'homme, *aigle et reptile*; ce qui a fait dire à un philosophe de mes amis : Quel effrayant effet d'une singulière circulation dans un des côtés du cerveau! Grand homme d'un côté, Pascal est moitié fou de l'autre. La folie et la sagesse ont chez lui chacun un département ou un lobe séparé par le faux (2).

Comment expliquer autrement tant de foiblesse ?

(1) C'est ainsi, comme on l'a déjà observé, que le jésuite Geoffroy, par un seul point d'analogie avec ces grands hommes, a le cerveau blessé; depuis qu'il tomba de sa chaire, après boire, il croit toujours porter sur le bout de son nez, Voltaire à califourchon. Le malin Voltaire lui fait la grimace, et aussitôt l'Abbé éprouve des vertiges et entre en délire; il veut donner des soufflets au Philosophe, et, à son grand dam, le jésuite se trouve lui-même souffleté des quatre mains.

(2) Mot de Laméterie.

Cet esprit si grand, si vaste, qui cherche avec tant de soin et d'activité la cause et la raison de tout, est en même temps soumis à toutes les choses de la religion, comme un enfant. C'est l'expression de son curé. On observe qu'en s'appliquant à l'étude de la religion, il crut devoir s'abstenir de sonder les profondeurs de la théologie.

Il y a dans la conduite de Pascal quelques autres traits qui ne sont pas moins singuliers. Les conversations auxquelles il se trouve souvent engagé, quoiqu'elles soient toutes de charité, ne laissent pas de lui donner quelque crainte qu'il ne s'y trouve du péril; mais comme il ne peut pas aussi, en conscience, refuser le secours que les personnes lui demandent, il a trouvé un remède à cela. Il prend dans les occasions une ceinture de fer pleine de pointes; il la met à nu sur sa chair; et lorsqu'il lui vient quelque pensée de vanité, il se donne des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres.

Il a toujours dans l'esprit ces deux grandes maximes : *De renoncer à tout plaisir et à toute superfluité.* Il les pratique dans le plus fort de son mal, avec une vigilance

continuelle sur ses sens leur refusant absolument tout ce qui leur est agréable ; et quand la nécessité le contraint à faire quelque chose qui peut lui donner quelque satisfaction, il a une adresse merveilleuse pour en détourner son esprit ; par exemple, ses continuelles maladies l'obligeant de se nourrir délicatement, il a un soin très-grand de ne point goûter ce qu'il mange.

Il n'a nulle attache pour ceux qu'il aime, et il conseille aux autres de ne souffrir jamais *de qui que ce soit qu'on les aime avec attachement ; que c'est une faute sur laquelle on ne s'examine pas assez, parce qu'on n'en conçoit pas assez la grandeur, et qu'on ne considère pas qu'en fomentant et souffrant ces attachemens, on occupe un cœur qui ne doit être qu'à Dieu seul.*

Il trouve à redire à *des discours* de sa sœur, et qu'elle croit très-innocens. Si elle dit quelquefois, par occasion : *J'ai vu une belle femme,* il se fâche, et lui dit : *Qu'il ne faut jamais tenir ces discours devant des laquais ni des jeunes gens, parce qu'on ne sait pas quelle pensée on peut exciter en eux.*

Il se passe du service de ses domestiques

autant qu'il le peut. Il fait son lit lui-même; il va prendre son diner dans la cuisine, et le porte à sa chambre : il le rapporte, etc.

Enfin, pour choisir entre plusieurs autres maximes de Pascal, qui paroissent sans doute outrées aux gens du monde, quelque chose d'assez singulier, je dois dire qu'il n'approuve pas qu'un homme emploie les phrases *j'ai dit*, *j'ai fait*, etc.

Les Jansénistes ont appris de lui à se désigner par *on*. Il prétend qu'un honnête homme doit éviter de se nommer, et même de se servir des mots de *je* et de *moi*, et il a accoutumé de dire sur ce sujet, que la piété chrétienne abolit le *moi* humain, et que la civilité humaine le cache et le supprime. Il se moque avec plaisir de ces auteurs qui disent *mon livre*, *mon commentaire*, *mon histoire?*.... Ils feroient mieux, s'écrie-t-il plaisamment, de dire *notre livre*, *notre commentaire*, *notre histoire*, vu que d'ordinaire il y a en cela plus du bien d'autrui que du leur.

De là vient apparemment que les Jansénistes de France affectent tant de se servir de la particule *on*. Un de leurs adversaires prétend reconnoître à cette marque que le

livre d'un anonyme, qu'il réfute, leur doit être attribué.

Après avoir fait la part des foiblesses, il est de stricte équité de faire celle du génie. C'est comme géomètre et comme écrivain, qu'il faut citer Pascal.

La manière dont il apprit les mathématiques semble tenir du miracle. Son père l'ayant vu extraordinairement enclin aux choses de raisonnement, craignit que la connoissance des mathématiques ne l'empêchât d'apprendre les langues. Il se résolut donc de lui ôter, autant qu'il pourroit, toute idée de géométrie ; il serra tous les livres qui en traitoient, et il s'abstenoit même d'en parler, en sa présence, avec ses amis. Il ne put cependant refuser aux importunes curiosités de son fils cette réponse générale : « La géométrie est une science qui enseigne le moyen de faire des figures justes, et de trouver les proportions qu'elles ont entr'elles ; mais en même temps il lui défendit d'en parler davantage et d'y penser. » Sur cette simple ouverture, l'enfant se mit à rêver à ses heures de récréation, et à faire des figures sur les carreaux de la chambre, avec du charbon. Il cherchoit les proportions des figures ; il se fit lui-même des définitions et des axiômes,

puis des démonstrations, et il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide (1); car son père l'ayant surpris un jour au milieu de ses figures, et lui ayant demandé ce qu'il faisoit, il lui dit qu'il cherchoit telle chose, qui étoit justement cette proposition d'Euclide. Il lui demanda ensuite ce qui l'avoit fait penser à cela, et il répondit que c'étoit qu'il avoit trouvé telle autre chose; et ainsi rétrogradant et expliquant toujours par ses noms de barre et de rond, il en vint jusqu'aux définitions et aux axiômes qu'il s'étoit formés.

A l'âge de seize ans, il fit un traité des coniques, qui passa, au jugement des plus habiles, pour un des plus grands efforts d'esprit qu'on puisse imaginer. Aussi Descartes, qui étoit en Hollande depuis longtemps, l'ayant lu, et ayant ouï dire qu'il avoit été fait par un enfant de seize ans, aima mieux croire que M. Pascal le père en étoit le véritable auteur, et qu'il vouloit se dépouiller de la gloire qui lui appartenoit légitimement, pour la faire passer à son fils, que de se persuader qu'un enfant de cet âge fût capable d'un ouvrage de cette force. Il prétendoit, d'ail-

(1) Il n'avoit alors que douze ans.

leurs, que ce Traité avoit été pris dans celui d'un géomètre nommé *des Argues*.

A l'âge de dix-neuf ans, Pascal inventa cette machine d'arithmétique qui a été estimée une des plus extraordinaires qu'on ait jamais vues, à l'aide de laquelle, sans plume, sans jetons, et même sans savoir l'arithmétique, on peut faire toutes sortes de supputations. N'oublions pas cette marque de la force prématurée de ce grand génie. Lorsqu'il n'avoit encore que onze ans, quelqu'un ayant à table, sans y penser, frappé un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendoit un grand son, mais qu'aussitôt qu'on mettoit la main dessus, ce son s'arrêtoit. Il voulut en même temps en savoir la cause; et cette expérience l'ayant porté à en faire beaucoup d'autres sur les sons, il y remarqua tant de choses, qu'il en fit un petit traité qui fut jugé très-ingénieux et très-solide.

Après avoir travaillé aux expériences de la nouvelle philosophie, il abandonna cette étude. La première expérience qu'il fit, fut celle de Torricelli : il la réitéra plusieurs fois, et en tira plusieurs conséquences, pour la preuve desquelles il fit plusieurs nouvelles expériences dans la ville de Rouen, où il étoit

alors. Il les fit imprimer en l'année 1647. Cette même année il fut averti d'une pensée qu'avoit eu Torricelli, que l'air étoit pesant, et que sa pesanteur pouvoit être la cause de tous les effets qu'on avoit jusqu'alors attribués à l'horreur du vide. Il trouva cette pensée tout-à-fait juste : mais comme ce n'étoit qu'une simple conjecture, et dont on n'avoit encore aucune preuve ; pour en connoître ou la vérité ou la fausseté, il fit plusieurs expériences qui, ne le satisfaisant point entièrement, le conduisirent à méditer dès la fin de cette même année 1647, l'expérience célèbre qui fut faite en 1648. Le succès de cette expérience, qu'il réitéra depuis plusieurs fois, le confirma tout-à-fait dans la pensée de Torricelli, de la pesanteur de l'air, et lui donna lieu ensuite d'en tirer plusieurs conséquences très-belles et très-utiles, et de faire encore plusieurs autres expériences qu'il exposa dans un grand traité où il expliquoit à fond cette matière, et où il résolvoit toutes les objections que l'on faisoit contre lui. Mais ce traité a été perdu.

Il faut remarquer ici le reproche qu'on lui a fait de n'avoir pas eu pour Descartes, la reconnoissance qui lui étoit due.

Il n'avoit alors que vingt-cinq ans. Il a dé-

couvert depuis, au milieu des vives douleurs d'un mal de dents, la solution du problême sur la cycloïde, proposé par le père Mersenne, et qui divisa tous les géomètres. Tous les vieux mathématiciens de l'Europe furent défiés par ce jeune homme. Il consigna quarante pistoles pour celui qui en trouveroit la solution; mais aucun n'ayant réussi, il mit la sienne au jour sous le nom d'*A .... d'Ettenville.*

Il inventa deux machines d'un usage journalier, la Brouette et le Hacquet. J'admire les sciences, je l'avouerai, lorsqu'elles deviennent les tributaires de nos besoins. Le premier des génies, c'est celui qui est le plus utile.

Cet esprit sublime qui sait tant de choses et qui les sait si bien, ignore absolument les beautés de la poésie, qu'il affecte de ridiculiser. Pourquoi parler de ce qu'on ne comprend pas?

CHAPITRE V.

Suite. Coup-d'œil sur les Sciences sacrées. Caractère de l'Erudition du temps. Morts du père Sirmond, de Camus, de Petau. Eloges. Anecdotes. Théophile Raynaud. Bourzeïs. De Launoy. Luc d'Achery. Godefroy Hermant. Antoine Arnaud. Nicole. Huet, etc. (1).

De même que dans une revue de troupes, on voit défiler les généraux, ensuite les officiers inférieurs, et enfin le gros de l'armée ; j'ai voulu, Madame, vous faire reconnoître d'abord nos chefs de files, nos porte-enseignes, avant de vous faire descendre avec moi dans ces rangs subalternes, où je suis à peine aperçu.

J'ai d'abord parlé de la littérature et de la langue française, parce que ces objets m'occupent plus particulièrement que les autres sciences, auxquelles cependant je ne me suis pas rendu étranger.

Pour procéder avec quelque méthode, je vais parcourir avec vous chacune des branches

(1) Dupin, Bibl. ecclés. Mém. de Nicéron. Lettre de J.-C. Prousteau au père Oudin. Colomiez. Simon, Lettres choisies. Oudin, Eloge de Petau. Dict. hist. de Bayle. Hist. litt. du Siècle de Louis XIV, etc.

de nos connoissances, en mettant en ligne de compte, et nos acquisitions et nos pertes; les unes et les autres se sont multipliées depuis quelques années. Les sciences sacrées gémissent sur la mort de Sirmond (1), de Camus (2), et de Petau (3). Le premier réunit aux vertus d'un religieux, les qualités d'un citoyen; il a creusé les profondeurs des antiquités ecclésiastiques. Il avoit étudié avec soin les auteurs du moyen âge. Son style est pur, concis et serré: il méditoit beaucoup sur ce qu'il écrivoit, et avoit un art particulier de le réduire en une note qui comprenoit beaucoup de choses en peu de mots, sans être chargée de rien d'inutile ou d'étranger.

Quand il traitoit une matière, il ne disoit jamais d'abord tout ce qu'il savoit, et se réservoit toujours de nouveaux argumens pour la réplique, comme des troupes auxiliaires pour venir au secours du corps de bataille. Il étoit désintéressé, équitable, modéré, sincère, modeste, laborieux (4).

(1) Né à Riom, en 1558; mort le 7 octobre 1651.

(2) Né en 1582; mort le 26 avril 1652.

(3) Né à Orléans, 21 août 1583; mort le 11 décembre 1652.

(4) Les Ouvrages du père Sirmond sont presque

Daignez vous contenter de cet éloge conforme à la vérité, quoiqu'il ne soit pas écrit avec l'emphase qui caractérise son épitaphe, composé par le chancelier de notre Université, le père Fronteau. Il débute par ces mots. *Le monde n'est pas plus grand que Sirmond* (1). Je m'arrête ; le reste est de la même force. Au surplus, notre illustre chancelier de l'Université ne recherche que le bizarre. Ce savant homme a donné une chronologie des Papes, en vers acrostiches : comme il sait neuf langues,

tous en latin ; voici les principaux : d'excellentes notes sur les *Capitulaires de Charles-le-Chauve*, et sur le *Code Théodosien*. Une édition des *Conciles de France*, avec des remarques. Paris, *Cramoisi*, 1629, 3 vol. *in-folio*. Pour la completter, il faut y joindre le Supplément du père de Lalande. Paris, 1666, *in-folio ;* et les *Concilia novissima Galliæ d'Odespun*. Paris, 1646, *in-folio*, etc. Des éditions des Œuvres de *Marcellin*, de *Théodoret* et d'*Hincmar*, de Reims. Un grand nombre d'*Opuscules* sur différentes matières, imprimées à Paris en 1696, en 5 vol. *in-folio*... Cinq volumes *in-folio* d'Opuscules ! Il y a là de quoi humilier le plus intrépide érudit de notre siècle.

(1) *Quantus ipse mundus, tantus est Sirmundus*. Epith...... *et sic cum alii scribendo authores fiant, hic scribendo factus est author authorum, et pater patrum...... nec solum vivens, sed etiam moriens theologus fuit*. Ibid.

il présenta une idée singulière de son érudition, dans les thèses adressées à notre Cardinal-ministre, où il fit paroître ces neuf langues comme neuf Muses et neuf sœurs, pour expliquer, chacune dans son idiôme, le nom de Mazarin.

Vous avez par-là, Madame, un échantillon du goût qui préside aux études dirigées par le premier corps de la France.

L'originalité de Camus, que nous regrettons, étoit du moins plus piquante. Ce digne élève de S. François de Sales joignoit un esprit très-subtil à un cœur très-simple : il fut le fléau des moines ; il les détestoit autant qu'il les méprisoit ; sa plume ne leur laissa aucun repos. *Je ne vous connois*, lui disoit un jour Richelieu, *d'autre défaut que cet acharnement contre les moines ; et, sans cela, je vous canoniserois. — Plût à Dieu*, lui répondit avec vivacité Camus, *nous aurions l'un et l'autre ce que nous souhaitons : vous seriez pape, et moi saint.*

Il ne manquoit à ce prélat que du goût. Son imagination vive l'entraîne, l'égare ; il mêle, il confond tous les styles, tous les rapports ; il est toujours inégal, et quelquefois intéressant. Il n'est guère possible d'avoir plus d'esprit, et d'en

d'en abuser davantage; vous en jugerez par ces fragmens. Dans un sermon qu'il faisoit aux Cordeliers, le jour de S. François : *Mes Pères*, leur disoit-il, *admirez la grandeur de votre Saint ; ses miracles passent ceux du fils de Dieu. J. C., avec cinq pains et trois poissons, ne nourrit que cinq mille hommes une fois en sa vie ; et S. François, avec une aune de toile, nourrit tous les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéans*. Prêchant dans l'assemblée des Etats du royaume, le premier dimanche de l'Avent, 1614, un sermon qu'il a fait imprimer, il parla ainsi : *Qu'eussent dit nos Pères, de voir passer les offices de judicature à des femmes et à des enfans au berceau? Que reste-t-il de plus, sinon, comme cet empereur ancien, d'admettre des chevaux au Sénat? Et pourquoi non, puisque tant d'ânes y ont entrée?* Il n'aimoit point les saints nouveaux, et disoit un jour en chaire, sur ce sujet : *Je donnerois cent de nos saints nouveaux pour un ancien : il n'est chasse que de vieux chiens ; il n'est châsse que de vieux saints....* Il se plaisoit fort à faire des allusions, quelque mauvaises qu'elles fussent. Parlant un jour des couvens, il disoit : *Dans*

les anciens monastères, on voyoit de grands moines, de vénérables religieux; à présent, illic passeres indificabunt, *l'on n'y voit plus que des moineaux*.... Il disoit, dans le même goût, qu'après leur mort, les papes devenoient des *papillons*, les sires, des *cirons*, et les rois des *roitelets*.... Ce qu'il dit un jour à Notre-Dame, avant de commencer son sermon, est infiniment spirituel: *Messieurs, on recommande à vos charités une demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté.* Il écrivoit comme il prêchoit; mais ce n'est pas ici l'évêque, c'est l'homme de lettres (1) que je dois

(1) On a plus de deux cents volumes de cet infatigable écrivain. Les seuls qu'on trouve à présent dans les bibliothèques choisies sont : l'*Esprit de S. François de Sales*, en 6 vol. *in*-8°. réduits en un seul, par un docteur de Sorbonne; et l'*Avoisinement des Protestans vers l'Eglise romaine*; publié par *Richard Sirmond*, en 1703, avec des remarques sous ce titre : *Moyens de réunir les Protestans avec l'Eglise romaine*. Les principaux de ses romans pieux sont : *Dorothée, Alcime, Daphnide, Hyacinthe, Carpie, Spiridion, Alexis*. Il a laissé, en outre, *plusieurs volumes d'Homélies, dix volumes de Diversités*; et, contre les Moines : *Le Directeur désintéressé*, la *Désappropriation claustrale*, le *Rabat-Joie du Triomphe monacal*, les *Deux Her-*

vous faire connoître. Je laisse aux ecclésiastiques à vanter sa foi, son humilité, ses mortifications, sa généreuse prodigalité pour les pauvres, son désintéressement personnel. Je dois vous parler d'une espèce de révolution qu'il a opérée dans un genre de littérature tour-à-tour trop déprécié, trop vanté, je veux parler des romans. Il crut qu'on pouvoit exploiter, au profit de la religion, cette mine féconde, et diriger vers la vérité cet amour des fictions que chaque homme nourrit au fond de son cœur. Il publia donc des romans pieux, et ce fut S. François de Sales qui lui inspira cette idée. Rien n'égaloit en effet l'intimité de ces deux hommes respectables, si ce n'est leur modestie profonde.

Il eut la franchise de définir la politique, l'art de tromper les hommes, plutôt que celui de les conduire.

Plus savant, mais moins franc en sa qualité de Jésuite, et cependant non moins simple dans ses mœurs, quoique d'un esprit aigre

mites, le *Reclus* et l'*Instable*, l'*anti-Moine bien préparé;* 1682, *in*-8°., très rare, etc.; l'*Apocalypse* de *Meliton*, que Voltaire lui a attribué, 1668, *in*-12; et l'abrégé de son *Traité de l'Ouvrage des Moines;* 1633, *in*-8°.; elle est d'un Minime défroqué nommé *Pithois*.

dans la dispute, mais véritable prodige d'érudition. Le père Pétau est encore présent à mon esprit; j'en ai une si vive idée, que si j'étois bon peintre, il me semble qu'il ne m'échapperoit pas. Il avoit un front fort grand et large, et qui montroit contenir deux fois plus de cervelle qu'un autre. Je le suis allé voir quelquefois; mais il eût fait deux tours de salle sans parler, après le bonjour donné, si on ne le mettoit sur quelque matière de science ou de dévotion. Il étoit capable de remplir le monde savant, de livres originaux dans tous les genres de connoissances (1).

Dans ses querelles avec le docte Saumaise, il a montré une irascibilité égale à son savoir. Des hauteurs d'une érudition si immense, il ne devoit guère apercevoir des critiques. Il a excellé également dans les belles-lettres, dans la science des langues, dans la poésie, dans l'astronomie, dans la géographie, dans la chronologie, dans l'histoire et dans la théologie. Il est rare de trouver un auteur qui ait tant su de choses, qui ait travaillé sur tant de différentes matières, et qui ait réussi en tout genre.

Il avoit joint à cette profonde science une

(1) Expressions de Thoinard.

grande simplicité, un grand éloignement du commerce du monde, beaucoup de désintéressement et de mépris pour les honneurs et les charges.

Faisons la part à une juste critique, nous en serons plus à notre aise pour l'éloge. J'aurois souhaité qu'il n'eût pas été si diffus dans ses expressions. On ne sauroit être trop resserré, lorsqu'il s'agit de dogmes; il faut éviter les longues phrases autant qu'il est possible: c'est en quoi a excellé le père Sirmond, qui avoit trouvé le secret de s'expliquer en peu de mots, et avec netteté; il étoit fort inférieur au père Pétau, pour ce qui regarde l'érudition.

Ses lettres, quoique du style le plus élégant, n'ont pas assez de naturel et d'abandon; on y sent trop l'homme de collége.

Mais, dans ses autres ouvrages, quelle profondeur de doctrine, soit qu'il perce les ténèbres de la chronologie, soit qu'il éclaircisse celles du dogme (1).

(1) Ses principaux Ouvrages sont: *De Doctrinâ Temporum*, en 2 vol. *in-folio*, 1627, et avec son *Uranologia*, 1630, 3 vol. in-fol. *Rationarium temporum*, Leyden, 2 vol. *in* 8°. *Dogmata Theologica*, 5 vol. *in-fol*. Paris, Cramoisi. *Pseaumes traduits en vers grecs*, in-12, 1637. *De Ecclesiasticâ Hierarchiâ*, 1643, *in-fol*. De sa-

L'homme de lettres n'étoit pas moins recommandable que le religieux et le savant. En prose, il eut quelque chose du style de Cicéron; en vers, il sut imiter Virgile. Il avoit étudié l'antiquité, mais par ordre systématique, et de la manière dont les grands maîtres font leurs lectures. Aucun des bons auteurs, parmi les anciens, ne lui étoit inconnu. La nature l'avoit doué d'une mémoire prodigieuse; l'art vint encore à l'appui du talent: pour ne pas la charger trop, il déposoit une partie de ses connoissances dans des recueils faits avec autant de méthode que de justesse. On lui doit la Paraphrase des Pseaumes en vers grecs; dédiée au pape Urbain VIII. Qui croiroit que cette traduction, comparable peut-être, pour le tour et pour l'harmonie, aux meilleurs vers grecs, n'a été néanmoins que le délassement de son auteur? Petau n'avoit d'autre Parnasse que les allées et l'escalier du collége de Clermont. Cette version, si supérieurement versifiée, que Grotius vouloit toujours avoir sur sa table, n'est pas exempte de défauts: on y

vantes éditions des Œuvres de *Synesius*, de *Themistius*, de *Nicéphore*, de *S. Epiphane*, de l'empereur *Julien*, etc. Plusieurs Ecrits contre *Saumaise*, *la Peyre*, etc.

chercheroit en vain le genre et le ton lyriques; elle est toute en vers hexamètres et pentamètres. Le savant Jésuite ne connoissoit guère l'essence ni la construction de l'Ode. C'est manquer de goût, que de suivre toujours la même mesure en traduisant des ouvrages de mouvemens très-différens.

Mais celui de tous qui subsistera le plus long-temps, c'est l'excellent abrégé de sa Chronologie Universelle, sous le titre de *Rationarium Temporum.* Il me semble que le rapport établi entre les époques des diverses nations, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C., peut inspirer l'idée d'un grand et vaste tableau historique qui n'a point encore été entrepris (1). Il sentoit lui-même que cet ouvrage étoit son plus beau titre à l'immortalité. En effet, le célèbre Gui-Patin l'étant venu voir la veille de sa mort, et lui ayant dit qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre, la joie que cette nouvelle causa au malade, sembla le ranimer: il se leva sur son séant, se fit apporter un exemplaire de sa Chro-

(1) C'est ce que *Bossuet*, qui estimoit singulièrement le *Rationarium Temporum*, a exécuté, dans son Discours sur l'*Histoire Universelle*. L'Abrégé de l'Hist. Univ. de Paul Orose, a pu également lui en donner l'idée.

nologie Universelle, demanda une plume, et écrivit sur la première page : *A Gui-Patin, mon médecin et mon ami;* le pria de le recevoir, en lui disant : *Je vous dois un présent, pour la bonne nouvelle que vous venez de m'apprendre.*

Il eut la modestie de refuser les invitations du roi d'Espagne et du Pape, et il préféra sa cellule aux places les plus brillantes.

On peut rapprocher de son érudition, quoique dans un degré inférieur, et avec beaucoup moins de goût, la vaste littérature de Théophile Raynaud (1).

(1) Né en 1583; mort en 1663. Il dressa, en faveur de ses Elèves, des Tables chronologiques, partagées en douze colonnes, où se trouvent renfermés les Papes, les Persécutions et les Martyrs, les Hérétiques, les Schismatiques, les Saints Pères, les Docteurs et les Ecrivains ecclésiastiques, les Saints reconnus comme tels, les progrès de la Foi en divers pays, l'établissement des Cérémonies sacrées, la Fondation des divers Ordres religieux, les Evénemens les plus mémorables, et les Auteurs qui ont écrit sur la Scholastique et sur la Morale.

Le savant père Raynaud, dont l'érudition embrassoit également, et le Sacré et le Profane, accompagna cette première table d'une seconde qui renfermoit les Empereurs romains, les Rois de France, ceux d'Espagne,

Il a l'esprit hardi et décisif, l'imagination vive, et une mémoire prodigieuse; mais il est trop piquant et trop satirique, ce qui lui a attiré l'inimitié de quantité de personnes.

Il y a un point de vue où tout paroît défaut dans un ouvrage; cela arrive toutes les fois que la critique ne le regarde que par un seul côté, en négligeant toutes les faces. Ceux qui sont assez malheureux pour n'être sensibles qu'aux défauts, ont extrait de ses ouvrages, en vingt volumes *in-folio*, deux ou trois détails qui suffiroient pour lui donner l'immortalité du ridicule. Par exemple, dans son livre

l'établissement et les révolutions des Monarchies et des autres Etats, les Conquérans et les Héros avec leurs exploits, les Universités et les autres Ecoles ou Académies, les illustres Philosophes ou Mathématiciens, les Jurisconsultes, les Orateurs, les Historiens et les Poètes les plus distingués, les Phénomènes qui ont paru dans le ciel et sur la terre, les Fondations des villes, les nouvelles Inventions et les Découvertes littéraires.

C'est par l'immensité d'un pareil plan, que l'on peut juger combien devoient être étendues les lumières de celui qui l'avoit dressé. Philippe IV, roi d'Espagne, à qui ces deux Tables chronologiques furent communiquées, en parut si satisfait, qu'il voulut qu'on les traduisît en espagnol et qu'on y joignît une troisième Table qui renfermât la Chronologie de l'Ancien Testament.

intitulé *Trinitas Patriarcharum*, il demande fort sérieusement: « S'il est permis à un Chartreux d'user de lavemens composés de jus de viande, ou de topiques de la chair même. » Le Jésuite, fondé sur la règle de S. Bruno, leur interdit absolument ces sortes de remèdes, si ce n'est que, manquant de tous les autres alimens, ils se trouvent forcés, pour vivre, de prendre en lavemens ces jus nutritifs, ou d'appliquer sur le nombril ces sortes d'emplâtres. Le même savant, dans son Traité qui a pour titre *Laus Brevitatis*, passe en revue une grande quantité de nez; celui de la Sainte-Vierge n'y est pas oublié. Selon le père Raynaud, il étoit long et aquilin, ce qui est une marque de bonté et de dignité; et, comme Jésus-Christ ressembloit parfaitement à sa mère, il en conclut qu'il devoit avoir un grand nez.

On prétend que ses vingt volumes *in-folio* ont réduit à l'hôpital, Boissat, son imprimeur.

Il ne nous convient guère de nous appesantir sur la théologie; cependant, pourrois-je passer sous silence notre célèbre abbé de Bourzéïs, qui, dans l'origine, dut sa fortune à la traduction qu'il fit en vers grecs, d'un poëme latin du pape Urbain VIII.

Il ira loin par ses vastes connoissances, et par son intrigue encore plus vaste.

Saluons, comme le premier en histoire et en critique, le docteur Jean de Launoy (1). Ses connoissances profondes l'ont mis en état de chasser du Paradis les intrus, qu'un zèle mal entendu y avoit placés : c'est ce qui le fit surnommer le *dénicheur de saints*. Les curés, et particulièrement celui de Saint-Roch, lui font de profondes révérences. *Je crains*, dit ce dernier, *qu'il ne m'ôte mon S. Roch.* Je lui reprochois un jour d'avoir attaqué un corps ecclésiastique tout-puissant, qui se disposoit à le déchirer dans ses écrits. Il me répondit : *Je crains moins leur plume que leur canif.*

Il a plus d'érudition que d'élégance; il s'exprime d'une manière toute particulière, et donne des tours singuliers à des choses très-communes. Ses citations sont fréquentes, extraordinairement longues, et d'autant plus accablantes, qu'il ne craint pas de les répéter. Ses raisonnemens ne sont pas toujours justes; et il semble quelquefois avoir eu d'au-

(1) Né au Val-d'Esis, en 1603; mort en 1678. Ses Ouvrages ont été recueillis en 10 vol. *in-folio*, enrichis d'une Vie de l'Auteur, par l'abbé Granet, 1631.

tres vues que celles qu'il se propose dans son Ouvrage : son humeur caustique, et sa physionomie qui est mauvaise, l'annoncent assez.

Parmi les savans qui commencent leur carrière, vous distinguerez Luc d'Achery (1), Godefroy Hermant (2), Antoine Arnaud (3). Il est né avec une grande éloquence; mais il n'en règle pas assez les mouvemens. Les négligences de la diction, le ton pesant et dogmatique nuisent quelquefois à la force de

(1) Né en 1609; mort en 1685. Bénédictin connu sur-tout par son *Spicilége*, en 13 vol. *in-4°.*, réimprimé en 1723, par les soins de M. de la Barre, en 3 vol. *in-fol.* On estime particulièrement ses Préfaces.

(2) Né à Beauvais, en 1617; mort en 1690. De l'Ecole de Port-Royal. *Voyez* sa Vie, par Baillet.

(3) Né en 1612; mort en 1694. Le coriphée du Jansénisme. On peut diviser ses ouvrages en cinq classes. La première composée des livres de Belles-Lettres et de Philosophie, comprenant la Grammaire générale et raisonnée, les Elémens de Géométrie, l'Art de penser, Réflexions sur l'Eloquence des Prédicateurs, Objections sur les Méditations de Descartes, le Traité des vraies et des fausses Idées.

La seconde classe composée des Polémiques sur les questions de la Grâce. La troisième, des livres de Controverse contre les Calvinistes. La quatrième, des Ecrits contre les Jésuites. La cinquième, des Ecrits sur l'Écriture Sainte.

sa logique; et, dans les premières disputes qui viennent de le signaler, il a eu besoin que Pascal ait fait valoir ses raisons par les charmes de l'expression et par le piquant de la plaisanterie. Il n'a pas, comme cet écrivain inimitable, l'art de se resserrer et d'être précis, sans cesser d'être éloquent.

Son extérieur prévient contre lui. Il a une très-grosse tête sur un petit corps. Ses traits semblent annoncer la stupidité, mais un œil étincelant révèle son génie. Tout ce que la France a de plus illustre s'empresse de lui rendre hommage.

Citons encore, avec honneur, Pierre Nicole (1). Il manie avec un égal succès les subtilités de la métaphysique, et les épines de la controverse. Il s'est même enfoncé dans les profondeurs de la théologie; mais ses principales études le portent vers la morale. Il emprunte souvent le masque de l'anonyme; mais on le reconnoît souvent au soin d'approfondir les matières, et de les disposer dans un bel ordre; à la précision des idées, à la justesse des conclusions, tirées des principes; enfin, à la sécheresse presqu'inséparable de cette exactitude géométrique dont il fait pro-

(1) Né à Chartres en 1625; mort en 1695.

fession. Il joint d'ailleurs à une grande connoissance du cœur humain, une expression toujours pure et délicate.

Son dessein est de dégager la théologie des subtilités de l'école, et la mettre à la portée des gens du monde, et de certains ecclésiastiques, trop occupés pour s'engager dans des études profondes. Le style de cet écrivain paroît être formé sur celui des meilleur auteurs latins, et en particulier sur celui de Térence, qui est son auteur favori : c'est ainsi que le célèbre Arnaud étudie sans cesse le style de Cicéron. Il écrit aussi en français avec beaucoup de pureté et d'élégance.

Sa manière de penser, toujours ingénieuse, mais un peu trop abstraite et trop concise, le rend peu propre à traiter des sujets qui demandent de l'invention.

Notre célèbre Huet vous est connu, et il se prépare à justifier toute votre estime.

CHAPITRE VI.

Suite. Orateurs Sacrés. Révolutions de l'Eloquence de la Chaire. Le père Senault. Lingendes (1).

Je passe naturellement des théologiens aux orateurs sacrés. Les premiers sont, pour ainsi dire, des avocats consultans, ou des juges qui nous condamnent dans le cabinet; tandis que les autres instruisent en chaire avec beaucoup plus de bruit, le procès de la foible humanité.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle d'un des plus longs égaremens de l'esprit humain. Jetons un coup-d'œil sur l'éloquence de la chaire, dans le siècle précédent. Les Orateurs sacrés se montrèrent plutôt en bouffons qu'en ministres. On avoit vu, dans des siècles encore plus grossiers, la comédie traduire l'église sur le théâtre : on vit alors le théâtre transporté dans l'église. L'orateur, placé comme sur des tréteaux, prostitua son ministère à la satire, à la raillerie, à la médisance, aux divertissemens du peuple. Ces discours n'étoient ordinairement qu'un tissu de plaisanteries, de bouffonneries, d'allusions indécentes, de pensées

(1) Ouv. cités. Hist. Litt.

extravagantes, de comparaisons basses et rampantes, d'équivoques et de jeux de mots, souvent non moins contraires à la modestie qu'à la gravité. Des mouvemens convulsifs, des contorsions ridicules, des gestes bouffons accompagnoient ces sortes de discours; et comme ce n'étoit ni au cœur, ni à l'esprit, mais aux sens et à l'imagination que le prédicateur vouloit parler, il n'employoit guère que les seules impressions de la machine, pour toucher ses auditeurs. Familier avec eux, pour mieux se communiquer, il leur parloit, pour ainsi dire, de plein pied. Il descendoit à une popularité basse et grossière, indigne de la gravité de la chaire chrétienne. Rabelais les a couverts d'un ridicule ineffaçable (1).

Ajoutons un autre défaut, dont peu de prédicateurs du seizième siècle ont été exempts : outre qu'ils vouloient être plaisans, agréables, et que par-là ils déshonoroient leur ministère, ils le profanoient encore par une vaine ostentation de savoir et de lecture. Leur manie étoit d'entasser citations sur citations, et très-souvent sans s'embarrasser si elles pouvoient servir de preuves ou de confirmations aux vérités

(1) Les prédicateurs, en Italie, ont retenu quelque chose de cette manière.

qu'ils avoient à démontrer; et ces citations, c'étoit indifféremment et les auteurs sacrés, et les auteurs profanes qui les fournissoient. Des morceaux de Moyse et d'Homère, de S. Paul et de Tibulle, de Virgile et de S. Chrysostôme, composoient la plus ridicule des marqueteries; ainsi, le pédantisme se joignit à l'indécence.

Depuis quelques années, on commence à bannir de la chaire ce vain étalage d'érudition profane, et toujours déplacée, ces plaisanteries indécentes, ces farces bouffonnes qui déshonorent la parole divine.

Le langage de l'Evangile n'est plus le langage du peuple; c'est un langage tout composé de termes, d'expressions, de tours, de figures, d'images tirées de l'Ecriture Sainte et des Pères; sources sacrées où nos orateurs chrétiens commencent à puiser ces brillantes lumières, ces grands mouvemens, cette onction sainte, ces sublimes pensées, ce pathétique, qui font sur le cœur de leurs auditeurs les plus vives impressions. Le cœur est touché, et la raison éclairée, parce que l'on ne s'attache plus qu'à parler au cœur et à la raison.

Deux orateurs illustres, le père de Lin-

gendes (1) et le père Senaut (2), tous deux également recommandables, et par l'ardeur de leur zèle, et par la supériorité de leurs talens, travaillent, avec un égal succès, à rendre à l'éloquence chrétienne sa première dignité. Le premier, né avec toutes les heureuses dispositions qui forment les grands orateurs, doit moins à l'art qu'à son zèle et à son génie, qui, naturellement élevé, lui fournit les mouvemens les plus pathétiques et les plus insinuans. Le second compte moins sur son génie; aussi l'éloquence de la chaire est-elle pour lui le principal objet. Les connoissances qu'il acquiert, il les transmet à d'illustres élèves qu'il prend soin de former, et qui, devenant eux-mêmes de grands maîtres, achèveront de rendre à la chaire son premier lustre.

Le premier a l'habitude de composer ses sermons en latin, et de les prononcer en français; l'inspiration du moment, la beauté de son extérieur semblent ajouter encore à ses talens.

Le second, plus doux et plus calme, surprend moins et retient peut-être davantage.

(1) Né en 1591; mort en 1660.

(2) Né en 1599; mort en 1692.

L'un vous entraîne comme un torrent; vous vous laissez aller à la doctrine de l'autre, comme au courant d'une rivière paisible.

Il nous reste encore à acquérir la force et l'élévation dans ce genre, la correction même et l'élégance du style. Une dialectique plus sévère encore, un pathétique plus naturel et plus pur; nous en possédons peut-être les germes : ils se développeront un jour.

CHAPITRE VII.

Suite. De l'Eloquence du Barreau. Ses Développemens. Lemaistre. Gautier. Patru. De la Dialectique. De l'Etude des Lois. Des Jurisconsultes. Des Magistrats. Pierre Séguier. Guillaume de Lamoignon. Jérôme Bignon. Fabrot. Henrys. Févret. Louis Legrand. Auzanet. Ricard. Fourcroi (1).

L'ÉLOQUENCE du barreau est encore moins avancée, et cependant elle a fait quelques progrès. Semblable à l'éloquence de la chaire, elle marche vers la perfection. Brutes et in-

(1) Guéret, Préface des Plaidoyers de Gautier. Vigneul Marville, Mélanges d'Histoire et de Littérature. Pélisson, Hist. de l'Acad. Opinion du père Bouhours sur Patru. Hist. du Barr. fr. Disc. de Terrasson.

formes auparavant, travesties ridiculement, elles commencent à se montrer avec toutes les grâces et tous les ornemens qui leur conviennent, et qu'elles sembloient méconnoître.

La politesse, le bon goût, l'étude des meilleurs orateurs de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome, bannissent ces bassesses, ces grossièretés, ces indécences, ces plaisanteries bouffonnes, cette popularité rampante, ce langage barbare, qui, depuis si long-temps, déshonorent le barreau. On apprit à parler dès que l'on se fut appliqué à penser et à raisonner.

Il reste cependant un défaut dont nos orateurs profanes ne se corrigent que bien difficilement; c'est le goût des citations. A quelque prix que ce soit, on veut être savant, ou du moins le paroître. Un discours n'est brillant et ne fait honneur à l'orateur, qu'à proportion de l'érudition qu'il y étale. Les preuves les plus solides, les raisonnemens les plus convaincans, les décisions des jurisconsultes anciens les plus respectables, et consultés comme des oracles; tout cela, pour être de quelque poids, doit être appuyé d'un grand nombre de passages d'auteurs grecs ou latins, sacrés ou profanes. Ce goût, qui a

principalement dominé sous les règnes de Henri III, de Henri IV et de Louis XIII, n'a encore que trop de charmes pour nos orateurs. Le célèbre Lemaistre (1), qui, pour la pureté du langage, l'élégance du style, le choix des expressions, la force et la noblesse des pensées, doit être considéré comme le restaurateur de l'éloquence du barreau, remplit ses plaidoyers de passages tirés indifféremment et de l'Ecriture Sainte, et des Pères, et des meilleurs auteurs grecs et latins de l'antiquité; mais aussi il faut avouer que ces passages sont distribués avec tant d'art, qu'ils paroissent naître des faits mêmes de la cause que cet orateur défend.

M. Gauthier (2) avoit remis sur la scène les citations des poètes grecs et latins, aussi bien que des historiens et des pères de l'Eglise, et il a brillé depuis long-temps au barreau, non par la beauté de son style, qui est diffus, mais par une imagination vive et féconde, un génie sublime et plein de feu, une merveilleuse présence d'esprit, qui toujours l'a servi heureusement par les répliques ingénieuses qu'elle lui fournit à propos.

(1) Né en 1608; mort en 1658.

(2) Né en 1590; mort en 1666.

Plein de zèle pour la défense de la vérité, il lui sacrifie toute considération humaine. Les traits de sa satire sont si piquans, que souvent ils font trembler l'injustice et l'oppression. Ses saillies sont agréables, et il en a quelquefois de décisives; en voici une :

M. le marquis de Crevecœur revenoit, par requête civile, contre M. de Maine-Villette, sur l'achat d'une terre considérable. M. le Vayer, jeune avocat, qui se pique d'une éloquence pompeuse et fardée, ayant employé tout son temps à faire un long et ennuyeux éloge de la Maison de Crevecœur, disoit, à cet égard, tout ce qui se pouvoit dire de la noblesse, des richesses, de la bravoure, et des autres qualités ou avantages des Seigneurs de cette ancienne Maison. M. Gautier écouta tout ce discours fort paisiblement; mais quand ce vint à la réplique, il apostropha la Cour en ces termes : *Messieurs, de la noblesse, des ancêtres, des richesses, de la bravoure, des combats, des victoires, des palmes et des lauriers, sont-ce des moyens de requête civile?* Ces cinq ou six lignes, comme un coup de foudre, abattirent toutes les machines que M. le Vayer avoit élevées à grands frais; et ce qui acheva de le déconcerter, c'est

qu'il ne lui fut que trop facile de s'apercevoir qu'il s'en falloit bien que les rieurs fussent de son côté.

Mais la véritable lumière du barreau, ou plutôt des lettres, c'est Olivier Patru (1). Il a l'honneur d'être considéré et d'être consulté comme l'oracle des meilleurs écrivains français; il est vrai que cet honneur lui tient lieu de fortune. Son indigence égale son mérite. Aussi, quelqu'un le voyant se promener avec Chapelain, dit malignement: Voilà un auteur pauvre avec un pauvre auteur.

La belle préface qu'il a mise au devant du *Nouveau Monde de Laet*, imprimée par les Elzevirs, a été lue avec admiration par le cardinal de Richelieu, qui lui destina, dès-lors, une place à l'Académie, et où il a été en effet reçu en 1640. Le remercîment qu'il prononça fut trouvé si beau, et on en demeura si satisfait, qu'on a obligé tous ceux qui ont été reçus depuis, d'en faire autant.

La réputation que ce grand homme a de parler et d'écrire plus poliment que personne en France, est si bien établie, que les plus habiles grammairiens ne craignent pas de s'en rapporter à ses décisions, comme à autant

(1) Né en 1604; mort en 1681.

d'oracles. M. Vaugelas avoue qu'il lui doit les lumières qui lui manquoient. M. Patru est l'homme du royaume qui sait le mieux notre langue. Quant aux beautés de l'élocution, la gloire d'en traiter lui est réservée. Il médite depuis quelque temps notre rhétorique, et il ne lui manque rien pour exécuter un si grand dessein; car on peut dire qu'il a été nourri et élevé, en quelque sorte, dans Athènes et dans Rome, comme dans Paris, et que tout ce qu'il y a d'excellent dans ces trois fameuses villes a formé son éloquence.

Elle appartient moins au Forum qu'à l'Académie. On le consulte bien plus sur des points de grammaire que sur des points de droit. Il a empêché, dernièrement, le premier Corps savant de faire une sottise, en nommant à la place d'académicien, un grand seigneur ignorant. Lorsque son tour d'opiner fut arrivé, « Messieurs, dit Patru, un ancien grec avoit une lyre admirable à laquelle il se rompit une corde: au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, et la lyre n'eut plus d'harmonie. »

Si nous voulons remonter aujourd'hui à la cause des progrès de l'éloquence, nous trouverons que les hommes illustres qui brillent dans

le barreau ne sont devenus excellens orateurs, que parce qu'à une parfaite connoissance des lois, ils joignent une grande étude de la dialectique, non de celle qui se plaît à chicaner sur tout, et qui ne cherche qu'à surprendre par des sophismes spécieux ; mais de cette dialectique qui nous apprend à démêler sûrement le vrai du faux, à distinguer avec une exacte précision ce qui est du sujet, de tout ce qui lui est étranger ; qui va toujours au but proposé, et court à sa fin sans tous ces détours, ces inutiles digressions qui font perdre de vue l'objet principal ; qui ôte aux expressions et aux pensées toute obscurité, toute équivoque ; qui détermine le véritable sens de chaque chose par une idée claire et distincte ; qui remonte aux premiers principes, et en tire des conséquences nécessaires et évidentes ; qui n'admet enfin jamais de preuve qui ne soit concluante et invincible. Il n'y a que ceux qui ne connoissent pas le prix de cette dialectique qui la négligent. Et c'est à Descartes, je ne cesserai de le répéter, que nous en sommes redevables.

Permettez-moi de donner quelqu'étendue aux réflexions qui concernent des études dont je me suis occupé long-temps. Pourrois-je me

taire sur la jurisprudence, dont je me suis proposé de ranimer le goût, et qui n'est regardée comme une science barbare, que par ceux auquels le noble exercice de la raison et de la justice n'est pas familier?

J'ai observé avec douleur que l'étude du droit civil est interrompue depuis plusieurs siècles dans l'Université de Paris; et se trouve d'ailleurs extrêmement négligée dans les Universités mêmes, où il est permis de l'enseigner (1). En effet, combien n'est-il pas intéressant de nous présenter, comme un corps de morale, le droit romain tout entier, d'en résoudre toutes les difficultés, de nous en faire connoître l'origine, de nous en développer l'histoire, de nous montrer enfin la liaison et la conformité qui se trouvent entre la plupart des lois romaines et celles du droit français?

Il faut l'avouer : si plusieurs ordonnances, faites sous les règnes précédens, ont réglé la compétence des juges, la diversité des actions, les formalités de la procédure, ce n'est qu'un ouvrage ébauché qui laisse beaucoup à faire à notre siècle.

Les variétés du droit coutumier offrent sans doute un grand inconvénient. En effet, quelle

(1) Cette étude a été rétablie par l'édit de 1679.

est cette loi, comme on l'a fort bien remarqué, qui cesse d'en être une au-delà de quelques fleuves, au-delà de quelques montagnes? Est-ce que les rapports de la justice sont bornés comme ceux du territoire? De savans commentaires peuvent offrir un fil dans ce labyrinthe; mais ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'y eût pas de labyrinthe? Le temple des lois doit servir d'asile, et non de piége.

Une réforme aussi vaste et aussi délicate ne pourroit être entreprise avec succès, que par le plus grand des monarques, et par les plus savans magistrats. Mais continuons de parcourir cette galerie.

Pierre Séguier, illustre protecteur de l'Académie française (1), versé en toute sorte de littérature, s'empresse de faire servir le crédit et la prééminence de son rang à l'avancement des arts et des sciences. Il reçoit les savans, se plaît à avoir avec eux de fréquentes conférences, où l'on admire l'étendue de ses lumières et la délicatesse de son esprit. Il obtient des grâces pour ceux qui sont le moins bien partagés du côté de la fortune. Il les encourage encore plus souvent par des bienfaits qu'ils ne doivent qu'à sa seule générosité.

(1) Né en 1588, et mort en 1672.

Guillaume de Lamoignon a reçu du ciel toutes les qualités qui forment les grands magistrats : un cœur droit, noble et généreux, tendre et compatissant pour les malheureux, ferme et capable de tout entreprendre pour réprimer la fraude et la licence, un amour extrême de la vérité, une modération qui semble l'élever au dessus de toutes les passions, une affabilité qui lui gagne tous les cœurs. Ajoutons un génie facile et pénétrant, avide de tout savoir, et qui peut aisément tout apprendre : et avec quelle ardeur ne cultive-t-il pas cette merveilleuse facilité? Belles-lettres, philosophie, histoire sacrée et profane, droit civil et canonique, aucune de ces parties ne lui est étrangère. Il a acquis de tout une si parfaite connoissance, que, n'ayant encore que dix-huit ans, il a été reçu conseiller au Parlement avec un applaudissement universel. Dès ce moment, on l'a vu livré tout entier aux devoirs de son état, consacrer les jours et les nuits à l'étude, s'appliquer à acquérir une connoissance profonde des lois et de la coutume, un usage familier des formalités et des procédures (1).

(1) Guillaume de Lamoignon, né en 1617; mort en 1677. Pour juger de l'étendue de ses lumières, il n'y a qu'à parcourir les remontrances qu'il a faites, et les ha-

Le célèbre Jérôme Bignon (1) nous sera bientôt enlevé; il touche au tombeau. Il fut la lumière du barreau, l'ornement de son siècle et de sa patrie, par l'immense étendue, et par la surprenante variété de son érudition.

Agé de dix ans, il fit paroître sa *Chorographie*, ou Description de la Terre-Sainte; et trois ans après, il publia son *Livre des Antiquités Romaines*, avec un *Traité de l'Election des Papes*. On sait combien il eut de part à l'ordonnance de 1639, et avec combien d'équité il exerça les commissions de l'arrière-ban, des amortissemens et des domaines, qui lui furent confiées en différens temps. La reine Anne d'Autriche l'appela, pendant sa régence, aux conseils les plus importans. Ce fut lui qui accommoda les différends de MM. d'Avaux et Servien, plénipotentiaires à Munster, et qui travailla avec MM. de Brienne et d'Emeri au traité d'alliance avec la Hollande, en 1649. Il fut choisi en l'année 1651, pour régler la grande affaire de la Succession de Mantoue,

rangues qu'il a prononcées à la tête du Parlement, le procès-verbal des ordonnances des mois d'avril 1667 et d'août 1670, et tant de doctes arrêtés sur plusieurs matières du droit français.

(1) Né en 1590; mort en 1656.

en 1654; pour conclure le traité avec les Villes Anséatiques. On sait que le cardinal de Richelieu, quoiqu'assez mal-intentionné pour M. Bignon, le fit nommer grand-maître de la bibliothèque du Roi, persuadé que c'étoit l'unique voie de se réconcilier avec les honnêtes gens et les savans, indignés de la mort de M. de Thou, qui avoit possédé cette charge.

Sur un arrière plan se présentent nos jurisconsultes, dont la plupart sont dignes de siéger à côté de nos magistrats.

Charles-Annibal Fabrot (1), l'un des plus habiles de notre siècle, après avoir professé en droit dans l'Université d'Aix, avec distinction, s'est fait encore mieux connoître par ses notes sur les Instituts de Justinien, paraphrasées en grec par Théophile, et dédiées à notre illustre Chancelier. On lui doit la meilleure édition des Œuvres de Cujas.

Citons Claude Henrys (2), nommé avocat du Roi au présidial érigé dans la province du Forêt; distinction glorieuse, accordée par un souverain qui mérita alors, plus que jamais, le nom de *juste*. Henrys est devenu l'oracle de sa province; il le sera de la France et de

(1) Né en 1581; mort en 1659.
(2) Mort en 1662.

l'Europe. En effet, il est également versé dans la science des intérêts des Princes; et déjà les ministres de plusieurs souverains lui ont fait l'honneur de le consulter sur des affaires d'Etat. Son désintéressement et sa modestie (1) rehaussent l'éclat de ses talens.

Charles Fevret (2) ne s'est pas fait moins admirer par son habileté, qu'il s'est fait aimer par la politesse et la douceur de ses manières. Ses talens éclatèrent dans une occasion importante. Louis XIII parut à Dijon pour y punir les auteurs d'une sédition populaire. Fevret prit la défense des coupables; et son éloquence obtint non-seulement leur pardon, mais encore les suffrages et l'admiration du roi (3).

(1) Ses Œuvres seroient demeurées ensevelies dans les ténèbres, si ses amis n'eussent profité de son absence pour les faire connoître.

(2) Né en 1583; mort en 1661.

(3) Le célèbre Fevret, malgré ses occupations multipliées, que lui attiroit la haute idée que l'on avoit de sa profonde capacité, se ménageoit chaque jour quelques momens de loisir qu'il consacroit ordinairement aux Belles-Lettres, pour lesquelles il eut toujours une forte passion. On a de lui un Dialogue sur les Orateurs les plus célèbres du Barreau de Bourgogne; un Commentaire sur les Quatrains de Pibrac; des Vers à la

Louis Legrand, orateur éloquent, profond jurisconsulte (1), s'est démis, par le plus noble dévouement, de sa charge de conseiller au Bailliage de Troyes, pour se livrer tout entier aux travaux de commenter la coutume de son pays, en discutant chaque article par les principes du droit romain, par l'autorité des coutumes semblables, et par la jurisprudence des arrêts. Il n'interrompt ses utiles recherches que pour être l'arbitre de tous les différends qui s'élèvent parmi ses concitoyens.

Distinguons encore le savant Auzanet (2).

louange du célèbre Naudé; un Poëme latin où il fait l'histoire de sa Vie. Toutes ces Pièces sont marquées au coin d'un goût fin et délicat. Mais l'ouvrage qui a immortalisé ce grand homme, et qui est encore considéré aujourd'hui comme un chef-d'œuvre où la matière est épuisée, c'est son excellent Traité de l'Abus, réimprimé quatre fois, et qui, depuis qu'il a paru, a servi constamment d'oracle et de règle à tous les Tribunaux, sur les matières ecclésiastiques.

(1) Né en 1588; mort en 1664.

(2) Auzanet né en 1591, fut reçu avocat en 1609; il eut une place au Conseil établi en 1665, pour la réformation de la justice. On le fit, à cette occasion, conseiller d'Etat. Il mourut en 1673, avec la réputation d'un magistrat éclairé et intègre. On a de lui des Notes sur la Coutume de Paris, des *Mémoires*, des *Arrêts*, etc. Le Recueil de ses Ouvrages a été publié en 1708, *in-folio*.

Ricard,

Ricard, un de ceux qui écrivent le mieux et qui plaident le plus mal (1). Fourcroi, mauvais poëte et avocat excellent; il a de profondes connoissances en histoire : il a coutume d'appeler cette science *la porte des sciences.*

CHAPITRE VIII.

Suite. Les Historiens. Réflexions particulières sur leur Caractère. Des Histoires écrites par les Jésuites. Maimbourg. Anecdotes. De Thou. Mézeray; son Caractère. Singularités (2).

FOURCROI (3) a sur l'histoire des idées que les uns trouveront extraordinaires, et les autres philosophiques. Je n'oublierai jamais la

(1) Né en 1622. Il fut choisi pour conseil par les premières maisons du Royaume, et mourut en 1678. On a de lui un Traité des Substitutions; un Commentaire sur la Coutume de Senlis; un excellent Traité des Donations.

(2) Ouv. cités. Hist. litt. Réflex. sur l'Hist. Préf. des Mém. du maréc. de Richelieu. D'Olivet, Hist. de l'Acad.

(3) Né vers 1600, et mort en 1691. Nous avons de lui divers Sonnets adressés à M. le prince de Conti; une Pièce en vers latins sur la mort de Scévole de Sainte Marthe; les Sentimens de Pline le jeune sur la Poésie; une Comédie intitulée: *Sancho Pança;* une

thèse qu'il soutint, d'une voix tonnante, à l'une de nos assemblées. Il commença par gémir sur la pénurie où nous sommes d'ouvrages qui retracent les faits, la cause des événemens, leur véritable source, les considérations fondamentales, la perspective, et le point de vue qui leur convient. Je lui indiquai, de la main, les rayons nombreux de ma bibliothèque, où se trouvoient entassés par milliers les seuls historiens de notre patrie. Il répondit par un regard dédaigneux et par un sourire ironique. Je lui en demandai la raison : il ne me répondit point; et s'avançant vers la bibliothèque, il tira son crayon, et écrivit trois lignes sur un papier, après avoir mis à part seulement deux ouvrages. J'eus la curiosité de les regarder; je reconnus les exemplaires du président de Thou et de Mézeray. Il me remit la note qu'il venoit de tracer, et je lus : On peut

Pièce en vers français, insérée dans le Recueil du père Bouhours, etc. Plusieurs Plaidoyers de cet orateur, ont été donnés au Public, de même que ses Réflexions sur la Décrétale du pape Innocent III, touchant l'élection du Patriarche de Constantinople. On trouve aussi trois de ses Discours dans les Recueils de l'Académie française.

diviser tous les historiens en trois classes ; la première est la plus nombreuse et la plus fausse : elle se compose des Jésuites et des pensionnés. Ecrivons pour le résultat total.... zéro. C'est, ajouta-t-il, une pyramide de mensonges; il suffit de souffler sur ces compilations fantastiques pour les faire disparoître.

La seconde classe est la moins nombreuse : on la persécute; ce sont les protestans, les philosophes, les indépendans. Ils ont ramassé, reprit-il, quelques fragmens du miroir brisé de la vérité; et en maniant ce verre délicat et effrayant, ils s'y sont quelquefois coupé les doigts. Comptons, en résultat définitif, deux ou trois historiens en France, qui n'ont même pas osé dire toute la vérité, mais qui l'ont laissé quelquefois entrevoir.

La troisième classe n'a aucun caractère aux yeux de ceux qui pensent; ce sont les romanciers ou les historiographes.

Vous êtes dur, m'écriai-je, et vous renversez toutes mes idées. Ce sont eux, dit Fourcroi, qui renversent toutes les miennes; mais il vous faut des preuves : écoutez, et convenez que les Jésuites, par exemple, qui ont écrit les annales de tous les peuples du monde, semblent avoir énoncé le jugement

particulier de leur ordre, plutôt que tracé les véritables tableaux des révolutions humaines. L'histoire ne paroît, dans leurs mains, qu'un instrument d'ambition utile à leur Compagnie. Ils ne connoissent la vérité que pour l'étouffer; ils emploient tous les faits, ou plutôt tous les récits, sans examen, sans critique; ils ne les considèrent que dans le point de vue de leur intérêt personnel: tout le reste leur est indifférent. Ils n'ont qu'un soin, celui d'attirer par les charmes du style, auquel ils sacrifient tout. Leurs histoires sont des édifices dont les fondemens sont de boue, et dont la décoration est quelquefois d'or et de diamant. J'aperçois sur ces rayons l'auteur de l'histoire d'Espagne, *Mariana;* il excelle dans les descriptions; il écrit aussi bien que de Thou; mais au fond, quelle prodigieuse différence! Il justifie tous les crimes, le fanatisme, le régicide, et il a fait expressément l'apologie de l'assassin de Henri III. Tous les historiens de cette Compagnie tiennent plus ou moins de ce caractère.

Voici *Maimbourg!* Souvent il approche de la manière orientale de Mariana; mais, comme lui, il est inexact, et il ment quelquefois avec l'impudence d'un jésuite. Eh!

quelle foi mérite d'ailleurs un écrivain qui compose dans l'ivresse? Cela n'est permis qu'aux poètes. On prétend qu'il ne prend jamais la plume sans avoir échauffé son imagination par le vin. Lorsqu'il a à décrire une bataille, il en boit deux bouteilles au lieu d'une, de peur, dit-il, que l'image des combats ne le fasse tomber en foiblesse. Sans doute les auteurs des principales histoires jésuitiques, ne manquent ni d'esprit, ni de talens; ils imitent sur-tout les anciens dans l'art d'écrire l'histoire. Tous se distinguent par les formes du style et par des manières de parler élevées, plus ou moins orientales. Ils ne chargent point leurs ouvrages de discussions. Mais tous enfin ont été dominés par le despotisme d'un corps, qui, tolérant dans ses historiens des peintures agréables, punissoit avec sévérité la hardiesse des opinions. Des ouvrages de cette sorte ne méritent-ils pas d'être comparés à ces jeunes gens dont la figure est intéressante, le cœur gâté, et l'esprit faux?

Vous voyez comment l'esprit de corps, l'esprit de servitude, l'esprit de parti, l'esprit de fanatisme, fléaux de l'histoire, ont produit des ouvrages peu dignes de foi, et comment, avec des intentions dépravées, on est

parvenu à donner, à de brillantes faussetés, les plus belles apparences. Les historiens, au contraire, qui ont su réunir le beau et le vrai, sont peu nombreux. Je place à la tête de ceux-ci l'immortel de Thou, que les historiens ne nomment jamais sans ajouter l'épithète de *véridique*.

De Thou (1), héritier de l'austère vertu de ses aïeux, distingués dans la magistrature, attaché au grand Henri, *l'ami et le protecteur de toute courtoisie et générosité*, qui le soutint contre les ennemis que sa vertu lui suscita, écrit en bon citoyen, et soutient sa narration avec une dignité qui lui est particulière. Observateur des malheurs de la France, employé, par Henri IV, à des affaires épineuses, garde de sa bibliothèque, placé dans la plus haute magistrature, chargé des affaires des Protestans et de l'édit de Nantes; savant dans le droit public, la politique, les lois, la morale, les lettres et les arts, il sut donner la vie à toutes les parties de son histoire. Il fut cher à tous les partis, à tous les états, à tous les hommes, *hormis aux fanatiques et aux charlatans de religion, qui auroient empêché la publication de son ouvrage*,

(1) Né en 1553; mort en 1617.

sans la protection éclatante du Roi, selon les expressions d'un auteur de son temps.

Notre Mézeray marche dignement sur les traces de ce grand homme. Dans son incorrection, dans la négligence et la dureté de son style, il lui échappe des traits dignes de Tacite. Il a, comme ce grand écrivain, l'art de peindre ses personnages d'un seul trait ; comme lui, il fait penser; comme lui, vrai jusqu'à l'audace, il dit également le bien et le mal. On lui reproche de croire trop facilement aux grands crimes, d'avoir presque toujours l'air chagrin; de ne pas avoir assez bonne opinion des hommes; mais, en vérité, le méritent-ils ? Qu'est-ce que l'histoire ? sinon un théâtre où l'on donne en spectacle toute la pompe des misères humaines. On blâme aussi son caractère indépendant et cynique. C'est que Mézeray est vrai dans sa conduite comme dans ses discours. Il n'existe pour lui aucune bienséance de convention. Il veut que l'homme cherche dans les autres, et montre dans lui-même la vérité toute nue. Comme il a le malheur de n'avoir aucune religion, il ne prend le masque d'aucune. Dans la conduite de la vie, le scepticisme de Montaigne, le doute de Descartes, et la philoso-

phie d'Horace, sont ses guides. Rien ne paroît plus extraordinaire, et rien n'est cependant plus simple que l'attachement qu'il vient de prendre pour un cabaretier de la Chapelle-Saint-Denis, nommé le Faucheur, chez lequel quelques-uns de ses amis l'ont mené un jour. Il est tellement épris de la franchise de cet homme et de ses discours, que, malgré tout ce qu'on peut lui dire, il passe les journées entières chez lui. Une autre conformité de goût peut avoir encore contribué à les rapprocher. La bouteille est toujours sur la table de Mézeray, lorsqu'il étudie, et il avoue avec plus de franchise que de délicatesse, que la goutte dont il est tourmenté lui vient de la *fillette* et de la *feuillette;* ce sont ses propres termes; car il emploie dans la conversation, non les expressions les plus fines, mais celles qui lui paroissent les plus plaisantes, et qui souvent ne sont que grossières. Il singe alors le style de Montaigne. Son extérieur est aussi négligé que celui de Diogène. Il a été arrêté un jour par les archers des pauvres, et il en plaisante le premier. Il vient de faire paroître la suite de son histoire de France. — Sachons gré au cardinal de Richelieu, ajoutai-je, d'avoir retiré cette lumière de dessous le boisseau.

Mézeray avoit commencé par cultiver la poésie et les armes. Le goût du célèbre Desyveteaux, qu'il avoit consulté, lui fit abandonner la première; et le génie qui le portoit vers les sciences, lui fit abandonner les secondes.

Nommé officier-pointeur dans l'armée de Flandre, Mézeray fit deux campagnes; mais un grand dessein vint alors enflammer son esprit : il voulut nous donner une histoire de France. Plein, comme toutes les ames fortes, d'une seule pensée et de cette volonté qu'aucun obstacle n'arrête, il abandonne tout, et va s'enfermer au collége de Sainte-Barbe, au milieu des livres et des manuscrits. Là, dans une savante retraite, il disposa tous les matériaux de ce grand ouvrage; il y employa plusieurs années, et il ne commença à l'écrire qu'après avoir formé son style par différentes traductions. Cet excès de travail lui causa une maladie dangereuse, dont il ne réchappa qu'avec peine. Ce fut alors que le cardinal de Richelieu, appliqué à découvrir tout ce qu'il y avoit de mérites cachés dans les galetas de Paris, ayant appris en même temps le nom, les projets, et la maladie du jeune historiographe, lui envoya sur-le-champ cinq cents écus d'or dans une bourse ornée de ses armes.

CHAPITRE IX.

Suite. Les Critiques. Les Godefroi. Labbe. Le Laboureur. Le Comte. Les Valois. Dupleix. Vignier (1).

Je crus que le moment étoit arrivé de pousser Fourcroi à mon tour, et de relever le mérite des historiens de ces derniers temps. Convenez, lui dis-je, que Mézeray, vanté avec raison, doit beaucoup à la saine critique qui n'a fait des progrès que de nos jours, et depuis qu'ont paru les Godefroi, Théodore, Denis et Jean, père, fils et petit-fils, si habiles et si versés dans la recherche et la publication des précieux monumens de notre histoire; Vignier, Labbe et le Laboureur, qui se sont distingués par ce sage examen, sans lequel l'historien ne peut espérer d'atteindre à des vérités certaines. Lecointe, les Valois et les Sainte-Marthe, sont allés plus loin, et ont achevé ce que les premiers n'avoient qu'ébauché. Cette critique, dit Fourcroi, pour-

(1) Ouv. cités. Hist. litt. Dict. hist. Mém. de Niceron. Vigneul de Marville, Mélanges. Œuv. de Saint-Evremont.

roit encore aller plus loin ; et sans examiner de quelle perfection elle est susceptible, remarquez avec moi, que la liberté, je dirai même la licence des temps, a permis alors à tous les talens de se développer ; car c'est à la veille ou à la suite des troubles et des révolutions de l'Etat, et du milieu de ces discussions où tombent tous les voiles, que la critique historique peut s'élancer. Hors de là, pusillanime et enchaînée par des motifs, même respectables, elle épaissit le bandeau au lieu de le déchirer. Scipion Dupleix et Mézeray lui-même, n'ont pas tout dit. Je prévois même que ce dernier pourra être arrêté dans sa course (1), s'il continue de se précipiter vers un objet qu'il n'est plus permis aux hommes d'atteindre, la vérité. — Ne soyons pas injustes envers nos contemporains, et reconnoissons les obligations que l'on a au savant Théodore Godefroi (2). Après avoir professé la science du droit dans ses premières années, avec distinction, il entra dans la carrière littéraire,

(1) Colbert fit supprimer la pension de Mézeray, parce qu'il avoit fait imprimer que, sous les Rois de la première race, le peuple avoit le droit de s'imposer lui-même.

(2) Né en 1580 ; mort en 1649.

et consacra toute sa vie à l'étude critique de l'histoire, principalement de celle de France. Se multipliant en quelque sorte pour servir sa patrie, il concourut, de ses talens, à la pacification de Munster.

Le mérite héréditaire dans la famille des Godefroi, nous fait retrouver dans son fils (1) un digne historiographe, que le souverain vient de gratifier d'une manière honorable. Denis Godefroi s'est efforcé de perfectionner les ouvrages de son père. Il ne s'occupe que des recherches qui peuvent servir à illustrer l'histoire de sa patrie.

Jacques Godefroi (2) employé par la république de Genève, en différentes négociations, surpassa tous les autres par l'étendue de son érudition, et par sa variété.

Scipion Dupleix leur est sans doute inférieur, et mérite d'être lu malgré ses défauts. Ses Mémoires des Gaules (3), écrits d'un style foible et languissant, sont regardés comme un

(1) Né en 1615; mort en 1681.

(2) Né en 1587; mort en 1652.

(3) Scipion Dupleix, né en 1569; mort en 1661. Ses Mémoires des Gaules sont imprimés en tête de son Histoire générale de France, continuée jusqu'en l'année 1645.

recueil exact et curieux. — Les critiques applaudissent à son exactitude touchant les deux premières races de nos rois; mais il n'en est pas de même par rapport à la troisième. Incorrect, mais énergique dans son style, il défendit les vieux mots contre la proscription académique, et soutint que sous prétexte de polir la langue, on l'appauvrissoit.

On reconnoît encore dans le père Lecointe, oratorien (1), un homme parfaitement instruit dans la chronologie, la géographie et l'histoire; il y réunit la science de la politique et des intérêts des princes. Une anecdote le fera connoître. Il y avoit six mois qu'il avoit été envoyé à Vendôme, pour y faire des leçons d'histoire aux pensionnaires, lorsqu'il fut choisi pour être confesseur et chapelain de madame Servien, dont le mari venoit d'être nommé plénipotentiaire à Munster. Ce seigneur étoit bien éloigné de soupçonner qu'il emmenât avec lui, dans la personne du père Lecointe, l'homme de France qui pouvoit le servir le plus utilement dans l'importante négociation dont il étoit chargé; mais c'est ce qu'il connut bientôt. Des affaires politiques, et sur-tout celles qui devoient se traiter à Munster, furent

(1) Né en 1611; mort en 1681.

le sujet ordinaire des conversations qui se tinrent durant toute la route, entre M. Servien et un gentilhomme qui l'accompagnoit. Le père Lecointe proposoit quelquefois ses vues; mais comme l'on étoit bien éloigné de penser que ces sortes de matières fussent de son ressort, il s'en falloit bien qu'il fût écouté avec l'attention que méritoit sa capacité. Un jour, cependant, ayant pris la liberté de demander à M. le plénipotentiaire s'il avoit certaines pièces qui étoient absolument nécessaires pour la décision d'une affaire importante sur laquelle rouloit la conversation, M. Servien convint que c'étoient là des pièces essentielles qui lui manquoient, et qu'il falloit les aller prendre à Paris; *et c'est-là une peine que je puis heureusement, Monsieur, vous épargner*, repliqua le père Lecointe, *par le soin que j'ai eu d'apporter ces pièces avec moi, aussi bien qu'un grand nombre d'autres qui, peut-être, ne vous seront pas moins utiles.*

— Je suis loin de contester son mérite. — N'en accorderez-vous pas à Jérôme Vignier (1), savant laborieux, qui possède particulièrement la connoissance de l'origine des maisons

(1) Né en 1606; mort en 1661.

souveraines de l'Europe? C'est aux soins de cet érudit que l'on doit la découverte de deux volumes de S. Augustin, non encore imprimés, et qu'il a publiés avec une concordance des évangélistes. Il est également célèbre dans la science des antiquités.

Je pourrois nommer encore, avec honneur, Philippe Labbe (1), docte jésuite. Il ne juge des sciences que par leur utilité; et s'est fait connoître par l'étendue et la variété de son érudition. — Il faut le proscrire comme un des plus infatigables et des plus repréhensibles plagiaires de ce siècle. Le père Labbe est un fort bon homme. Quoiqu'assez inférieur aux écrivains de notre temps, il ne laisse pas de bien servir en second. On a vu un grand nombre d'ouvrages, je ne dirai pas tout-à-fait de lui, mais de toutes sortes de personnes, sous son nom. Les autres enfantent, et lui, comme parrain, nomme l'enfant, et lui donne un béguin et des langes. Aussi, a-t-il été accusé d'être un peu pirate; mais il faut de ces gens-là dans la république des lettres, aussi bien que sur la mer.

— Je ne pus laisser passer une pareille assertion; et je lui prouvai que cette méthode étoit

(1) Né en 1607; mort en 1667.

sanctionnée par l'usage universel. Il me piqua en me soutenant que j'avois des raisons pour soutenir cette thèse. J'eus la politesse de ne point apercevoir l'épigramme, et je continuai. Au moins cet autre historien, ajoutai-je, Jean le Laboureur (1), trouvera grâce devant vous. Il pense librement; il dit tout ce qu'il sait, sans ménagement; il saisit et marque tous les traits caractéristiques des personnes qu'il veut peindre; sa manière est fière, mais sans rudesse; son style est mâle et nerveux. Enfin, il attache jusques dans les dissertations et les généalogies. — En faveur de ce talent, je lui pardonne un style assez maussade. — Que direz-vous de Henri de Valois (2)? — Que c'est le premier des hommes dans l'art de déchiffrer les textes de la ténébreuse antiquité; mais cette science lui fait perdre les yeux et la modestie. Comme il n'admire que lui-même, qu'il jouisse largement de sa propre estime, sans s'embarrasser de nos suffrages!

Je sentis qu'il étoit impossible de pousser plus loin une conversation avec un homme de beaucoup d'esprit, mais qui a encore plus de causticité, et qui entre dans une discussion

(1) Le Laboureur, né en 1623; mort en 1675.

(2) Né en 1603; mort en 1676.

avec

avec des idées toutes faites d'avance, auxquelles il plie tout sans s'embarrasser de vos objections, à travers lesquelles il passe sans vous écouter.

Il reproduisit son opinion sous un nouveau jour. Nos historiens, ajouta-t-il, n'ont eu qu'un mérite bien médiocre. Sans l'envie naturelle qu'ont les hommes de savoir ce qui s'est passé dans leur pays, je ne sais comment une personne qui a le bon goût des histoires anciennes pourroit se résoudre à souffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes, il est assez étrange que, dans une monarchie où il y a eu tant de guerres mémorables, et tant de changemens signalés dans les affaires; que parmi des gens qui ont la vertu de faire de grandes choses, et la vanité de les dire, il n'y ait pas un historien qui réponde ni à la dignité de la matière, ni à notre propre inclination.

J'ai cru, autrefois, qu'on devoit attribuer ce défaut-là à notre langue; mais quand j'ai considéré, depuis, que la beauté du français, dans la traduction, égaloit presque celle du grec et du latin dans l'original, il m'est venu dans la pensée, malgré moi, que la médiocrité de notre génie se trouve au dessous de

l'histoire........ Il y a trop de choses nécessaires à la composition d'une belle histoire, pour les pouvoir rencontrer dans une même personne. On trouveroit peut-être un style assez pur et assez noble dans quelques-uns de nos auteurs, qui, pour mener une vie éloignée de la Cour et des affaires, les traiteroient avec assez de maximes générales et des lieux communs, qui sentent plus la politique de l'Antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoissance de nos intérêts; mais ils ont le désavantage de s'être formés à un certain style de dépêches, aussi propre aux négociations, que peu convenable à la dignité de l'histoire. Ce leur est une chose ordinaire encore, de parler fort mal de la guerre, à moins que la fortune ne les y ait jetés autrefois, ou qu'ils n'aient vécu dans la confiance et dans la familiarité des grands hommes qui la conduisent. Ça été un défaut considérable en Grotius, qui, après avoir pénétré les causes de la guerre les plus cachées, l'esprit du gouvernement espagnol, la disposition des peuples de Flandre; qui, après être entré dans le vrai génie des nations, remonté à des sources inconnues au cardinal Bentivoglio et à Strada, n'a pu maintenir l'ad-

miration qu'il avoit causée, quand il a fallu parler du mouvement des armées, venir à la description des siéges et au récit des combats.

Nous avons des gens de qualité, d'un mérite extraordinaire, qui, pour avoir passé par de grands emplois, avec un bon sens naturel et des connoissances acquises, sont également capables de bien agir et de bien parler; mais ordinairement le génie leur manque, ou ils n'ont pas l'art de bien écrire : outre que rapportant toutes choses à leur Cour et à la fonction de leurs charges, ils cherchent peu à s'instruire des Formes du Gouvernement et des Ordres du royaume. Ils croiroient se faire tort, et prendre l'esprit des gens de robe contre la dignité de leurs fonctions, s'ils s'appliquoient à la connoissance de nos principales lois : et, sans avoir ces lumières-là, j'oserois assurer qu'il est comme impossible de faire une bonne histoire, remplie comme elle doit l'être, de saines et judicieuses instructions.

Bacon se plaignoit souvent de ce que les historiens prennent plaisir à s'étendre sur des choses étrangères; que, se laissant aller avec joie au récit des maux qu'apporte la guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes lois qui

établissent le bonheur de la société civile. Ses plaintes me paroissent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une histoire, chez les Romains, où l'on ne puisse connoître le dedans de la République par ses lois, comme le dehors par ses conquêtes. Vous voyez dans Tite-Live, tantôt l'abolition des vieilles lois, et tantôt l'établissement des nouvelles : vous y voyez tout ce qui dépend de la religion, et ce qui regarde les cérémonies. La conjuration de Catilina, dans Salluste, est pleine des constitutions de la République; et la harangue de César, si délicate et si détournée, ne roule-t-elle pas toute sur la loi Portia?.....

Le même César, dans ses Commentaires, ne perd jamais l'occasion de parler des mœurs, des coutumes et de la religion des Gaulois. Tacite n'est peut-être que trop rempli d'accusations, de défenses, de lois et de jugemens. Quinte-Curce, dans une histoire composée pour plaire, plus que pour instruire, met dans la bouche d'Alexandre les lois des Macédoniens, pour répondre aux reproches d'Hermolaüs qui avoit conspiré contre sa vie. Cet Alexandre, qui semble n'avoir connu d'autres lois que ses volontés dans la conquête du monde; cet Alexandre ne dédaigne pas de

s'appuyer de l'autorité des lois, pour avoir fait donner le fouet à un jeune Page, lorsqu'il est le maître de l'univers.

Les historiens latins ont su mêler admirablement les connoissances dont j'ai parlé........ Il n'y a guère eu de grands personnages à Rome, qui n'aient passé par les dignités du sacerdoce, qui n'aient été du sénat, et tirés du sénat pour commander les armées. Aujourd'hui, chaque profession forme un attachement particulier.... Il est certain que les diverses applications des anciens formoient une capacité bien plus étendue; les mêmes personnes, apprenant à bien employer les forces de la République, et à contenir les peuples par la révérence de la religion et par l'autorité des lois...... Alors, on ne s'étonnera point de trouver d'excellens historiens chez un peuple où ceux qui écrivoient l'histoire, étoient des personnes considérables, auxquelles il ne manquoit ni génie, ni art pour bien écrire; qui avoient une connoissance profonde des affaires, de la religion, de la guerre, des hommes, etc.

Nous retombâmes sans affectation sur des matières générales : elles furent bientôt épuisées; et soit l'effet des discours, lequel pourroit bien agir sur vous, soit lassitude ou contrainte,

l'ennui vint bientôt se placer en tiers entre Bonaventure de Fourcroi et votre serviteur. Nous nous quittâmes en bâillant, et je crains bien qu'il ne vous en arrive autant à la lecture de cette dissertation, qui ne contient pourtant que la moitié de ce que j'ai à vous dire. Je laisserai à mon collègue, l'illustre Ménage, le soin de vous entretenir de nos succès littéraires.

CHAPITRE X.

La Mercuriale ou l'Assemblée chez Ménage. Le poète Bourbon. Maynard. Le Fauteuil est occupé par Chapelain. Fragmens du Poëme de sa divine Pucelle. Incartade de Montmaur (1).

MÉNAGE A CHRISTINE.

La Mercuriale (2).

Vous savez, Madame, que l'élite de notre littérature se rassemble chez moi le mercredi de chaque semaine. Les séances de l'hôtel de

(1) Hist. de l'Académie Française. Anecdotes Littéraires. Dict. historique. Les deux âges du Goût et du Génie. Ménagiana, etc.

(2) Il nommoit ainsi les Séances qui avoient lieu chez lui le mercredi.

Rambouillet sont peut-être plus fameuses, mais moins brillantes. J'ai élevé autel contre autel. Il suffira donc de vous donner le procès-verbal de nos séances, pour vous initier en quelque sorte dans toutes les profondeurs de la littérature française, dont les mystères d'ailleurs n'ont rien d'impénétrable pour vous, et sur laquelle vous dominez avec cette supériorité qui vous fait régner aujourd'hui sur l'empire des sciences et des lettres.

Procès-Verbaux des Séances.

Le (1)

Une commune voix a déféré la présidence à Gilles Ménage, lequel, après avoir reçu les complimens de l'assemblée sur son dernier ouvrage, a cru devoir la payer de retour, en faisant l'éloge de tous les ouvrages de chaque membre en particulier. On a ordonné l'insertion de son discours au procès-verbal. Suit le discours.

« Messieurs, dans ce sanctuaire des sciences, où je crois voir autant de divinités que j'aperçois d'illustres personnages, je me considère comme le plus humble des prêtres, uni-

(1) On avoue que l'original de cette Séance peut se retrouver dans quelqu'Athénée moderne.

quement chargé de présenter l'encens à chacun de vous tour à tour.

» Que ne puis-je y joindre les parfums les plus rares, la myrrhe et le cinname! Mais l'offrande se mesure toujours à la fortune de celui qui la fait. Les Dieux eux-mêmes ne dédaignent pas la vapeur de l'humble verveine; et si je ne puis vous louer dignement, Messieurs, c'est que vous êtes au dessus de toutes les louanges. *Parvi parva damus*. (Applaudissemens.)

» Avant de compter nos richesses, il nous faut, hélas ! gémir sur nos pertes. Depuis quelques années, Messieurs, nous avons vu s'éteindre les plus brillans flambeaux de la littérature; mais, tandis que quelques astres passoient sous l'horizon, d'autres se levoient pour éclairer la terre. (Applaudissemens.)

» La plupart des grands hommes que nous avons perdus, m'honoroient d'une amitié particulière, et c'est bien le cas de dire de chacun d'eux, comme Horace de Quintilius:

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

» J'aurai du moins le triste avantage, Messieurs, de pouvoir vous les peindre avec des couleurs plus naïves, puisque je suis entré

dans leur familiarité, et que leur cœur et leur esprit, si purs, ont été pour moi comme une source toujours ouverte et limpide, dont je pouvois à chaque instant contempler le fond.

» Il y a deux lustres que nous avons perdu l'honneur des Muses latines, Nicolas Bourbon (1), auquel j'ai consacré une élégie qui fut dans le temps honorée de vos suffrages. (Quelques voix : *Il est vrai, c'est du Virgile tout pur.*)

Ergo jacet, laus prima sui Borbonius ævi,
Et pater eloquii pieridumque decus,
Funde tuo lacrimas regina Lutetia civi,
Non alio certè funere mœsta magis.

» (On voulut engager l'orateur à continuer la lecture de son élégie, mais sa modestie s'y refusa, en disant : *que sa Muse n'osoit paroître à côté de celle du poète Bourbon.* Alors M. Colletet se leva et demanda la permission de communiquer un quatrain sur Nicolas Bourbon ;j accordé. Il se fit un grand silence. M. Colletet se recueillit ; et, après avoir cherché pendant quelques instans, prononça :)

Bourbon, dans ses beaux vers qui forcent le Destin,
Porta si haut l'honneur du grec et du latin,
Que Pindare confesse, et que Virgile avoue,
Qu'il a fait rougir Thèbe, et fait pâlir Mantoue.

(1) Né vers 1574 ; mort en 1644.

» (Applaudissement universel. Dans l'enthousiasme que ces vers inspirent, on en demande une seconde lecture. M. Colletet recommence. Quelqu'un observa que l'expression de *Thèbe qui rougit*, et de *Mantoue qui pâlit*, manquoit de justesse, attendu qu'une ville est un objet matériel qui ne peut rougir ni pâlir, soit au sens propre, soit au sens figuré. Mais M. Ménage, prenant la parole en qualité de président, rappela que c'étoit l'emploi heureux d'un trope; et que, Thèbe signifiant dans ce cas la patrie de Pindare, et Mantoue la patrie de Virgile, on faisoit rougir et pâlir la patrie de ces poètes plutôt que ces poètes eux-mêmes; transportant ainsi le sentiment de l'animé à l'inanimé, hardiesse qui caractérise essentiellement la grande poésie; et d'ailleurs, ajouta-t-il, que ne doit-on pas pardonner en faveur de l'antithèse charmante de pâlir et rougir? *M. Colletet, répétez encore, répétez une troisième fois ce délicieux quatrain.* M. Colletet recommença, et pria le Président de vouloir bien lui donner une copie de son observation, dont il feroit usage dans les notes qu'il préparoit sur Théophile. (Le Président continue son discours.)

» Ce grand homme, Messieurs, étoit fils

d'un médecin, et neveu du fameux Nicolas Bourbon, qui se rendit si habile dans la langue grecque et dans les belles-lettres, qu'il mérita d'être choisi par Marguerite, reine de Navarre, pour les enseigner à la princesse Jeanne d'Albret, sa fille. Le jeune Bourbon marcha sur les traces de son oncle; il fut le disciple du célèbre Passerat, et lui succéda dans la chaire. Étalerai-je, Messieurs, les nombreux services qu'il a rendus aux lettres? le jour me manqueroit avant d'avoir achevé ce récit. Ses ouvrages le louent plus hautement que moi. Nous savons tous par cœur son imprécation contre le meurtre de Henri IV. Il suffira de dire à sa louange, que Naudé le préfère à Bucanan et à Casimir; que Halley de Caën l'oppose aux meilleurs poètes d'Italie, et qu'Adrien Smick l'égale aux plus célèbres de l'antiquité. Certes, on peut, on doit admirer dans ses vers la noblesse, l'élévation, la vivacité du génie; mais ce qui me frappe le plus, c'est l'élégance de son style. La prose de cet illustre savant ne mérite guère moins d'éloge que ses vers; il devoit en partie sa science à une mémoire si excellente, qu'il savoit par cœur toute l'histoire de M. de Thou, et les éloges de Paul Jove. Il prit parti dans la querelle de

l'illustre Balzac contre dom Jean Goulu, général des Feuillans; se brouilla et se raccommoda par les soins de M. Chapelain, avec le père de l'éloquence française. Par une suite de cette impartialité que je professe, Messieurs, je dois avouer que Nicolas Bourbon possédoit au plus haut degré cette fougue capricieuse qui fait les grands poètes, et qui excuse la bizarrerie de son caractère. Il quitta sa chaire pour se retirer à l'Oratoire, et ne sut pas mieux être prêtre qu'homme du monde : il n'étoit que poète, mais il l'étoit éminemment. Il encourut, comme Homère et Horace, le reproche d'aimer le vin.

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus
.... Satur est cum clamat Horatius ohe.

Il en tiroit volontiers ses comparaisons : c'est ce qui lui faisoit dire, en parlant de la poésie française, à laquelle il préféroit de beaucoup celle des Latins, *que quand il lisoit des vers français, il croyoit boire de l'eau.* (On applaudit et on rit.) Il fut, pendant toute sa vie, tourmenté d'une cruelle insomnie, qui avança la fin de ses jours. Il avoit cela de singulier, que, lorsqu'on vouloit le prier à diner, il ne falloit pas le prier le jour d'auparavant, parce que cela l'auroit empêché de dormir ; il falloit le

prier le jour même. On lui fit plusieurs épitaphes, dont le sens étoit : *Bourbon repose enfin ; respectez le sommeil que les Muses lui ont accordé par pitié.*

» Maynard (1), dont nous déplorons également la mort, avoit cependant vengé la poésie française des injustes mépris du poète Bourbon ; mais je cède le fauteuil à mon illustre ami M. Pélisson, qui a écrit une notice sur ce poète. »

Pélisson succède à Ménage, et d'un ton simple et éloquent : « J'ai reçu, d'un de ses fils, nommé Charles, dont il est souvent parlé dans ses vers, quelques mémoires sur la vie de Maynard, écrits fort nettement et en beaux termes. En sa jeunesse, Maynard vint à la Cour, et fut secrétaire de la reine Marguerite, aimé de Desportes, et camarade de Régnier. Il fut ensuite attaché, en qualité de secrétaire, à l'ambassade de Rome, où il eut des liaisons intimes avec le fameux cardinal Bentivoglio et le pape Urbain VIII, dont les talens étoient dignes d'apprécier le sien. Enfin, il fut président au présidial d'Aurillac, et conseiller d'Etat. Mais que fais-je ? Les véritables titres de la grandeur d'un homme de lettres sont ses ouvrages : vous connoissez

(1) Maynard, né vers 1582 ; mort en 1646.

ceux de Maynard ; je vais tâcher de vous en exposer le mérite. Les vers de Maynard ont une facilité, une clarté, une élégance, et un certain tour que peu de personnes sont capables d'imiter. Deux choses ont produit principalement ce bel effet : premièrement, comme il le reconnoît lui-même dans la dix-septième de ses lettres, il affecte de détacher tous ses vers les uns des autres, d'où vient qu'on en trouve souvent cinq ou six de suite, qui ont un sens parfait, tels que ceux-ci.

Nos plus beaux jours vont achever leur tour ;
Livrons nos cœurs à la merci d'amour.
Le temps qui fuit, Cloris, nous le conseille ;
Mes cheveux gris me font déjà frémir ;
Dessous la tombe il faut toujours dormir,
Elle est un lit où jamais l'on ne veille.

» En second lieu, il observe par-tout dans ses expressions, une construction simple, naturelle, où il n'y a ni transposition, ni contrainte ; de sorte qu'encore qu'il travaillât avec un soin incroyable, il semble que tous ses mots lui sont tombés fortuitement sous la plume, et que, quand il eût voulu, il auroit eu peine à les ranger autrement.

» Tout le monde connoît le placet qu'il adressa au cardinal de Richelieu dans sa vieillesse.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le père des Savans,
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son desir,
Par ce beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

» On connoît également la cruelle réponse que lui fit cet homme que l'Académie française salue éternellement comme le protecteur des lettres. Il écrivit au bas du placet, de sa main sanguinaire et despotique, *Rien*. Maynard courut toute sa vie après les chimères de la fortune,

et il en fut trop tard désabusé. Il finit par où il auroit dû commencer, par la philosophie qui dédaigne les grandeurs et la fortune. Il adressa à ce jeune Charles, dont je tiens toutes ces particularités, les stances suivantes, pleines d'une raison, hélas ! trop tardive.

Toutes les pompeuses maisons
Des Princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons,
Pleines d'illustres misérables.

Heureux qui vit obscurément
Dans quelque petit coin de terre,
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre !

Puisse-tu connoître le prix
Des maximes que te débite
Un Courtisan à cheveux gris,
Que la Raison a fait hermite !

» Il afficha, sur la porte de son cabinet, cette inscription, qui n'est, au surplus, qu'une traduction d'une maxime de Publius Syrus.

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des Grands et du Sort,
C'est ici que j'attends la Mort,
Sans la desirer ni la craindre.

» (Quelques beaux esprits remarquèrent qu'il

est bien commun de ne pas desirer la mort, et bien rare de ne pas la craindre. D'autres ajoutèrent qu'il eût été plus noble de ne pas songer seulement s'il y a des grands au monde. C'est trop ressembler, disoit un autre, à ces mendians qui appellent les passans *Monseigneur,* et qui les maudissent, s'ils n'en reçoivent point d'aumônes.

» Ces paroles parurent à d'autres un peu dures; et si les illustres qui les proféroient n'avoient pas été au dessus de ces sentimens, on auroit pu les accuser d'un peu de jalousie.)

» Avouons-le; Maynard, homme de plaisir, ne voyoit, dans la fortune, qu'un moyen de satisfaire son goût pour les voluptés : homme d'honneur, excellent ami, mais véritable épicurien, il sembla né pour le bonheur qu'il ne connut jamais, et que sa présence seule inspiroit. En effet, il avoit la physionomie la plus agréable, et son humeur l'étoit encore davantage. Ses saillies se développoient sur-tout au milieu d'un festin. Que ne puis-je citer! mais la bienséance me l'interdit, un genre de poésie dans lequel il excelle, mais que la décence publique n'a point permis de publier (1). Terminons par le jugement que Malherbe porta de

(1) Les Priapées.

ce poète, qui fut son élève ainsi que Racan. Il disoit que Maynard étoit celui qui faisoit le mieux des vers, mais qu'il n'avoit point de force, et qu'il s'étoit adonné à un genre d'écrire auquel il n'étoit pas propre, voulant dire l'épigramme, et qu'il n'y réussiroit pas, parce qu'il n'avoit pas assez de pointe : pour Racan, qu'il avoit de la force, mais qu'il ne travailloit pas assez ses vers ; que le plus souvent, pour mettre une bonne pensée, il prenoit de trop grandes licences, et que, de ces deux derniers, on feroit un grand poète. Sa prose n'est point sans agrément ; ainsi que Malherbe, il recherchoit la pureté et la correction. Il fut l'un des premiers que l'on reçut à l'Académie française ; il fut bien surpris alors d'être interrompu dans chaque conversation. Comme il avoit conservé plusieurs locutions anciennes, on ne cessoit de lui dire ce mot : *Ce tour n'est plus d'usage.* Impatienté, il répondit un jour par ce quatrain :

En cheveux blancs il me faut donc aller,
Comme un enfant, tous les jours à l'école ?
Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
Lorsque la mort vient m'ôter la parole !

» Pélisson s'aperçevant du peu d'effet que

produisoit son discours, s'arrêta à ces mots; et quelqu'un ayant dit que ce n'étoit point la peine de s'étendre si longuement sur le sujet d'un homme qui n'étoit que la moitié d'un poète : parlez donc, leur dit-il, parlez de Chapelain. Voilà, s'écria presqu'unanimement l'assemblée, le vrai poète, l'Homère français ! Chapelain arriva dans cet instant ; il recueillit ces paroles comme un augure ; tous les yeux se tournèrent sur lui ; l'enthousiasme qu'excita sa présence interrompit le cours de la séance. Il ne fut plus question que de la divine Pucelle, dont la première édition venoit de paroître depuis quelques jours. Chapelain fut prié d'en réciter quelques morceaux, et se rendit à cette invitation. Il passe au fauteuil; mais il voulut commencer par une savante explication de toute l'économie allégorique de son poëme.

» Je leverai ici, dit-il, le voile dont ce mystère est couvert, et je dirai, en peu de paroles, qu'afin de réduire l'action à l'universel, suivant les préceptes, et de ne la priver pas du sens allégorique, par lequel la poésie est faite l'un des principaux instrumens de l'architectonique, je disposai toute sa matière de telle sorte, que la France devoit représenter l'ame

de l'homme, en guerre avec elle-même et travaillée par les plus violentes de toutes les émotions : le roi Charles; la volonté, maîtresse absolue, et portée au bien par sa nature, mais facile à porter au mal sous l'apparence du bien : l'Anglais et le Bourguignon, sujets et ennemis de Charles; les divers transports de l'appétit irascible, qui altèrent l'empire légitime de la volonté : Amaury et Agnès, l'un favori et l'autre amante du Prince; les différens mouvemens de l'appétit concupiscible, qui corrompent l'innocence de la volonté, par leurs inductions et par leurs charmes : le comte de Dunois, parent du Roi, inséparable de ses interêts, et champion de sa querelle; la vertu, qui a ses racines dans la volonté, qui maintient les semences de justice qui sont en elle, et qui combat toujours pour l'affranchir de la tyrannie des passions : Tanneguy, chef du conseil de Charles; l'entendement qui éclaire la volonté aveugle : et la Pucelle, qui vient assister le Monarque contre le Bourguignon et l'Anglais, et qui le délivre d'Agnès et d'Amaury; la grâce divine, qui, dans l'embarras ou dans l'abattement de toutes les puissances de l'ame, vient raffermir la volonté, soutenir l'entendement,

se joindre à la vertu, et, par un effort victorieux, assujétissant à la volonté les appétits irascible et concupiscible qui la troublent et l'amolissent, produire cette paix intérieure et cette parfaite tranquillité, en quoi toutes les opinions conviennent que consiste le souverain bien.

» (Ce fut un cri général d'admiration; mais les applaudissemens redoublèrent aux témoignages qu'il donna de cette modestie qui est toujours la compagne inséparable du vrai talent.)

» Venant après tant d'écrivains illustres, et dont le mérite a occupé la faveur du peuple, ne dois-je pas fort appréhender qu'il me refuse l'applaudissement que j'en eusse peut-être obtenu, si je me fusse fait voir aussi bien le premier sur les rangs? En effet, qu'est-ce que la Pucelle peut opposer, dans la peinture parlante, au *Moyse* de M. de Saint-Amand; dans la hardiesse et dans la vivacité, au *Saint-Louis* du révérend père Lemoine; dans la pureté, dans la facilité, et dans la majesté, au *Saint-Paul* de M. l'évêque de Vence; dans l'abondance et dans la pompe à l'*Alaric* de M. de Scudéry; enfin, dans la diversité et dans les agrémens, au *Clovis*

de M. Desmarets? Je ne parle point de la *Pharsale* de M. de Brebeuf, quoique ses vigoureuses expressions ne cèdent en rien à celles de son original, et qu'il soit aisé de voir, par une si brillante copie, jusqu'où il pouvoit porter son vol, s'il ne se fût point borné à une moindre élévation que la sienne. La *Pucelle* se reconnoît inférieure, en toutes choses, à tous ces héros. Que dirois-je encore de l'avantage qu'a, sans doute, la gravité magnifique du *Constantin* du révérend père Mambrun, et du *Martel* de M. de Boissat, sur l'inculte simplicité de ma *bergère?*

» (Applaudissemens universels de tous les auteurs qui étoient présens; ils ne purent faire moins que d'engager le père de la Pucelle à joindre les charmes de sa poésie aux attraits de sa prose.) Le poète se prêta de bonne grâce à leurs desirs, et lut ces fragmens :

L'Ombre n'est plus si noire, et la nuit moins profonde,
D'un voile plus léger enveloppe le monde;
Les regards sont bornés d'un cercle moins étroit,
Et si l'on ne voit pas, du moins l'on entrevoit.
La guerrière, en ce temps, quitte le sombre cloître,
Et vient avec l'Aurore à la Terre paroître;
L'éclat qui, de leurs fronts se répand à l'entour,
Fait douter qui des deux a ramené le jour.

Dunois lui vient alors, d'une ardeur enflammée,
Présenter le bâton que respecte l'armée;
Et je veux, lui dit-il, sous vos aimables lois,
Comme votre soldat, marcher contre l'Anglois.
Il eut dit votre amant; mais une froide crainte
Lui glace la parole, à l'aspect de la Sainte;
Son esprit se confond, et, troublé de sa peur,
Laisse mourir ces mots dans le fond de son cœur:
Elle prend de sa main le sceptre militaire,
. . . .

» Quelques murmures, étouffés aussitôt, étant partis d'un coin de l'Assemblée, quoi! reprit Chapelain, avec étonnement, est-ce ainsi qu'on accueille celui qui retira du bûcher la libératrice de cet Empire? Savez-vous bien qu'alors,

Et Marne, et Seine-et-Loire, à peine en leurs courans,
Trouvoient un boulevart franc du joug des tyrans (1).

» Ignorez-vous quelle merveille c'étoit que mon Héroïne?

Le Ciel, pour la former, fit un rare mélange
Des vertus d'une fille et d'un homme et d'un *ange*:
D'où vint après au jour cet astre des François
Qui ne fut pas un d'eux et qui fut tous les trois.

» Voyez comme j'arme ma guerrière?

(1) Tous ces vers, ainsi que les précédens, sont textuellement extraits du divin Poëme.

La Sainte prend le fer par sa superbe garde,
Et vers le Firmament d'un œil ferme regarde;
Haussant la main robuste à qui l'acier luisant,
Malgré sa pesanteur, ne paroît point pesant.

» C'est en vain que deux braves jumeaux s'unissent à sa perte.

Ils l'attaquent ensemble, et chacun de son dard,
Avecque même effort, tirent vers même part;
Mais leurs efforts sont vains contre la forte Sainte;
Chacun d'eux reçoit d'elle une semblable atteinte;
Ils naquirent tous deux sous un semblable sort,
Et moururent tous deux d'une semblable mort.

» Ces vers, où je décris celle du brave Chabannes, ne sont-ils pas d'une belle harmonie imitative?

Quand de trois lourds marteaux la sonnante tempête,
Par l'effort de trois bras vient fondre sur sa tête.

» Et ces deux autres où je peins si noblement le trépas de Canède?

Par le fléau tournoyant il est pris en travers,
Et loin des premiers chus s'en va cheoir à l'envers.

» Et l'heureuse situation que je donne au Temple de la Vertu?

Un seul endroit y mène, et de ce seul endroit,
Droite et roide est la cîme et le sentier étroit.

» Je vois bien, leur dit-il, que votre oreille efféminée redoute les vers mâles et forts. En voici de plus doux, que j'ai daigné faire pour peindre la douce et tendre Agnès Sorel. C'est de l'Albâne ; écoutez :

On voit que sur son col un double demi globe,
Se hausse par mesure et soulève sa robe.

» (On ne sait par quelle indiscrétion, ou plutôt par quelle irrévérence, on trouva, sur le bureau que Chapelain venoit d'abandonner, une épigramme de Montmaur, traduite par Linière ; elle est assez mauvaise : on ne craint point de la rapporter :

Nous attendions de Chapelain
Une Pucelle
Jeune et belle;
Vingt ans, à la former, il perdit son latin ;
Et de sa main
Il sort enfin
Une vieille Sempiternelle (1).

» Cette impiété excita un murmure général d'indignation ; elle éclata de toutes parts : mais bientôt, semblable à ces vils animaux

(1) *Illa Capellani dudum expectata puella*
Post tanta in lucem tempora prodit anus.

que l'on sacrifioit aux divinités antiques, on l'immola aux pieds de la Pucelle. Tous les auteurs présens prirent les armes; épigrammes, chansons, couplets, satires, libelles anonymes, estampes, portraits, on employa tout contre Montmaur. On le métamorphosa en perroquet qui cause toujours sans rien dire; on le représenta logé mesquinement au plus haut étage du collége de Boncourt, afin de pouvoir mieux observer la fumée des meilleures cuisines. On n'oublia pas le cheval avec lequel il alloit dans un même jour diner rapidement dans différentes maisons de la ville; on le représenta prêchant dans une marmite. Une autre fut plus loin, et le métamorphosa en marmite même, par les deux vers suivans :

Son collet de pourpoint, s'étend et forme un cercle,
Son chapeau de docteur s'applatit en couvercle.

» Ces deux vers réjouirent extrêmement toute l'assemblée, et parurent d'autant plus piquans que les deux seules rimes de cette espèce, et qui ne devoient jamais se rencontrer, devinrent là faites l'une pour l'autre.

» Ménage lut son *Gorgilius Mamurra*. Un ami de Balzac lui succéda, et lut ce fragment des

écrits de ce dernier, dirigé contre Montmaur, et intitulé le *Pédant*; ce qui égaya merveilleusement l'assemblée, dans laquelle il n'y en avoit pas un seul. »

CHAPITRE XI.

Suite de la Séance. Le Pédant (1).

« La première chose qu'il fit étant de retour du collége, et ayant appris à faire des argumens, ce fut de donner des démentis en forme à son père et à sa mère, et de les contredire, quand même ils étoient de son opinion, de peur qu'on ne crût qu'il fût de la leur.

» Le mot de *commun* le dégoûta si fort de celui de *sens*, que dès lors il se résolut de n'en point avoir, et de laisser cette qualité vulgaire aux personnes médiocres.

» S'étant ainsi défait de la principale pièce de l'esprit humain, il prit dans la science le plus incroyable pour le plus beau.

» Les ridicules subtilités étoient proposées par lui sérieusement, et avec une gravité de

(1) Œuvr. de Balzac.

consul romain; tantôt il vouloit prouver que la neige étoit noire, quelquefois que le feu n'étoit pas chaud, et souvent que son père avoit des cornes, et que sa mère avoit de la barbe.

» Après avoir épouvanté de ses termes captieux deux personnes simples qui les prenoient pour des enchantemens ou pour des prodiges, il fut sur le point de changer de nom et de pays, et de se faire descendre d'Aristote en ligne directe.

» Dans le bouge où il étoit logé, il ne parloit que de l'*empire naturel du sage*, que *de la souveraineté de la raison*, que *de la toute-puissance du syllogisme.*

» Son pauvre esprit, que le latin gâta, et que le grec acheva de perdre, ne se raccommoda pas, comme vous voyez, dans la logique.

» Madame Desloges disoit de lui, que c'étoit *une bête qu'on avoit chargée de tout le bagage de l'antiquité.* Pour moi, qui ne lui veux pas dire des injures, si j'avois à faire sa définition, je dirois : *Que c'est une bibliothèque renversée, et beaucoup plus en désordre que celle d'un homme qui déménage.* Il tire donc le même avantage du

peu de clarté de son expression, que du peu d'ordre de ses pensées.

» Il est le premier dans le monde qui a entrepris de parler en chiffre ; et son français même, je dis celui de sa conversation ordinaire, ne sauroit être entendu en France, sans être traduit et commenté.

» Qui le croira néanmoins, après tout cela ? Il écrit moins clairement qu'il ne parle ; mais en voici, ce me semble, la raison ; c'est que le soin ajoute toujours au naturel, et qu'il y a des degrés pour arriver à la perfection des choses. Son étude épaissit les nuages de son esprit. La profonde méditation ne fait que lui creuser des abîmes dans lesquels il se perd en composant ; et de telle sorte que dès la première ligne il n'est plus possible de le trouver.

» Il croit peut-être que ce n'est pas assez à un homme extraordinaire, comme il est, d'imiter les anciens Pères ; il monte bien plus haut, et se propose bien une antiquité plus éloignée : il forme son style sur celui des Sybilles et des Prophètes.

» Je vous laisse à penser si un homme de cette humeur date ses lettres *du premier et du vingtième du mois*, ou bien *des calendes*

et des ides. Peu s'en faut qu'en pareilles occásions il renonce tout-à-fait au style chrétien, et que dans les actes publics, si on lui en présente quelqu'un à signer, il ne fasse mettre la fondation de la ville, au lieu de l'enfantement de la Vierge. Il compte son âge quelquefois par *lustres*, et quelquefois par *olympiades.* Il suppute son argent tantôt par *sesterces romains*, tantôt par *drachmes*, et tantôt par *mines attiques*; mais tout cela en fort petit nombre, à cause du malheur du temps, ennemi juré de la vertu; car si elle étoit reconnue, comme aux siècles héroïques, il recevroit plus de talens de la justice des Princes, qu'il ne tire de drachmes de la médiocrité de son revenu.

» La lampe du philosophe Epictète, et le bâton du Peregrin de Lucien, ne se trouvant plus dans la nature des choses, ne peuvent plus être l'objet de sa passion; ce seroient aujourd'hui des souhaits perdus. Mais que ne donneroit-il pas des pantoufles de Turnèbe, des lunettes d'Erasme, du bonnet carré de Ramus, de l'écritoire de Lipse, s'il y avoit moyen de trouver de si rares pièces dans le cabinet de quelque curieux qui l'en voulût accommoder à prix raisonnable?

» L'histoire lui a appris que la femme de Cicéron parvint à une extrême vieillesse, et qu'un galant homme du siècle suivant fut amoureux de ses rides, et lui offrit son service, s'imaginant qu'une si belle passion lui porteroit bonheur dans le dessein qu'il avoit d'être éloquent. Il n'est pas de bonne fortune qu'il envie à l'égal de celle-là.

» Sa barbe est large, épaisse, et d'une longueur démesurée; c'est la chère et la bien aimée partie de son corps. Il se feroit plutôt couper une jambe, et aimeroit mieux être estropié, que de souffrir qu'on en rognât seulement les extrémités. S'il manquoit de cette pièce, il ne croiroit pas être homme achevé : car toujours, dans la définition de l'homme, il ajoute : *barbu à raisonnable.*

» Il ne fut pas deux fois vingt-quatre heures à la Cour de France, n'ayant pu s'accommoder en ce pays-là, avec un certain peuple qui ne croit jamais, et qui est ennemi naturel de la philosophie et des philosophes. Mais en ce peu de séjour, que ne fit-il point? Il se fit mener au cercle, pour y prouver que la solitude étoit sans comparaison meilleure que la société, et qu'un moment de l'entretien du sage avec soi-même, valoit mieux que tout

ce qui se débiteroit à la Cour jusqu'à la fin du monde. Il eut envie de réciter, au même lieu, une suasoire, qu'il avoit composée autrefois au collége de Montaigu, et qui avoit été admirée de Petrus Valens et de Theodorus Marcilius. Dans cette déclamation, il conseilloit à Alexandre le Grand, de se défaire de sa grandeur; de troquer sa pourpre et ses couronnes, pour des haillons et une besace, et d'aller discourir de la vertu avec Diogène, et les autres gueux, dans les places publiques de Grèce.

» Il avoit entrepris d'écrire l'histoire des premiers troubles; et si de bonne fortune, une fluxion, qui lui tomba sur la main droite, n'eût arrêté l'impétuosité de sa plume, il n'y eût pas eu assez de papier en France, pour continuer ce qu'il avoit commencé. Il étoit déjà au quinzième ou au seizième volume, et n'étoit pas encore à la cinquième ou à la sixième année.

» La harangue du connétable de Montmorency, en la plaine de Saint-Denis, duroit beaucoup plus que ne dura la bataille. Entr'autres présages de sa mort, il racontoit que le matin de la fatale journée, voulant lire une dépêche

dépêche, ses lunettes eurent de la peine à s'ajuster à son nez.

» Le Pédant ressemble à cet ancien, qui, au rapport de Pline, avoit employé quatre-vingt-huit ans à l'observation des mouches.

» Il a fait un amas de mauvaises choses qui sont échappées aux bons poètes, et ce sont les seules choses qu'il imite, quand il compose des vers : il ne choisit que ce qui a été rejetée. A cause de ποδας ωκὺς ἀχιλλεὺς, il n'est point de grands capitaines, qui, dans les poëmes du Pédant, ne soit léger à la course et vîte de pied; sans excepter le vieux maréchal de Biron, qu'on appeloit le Boîteux, et les autres braves dont nous avons entendu parler, qui, avec des jambès de bois, n'ont pas laissé de commander des armées. Par la même vicieuse imitation, il aime mieux comparer les soldats, acharnés sur l'ennemi, à des mouches qu'à des oiseaux de proie; et l'image d'un âne dans un bled vert, lui plaît bien davantage que celle d'un lion de Lybie.

» Il a copié douze fois, d'un bout à l'autre, les histoires de Thucidide, afin de l'emporter de quatre sur Démosthène, qui ne les avoit copiées que huit.

» Voici quelques-unes de ces rares choses

qu'il a recherchées avec tant de curiosité, et qu'il étale avec tant de pompe. Voici de quelle façon il est savant. Il sait combien il y avoit de nœuds à la massue d'Hercule; combien tenoit de pintes la coupe du vieux Nestor; à combien de points se chaussoit le roi Priam. Il sait les noms de cinquante princes, fils de ce monarque infortuné; il connoît toute la maison royale, depuis le cèdre jusques à l'hysope; (c'est ainsi qu'il a accoutumé de parler, depuis Hector jusqu'à Troïle.) Il sait de quelle couleur étoit la barbe d'Ajax; de quelle forme étoit le bonnet ou la calotte d'Ulysse : car il soutient qu'Ulysse ne portoit point de chapeau, et cite là-dessus l'*étimologicum magnum*, et une légion de scholiastes, dont le plus connu s'appelle *Tzetzes*.

» Faites-lui les questions que faisoit ce prince romain aux grammairiens de Grèce et d'ailleurs, qui le venoient voir en son île de Caprée; il vous satisfera sur-le-champ, et sans consulter ces lieux communs. Demandez-lui qui fut la mère d'Hécube, la nourrice de Léda, la gouvernante de Clitemnestre, l'écuyer d'Agamemnon, et le secrétaire de Ménélas? il vous le dira sans délibérer. Demandez-lui qu'est-ce que les sirénes chan-

toient à ceux qui s'amusoient à les écouter : si c'étoient des louanges ou des promesses ; si c'étoit le bien qu'elles disoient d'eux, ou celui qu'elles leur faisoient espérer auprès d'elles? Demandez-lui comment Achille s'appeloit, lorsqu'il étoit déguisé en fille : s'il s'appeloit ou Pirrha, ou Issa, ou Cercysera?

» Voulez-vous savoir la généalogie des autres héros, l'âge, la taille, les inclinations, les forces, les alliances de ces princes qui ne furent jamais? Vous apprendrez tout cela de lui, il vous découvrira ce qu'il y a de plus secret et de plus exquis dans l'histoire fabuleuse. Il sait si c'est à la main gauche, ou à la main droite que Vénus fut blessée par Diomède ; et si son fils Enée, prenant terre en Italie, y mit le pied droit avant le gauche. Palémon tenoit que ce fut le gauche; Orbilius que ce fut le droit : le Pédant affirme que ce ne fut ni l'un ni l'autre; parce qu'Enée tomba de son long, et la tête la première, à la descente de son vaisseau.

» Ici, comme ailleurs, son dessein est de se faire remarquer par la singularité. De deux opinions différentes, il n'embrasse pas la meilleure ni la plus suivie; il s'attache à la moins commune, et à la plus délaissée.

» Il ne fait pas mieux son profit du commerce qu'il a avec les historiens, que de la connoissance qu'il a des poètes. Un mot de Tite-Live est cause, que contre le sentiment universel, et la créance publique, il débite pour chose assurée, que c'étoient les trois Curiaces qui étoient originaires romains, et qu'un équivoque a mis en leur place les trois Horaces, quoiqu'ils fussent du parti contraire.

» Un autre mot mal entendu de l'histoire de Dion, l'a obligé de calomnier la chasteté de Lucrèce. Il prétend que Tarquin commença véritablement par la force, mais qu'il acheva par la persuasion.

» Je le surpris un jour, bien ému et bien échauffé, avec deux docteurs du mont Sainte-Geneviève, qui l'étoient venu visiter au collége d'Harcourt : il suoit à grosses gouttes, quoique ce fût au mois de janvier, et ses adversaires n'étoient guères plus froids ni plus tempérés que lui. Aussi disputoient-ils pour une vérité très-importante à la République, et de laquelle dépendoient, à la vérité, les destinées de la Grèce. La question étoit de savoir si Bucéphale avoit été un cheval entier, ou hongre, ou jument. Après plusieurs autorités des bons livres, apportées de part et d'autre

le Pédant alla chercher finalement son repertoire de nouveautés, je veux dire son histoire ridicule, où il est écrit en termes formels, que Bucéphale n'étoit rien de tout cela. Nous pensions, nous arrêtant à l'origine de son nom, que la forme de sa tête eût été semblable à celle d'un bœuf. Calisthène, qui le voyoit tous les jours, nous en apprend davantage. Il tient affirmativement que Bucéphale étoit un véritable bœuf, mais que de bonne heure il avoit été dressé au manège, et qu'Alexandre lui faisoit faire merveilles, aussi bien que Porus à son éléphant.

» Cette bévue pourroit passer pour la plus lourde de toutes celles de ce pédant, si ce n'en étoit pas une encore plus grande que de méconnoître le mérite d'un poëme aussi parfait que celui de la Pucelle. »

CHAPITRE XII.

Fin de la Séance. Ménage fait l'Eloge de Chapelain (1).

Post-Scriptum, de la main de Ménage.

DES applaudissemens universels terminèrent la séance. Aucun poète n'osoit se faire entendre après le grand Chapelain. En effet, tout consacre sa gloire; il a réuni les suffrages de sa nation et ceux des nations étrangères. Le célèbre M. Huet, évêque d'Avranches, dans l'éloge pompeux qu'il fait de cet ouvrage, ne craint pas d'avancer que, pour la construction de la fable, et les parties essentielles de l'épopée, il mérite d'être comparé à l'Enéïde (2).

Malherbe, Vaugelas, Voiture, Balzac, la Sorbière, l'illustre M. Fléchier, évêque de Nîmes, ont de même rendu justice au mérite poétique de ce célèbre auteur.

Ces témoignages sont épars, en tous lieux,

(1) Ecole de Littérature, t. I. Les deux âges du Goût et du Génie Français. Ouvr. déjà cités.

(2) *Claraque magnanimæ commitis facta Puellæ,*
Et numeris divinum æquas, Capelane, Maronem.

dans les odes de Sarazin, dans les sonnets de Ménage. Faut-il citer les étrangers? Le docte Heinsius et l'érudit Grœvius l'ont honoré de leur estime. Nous serions infinis, si nous voulions rapporter ici les glorieux témoignages de tous les grands hommes qui ont fait l'éloge de l'illustre Chapelain; il faudroit faire un catalogue de tout ce qu'il y a eu d'écrivains célèbres, et dedans et dehors le royaume, durant près de quarante ans. Considéré pendant tout ce temps-là comme le prince des poètes de son siècle, l'on disoit communément de lui, que les Muses françaises avoient trouvé en sa personne leur consolation, et une réparation avantageuse de la perte de Malherbe.

N'oublions pas que la critique du Cid, l'un des chefs-d'œuvre de ce genre, est en grande partie l'ouvrage de Chapelain. Il a su tenir d'une main ferme et délicate, une balance exacte entre deux grandes puissances, entre celle de l'autorité et celle du talent; c'est que Chapelain n'étoit pas moins homme du monde que poète. Sa préface de l'Adone du cavalier Marin, est un excellent morceau de littérature. Son ode, au cardinal de Richelieu, n'est pas indigne d'être comparée aux meilleures odes des poètes lyriques. Si Chapelain n'est

pas entièrement exempt, comme poète, de reproches, il ne faut pas se dissimuler qu'il a tous les talens qui touchent aux défauts dont on l'accuse. S'il est enflé, il est quelquefois sublime ; sa dureté naît d'une énergie excessive ; ses descriptions, souvent basses, sont presque toujours vraies et fortes ; s'il a l'expression gothique, il l'a souvent vigoureuse et pittoresque. Le coloris fier de Corneille brille souvent dans sa poésie, avec tout son éclat et tous ses défauts. Ses comparaisons sont toujours bien choisies et bien placées ; enfin, c'est beaucoup plus le goût qui lui manque que le génie (1). Cet écrivain mâle et robuste, toujours semblable à lui-même dans sa prose et ses vers, a dans son style, qu'on appelle *barbare*, de la force et de la chaleur.

Il représente au troisième Livre, un guerrier anglais, blessé et repoussé des remparts d'Orléans, s'irritant de sa blessure, et revolant aux remparts avec plus d'ardeur :

Ainsi, quand un aspic, dans la plage enflammée,
D'un ongle d'éléphant sent sa gorge entamée,

(1) C'est dans l'Ecole de Littérature, t. I, p. 416, 417, qu'on trouve ce singulier paradoxe, que Chapelain étoit né plus poète que Boileau.

Et que de sa blessure il voit, à gros bouillons,
Jaillir un sang fumeux sur les jaunes sillons;
Si le coup l'affoiblit, la douleur le ranime;
Contre son ennemi son fiel se renvenime;
Il se redresse en l'air, il siffle avec horreur,
Et par sa triple langue exprime sa fureur.

Dans le cinquième Livre, il peint, comme eût fait Corneille, le brave Talbot environné d'ennemis, désespéré sans être abattu, et méditant un trépas digne de son courage:

Tel est un grand lion, roi des monts de Cyrène,
Lorsque de tout un peuple entouré sur l'arène,
Contre sa noble vie, il voit de toutes parts
Unis et conjurés les épieux et les dards;
Reconnoissant pour lui la mort inévitable,
Il résout à la mort son courage indomptable:
Il y va sans foiblesse, il y va sans effroi,
Et la devant souffrir, la veut souffrir en Roi.
Serrons-nous, dit Talbot, et roidissant nos ames,
Réveillons, rallumons nos généreuses flammes;
Et s'il faut succomber, succombons vaillamment.
. . . .
Notre salut dépend de notre seul courage.
. . . .
Nous n'avons que le choix de vaincre ou de mourir.

La prière que Charles VII fait à Dieu, dans le premier Livre, est tournée noblement, et remplie de très-beaux vers:

Monarque souverain des hommes et des anges,
Dont la Terre et les Cieux célèbrent les louanges,
Inébranlable appui des fragiles mortels
Qui, d'un culte fidèle, encensent vos autels!
Je sais que des Français, les transports indomptables,
Leur ont souillé le cœur d'offenses exécrables;
Mais ils sont vos enfans comme vos ennemis.
. . . .
C'est cette nation qui, de saintes armées,
A couvert tant de fois les plaines Idumées.

La définition de Dieu, qui suit cette prière, commence d'un ton plein d'harmonie et de grandeur:

Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même (1).

On trouve même quelquefois, mais rarement, des vers doux et gracieux dans la Pucelle, tels que ceux-ci, dans la description de Paris et de ses environs:

C'est l'heureuse contrée où la paix et l'amour
Ont fondé leur empire et choisi leur séjour.

Mais que fais-je? Il seroit trop long de détailler tant de beautés: votre génie saura les

(1) C'est la même idée que Santeuil a depuis exprimée avec une fierté si sublime:

Altis secum habitans in penetralibus.

démêler. J'ai l'honneur de vous adresser, de la part de l'auteur, un des premiers exemplaires. C'est un envoi qu'il adresse aux Muses et aux Grâces dans votre personne.

CHAPITRE VIII.

Suite des Procès-Verbaux. Seconde Mercuriale. Colletet. Eloges de Balzac, Voiture, Sarrazin, de Scudéry, Scarron (1).

SECONDE LETTRE DE MÉNAGE.

Une indisposition m'empêcha de présider la séance suivante. Tous les suffrages portèrent au fauteuil l'illustre Guillaume Colletet, qui s'occupe avec beaucoup de succès de donner au public les vies de cent trente poètes français, à commencer depuis Helinand. Permettez-moi de vous le faire connoître. Il a eu l'avantage d'étudier sous la conduite du vieux

(1) Hist. lit. du Siècle de Louis XIV. Dict. hist. Œuv. de Balzac. Despréaux, Réflex. sur Longin. Costar, Défense des Ouvrages de Voiture. Entretiens d'Aristo et d'Eugène. Racan, Vie de Malherbe. Pélisson, Préface. Scudéry, Dédicace d'Alaric. Bolœana, Hist. de la Poésie française. Hist. de l'Académie française.

Gallandius, l'hôte fidèle de Ronsard. Ce fut en effet à la beauté de son génie poétique, que Colletet dut tous les bienfaits dont il fut comblé par un grand nombre de personnes illustres. Le cardinal de Richelieu l'associa à MM. de Boisrobert, Corneille, l'Etoile et Rotrou, destinés à composer les pièces de théâtre qui étoient représentées devant le Roi. Cette éminence fut si satisfaite du Monologue des Tuileries, composé par Colletet, qu'elle lui donna de sa main soixante pistoles, après avoir lu ces trois beaux vers :

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée, et d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Ce grand ministre eut même la bonté d'ajouter, que ce n'étoit que pour ces seuls vers qu'il récompensoit notre poète ; et que *le Roi n'étoit pas assez riche pour payer tout le reste.*

Ce fut à cette occasion que Colletet fit le distique suivant :

Armand qui, pour six vers, m'a donné six cents livres ;
Que ne puis-je, à ce prix, te vendre tous mes livres !

Le Cardinal vouloit, tant il avoit de goût, qu'on mît *barbotter* au lieu de *s'humecter.*

Colletet résista à la critique ; et non content d'avoir défendu son vers, en présence du Cardinal, il lui écrivit encore à ce sujet, en rentrant chez lui. Comme le Cardinal achevoit de lire sa lettre, des courtisans vinrent le complimenter sur le succès des armes du Roi, en disant que rien ne pouvoit résister à son éminence !.......Vous vous trompez, leur répondit-il en riant; car, même à Paris, je trouve des personnes qui me résistent. On lui demanda quels étoient ces audacieux. C'est Colletet, dit-il; car après avoir combattu hier avec moi sur un mot, il ne se rend pas encore, et voilà une grande lettre qu'il vient de m'en écrire. Cette opiniâtreté n'irrita pas le Ministre, qui continua de le protéger. Colletet a d'autres bienfaiteurs. Harlay, archevêque de Paris, a récompensé généreusement son Hymne sur l'Immaculée Conception. Il lui a envoyé un Apollon d'argent..... qu'il mit plus d'une fois en gage; car l'indigence de Colletet égale son génie. Excusez ces détails: nous allons quelquefois diner chez lui, à condition que chacun y fera porter son pain, son plat, avec deux bouteilles de Champagne ou Bourgogne; et, par ce moyen, nous ne sommes point à charge à notre hôte. Il ne

fournit qu'une vieille table de pierre, sur laquelle Ronsard, Jodelle, Belleau, Baif, Amadis, Jamin, etc., ont fait d'assez bons repas; et comme nous ne nous occupons que du présent, l'avenir et le passé n'y entrent jamais en ligne de compte.

Colletet parla des hommes les plus célèbres parmi ceux que nous regrettons depuis quelques années. Il m'enleva ainsi la plus brillante partie de mon discours. Le sien fut également consigné au procès-verbal, dont je continue de vous envoyer une copie, malgré le désordre qui s'y trouve, comme dans nos assemblées.

Suite du Procès-Verbal.

« Le vieux Colletet annonça l'éloge de Balzac, et commença en ces termes :

» Il naquit en 1594, à Angoulême, où son père, gentilhomme de Languedoc, avoit épousé une demoiselle qui lui apporta en mariage la terre de Balzac, située dans le voisinage de cette ville, sur les bords de la Charente.

» A l'âge de dix-sept ans, il alla en Hollande, je ne sais à quelle occasion; mais il nous apprend lui-même que, peu de temps après, il accompagna dans plusieurs voyages le duc

d'Épernon, à qui son père étoit attaché; et qu'ensuite, s'étant donné au Cardinal de la Valette, il alla, en qualité de son agent, passer dix-huit mois à Rome, pendant les années 1621 et 1622.

» A son retour d'Italie, n'étant encore âgé que de vingt-huit ans, il se confina dans sa terre de Balzac, d'où il ne sortit presque plus le reste de ses jours, que pour se montrer cinq ou six fois à Paris. Il s'y laissoit attirer par quelques lueurs de fortune, sous le ministère du cardinal de Richelieu, qui, avant que d'être Ministre et Cardinal, avoit recherché son amitié. Mais enfin, l'ame fière de Balzac ne put se résoudre à cette patience et à ces bassesses, que l'ambition exige de ceux qui n'ont que du mérite. Il ne voulut pas obtenir à force de persévérance et d'importunité, les grâces qu'il croyoit dues à l'éclat de sa réputation; et il préféra, au superflu que la Cour (1) lui eût vendu trop cher à son gré,

(1) Il n'eut jamais de la Cour que deux mille francs de pension, à prendre sur l'épargne, mais dont il fut rarement payé. On y ajouta les titres de Conseiller-d'Etat, d'Historiographe de France, qu'il appeloit de *magnifiques bagatelles*. Il ne prenoit que le titre de Conseiller du Roi en ses Conseils.

le nécessaire et l'honnête, que sa campagne lui fournissoit.

»Peut-être aussi, qu'à cet égard, sa mauvaise santé faisoit partie de sa philosophie. A quoi bon courir après les richesses, si l'on ne se sent pas en état d'en pouvoir jouir? Il n'avoit pas trente ans, que déjà il se plaignoit d'être *plus vieux* (1) *que son père, et aussi usé qu'un vaisseau qui auroit fait trois fois le voyage des Indes.* A ces hyperboles, on reconnoît M. de Balzac. Il dit ailleurs, et remarquons que c'est dans un ouvrage composé peu de temps avant sa mort, que si on pouvoit séparer de sa vie, les jours que la douleur et la tristesse en ont retranchés, il se trouveroit que, depuis qu'il est au monde, il n'a pas vécu un an tout entier.

»Il fut d'abord connu par ses *Lettres*, dont le premier volume parut en 1624. Elles causèrent, si j'ose parler ainsi, une révolution générale parmi les beaux-esprits. Jusqu'alors, ils avoient formé une république, où les dignités se partageoient entre plusieurs; mais cette république tout-à-coup devint une monarchie, où M. de Balzac fut élevé à la royauté par tous les suffrages. On ne parloit pas de lui, sim-

(1) *Voyez* une de ses lettres du 4 juillet 1622.

plement

plement comme du plus éloquent homme de son siècle, mais comme du seul éloquent.

Il a effectivement des qualités merveilleuses. On peut dire que personne n'a su la langue mieux que lui, et n'a mieux entendu la propriété des mots et la juste mesure des périodes. Mais l'art où il s'est employé toute sa vie, est l'art qu'il savoit le moins, je veux dire l'art de faire une lettre. On remarque dans ses écrits les deux vices les plus opposés au style épistolaire, c'est à savoir, l'affectation et l'enflure. On ne peut lui pardonner le soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que ne le disent les autres hommes, de manière qu'on retorque contre lui ce même vers, que Maynard fit à sa louange :

Il n'est pas de mortel qui parle comme lui.

Placé ainsi sur le trône de l'éloquence, il vit, ce qui peut-être ne s'étoit jamais vu entre auteurs, la jalousie de tous ses contemporains se taire devant lui. Mais ce que la jalousie n'osa tenter, fut entrepris par le zèle d'un jeune Feuillant, nommé *dom André de Saint-Denys*, qui prit feu sur quelques paroles indiscrettes (1) de M. de Balzac, et

(1) *Qu'il y a quelques petits moines qui sont dans l'Eglise, comme les rats et les autres animaux imparfaits étoient dans l'Arche.* Balzac, t. I, p. 141.

lâcha contre lui un petit écrit (1) assez piquant. Les amis de M. Balzac répliquèrent pour lui; et alors, la guerre s'allumant de plus en plus, le général même des Feuillans, caché sous le nom de *Phyllarque* (2), publia deux volumes, où ce digne ecclésiastique traite charitablement le pauvre Balzac, non-seulement de plagiaire et d'ignorant, mais de voluptueux, de libertin et d'athée.

Pas la moindre apparence de tout cela dans les écrits de M. de Balzac, qui étoit réellement un homme de bonnes mœurs et plein de religion. Mais, que ne voit-on pas dans un auteur, quand on le lit avec les yeux de la colère, de la vengeance, ou d'un zèle faux et amer, passion la plus aveugle de toutes?

Je ne dis rien de quelques petits écrivains, qui se déclarèrent pour l'un ou pour l'autre parti; car, du moment qu'un auteur célèbre a

(1) Il a pour titre : *Conformité de l'Eloquence de M. de Balzac, avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent.*

(2) *Phyllàrque*, comme qui diroit prince des Feuilles, par allusion à sa qualité de général des Feuillans. Il se nommoit, de son véritable nom, *Jean Goulu*. Ses deux volumes contre Balzac, intitulés *Phyllarque à Ariste*, parurent, le premier en 1627, et le second en 1628.

une guerre sur les bras, aussitôt il s'élève une nuée de combattans, qui veulent, à quelque prix, paroître dans la mêlée. Mais, après la bataille, leur nom retombe dans l'oubli, et l'on ne se souvient que des chefs.

Au reste, les vains efforts d'une critique outrée, bien loin de ternir la gloire de M. de Balzac, ne servirent qu'à en augmenter l'éclat. Il fit, dans la suite, beaucoup de petits ouvrages, tous marqués au même coin; il en fit de critiques, de moraux, de politiques, de théologiques. Il s'y montra toujours le créateur de son élocution : il eut quantité d'imitateurs, mais dont aucun ne l'égala; et s'il eût un concurrent dans l'art de bien écrire une lettre, c'est que, pour aller au même but, Voiture prit un chemin tout différent.

Voiture et lui étoient à peu près de même âge; ils avoient l'un et l'autre beaucoup d'esprit; ils cultivoient l'un et l'autre la prose et la poésie; ils apportoient l'un et l'autre un soin extrême à la composition de leurs ouvrages; ils possédoient l'un et l'autre tout ce qu'il y avoit de beau en français, en italien, en espagnol, en latin. Balzac fit diverses œuvres en latin, et Voiture montra, par quelques essais, que, pour se distinguer aussi en cette langue, il

n'avoit qu'à vouloir s'en donner la peine. Voilà en quoi ces deux illustres écrivains se ressembloient.

Après cela, rien de plus opposé que leurs caractères. L'un se portoit toujours au sublime, l'autre toujours au délicat. L'un avoit une imagination élevée, qui jetoit de la noblesse dans les moindres choses ; l'autre une imagination enjouée, qui faisoit prendre à toutes ses pensées un air de galanterie. L'un, même lorsqu'il vouloit plaisanter, étoit toujours grave ; l'autre, dans les occasions même sérieuses, trouvoit à rire. L'un vouloit être admiré, l'autre se rendre aimable.

On fut long-temps partagé sur leur mérite, comme il arrive nécessairement, lorsqu'il s'agit de comparer deux auteurs qui n'ont pas écrit dans le même goût. Enfin, la postérité, qui seule peut établir le vrai mérite des ouvrages, s'accordera peut-être en ce point, que ni Balzac, ni Voiture, ne lui paroîtront sans defauts ; et, pour me borner ici à ce qui regarde le premier, on est revenu il y a long-temps de ses hyperboles : on lui reproche l'affectation et l'enflure ; on ne lui trouve pas toujours ce vrai que la nature veut par-tout, et qui n'est autre chose que la nature elle-même.

Par où donc M. de Balzac, malgré ses défauts, se fit-il regarder de toute la France, comme *le plus éloquent* homme de son siècle? Par le secret qu'il trouva, de donner à notre langue un tour et un nombre qu'elle n'avoit point auparavant; mais ceci demande un éclaircissement qu'il faut prendre de plus loin.

Jusqu'à François Ier, notre langue fut assez négligée; elle sortit du chaos, pour ainsi dire, avec les sciences et les arts, dont ce Prince fut plutôt le père que le restaurateur. En peu de temps, à la vérité, elle fit d'étonnans progrès, ainsi que nous le voyons par les écrits d'Amiot pour la prose, et de Marot pour les vers. Mais, attentifs à leurs plus pressans besoins, les écrivains de ce temps-là n'alloient pas tant à polir notre langue qu'à l'enrichir. Il ne s'agissoit pas encore de chercher l'agréable, qui consiste dans l'élégance et dans l'harmonie, il falloit pourvoir d'abord au nécessaire, qui consiste dans l'abondance des mots, et dans la clarté de la construction.

Malherbe se moquoit de ceux qui disoient que la prose avoit ses nombres, et s'étoit mis dans l'esprit, que de faire des périodes nombreuses, c'étoit faire des vers en prose. Appa-

remment l'oreille de Malherbe n'étoit faite que pour la poésie. Quoi qu'il en soit, Cicéron, le meilleur juge qu'il y eut jamais en matière de style, pensoit bien différemment; et peu s'en faut qu'il ne décerne (1) les honneurs divins à un orateur qui connoît les grâces de l'harmonie.

Il étoit réservé à M. de Balzac d'introduire ces grâces dans notre prose. La gloire qui lui appartient en propre, dont il est en possession depuis plus d'un siècle, et qui vraisemblablement ne mourra jamais, consiste en ce qu'il nous a fait sentir que notre langue, sans le secours du vers, étoit susceptible d'un tour nombreux; à moins pourtant qu'on ne veuille lui faire un crime d'avoir souvent employé, dans le style épistolaire, le tour et la cadence oratoires: mais c'est une faute qui ne fait tort qu'à lui, et dont l'effet ne laisse pas d'être heureux pour nous, puisqu'elle nous a découvert le mérite de l'harmonie. Il a mal appliqué son art; mais il l'a trouvé, et nous en profitons.

La foiblesse de l'organe du Président exigea

(1) *Quem deum, ut ita dicam, inter homines? qui.... in ipsa oratione quasi quemdam numerum, versumque conficiunt.* Cicéro, de Orat. t. III, p. 19.

un peu de repos. On vit aussitôt une foule de poëtes remplir, comme par des intermèdes, cette espèce d'entr'acte. Le premier qui s'élança au fauteuil, fut le bouillant Scudéry, son *Alaric* à la main : *C'est ainsi*, dit-il, *qu'Alaric exprime sa flamme à la reine Amalasonte.*

Connoissez-moi, Madame, et *puis* connoissez-vous.
Vous trouverez en vous une prudence extrême ;
Vous trouverez en moi la fidélité même.
Vous trouverez en vous cent attraits tout-puissans ;
Vous trouverez en moi cent desirs innocens.
Vous trouverez en vous une beauté parfaite ;
Vous trouverez en moi l'aise de ma défaite ;
Vous trouverez en moi, vous trouverez en vous,
Et le cœur le plus ferme et l'objet le plus doux (1).

Qu'il me soit permis de citer encore ce morceau. J'ai voulu peindre Alaric, tout occupé de ses projets de conquête :

Il se flatte en lui-même, et s'excite à la gloire ;
Il cherche le chemin qui mène à la victoire.
Il prévoit sagement les obstacles divers
Que son bras peut trouver à vaincre l'Univers.
Il songe à surmonter ces dangereux obstacles ;
Il prépare son cœur à faire des miracles.

(1) Extrait textuellement.

Il pense à des vaisseaux, il pense à des soldats.
Ce grand dessein l'occupe et ne l'étonne pas.
. . . .
Les nochers et les vents, les flots et les étoiles,
Les armes, l'attirail et les *munitions*,
Les *machines de guerre* et *mille inventions*,
Tout est dans cet esprit, tout y trouve sa place.

Scudéry, qui se croyoit toujours dans Notre-Dame-de-la-Garde (1), dont il étoit Gouverneur, avec l'air d'un homme qui commande, continua : jugez, dit-il, ce portrait d'une nymphe :

Au milieu du bassin vit une Néréide (2)
Qui tâcha d'essuyer *son poil toujours humide*,
Et qui, semblant presser ce *poil et long et beau*,
En fait *toujours sortir de l'écume et de l'eau.*

Écoutez encore ce morceau. Peut-on mieux peindre l'inquiétude où Alaric, en disparoissant, a plongé toute sa flotte ? C'est le pilote qui s'en aperçut le premier :

Il le cherche à la proue, *il* le cherche à la poupe;
Il l'appelle, *il s'écrie*, *il* éveille la troupe,
Et la troupe éveillée, apprenant son ennui,
Joint ses cris à ses cris, et cherche comme lui.
Alaric ! Alaric ! dit le triste équipage.
Alaric ! Alaric ! réplique le rivage;

(1) Il en avoit été gouverneur; on sait ce qu'en disent Bachaumont et Chapelle, dans leur Voyage.

(2) Vers tirés d'Alaric, ainsi que les suivans.

Et l'on entend alors, *tant ce nom leur est cher*,
Alaric! Alaric! de rocher en rocher.

Il récita encore, d'un ton élevé, cette épitaphe de Radagoise, tué dans un combat au milieu des Alpes :

Ici gît un guerrier qui trouva peu d'égaux,
Car *son cœur fut plus grand que ces murs ne sont hauts.*

On applaudit généralement deux vers du même poëme :

Est-il rien de plus doux, pour un cœur plein de gloire,
Que la paisible nuit qui suit une victoire (1).

Le poète saisit cette occasion de nous lire la préface qu'il a l'honneur de vous adresser.

Je ne dois pas ici, Madame, vous laisser ignorer une particularité qui honore le caractère de Scudéry, et qui montre qu'il a puisé véritablement dans son ame les sentimens élevés qu'il prête à ses héros. Il nous lut l'éloge du comte de la Gardie, tombé aujourd'hui dans le malheur de vous déplaire. Je ne laissai pas ignorer au poète que vous exigiez la suppression de cet éloge, et que vous destiniez à l'auteur, s'il vouloit effacer ces vers,

(1) Boileau les citoit avec éloge.

une chaîne d'or d'un grand prix. « Fût-elle aussi lourde que celle qui attachoit le trône des Incas, reprit le poète, ma main ne brisera jamais l'autel où j'ai sacrifié. Tant de grandeur d'ame mérite d'être appréciée par celle de Christine (1). Scudéry est pauvre, et le comte de la Gardie ne lui a pas même offert un remercîment.

Peut-être la précipitation avec laquelle Scudéry composa l'Alaric, et cette précipitation eut pour cause le desir de vous plaire, ne lui a pas permis de travailler ses vers autant qu'il auroit pu le faire.

La critique lui reprochera d'ouvrir souvent une grande bouche pour dire de petites choses, et d'épuiser tous les sujets qui se présentent.

Le modeste Godeau remplaça Scudéry. Il quitte quelquefois l'hôtel de Rambouillet pour nos assemblées.

Chapelain a voulu prouver, comme on l'a vu, qu'il mérite un rang parmi les épiques, par sa majesté, sa noblesse et sa pureté.

(1) On sait que Christine, vindicative et foible, ne sut point apprécier le beau procédé de Scudéry, et retira le présent qu'elle lui destinoit. L'Auteur de l'Histoire de la Poésie française est tombé, à cet égard, dans une erreur.

L'auteur en a parlé plus modestement; il avoue qu'il n'y a rien de ce merveilleux qui élève l'esprit; qu'il n'y a point mêlé de ces ornemens que fournit la fable; qu'il n'a pas même employé toutes les agréables inventions qu'un sujet chrétien peut recevoir, et qu'enfin il ne s'est pas proposé de faire un poëme dans les règles.

Contre l'usage des Juifs, et par une faute semblable à celle de Raphaël, dans son tableau d'Héliodore, il a placé des emblêmes et des statues dans le temple de Jérusalem. On lui en fit la remarque, et il céda à cette observation.

Sa douceur, l'aménité de son caractère, particulièrement de ses poésies, où l'on trouve souvent de la mollesse et de la grâce, auroient dû désarmer un critique célèbre et étranger, qui a mis en question si Godeau étoit poète. Il voulut même la résoudre. Il trancha court, et dit que cet auteur n'avoit reçu aucun talent de la nature; qu'il est toujours bas, sec et rampant, et qu'enfin il ne mérite pas seulement une place au plus bas degré du Parnasse. Mais le public ne s'en est pas tenu à ces décisions, et ne laisse pas de donner à ce Prélat les louanges qu'il mérite.

La conversation se tournant de plus en plus sur les poètes épiques, Desmarest nous dit :

A l'exemple de Ronsard, qui avoit fait la *Franciade* pour louer Charles IX, je commençai *Clovis*, ou *la France chrétienne*, pour avoir occasion d'exalter les vertus du cardinal de Richelieu, qui me combloit de biens. A peine eus-je fait deux livres, que ce Ministre même me pria de recommencer à faire des pièces de théâtre; mais ayant enfin donné un nouvel objet à ma Muse, et consacré mes veilles à des ouvrages de piété, je repris *Clovis*, et Dieu m'assista sensiblement (1) à en achever les neuf livres qui restoient à faire, et à repolir les deux premiers.

Desmarets ne donna point de détails sur son poëme, parce qu'il se proposoit encore de le changer (2).

(1) On sait que Desmarets, après avoir fait la comédie des *Visionnaires*, le devint lui-même, eut des entretiens particuliers avec le Saint-Esprit, et de poète devint prophète.

(2) Effectivement ce poëme, long-temps après la première édition, parut sous une forme entièrement différente.

J'ai entrepris de bannir Apollon et les Muses de la poésie, et de montrer que les sujets chrétiens sont seuls propres pour des poëmes héroïques. J'en ai composé deux ou trois pour prouver mon opinion par des exemples, et je prétends que la *Madeleine*, ou le *triomphe de la grâce*, est un véritable modèle du poëme épique; mais personne ne m'a pourtant encore imité. Et personne ne fut de son avis.

Desmarets fut interrompu par la nouvelle que l'abbé d'Aubignac nous apporta de la maladie de Du Ryer. On parla de sa misère et de ses talens.

L'abbé d'Aubignac, après avoir dit beaucoup de bien de la tragédie de Du Ryer, intitulée *Esther*, ajouta que le succès en avoit été beaucoup moins heureux à Paris qu'à Rouen, et qu'on s'en étonna sans en savoir la cause. Mais, pour moi, dit-il, j'estime que la ville de Rouen étant toute dans le trafic, est remplie d'un grand nombre de Juifs, et qu'ainsi les spectateurs prenoient plus de part dans les intérêts de cette pièce toute judaïque, par la conformité de leurs mœurs et de leurs sentimens. D'autres ont pensé, avec plus de probabilité, que cela

venoit de ce qu'on n'est pas si difficile dans les provinces qu'à Paris.

Du Ryer, dit alors Godeau, méritoit une destinée plus heureuse. Les chaînes de l'hymen sont pour lui celles de l'infortune. Obligé d'alimenter un ménage indigent, il traduit les auteurs à la hâte, pour tirer promptement du libraire Sommaville, un médiocre salaire qui l'aide à subsister avec sa pauvre famille, dans un petit village auprès de Paris. Un beau jour d'été nous allâmes, plusieurs ensemble, lui rendre visite; il nous reçut avec joie, nous parla de ses desseins, et nous montra ses ouvrages; mais ce qui nous toucha, c'est que ne craignant pas de nous laisser voir sa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rangeâmes sous un arbre. On étendit une nappe sur l'herbe. Sa femme apporta du lait, et lui des cerises, de l'eau fraîche et du pain bis. Quoique ce régal nous semblât très-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme, sans donner des larmes à sa vieillesse, et aux infirmités dont il est accablé.

L'émotion de M. Godeau gagna toute l'assemblée. Plusieurs d'entre nous, par un triste retour sur eux-mêmes, gémirent du triste

sort des gens de lettres : jusqu'où n'éleveroient-ils pas leur vol, si les chaînes de la nécessité ne les attachoient aux besoins de la terre? C'est la pensée d'un ancien sculpteur de la Grèce, qui a voulu exprimer la situation où la pauvreté réduisoit le génie. Il a représenté un jeune homme avec des ailes à une seule épaule, dont il s'efforce de s'élever ; mais il est rappelé et courbé vers le sol par une lourde pierre qui pèse sur sa main gauche.

On lut ensuite des vers que Brébeuf, gentilhomme de Rouen, avoit envoyés : on les trouva dignes du traducteur de Lucain. On observa qu'il s'étoit engagé fort jeune à travailler à la traduction de *la Pharsale*, et que lorsqu'il la mit au jour, il n'étoit point connu dans la république des lettres ; que cet ouvrage, qui n'avoit point été annoncé, surprit agréablement le public. Les jugemens qu'on en fit furent tous différens les uns des autres ; les partisans de Brébeuf l'élevoient au dessus de Lucain, et disoient que ses narrations sont très-vives ; qu'il peint toutes choses avec un artifice merveilleux ; que dans les endroits où il s'abandonne le plus au feu de son imagination, il ne s'éloigne jamais du bon sens ; que son style est toujours noble et

pompeux; que s'il ne suit pas toujours son original, c'est qu'il s'est plus attaché à l'imiter, qu'à le traduire; et enfin, que jamais auteur n'avoit, comme lui, donné un chef-d'œuvre pour coup d'essai.

Ceux qui en jugeoient autrement disoient qu'il s'éloigne souvent du naturel; que ses expressions sont trop hardies; qu'il se donne des libertés qui ne sont pas pardonnables à des traducteurs; qu'il a fait un très-mauvais choix, puisque la Pharsale n'a jamais été regardée, dans l'antiquité, que comme un ouvrage médiocre; que l'action de César, qui combat contre sa patrie, n'est pas louable, et ne sauroit, par conséquent, être le sujet d'un bon poëme épique; que ce qui paroît grand, élevé et pompeux dans cet ouvrage, n'est souvent qu'un faux brillant qui éblouit d'abord ceux qui le lurent sans réflexion.

On prétend que Brébeuf avoit eu d'abord le projet de traduire Virgile, tandis que Segrais se proposoit de traduire Lucain; que dans une conversation où chacun d'eux exaltoit le mérite de son auteur, ils s'en convainquirent si bien l'un l'autre, qu'alors ils firent échange de leurs modèles. La traduction de Segrais

est estimable, mais beaucoup moins que ses églogues.

Quelqu'un de l'assemblée s'écria qu'Homère et Virgile, et en général tous les grands poètes, étoient faits plutôt pour être imités que traduits.

Le Président reprit alors le cours de sa lecture; et, par un contraste habilement ménagé, il passa du sérieux des réflexions précédentes, à des observations fines et piquantes sur le genre de notre littérature qu'on peut appeler gracieux, et dans lequel les Français ont toujours excellé.

Patris et Tristan, dit-il, avoient commencé à redonner aux Muses l'air philosophiquement badin, que le ton sérieux de Bertaut et de Malherbe leur avoit fait perdre. Voici des vers de l'un et de l'autre. Les premiers sont de Patris (1).

» Je songeais cette nuit, que de maux consumé,
» Côte à côte d'un Pauvre, on m'avoit inhumé,
» Et que n'en pouvant plus souffrir le voisinage,
» En Mort de qualité, je lui tins ce langage:
» Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici;
» Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.

(1) Il les composa à l'âge de 88 ans, quelques jours avant sa mort. Ils ne se trouvent point dans le Recueil de ses Œuvres.

» Coquin ! ce me dit-il, d'une arrogance extrême,
» Va chercher tes coquins ailleurs ; coquin toi-même;
» Ici, tous sont égaux, je ne te dois plus rien :
» Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien. »

On connoît les vers de Tristan.

« Ebloui de l'éclat de la grandeur mondaine,
» Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
» Faisant le chien couchant, auprès d'un grand seigneur;
» Je me vis toujours pauvre ; et tâchai de paroître,
» Je véquis dans la peine, attendant le bonheur,
» Et mourus sur un coffre en attendant mon maître. »

Voiture, Sarrazin, Benserade, et d'autres beaux esprits de ce temps-là, enchérirent encore sur Patris et sur Tristan ; ils firent revivre le rondeau, la balade et le madrigal ; ils surent louer la vertu et le mérite en style enjoué, et traiter les matières les plus sérieuses en badinant ; ce qui est très-conforme au caractère de notre nation.

Il existoit entre Voiture et Benserade, une exacte rivalité de bel-esprit. Tous deux fertiles en saillies, tous deux trop amis des pointes. On croit cependant remarquer plus d'apprêt dans Voiture, plus de vivacité dans

Benserade. Il tire parti des moindres sujets : il y trouve toujours un côté plaisant et agréable. On est étonné des ressources de son esprit dans ce grand nombre de vers qu'il publie pour les ballets et les carrousels. L'allusion, qui en fait le sel, est toujours fine et piquante.

Le Parnasse a toujours été une région sujette aux cabales, aux séditions, et aux guerres civiles. La Cour, la Capitale, et les provinces même se trouvèrent tout d'un coup partagées pour deux sonnets. L'un étoit celui de Job, par Benserade; l'autre celui d'Uranie, par Voiture. Tous les beaux esprits furent sur le qui-vive; il ne fut pas permis de garder la neutralité. Ceux qui donnoient le prix à Benserade étoient appelés les *Jobelins*, et les autres, *Uranins*. Cette guerre poétique fit naître mille ouvrages, dont les recueils de ce temps-là sont encore remplis. Le prince de Conti étoit à la tête des Jobelins, et la duchesse de Longueville tenoit pour les Uranins; ce qui donna lieu à mademoiselle de Scudéry de publier ce quatrain :

« Je vous le dis, en vérité,
» Le destin de Job est étrange,

» D'être toujours persécuté,
» Tantôt par un Démon et tantôt par un Ange. »

Sarrazin fit des gloses en vers sur ce sonnet: les premières qu'on ait vues en France. Ces espèces de paraphrases sur d'autres vers, ont été imitées des Espagnols.

Sarrazin imagina également, ce qui n'a point été imité, et auroit dû l'être, de faire succéder dans l'élégie le vers de dix syllabes au vers de douze, et cet entrelassement paroit produire un effet semblable à celui du mélange de l'hexamètre avec le pentamètre des anciens. Quelqu'un ayant dit qu'il y avoit dans Sarrazin le fond d'un grand poète, mais que la forme n'y étoit pas, il y eut une réclamation universelle contre cet arrêt un peu dur.

On cita l'ode de Sarrazin sur la bataille de Lens, la plus belle qui ait paru depuis Malherbe, sans en excepter celle que Chapelain adressa au cardinal de Richelieu. On n'oublia point une églogue qu'il publia dans le genre de celles de Sannazar, mais qui leur est bien supérieure par la vivacité des sentimens, et enfin dans laquelle respire la passion et la mollesse de Théocrite. On se rappela plu-

sieurs morceaux, véritablement épiques, de ses poëmes sur Rollon et contre l'Espagne; enfin, on admira la flexibilité extraordinaire de ce poète, auquel tous les tons de la lyre étoient également familiers, et qui descendit des hauteurs lyriques et épiques, tantôt pour badiner avec Marot, tantôt pour s'égayer avec Voiture. Il excella particulièrement dans ce dernier genre, et perfectionna celui par lequel le bel-esprit en titre, à l'hôtel de Rambouillet, sembloit avoir enlevé la palme.

On ne peut reprocher à Sarrazin, que de ne pas avoir assez resserré ses talens; il les a en quelque sorte éparpillés dans tous les genres et sur tous les sujets.

Qui ne sait par cœur le sonnet épigrammatique qu'il composa sur Eve:

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle;
S'il l'aima fort; elle, de son côté,
Dont bien nous prit, ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors, en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle;
Mais, comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or, en cela, nous nous trompons tous deux ;
Car, bien qu'Adam fut jeune et vigoureux ;
Bien fait de corps, et d'esprit agréable ;

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme et ne pas coquetter.

Les places étant ainsi prises dans le sublime et dans le gracieux, on vit tenter par un homme de beaucoup d'esprit, et qui en abusa, une nouvelle route, mais qui ne pouvoit conduire qu'à des fondrières. La littérature eut ses grotesques et son Calot. Le trivial se produisit sous le titre de style burlesque.

Scarron, qui, malgré ses infirmités, conserva toujours un esprit vif, agréable et enjoué, trouva ce style conforme à son humeur, et s'en servit pour traduire l'Énéide et pour chanter la guerre des Géans contre les Dieux. Ses ouvrages, assaisonnés de digressions piquantes et de pensées ingénieuses, plurent d'abord à tout le monde; mais ils firent de détestables imitateurs.

Les écoliers, les pages, les Dames, et jusques aux suivantes, firent des vers de cette espèce. Le goût du public fut si dépravé, que les imprimeurs ne vouloient plus se

charger d'aucun ouvrage, s'il n'étoit écrit de ce style.

Tous les vers de huit syllabes furent appelés burlesques, parce qu'on n'en employoit point d'autres en ce genre d'écrire. Beaucoup de gens prirent le change, et crurent qu'on ne devoit pas les appeler autrement, quand même on s'en serviroit pour des sujets sérieux; c'est ainsi que l'entendoit celui qui s'en servit pour faire un poëme sur le plus grand des mystères du christianisme (1). Les exemplaires en furent supprimés, et l'on jugea que cet auteur avoit plus de simplicité que de malice.

A peine la fureur burlesque fut calmée, qu'on lui en vit succéder une autre. Un ecclésiastique nommé Dulot, digne fils de Herty, qui mourut aux Petites-Maisons, avoit une si grande facilité à faire de mauvais sonnets, qu'il en faisoit ordinairement cinq ou six par jour. Comme il croyoit que rien ne devoit coûter aux poètes que de trouver des rimes, il en cherchoit une certaine quantité, les rangeoit par quatorze et appeloit cela sonnet en blanc. Il se plaignit un jour qu'on lui en avoit volé deux cents.

(1) La *Passion de Jésus-Christ* en vers burlesques.

Colletet et Saint-Amand, qui connoissoient le talent de Dulot, publièrent cette nouvelle manière de faire des sonnets; tout le monde s'y exerça. L'on fit courir des rimes qu'on appela bouts-rimés.

Toutes ces productions parurent insipides, et l'on se lassa bientôt de donner à son esprit la torture pour ne produire que de mauvaises choses.

Les beaux-esprits de ce temps-là s'assembloient souvent à l'hôtel de Rambouillet. Le public estimoit les gens selon qu'ils y avoient plus ou moins d'accès. On y donna un jour des bouts-rimés sur la mort d'un Perroquet, qui ne fut pas moins célébré que la Puce de mademoiselle Desroches; et l'on réveilla si fort cette frénésie, qu'il sembla, pendant quelques années, que les Muses ne devoient plus rien inventer, et qu'elles étoient réduites à broder des canevas grotesques.

Sarrazin, indigné de n'entendre parler que de ces puérilités, composa ce poëme Héroï-Comique, intitulé la *Défaite de Dulot*, que l'on voit dans ses ouvrages. Les bouts-rimés furent relégués dans les provinces les plus éloignées, où ils règnent encore.

Sarrazin n'avoit donné sa défaite des bouts-

rimés, que comme un jeu d'esprit, et comme une imitation badine du poëme épique.

Tous les gens de bon goût étoient prévenus en sa faveur. Il y en eut qui dirent que cette revue, ce dénombrement des troupes, ces descriptions des deux armées et de la bataille, la déroute de Dulot, la peine imposée aux vaincus, et ces allusions ingénieuses, pouvoient entrer dans le poëme le plus sérieux (1).

Les discussions devinrent de plus en plus scientifiques et lumineuses. M. Colletet fit part de quelques-unes des réflexions qui ornent son Traité de l'Épigramme et celui de l'Églogue; M. de la Ménardière lut les fragmens de sa Rhétorique, et l'abbé d'Aubignac, son Traité de la Tragédie.

Ainsi on trouvoit dans cette illustre assemblée, et les préceptes et les exemples. Cependant, comme on se fatigue des meilleures choses, une espèce de lassitude, que des

(1) Il ne faut considérer le Poëme de Dulot vaincu, que comme un heureux essai. Sarrazin ouvrit une route nouvelle, mais Boileau parcourut seul toute la carrière. C'est une grande hérésie littéraire que de préférer, ainsi que l'a fait M. de Palmezeaux, la Défaite des Bouts-Rimés au Lutrin.

méchans auroient appelée de l'ennui, sembloit accabler tous les esprits, lorsque l'abbé de Bois-Robert, qui s'en aperçut, se mit à nous faire des contes. Nous sortîmes gaiement de l'assemblée, et on rioit encore dans la rue.

NOTES.

Chapitre V, Livre I, page 30.

SUR LA CONVERSATION DU PÈRE CANAYE ET DU MARÉCHAL D'HOCQUINCOURT.

Je suis convaincu *que la conversation du maréchal d'Hocquincourt et du père Canaye*, est de Saint-Evremont, quoique Voltaire, et d'après lui, sans doute, La Harpe, dans son *Cours de Littérature*, t. IV, attribuent cette pièce à Charleval, et voici sur quoi je fonde mon opinion.

L'éditeur de Saint-Evremont, Desmaizeaux, a adopté cette pièce pour être de Saint-Evremont; on peut s'en fier à lui, car il a fait son édition de 1740 sous les yeux de l'auteur, qui avoit la délicatesse de rejeter tout ce qui n'étoit pas de lui, en y mettant ces notes : « *Point de moi; je voudrois qu'il en fût : point de moi;* » *mieux que ne je saurois faire : point de moi; on me* » *fait trop d'honneur.* » (1) De plus, Desmaizeaux a rejeté, dans les deux volumes de *Mélanges curieux des meilleures pièces attribuées à Saint-Evremont*, celles

(1) Mélange curieux des meilleures pièces attribuées à Saint-Evremont, t. I, préface, page v.

qui ne sont pas de cet écrivain, ou même *celles qui sont douteuses*. Enfin, l'Éditeur des poésies de Saint-Pavin et de Charleval, qui a recueilli avec soin tout ce qui pouvoit completter leurs Œuvres, n'y admet pas ces deux pièces.

Ainsi, d'un côté, l'Éditeur des Œuvres de Saint-Evremont, aussi délicat que l'Auteur, les admet sans balancer; tandis que Saint-Marc, celui des Œuvres de Saint-Pavin et de Charleval, les rejette comme n'étant point de ce dernier, quoiqu'il ait intérêt de les attribuer à son auteur. On sait assez que les éditeurs manquent rarement de s'enrichir de tout ce qui peut honorer et amplifier leurs éditions.

Enfin, la matière et le style même de la pièce conviennent mieux à Saint-Evremont, courtisan, guerrier aimable et ayant le grade de maréchal-de-camp à l'armée, qui joue un rôle dans l'anecdote et qui est un des interlocuteurs de la conversation qu'il rapporte, qu'à Charleval, *qui étoit d'une complexion si foible*, dit Vigneul-Marville, *qu'on ne pensoit pas qu'il dût vivre*... et qui, *désoccupé de toutes choses, demeura illustre paresseux et sans emploi*, par conséquent bien éloigné, de toute manière, d'être en activité à l'armée où Saint-Evremont dit : « Je ne demeurai pas longtemps sans rejoindre le convoi ; nous passâmes heureusement; mais ce ne fut pas *sans fatigues*. Pour le pauvre père Canaye, etc. (On voit que ceci ne peut convenir à Charleval, non plus que le passage où Saint-Evremont dit : « Qu'il lui donna une monture. »

Les preuves alléguées par Voltaire, se réduisent à deux. Il cite d'abord une copie de ce morceau, écrite

de la main de Charleval, et ensuite il s'appuie sur le témoignage de la vieille Cour.

Mais on observe que la plupart des écrits de Saint-Evremont avoient couru long temps dans le monde avant que d'être imprimés ; on en faisoit des copies. Il est vraisemblable que Charleval, frappé du mérite de cette pièce, l'aura copiée chez Ninon, à qui Saint-Evremont faisoit part de toutes ses productions. On oppose d'ailleurs victorieusement le témoignage de Saint-Evremont, qui consentit à ce que MM. Sylvestre et Desmaizeaux, dans l'édition qu'ils ont préparée sous ses yeux, et donnée à Londres, de ses Œuvres, y insérassent ce morceau comme étant certainement de lui. Cet écrivain étoit assez riche de son propre fond, et personne ne suspecte sa probité. Il ne se seroit pas attribué une pièce composée par un autre.

A l'égard des témoignages des gens de la vieille Cour, Saint-Evremont lui-même me fournit de quoi montrer combien peu l'on doit s'y fier : *dans son discours sur la Complaisance des Femmes, pour leur beauté* (1), sont rapportés ces vers de Malherbe,

> Et dit aux astres innocens
> Tout ce que fait dire la rage
> Quand elle est maîtresse des sens.

Et Saint-Evremont les cite comme étant d'une pièce qu'il a su des *gens de la vieille Cour*, avoir été composée par Malherbe, pour la reine Marie de Médicis, sur la mort de Henri IV. Ces vers sont les trois derniers de la première stance de la CONSOLATION A CARITE,

(1) T. II, p. 125, édit. de 1740.

imprimée pour la première fois dans un recueil de 1599, onze ans avant le funeste évènement que ces *gens de la vieille Cour* disoient en avoir été l'occasion.

Chapitre VIII, Livre I, page 49.

PORTRAIT DE CHRISTINE AVANT SON ABDICATION, *tracé par le Père Manners-chied, Confesseur de l'Ambassadeur d'Espagne, en* 1653.

Je crois vous faire plaisir de vous mander quelque chose de la reine de Suède, que je respecte et que je révère tous les jours, avec justice, comme un prodige et comme une merveille incomparable de notre siècle. Je n'en dirai rien dont je n'aie été témoin oculaire. J'ai eu l'honneur de l'entretenir très-fréquemment, et elle m'a même fait présent d'une chaîne d'or avec une médaille du même métal, qui représente son image.

Sa stature est au dessous de la médiocre. Elle a le front large, des yeux bien fendus et vifs, mais d'un regard fort doux; le nez aquilin, la bouche petite et jolie. Elle n'a rien de féminin que le sexe. Sa voix et sa manière de parler, sa démarche, son air et ses manières n'ont rien que de mâle. Je la vois presque tous les jours aller à cheval. A moins que d'en être fort proche, on la prendroit pour un cavalier. Elle porte un chapeau sur la tête, et un juste-au-corps par-dessus les

autres habits, à la manière des dames d'Espagne. On ne voit de son habillement ordinaire que la jupe. Elle n'appuie qu'un pied sur l'étrier. Personne ne la peut suivre ; on diroit qu'elle vole plutôt qu'elle ne court à cheval. Notre Roi a voulu qu'on lui envoyât le portrait de cette princesse, à cheval. L'habit est si peu de chose, que je ne sais s'il vaudroit bien 4 à 8 ducats; et à la Cour elle est aussi toujours habillée fort modestement. Jamais je n'ai vu ni or ni argent, ni dans les ornemens de sa tête, ni sur ses habits, ni à son cou. Tout ce qu'elle a d'or sur son corps, c'est une bague. Elle n'a nul soin de sa parure. On ne peigne ses cheveux qu'une fois par semaine. Quelquefois elle sera jusqu'à quinze jours sans se faire peigner. Le dimanche, elle met une demi-heure à s'habiller ; les autres jours elle ne prend pour cet ouvrage qu'un quart-d'heure. J'ai remarqué quelquefois, en lui parlant, que la manche de sa chemise étoit pleine de taches d'encre qu'elle s'étoit faites en écrivant. Je lui ai aussi vu du linge déchiré (1). Quand on veut la faire souvenir de ne pas se négliger comme elle fait, elle répond, qu'il faut laisser ce soin aux personnes désœuvrées. Elle n'emploie au sommeil que trois ou quatre heures, se couchant fort tard et se levant de grand matin. On sait que pendant dix-huit mois, à peine s'est-elle permis trois heures par nuit de sommeil. A son réveil, elledonne cinq heures à diverses lectures.

C'est un supplice pour elle de manger en public. Lorsqu'elle mange seule, elle demeure à peine une

(1) Toutes les femmes savantes sont sales : c'est une remarque de Fabre d'Eglantine.

demi-heure à table. Elle ne boit que de l'eau. Jamais on ne lui a entendu dire un mot des viandes, qu'elles fussent bien ou mal apprêtées. Elle ne commande jamais la cuisine. Je l'ai vu manger plusieurs fois, et j'ai vu qu'elle ne touchoit qu'aux mets les plus communs qu'on lui présentoit, en renvoyant le reste. Je lui ai souvent ouï dire qu'elle vivoit sans chagrin et sans inquiétude, et qu'elle ne connoissoit rien au monde d'assez grand, d'assez nuisible ou d'assez rude, pour pouvoir troubler la tranquillité de son esprit. Elle se vante de n'avoir pas plus de peur de la mort que du sommeil. Au fort de l'hiver, lorsque la mer est toute glacée, elle se promène en traîneau par les campagnes, et même jusqu'à quatre, cinq ou six heures de nuit. Elle destine la matinée aux affaires politiques, et assiste régulièrement à son conseil. J'ai vu qu'un jour qu'elle s'étoit fait saigner, elle tint conseil avec ses ministres et qu'elle y demeura près de cinq heures. Incommodée d'une fièvre qui dura vingt-huit jours, elle ne se dispensoit jamais du soin des affaires d'Etat. Elle dit, que Dieu lui a confié le Gouvernement de son royaume; qu'elle s'en acquittera du mieux possible, et qu'en cas qu'elle ne réussisse pas toujours, elle aura du moins la consolation de n'avoir rien à se reprocher.

Les affaires publiques passent toutes par ses mains. Elle en dispose et les termine seule. Les ambassadeurs et les ministres étrangers ne traitent de leurs négociations qu'avec elle seule, sans être jamais renvoyés à un secrétaire ni ministre d'Etat. Quand les ambassadeurs la haranguent dans les audiences publiques, elle répond sur-le-champ.

C'est

C'est un phénomène presqu'incroyable, mais dont mes yeux sont tous les jours témoins, de voir ces grands généraux d'armée, ces Suédois, dont le nom et les armes ont tant fait trembler l'Allemagne, qui se tiennent comme muets et tremblans en la présence de leur Reine. Elle a lu tous les traités qui concernent les affaires domestiques, quoiqu'il y en ait beaucoup et de fort amples. Je sais qu'ayant reçu un de ces traités de vingt-deux feuilles, elle le lut et l'expliqua en latin à un certain ambassadeur, dans un fort petit espace de temps. Elle aime toutes les nations, en estimant la vertu par-tout où elle se trouve. C'est-là l'unique objet de son attention. Elle dit que le monde n'est composé que deux nations; l'une, celle des honnêtes gens, l'autre, celle des méchans : qu'elle aime la première en détestant l'autre, sans avoir aucun égard aux différens noms par lesquels on distingue autrement les divers peuples dont la terre est habitée.

Elle ne peut pas souffrir l'idée du mariage, et personne ne sauroit lui persuader de se donner un époux, parce qu'étant, dit-elle, née libre, elle veut mourir libre.

Dans la conversation ordinaire, elle est si familière, qu'on ne la prendroit pas même pour une dame de grande qualité, bien loin de la croire Reine. Elle aborde la première les personnes avec lesquelles elle veut s'entretenir; elle les prend par les mains; elle les agace, elle rit; elle badine avec une franchise extrême. Cependant elle inspire en même temps un respect qui fait que l'on est aussi timide en sa présence que le seroient des enfans.

Quand elle traite des affaires sérieuses, comme par exemple, quand elle donne audience aux ambassadeurs, elle sait prendre un air majestueux qui en imposeroit au plus hardi. Je l'ai vu passer dans un instant d'un entretien familier à la gravité qui convient à la majesté royale, c'est-à-dire, d'une extrémité à l'autre.

Elle a des dames d'honneur à sa Cour, pour la pompe plutôt que pour son service. Il semble qu'elle en fait fort peu de cas. Elle ne converse qu'avec les hommes.

Elle n'est ni difficile, ni délicate. Elle ne craint ni le froid, ni la pluie, ni le soleil, ni les veilles, ni rien de semblable. Si elle étoit en guerre contre quelqu'autre puissance, il est sûr qu'elle feroit la campagne à la tête de ses troupes. Elle sait dix ou onze langues : le latin, le grec, l'italien, le français, l'espagnol, le haut-allemand, le flamand, le suédois, le finlandais, et, si je ne me trompe, encore le danois. Pour l'hébreu et l'arabe, elle le sait lire, et du moins elle en entend un peu. Elle lit et possède très-bien les anciens poètes. Pour les poètes modernes, italiens et français, elle les sait aussi presque par cœur. Elle a parcouru tous les anciens philosophes. Elle a lu un grand nombre des Saints-Pères, tels que S. Augustin, S. Ambroise, Arnobe, Minutius Felix, quelques ouvrages de S. Jérôme, et quelques-uns de ceux de S. Cyprien. Celui qu'elle préfère à tous les autres c'est S. Grégoire de Naziance. On ne sauroit se faire honneur devant elle d'une pensée de quelqu'ancien poète qu'elle ne s'aperçoive d'abord de la supercherie. Elle a une mémoire d'ange. On diroit qu'elle sait tout, et qu'elle n'ignore, ni n'oublie rien. Elle fait paroître la

force de son jugement dans les expéditions qu'elle fournit, et pour lesquelles elle est si jalouse de son autorité, qu'elle ne se sert d'aucun aide. Elle occupe je ne sais combien de secrétaires, qui suffisent à peine à écrire les lettres qu'elle dicte, et qu'elle repasse et corrige seule.

Elle est si libérale, que si l'on ose dire qu'en quelque chose elle ne garde point de mesure, c'est à l'égard des présens qu'elle prodigue. Elle a attiré en Suède les plus grands savans et les artisans les plus excellens, qu'elle a pu déterrer tant en Italie qu'en France et en Allemagne. Il n'y en a aucun qui n'ait été renvoyé sans quelque marque insigne de sa générosité.

Elle observe religieusement les lois de la justice. Aussi dit-elle qu'elle n'a pardonné que très-rarement à des criminels qui avoient mérité la mort, quoiqu'elle n'ait jamais condamné personne au dernier supplice, qui ne lui ait fait verser des larmes. Elle tient inviolablement ce qu'elle promet.

Il ne manque à cette admirable Reine que la bonne religion, et quoique j'aie eu plusieurs conversations avec elle, il ne m'a pas été possible de la mettre sur ce Chapitre. Elle est liée par les constitutions du Royaume, dont elle ne pourroit plus être Reine, si elle venoit à changer de religion. J'ai pourtant de fréquentes conférences sur ce sujet avec un prêtre français et avec les Catholiques, qui sont ici en assez grand nombre.

Extrait des Mémoires publiés par Archenholtz.

On voyoit à l'Académie française le portrait de Christine. Elle écrivit aux académiciens la lettre qui suit :

LETTRE DE CHRISTINE A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN LEUR ENVOYANT SON PORTRAIT.

Messieurs, comme j'ai su que vous desiriez mon portrait, j'ai commandé qu'on vous le donnât; et ce présent est doublement reconnu, et par la manière dont vous l'avez reçu dans votre célèbre Académie, et par les éloquentes paroles que vous avez employées à m'en rendre grâces. J'ai toujours eu pour vous une estime particulière, parce que j'en ai toujours eu pour la vertu ; et je ne doute point que vous ne m'aimiez dans la solitude, comme vous m'avez aimée sur le trône. Les belles-lettres, que je prétends y cultiver en repos, et avec le loisir que je me réserve, m'obligent même de croire que vous m'y ferez part quelquefois de vos ouvrages ; puisqu'ils sont dignes de la réputation où vous êtes, et qu'ils sont presque tous écrits dans votre langue, qui sera la principale de mon désert. Je ne manquerai pas de vous en témoigner ma reconnoissance, et de vous faire voir, quand je pourrai vous être utile, que je serai toujours,

Messieurs,

très-affectionnée à vous servir,

CHRISTINE.

A Upsal, le 20 juin 1654.

Mêmes Mémoires.

Chapitre IX, Livre I, page 57.

SUR L'ABDICATION DE CHRISTINE.

Guy-Patin écrivoit : « On parle fort ici de la Reine de Suède, qui se démet de la royauté, en se réservant une pension notable. Elle met en sa place un prince de Suède, son cousin, de la maison palatine. On ne sait point la véritable cause de cette abdication. Les historiens n'en ont jamais dit une bonne pour Dioclétien, qui en fit de même. On dit qu'un des Androniques en fit autant, épouvanté d'un spectre qu'il vit dans son cabinet et qui lui commanda de le faire. Charles-Quint étoit vieux et cassé, et avoit beaucoup de péchés sur le dos. Les moines disent qu'il vouloit faire pénitence. Tout cela est bon à dire; mais beaucoup de gens croient qu'il fit une folie de se dépouiller avant que de se coucher : aussi ne tarda-t-il guère à s'en repentir. La curiosité de notre siècle aura bien de la peine à découvrir la vraie cause de celle-ci, et quand on la sauroit, peu de gens la diront. Le Résident de France à Stockholm, nommé *Piques*, a près de soi, un jésuite nommé le père *Langlois*, qui est un homme d'esprit, qui en écrit ici à un de ses compagnons assez particulièrement. Il est de-là travesti et habillé en cavalier, et se fait nommer M. *de Saint-Hubert*. On dit que la Reine s'est mise entre les mains d'un ambassadeur

du roi d'Espagne, nommé *Pimentelli*, qui l'emmène en Italie, pour lui faire voir le pays; qu'elle veut se faire catholique; qu'elle veut aller voir la Grèce, la Thrace, l'Euphrate, et le Pont-Euxin, ce que je ne crois point: néanmoins nous sommes dans un siècle plein de prodiges. C'est une chose certaine que la Reine de Suède quitte la royauté; mais elle y est un peu poussée par les Etats du pays.

Lettre de Guy-Patin.

Chapitre X, Livre I, page 71.

DÉTAILS DU COMBAT D'ARRAS.

Le maréchal de Turenne avoit divisé son armée en trois corps, et les Espagnols, à son approche, se trouvèrent assiégeans et assiégés.

Le prince de Condé proposa de lever le siége; il exposa qu'une telle retraite auroit le mérite d'une victoire, puisqu'il étoit facile, en se retirant, de marcher sur le ventre des troupes du maréchal d'Hocquincourt, qui, étant séparées du reste de l'armée, n'en pourroient être secourues. Un avis si sage fut rejeté par Fuensaldaigne, qui se croyoit invincible dans son camp.

Sur cette nouvelle, l'armée française se mit en mouvement, le 24 août, avant le jour, pour commencer

l'attaque des lignes. Le maréchal d'Hocquincourt avoit en tête les Espagnols : le maréchal de la Ferté était chargé d'attaquer les Lorrains, et le vicomte de Turenne devoit engager l'action contre les corps qui étoient entre Solis et l'archiduc.

L'horreur de la nuit rendit cette attaque meurtrière. Le maréchal d'Hocquincourt, à une heure après minuit, fondit sur le quartier de Fernand Solis, qui fit peu de résistance, parce qu'étant de garde à la tranchée, il étoit foible et dégarni. L'attaque de Turenne fut aussi heureuse. Un officier ayant franchi le fossé, y planta son étendard, en criant : *Vive Turenne!* Cette action échauffa l'ardeur du soldat français, qui, se précipitant au milieu du feu de l'ennemi, se rendit maître des lignes.

Le corps du maréchal de la Ferté fut celui qui trouva le plus de résistance. Le prince de Condé ne sortit de son quartier qu'à la pointe du jour. Il s'aperçut alors que l'ennemi étoit maître de ses lignes ; il se met à la tête de quatorze escadrons avec lesquels il enfonce les troupes du maréchal d'Hocquincourt, qui, victorieuses à leur attaque, venoient soutenir le maréchal contre les Lorrains. Après ce premier avantage, il s'avance contre le maréchal de la Ferté, il le charge avec tant de vigueur, qu'il l'oblige à reculer.

Turenne qui survint à la tête de son régiment de cavalerie, rétablit l'ordre. L'action devint plus meurtrière et plus générale.

Montdejeu, gouverneur de la ville assiégée, apprend qu'il ne restoit plus que Condé à vaincre, pour assurer une victoire complette à Turenne ; il fait une sortie à

la tête de sa cavalerie, dans l'espérance d'avoir part à la gloire de cette journée.

Sur ces entrefaites, le Prince apprend que l'Archiduc s'étoit retiré ; il fut aisé de juger que toute l'armée française alloit fondre sur lui : alors il crut devoir renoncer au desir de vaincre, et ne s'occuper que du soin de sauver l'armée par une sage retraite. Il se mit à l'arrière-garde, où, soutenant l'effort de l'ennemi, il disputa le terrain de défilé en défilé, sans jamais rompre. Une contenance si fière et si hardie favorisa la fuite précipitée des Espagnols, qui se retirèrent sans perte, les uns à Douay, les autres à Cambray. Il abandonna son canon et son bagage, pour n'être point embarrassé dans sa marche, et ce sacrifice étoit en même temps un aveu de sa défaite et un témoignage de sa prudence. Le soldat français, séduit par l'appât du gain, se mit à piller, et il y trouva mieux son compte qu'à poursuivre l'ennemi.

Ce fut un des plus beaux jours de la vie du Prince. Il fut supérieur à lui-même dans l'action, et sur-tout dans la retraite. Il parut plus grand capitaine aux yeux de tous ceux qui ne prennent pas l'évènement pour juge.

Hist. de Condé, par Turpin.

Chapitre II, Livre II, page 158.

HISTOIRE DE MARION DE LORME.

Marion de Lorme, amie de Ninon, fut une courtisane célèbre : son histoire est remplie d'évènemens extraordinaires. Elle fut long-temps maîtresse de Richelieu. Le prince de Condé l'aima beaucoup. Mazarin ayant découvert que les Frondeurs tenoient leurs assemblées chez elle, voulut la faire arrêter ; mais comme elle avoit beaucoup d'amis, on suspendit l'exécution de l'ordre. On la supposa malade et elle passa pour morte : elle vit même passer son enterrement du haut d'une fenêtre, et plusieurs de ses amans y pleurer. La nuit de ce jour elle partit pour l'Angleterre, où, quelques temps après, elle épousa un lord fort riche, qui mourut au bout de plusieurs années, en lui laissant beaucoup de bien. Elle étoit alors assez âgée, elle réalisa sa fortune pour finir sa vie en France. Entre Dunkerque et Paris, des voleurs l'attaquent et ne lui laissent rien. Leur chef, lui trouvant encore quelques attraits, l'emmène et l'épouse ; peu après elle devient veuve, et reste avec quatre mille livres de rente. Elle s'établit dans le faubourg Saint-Germain, avec un laquais et une femme-de-chambre.

Après une absence de trente ans, la curiosité de revoir Versailles, la porte à y aller. Elle aperçoit Ninon

dans la galerie ; elle est au moment de voler dans ses bras ; mais voyant que la seule amie qui lui reste ne la reconnoît pas, son cœur se serre, elle retourne à Paris, et y tombe malade. Elle étoit alors dans l'âge le plus avancé. Son laquais et sa femme-de-chambre font le complot de la voler et de l'abandonner ; ils l'exécutent ; elle reste vingt-quatre heures sans secours. Les voisins montent par hasard chez elle ; elle a la force de conter son malheur ; elle dit qu'elle n'a nulles ressources. On lui demande s'il lui reste quelques parens, quelques amis, elle nomme Ninon ; mais ajoute, qu'un mois avant, elle ne l'a pas reconnue. Les gens qui l'écoutent volent dans la rue des Tournelles, et reviennent les larmes aux yeux, dire à Marion de Lorme que Ninon vient d'expirer ; ce dernier coup l'accablé ; elle meurt elle-même quelques jours après, abandonnée à la charité de ses voisins, qui la soignent jusqu'au dernier moment.

Mém. Anecd.

Chapitre IV, Livre II, page 180.

AMOURS DU MARQUIS DE JERZAY.

Si la princesse palatine en eût été crue, tout le ridicule de cette comédie pouvoit retomber sur le marquis de Jerzay. Il y avoit auprès de la Reine une folle qu'on appeloit la *Reine Marguerite*, qui étoit d'une figure assez agréable ; elle étoit toujours mise à

l'antique et d'une manière extraordinaire. Cette folle, dont la Reine s'amusoit, avoit parfois des réparties très-heureuses, souvent trop de liberté, et ne ménageoit personne quand elle croyoit plaire à sa maîtresse et entrer dans ses sentimens. Marguerite se tenoit ordinairement dans un petit cabinet attenant la chambre de la Reine; et plusieurs personnes entroient chez elle pour s'en divertir. La Princesse proposa à la Reine de dire à cette folle d'y attirer Jerzay, et lorsqu'il seroit seul avec elle, de se mettre à crier comme s'il lui faisoit violence. Jerzay sera, dit la Princesse, l'objet des railleries de la Cour, vous en plaisanterez comme une autre, et M. le Cardinal lui parlera sérieusement de l'indécence de sa conduite. Tout le monde s'entretiendra de Marguerite, et croira qu'elle a été le seul objet des empressemens amoureux de Jerzay. Il niera, mais il n'aura point de preuves à donner. On ne pourra imaginer que c'est une comédie arrangée; car il sera impossible d'en deviner le motif, et de supposer à cette folle un intérêt pour inventer une telle fable. Vous pourriez même, dit-elle à la Reine, au bout de quelques jours, d'après l'éclat de cette affaire, et sur les représentations de M. le Cardinal, interdire le Louvre pour un certain temps, à Jerzay. M. le Prince le soutiendra, et à sa sollicitation, vous lui pardonnerez. Cette petite comédie auroit produit tout son effet, et vengé la Reine par la confusion de Jerzay. Le projet fut goûté; mais la Reine ne put se contenir.

Ibid.

Chapitre IV, Livre II, page 138.

ORIGINE DE L'ÉLÉVATION DE MAZARIN.

Après la mort de Louis XIII, l'évêque de Beauvais, prit quelques momens la figure de Premier Ministre; et il demanda, dès le premier jour, aux Hollandais qu'ils se convertissent à la religion catholique, s'ils vouloient demeurer dans l'alliance de la France. La Reine eut honte de cette momerie du Ministre; et ce fut la principale cause de sa disgrace. Elle se mit entre les mains du cardinal *Mazarin*, qui étoit meilleur politique.

Anquetil.

Chapitre V, Livre II, page 138.

AMOURS INTÉRESSÉS DE LA DUCHESSE DE CHATILLON.

L'Abbé Fouquet avoit conçu pour la Duchesse une violente passion. Elle ne l'écoutoit que dans la vue d'en tirer des présens considérables. Un jour qu'il étoit allé lui rendre visite, il la trouva plongée en apparence

dans la tristesse la plus profonde. Quoi qu'il pût dire pour l'en distraire, il ne put dissiper l'ennui et le chagrin qui paroissoient sur son visage. Il demanda à sa Dame d'honneur ce qu'il falloit faire pour la divertir, et proposa plusieurs parties qui ne furent pas acceptées. Cette Dame, qui étoit faite au caractère de sa maîtresse, insinua à l'abbé Fouquet qu'il la falloit mener à la Foire Saint-Germain, où elles jouèrent toutes deux si bien leur rôle, qu'elles tirèrent de lui un service de vaisselle d'or, qui valoit plus de cinquante mille écus.

A cette prodigalité, on reconnoît le frère du Surintendant Fouquet.

Deux rapprochemens achèveront de peindre les mœurs du temps.

Telles étoient les dépenses folles et luxurieuses de quelques sujets, lorsque le Monarque ne pouvoit pas disposer de mille écus. On peut voir dans les Mémoires de la Porte, à quelle véritable indigence étoit alors réduit le Roi des Français.... au point qu'il n'avoit point cent louis dans ses poches.

Il est vrai que si la duchesse de Chatillon se conduisoit en fille; l'abbé la traitoit de même; car il la battoit : et dans un accès de jalousie, il cassa un jour toutes les glaces de Madame, et jeta les meubles par les fenêtres.

Et cette femme jouoit un grand rôle, et elle vit à ses pieds ce que le Siècle avoit de plus illustre !....

Voyez les Mémoires du Temps.

Chapitre V, Livre II, page 138.

INTRIGUES DE LA FRONDE.

Nous avons oublié madame de Rhodes. Le trait suivant la fera connoître.

La princesse Palatine étoit en couches, dans le plus fort des négociations pour la liberté des Princes; et ne pouvant sortir de quelque temps, elle étoit fort inquiète par la crainte de voir se rencontrer chez elle des personnes opposées, et qui toutes vouloient avoir l'honneur du succès. Sa négociation auroit été contrariée, si elles avoient été instruites de la part que chacune d'elles pouvoit y avoir. Madame de Rhodes, dont l'ardeur pour l'intrigue étoit inépuisable, ne s'oublioit pas au milieu de tant de mouvemens; elle négocioit à droite et à gauche, avoit des chiffres de tous les gens accrédités dans les divers partis; elle couroit jour et nuit; et il est inconcevable qu'elle pût suffire à ses rendez-vous et à ses écritures. Sa manie de négocier et de se déguiser, jeta un jour la Palatine dans un embarras fort bizarre, et qui paroîtra plaisant. « Elle » vint un jour me trouver, dit la Princesse, dégui» sée en Augustin, afin d'éviter que le Garde des » Sceaux, qui avoit des préventions contre moi, fût » instruit de notre entretien. Pour me parler plus à son » aise et plus bas, elle se mit à genoux auprès de mon

» lit. Une de mes femmes, absente de l'hôtel depuis
» quelques heures, et qui venoit de rentrer, s'imagina
» que j'avois sonné, et s'empressa d'entrer dans ma
» chambre. L'attitude de madame de Rhodes, et des
» paroles prononcées à voix basse, qu'elle n'entendit
» pas, frappèrent son imagination. Comme les révolu-
» tions sont promptes et dangereuses dans l'état où
» j'étois, la frayeur s'empara de son esprit; elle s'ima-
» gina qu'un accident imprévu m'avoit fait tourner en
» peu de temps à la mort, et qu'on avoit envoyé cher-
» cher mon confesseur. Elle crut avoir entendu réciter
» les prières des agonisans, et se mit à fondre en larmes
» et à crier. L'alarme fut bientôt parmi mes domes-
» tiques. Mes Femmes, mes Gentilshommes, mes
» Pages, remplirent ma chambre de leurs gémisse-
» mens. Madame de Rhodes étoit prête à se trouver
» mal d'inquiétude et de crainte d'être reconnue; elle
» se cachoit sous mes rideaux et mettoit son mouchoir
» sur son visage. Malgré l'embarras où j'étois, je ne
» pouvois m'empêcher de rire aux éclats. Quand je
» voulus parler, il me fut impossible de me faire en-
» tendre; on croyoit que les ris qui interrompoient mes
» paroles étoient l'effet du transport ou des convulsions
» et les sanglots redoublèrent. Enfin, j'appelai un
» homme de confiance, et je parvins, non sans peine,
» à lui persuader que je me portois fort bien, et que le
» religieux qu'il voyoit auprès de mon lit, avoit desiré
» me parler en particulier pour une restitution consi-
» dérable. Je lui ordonnai de le reconduire jusqu'à un
» carrosse de louage, où il étoit attendu par un frère
» qui l'avoit accompagné, et qui étoit l'amant favorisé

» de Madame de Rhodes, taudis que le Garde des » Sceaux n'étoit que l'amant utile pour les grandes » affaires dans lesquelles el. étoit si empressée de figurer. Comme il étoit presque nuit, Madame de » Rhodes sortit sans être reconnue, son mouchoir toujours sur la bouche. La nouvelle de ma fin prochaine » et même de ma mort, se répandit le soir dans tout » Paris, et deux cents personnes vinrent pour s'en informer mystérieusement. Beaucoup se persuadèrent, » lorsqu'on dit que j'étois très-bien, qu'on cachoit mon » état; ce ne fut qu'en me montrant au Coadjuteur et » à M. de Beaufort, que je vins à bout de détruire une » nouvelle dont le fondement étoit si ridicule. »

Mém. Anecdotes.

Chapitre XIII, Livre II, page 256.

BATAILLE DE ROCROY.

« NON, *la bataille n'est pas perdue, puisque Sirot et ses compagnons n'ont pas combattu.* » Ce fut au courage et à la fermeté de cet intrépide officier que l'on dut, en grande partie, le gain de la bataille.

Il en fut payé par l'ingratitude. Le bâton de Maréchal fut donné à Gassion. Le brave Sirot fut oublié dans la distribution des graces. Ce respectable militaire vécut sans décorations; mais le bruit de ses actions, répandu

dans

dans toute l'Europe, dut le consoler de l'indifférence des Ministres. Lorsqu'il mourut, son corps cicatrisé n'étoit plus qu'un tronc mutilé.

Hist. de Condé, par Turpin.

Chapitre XIV, Livre II, page 276.

PORTRAITS DE MM. DE LA ROCHEFOUCAULD, PALLUAU, MIOSSENS ET CANDALE.

M. DE LA ROCHEFOUCAULD est également éloigné de la foiblesse et d'une fausse fermeté, se possédant sans crainte dans l'état le plus dangereux ; mais ne s'opiniâtrant pas dans une affaire ruineuse, par l'aigreur d'un ressentiment, ou par quelque fierté mal entendue. Dans la vie ordinaire, son commerce est honnête, sa conversation juste et polie ; tout ce qu'il dit est bien pensé ; et dans ce qu'il écrit, la facilité de l'expression égale la netteté de la pensée.

Vous trouverez dans le commerce de M. de Palluau (1) tous les agrémens imaginables, autant de secret et de sûreté que vous en puissiez desirer N'attendez pas de lui les empressemens d'un jeune homme qui s'entête de vous servir, et dont vous avez plus à redouter l'imprudence, qu'à desirer la

(1) Philippe de Clerambault, comte de Palluau, fait Maréchal de France en 1653. Il mourut en 1665.

chaleur. Il fera toujours à propos ce que vous exigerez de lui, et ne manquera point aux offices que sait rendre un courtisan délicat.

Si votre amitié est une fois bien liée, il s'intéressera en votre conduite ; plus utile à la régler par ses conseils, que propre à pousser vos affaires à bout par sa vigueur.

Une liaison vous sera plus avantageuse pour vos affaires, avec M. de Miossens (1), particulièrement dans une conjoncture où l'on devroit presque tout à l'industrie. Il est admirable dans une Cour où il y a divers intérêts et beaucoup d'intrigues. Il entrera d'abord avec vous, espérant que vous lui serez bon à quelque chose ; et si vous vivez bien avec lui, il se fera un honneur particulier de vous être bon à tout. Pour peu que vous soyez soigneux, vous attirerez tous ses soins ; si vous êtes complaisant, il sera flatteur ; ayez quelque tendresse, il sera plus sensible qu'on ne croit, et qu'il ne le pensera lui-même. Alors il quitte les vues d'intérêt et animant son commerce de toute la chaleur de l'amitié ; il se charge à la fin de vos affaires comme des siennes. Industrieux, ponctuel, diligent à les poursuivre ; ne comptant pour rien ces offices généraux, dont les liaisons ordinaires s'entretiennent, il ne croira pas que vous deviez être content de lui, et ne le sera pas lui-même, qu'il ne vous ait effectivement servi.

Le seul danger qu'il y ait, c'est de choquer la délicatesse de son humeur ; un oubli, une indifférence

(1) Cesar-Phæbus d'Albret, comte de Miossens, fait Maréchal de France en 1653, et mort en 1657.

témoignée sans y penser, pourroit faire naître sérieusement la sienne; une raillerie sur une demoiselle qu'il aime; un discours qu'il aura fait, mal pris, ou plaisamment tourné, lui seront des injures sensibles, et sans proportion du ressentiment à l'offense, il cherchera peut-être à se venger dans les choses qui vous importent le plus. Comme il n'y a personne plus capable de faire valoir vos bonnes qualités, quand il vous aime, il n'y en a point qui sache pousser si loin vos foibles et vos défauts, quand il croit que vous lui donnez sujet de ne vous aimer pas. Voilà ce que vous avez à craindre de son humeur; mais il n'est pas difficile de vous en garantir. Pour être sûr de lui, vous n'avez qu'à être sûr de vous-même; et si vous avez des égards sur ce qui le touche, j'ose assurer qu'il en aura pour vous encore davantage.

Voici quelques traits du portrait DE M. DE CANDALE, Comme il a eu assez d'éclat dans le monde pour laisser la curiosité de le connoître tout-à-fait, il ne sera pas hors de propos d'en donner une peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui eussent tant de qualités différentes; mais il avoit cet avantage dans le commerce des hommes, que la nature avoit exposé en vue celles qui plaisoient, et caché au fond de son ame ce qui pouvoit donner de l'aversion. Je n'ai jamais vu un air si noble que le sien. Toute sa personne étoit agréable, et il faisoit tout ce qu'on pouvoit faire d'un esprit médiocre, pour la douceur de la conversation et pour les plaisirs. Une légère habitude le faisoit aimer, un profond commerce ne s'entretenoit pas long-temps sans dégoût; peu

soigneux qu'il étoit de ménager votre amitié, et fort léger en la sienne. Dans cette nonchalance pour ses amis, les habiles gens se retiroient sans éclat, et ramenoient la familiarité à une simple connoissance; les plus tendres se plaignoient de lui, comme d'une maîtresse ingrate, dont ils ne pouvoient se détacher. Ainsi, les agrémens de sa personne le soutenoient malgré ses défauts et trouvoient encore des sentimens pour eux en des ames irritées. Pour lui, il vivoit avec ses amis comme la plupart des maîtresses avec leurs amans. Quelque service que vous lui eussiez rendu, il cessoit de vous aimer quand vous cessiez de lui plaire.

Comme il étoit sensible aux plaisirs, et intéressé dans les affaires, il revenoit à vous par vos agrémens, et vous recherchoit en ses besoins; il étoit fort avare et grand dépensier, aimant ce qui paroissoit dans la dépense, blessé de ce qui se consommoit sans paroître. Il étoit facile et glorieux, intéressé, mais fidèle; qualités bizarrement assorties, qui se trouvoient dans un même sujet ensemble. Une de ses plus grandes peines eût été de vous tromper, et quand l'intérêt, maître ordinaire de ses mouvemens, lui faisoit manquer de parole, il étoit honteux de vous en avoir manqué, et peu content de lui jusqu'à ce que vous eussiez oublié le tort qu'il avoit. Alors il se ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous, et se sentoit obligé secrettement que vous l'eussiez réconcilié avec lui-même. Hors l'intérêt, il vous désobligeoit rarement. Mais vous vous attiriez aussi peu d'offices par son amitié, que d'injures par sa haine; et c'est un assez grand sujet de plainte entre les amis, de n'avoir à se louer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les femmes, il fut assez long-temps indifférent, ou peu industrieux à se donner leurs bonnes graces.

Quand il leur parut si aimable, elles connurent bien qu'il y alloit plus du leur que du sien, dans sa nonchalance, et très-entendues dans leurs intérêts, elles commencèrent des desseins sur un homme qui attendoit un peu tard à en faire sur elles : on l'aima donc, et il sut aimer à la fin. Les dernières années de sa vie, toutes nos Dames jetèrent les yeux sur lui. Les plus retirées ne laissoient pas de soupirer en secret, les plus galantes se le disputant, aspiroient à le posséder, comme à leur meilleure fortune. Après les avoir divisées par des intérêts de galanterie, il les réunit dans les larmes par sa mort. Toutes le sentirent aimé, et une tendresse commune fit bientôt une douleur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois, rappelèrent leurs vieux sentimens, et s'imaginèrent perdre encore ce qu'elles avoient déjà perdu. Plusieurs qui lui étoient indifférentes, se flattoient qu'elles ne l'auroient pas été toujours, et se prenant à la mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuroient une personne aimable, dont elles eussent pu être aimées. Il y en eut qui le regrettèrent par vanité, et on vit des inconnues s'insinuer avec les intéressées dans un commerce de pleurs, pour se faire quelque mérite de galanterie ; mais sa véritable maîtresse (1) se rendoit illustre par l'excès de son affection : heureuse, si elle ne se fût pas consolée ! *Saint-Evremont, t. III, éd. de* 1740, *p.* 27-30, 75, 78, 237.

(1) La comtesse d'Olonne.

Chapitre II, Livre IV, page 304.

SUR PASCAL.

QUAND on lit les *Pensées de Pascal*, elles dégoûtent pendant long-temps de toute autre lecture. La plupart des livres de morale paroissent un commentaire de celui-là.

On ne saura jamais quel fut Pascal. Cette connoissance, tout en élevant l'espèce, abaisseroit trop l'individu.

La mesure qu'il donne de ses facultés, fait présumer de son ouvrage, qu'il auroit détruit la foi en prouvant tout.

Pascal est mort fort jeune, et il a toujours été languissant pendant sa vie. Son corps étoit foible, il ne pouvoit soutenir son ame, et il a péri. De cette inégalité entre sa force morale et sa force physique, est résulté, peut-être, quelqu'exagération dans sa conduite et dans ses écrits. Il y a là une belle leçon pour l'orgueil ! L'exagération qui, d'ordinaire, vient de foiblesse, naît chez lui de son extraordinaire force. Il foiblit sous sa pensée ; ses yeux voient de si près la vérité, qu'il s'éblouit, et voilà qu'on retrouve l'homme.

Essais de Morale et de Politique.

Chapitre II, Livre IV, page 304.

SUR PÉLISSON.

Le rôle qu'on donne ici à Pélisson, est d'autant plus vraisemblable, qu'on doit à cet écrivain un *Cours d'Etudes Encyclopédiques*, le meilleur qui ait encore paru dans ce genre (1).

Nous regrettons de n'avoir pas eu occasion de développer davantage son caractère : il est connu. L'anecdote suivante est également célèbre.

Pélisson enfermé à la Bastille pour l'affaire de Fouquet, dont il avoit été confident, s'y amusa à apprivoiser deux animaux également insociables ; un basque morne et triste qui ne savoit que jouer de la cornemuse, qu'on lui avoit donné pour le servir, et une araignée qui avoit tendu sa toile à la grille de sa fenêtre. Il les mit, pour ainsi dire, en commerce.

Pendant que ce basque jouoit de son instrument, Pélisson posoit des mouches sur le bord de sa fenêtre. Peu à peu l'araignée s'accoutuma à connoître ces sons et à sortir de son trou sitôt qu'elle les entendoit, pour courir sur la proie qu'on lui exposoit. En plaçant cette proie de proche en proche, le prisonnier parvint, après un exercice de plusieurs mois, à discipliner si bien son araignée, qu'elle partoit au premier signal, pour aller prendre une mouche sur ses genoux, jusqu'au fond de la chambre.

« C'est ainsi qu'il se précautionnoit contre les atta-
» ques d'un ennemi que la bonne conscience et le courage

(1) *Voyez* ses Œuvres choisies publiées par Dessessarts.

» ne domptent pas toujours, c'est-à-dire, contre les » attaques d'une imagination oisive, qui devient le » plus cruel supplice d'un solitaire (1). » Il n'avoit avec lui qu'un insecte et un stupide, et il sut en tirer parti. Pour s'amener soi-même à une pareille diversion, il faut plus de constance et de résolution qu'on ne pense.

M. Anquetil, dont nous tirons ces détails, n'ajoute pas qu'un gouverneur barbare, témoin de cette intelligence, et plus difficile à apprivoiser que l'araignée, écrasa l'insecte, le seul ami que Pélisson eût alors.

Je me trompe : un homme de lettres, non moins courageux que le secrétaire de Fouquet, dédia à Pélisson dans les fers, un ouvrage. C'étoit le célèbre Tannegui le Févre.

Il est beau de voir les littérateurs d'un ordre élevé, s'honorer ainsi par des vertus égales à leurs talens, tandis que tout ce qu'il y a de bas et d'obscur dans la littérature, poursuit, par des menées infâmes, les talens qui offusquent leurs regards; la critique injuste est la maladie de la médiocrité. L'une et l'autre sont incurables.

Il y a quelque chose de plus odieux encore ; c'est la bassesse des historiens qui n'osent, même après un siècle, dire la vérité sur la tombe des morts, pour l'instruction des vivans! Ainsi, les uns ont supprimé la conclusion de cette anecdote, par respect sans doute pour la mémoire d'un ancien gouverneur de la Bastille; d'autres l'altèrent ; de ce nombre est l'auteur sans imagination des notes sur le poème qui en offre le titre. Ils substituent un geolier au gouverneur, et pour en affoiblir l'impression, ils brodent sur ce fonds une historiette ou plutôt une parodie ridicule.

(1) Expression de Pélisson.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

Fin de la Table des Chapitres contenus dans ce Premier Volume.

